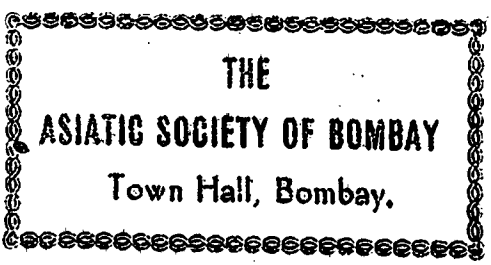
00037802

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.



Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach

on 11 March, 2020

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

A PARIS,

A la Librairie Orientale

DE DONDEY DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue de Richelieu, n° 47, et rue Saint-Louis, n° 46.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,

Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME V.

37802

PARIS,

EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.

A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,

RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 8.

1828.

00037802

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

TROISIÈME PARTIE.

COMMENÇANT AU RÈGNE DE L'EMPEREUR AKBER ET FINISSANT AVEC LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, SUIVIE D'UN APPENDICE POUR LES VINGT-CINQ PREMIÈRES ANNÉES DU DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE D'AKBER; DÉCADENCE DE LA PUISSANCE PORTUGAISE DANS L'INDE; ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS.

§ I. — Règne de l'empereur Akber.

La vigueur de caractère que l'empereur venait de montrer, peut-être aux dépens d'une juste reconnaissance, produisit la plus vive sensation dans l'une et dans l'autre capitale. Les hommes prévoyans et réfléchis y trouvèrent le présage d'une administration ferme et active qui s'appliquant sans intermédiaire à la direction des affaires, imprimant aux ressorts du gouvernement un mouvement direct et uniforme, établirait entre la nation et le souverain des rapports immédiats dont le résultat tournerait au profit des propriétés publiques. Pour les courtisans ce ne

An 1560. De l'hég. 968.

fut que le signal d'une de ces révolutions si fréquentes dans les cours de l'orient. Avides d'honneurs et de richesses, touchés d'un seul intérêt, ils ne firent que déplacer leurs hommages en les transportant du régent au prince lui-même; ils pressèrent Akber de leurs rangs adulateurs, parce que la faveur d'Akber devenait la source des graces.

Les Mogols en général se félicitèrent du changement qui venait de s'opérer; ils aimaient jusqu'à l'enthousiasme un prince qui, à peine sorti de l'enfance, se montrait tout couvert des lauriers des batailles, dont l'activité, le courage, les talens naissans annonçaient un règne glorieux et prospère. Baber avait fondé l'empire; Houmaïoun avait reculé ses limites; Akber semblait destiné à l'étendre encore et à le consolider. Ce n'était pas qu'on ne rendît justice à la sage administration de Byram, mais Byram, possesseur d'une longue expérience, n'entreprenait rien qu'il ne fût avant certain du succès ou qu'il n'eût pris du moins toutes les mesures qui pouvaient l'assurer; aussi entreprenait-il peu. On savait au contraire que la valeur impatiente d'Akber se révoltait contre les délais; avec elle on comptait sur la guerre, sur la guerre par tout l'Hindoustan: la guerre était devenue le patrimoine de beaucoup de Mogols.

D'ailleurs les hommes préfèrent toujours le pouvoir qui se montre avec franchise et s'exerce

de même à cette autorité équivoque qui du souverain descend au ministre, s'altère en s'éloignant de sa source, et peu disposée à faire le bien s'interpose souvent entre la nation et le prince comme une barrière qui les sépare. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand le prince gouverne, chacun sait ce qu'il doit faire, ce qu'il doit honorer, ce qu'il doit servir. Dans le second, il arrive plus d'une fois que le serviteur du ministre est un assez mauvais serviteur du monarque, et qu'en servant le monarque avec trop de zèle, on peut gagner un titre de proscription aux yeux du ministre.

Depuis la retraite de Byram, la faveur du prince était partagée entre un de ses généraux nommé Adam, et le courtisan Pir-Mahmoud. Ils brûlaient l'un et l'autre de commander des armées, et l'empereur, qui déjà concevait le vaste dessein de subjuger l'Inde entière, n'eut pas de peine à se rendre à leurs vœux. On se détermina d'abord pour la conquête du Malava (1),

(1) Il y a plusieurs histoires ou biographies d'Akber, entre autres l'ouvrage latin de Laet, intitulé : *India vera*. Le fond des récits, avec plus ou moins de détails sur chaque fait, est le même que dans Férischta, ce qui semble prouver que Laet et Férischta ont puisé aux mêmes sources. Mais le premier a rangé les événemens dans un autre ordre de dates; j'ai suivi la chronologie adoptée par le second qui, écrivant pour ainsi dire sur les lieux et à une époque presque contemporaine,

où régnait le sultan Baz-Bahadour, fils de celui que le père d'Akber avait dépossédé quelques années plus tôt. Jeune, imprévoyant, ami du plaisir, Bahadour se laissa presque surprendre dans Saringpour, sa capitale. L'ennemi était aux portes et rien n'était prêt encore pour la défense. Cependant, comme il ne manquait pas de courage, il prit les armes à la hâte et voulut tenter le sort des batailles. Battu complètement, il se retira en désordre du côté de Bourhanpour. Tout le pays subit en peu de jours le sort de la capitale. Adam, enflé de sa victoire, distribua aux soldats les dépouilles des vaincus; il garda pour lui les trésors et le harem de Bahadour, et se contenta d'envoyer à son maître un très-petit nombre d'éléphans. L'empereur, naturellement libéral, tenait beaucoup moins à la part qui lui était due dans le butin qu'au maintien de ses prérogatives; il soupçonna son lieutenant d'infidélité, et partant d'Agra sur-le-champ sans se faire précéder d'aucun message, il se rendit dans le Malava et se présenta devant Saringpour au moment où Adam en sortait pour aller assiéger une forteresse voisine. Adam ne se méprit pas au motif qui amenait l'empereur; il s'excusa en disant que s'il ne lui

---

semble avoir pour lui la présomption d'une plus grande exactitude.

avait pas envoyé le butin, c'était parce qu'il voulait lui-même le déposer à ses pieds après la campagne. L'empereur fit semblant d'être persuadé, mais il donna le gouvernement du pays conquis à son favori Pir-Mahmoud.

Akber ne fit pas un long séjour dans sa capitale. Une cause semblable à celle qui l'avait appelé dans le Malava le conduisit à Jéhanpour, dans le Bengale. Un fils de Mohammed (le dernier empereur patan) avait rassemblé quarante mille chevaux et menacé d'un siége cette ville importante; le gouverneur de la province, suivi de douze mille cavaliers, avait battu et détruit cette armée. Sa conduite après la victoire fut semblable à celle qu'Adam avait tenue: l'arrivée imprévue d'Akber produisit le même résultat. De Jéhanpour, l'empereur prit la route de l'Ajmère, où un prince hindou lui donna sa fille et reçut lui-même, ainsi que son fils, le titre d'omrah. Hussein, prince de la famille de Timur, fut ensuite envoyé dans le Marwar, qui appartenait encore à un radjah hindou, nommé Masdéo. La forteresse de Merta, défendue par un corps de Radjepouts, ne se rendit qu'au bout d'un siége opiniâtre de plusieurs mois. Encore l'un des officiers qui commandaient dans la place refusa-t-il de profiter de la capitulation. A la tête de cinq cents braves, fidèles comme lui aux usages des Radjepouts, il fit entasser sur la place

An 1561. De l'hég. 969.

publique ses propres effets et ceux de ses compagnons, et après y avoir mis le feu il fondit en désespéré sur le camp mogol. La moitié de ces courageux soldats périt en cherchant à se frayer un passage ; les autres traversèrent heureusement la ligne ennemie.

Dans le même temps, Pir-Mahmoud achevait de dépouiller Baz-Bahadour qu'il força de chercher un asile dans le Dékhan. Ce prince tourna ses pas vers Bramhpour, peu distant des frontières ; le radjah l'accueillit, mais en épousant imprudemment sa querelle il attira sur lui-même les armes de Pir-Mahmoud qui ravagea ses états, et prit sa capitale dont il fit massacrer tous les habitans. Cette barbarie inutile ne resta pas impunie. Excités par Baz-Bahadour, Moubarick prince du Khandez (1) et Tiscat prince de Bérar avaient joint leurs forces, et suivis d'une armée nombreuse ils étaient venus au secours de Bramhpour (2). Ils arrivèrent trop tard pour sauver la viile. Pir-Mahmoud, entraîné par ses officiers, battit d'abord en retraite, mais bientôt son courage s'indigna de fuir devant l'ennemi sans combattre, et contre l'avis de tous il fit halte à Bijanagour, non loin de la Nerboudha, pour tenir tête à l'ennemi qui

(1) Ou Kandeisch.

(2) Ou Boudrhanpour.

le poursuivait. Ses officiers l'abandonnèrent lâchement dès le premier choc, et les soldats suivant ce dangereux exemple se débandèrent et prirent la fuite. Pir-Mahmoud fut contraint lui-même de céder au torrent qui l'emportait malgré lui. Arrivé sur le bord de la Nerboudha, il voulut gagner l'autre rive. A peine fut-il entré dans le fleuve, qu'un écart de son cheval le fit tomber au milieu des flots; le courant était très-rapide, le malheureux Pir-Mahmoud se noya (1). Baz-Bahadour traversa le Malava sans obstacle, et poursuivant jusqu'aux limites d'Agra les débris de l'armée ennemie, il crut avoir reconquis ses états; mais sa joie fut courte. Une autre armée, envoyée par Akber, le rejeta de nouveau dans le Dékkan, et l'autorité impériale fut promptement rétablie.

Les années suivantes ne furent pas heureuses pour l'empereur. Peu de temps après la mort de Pir-Mahmoud, Azim son vizir fut assassiné presque sous ses yeux par ce même Adam qu'il avait rappelé du Malava. L'empereur justement irrité s'avança vers le meurtrier, le glaive à demi nu. La réflexion le sauva de ce premier mouvement indigne de la majesté royale; mais ayant demandé vivement à l'assassin pour- An 1562. De l'hég. 970.

(1) Férischta rapporte que le cheval de Mahmoud fut attaqué par un chameau.

quoi il avait tué son vizir, Adam qui crut ses jours menacés saisit Akber par les mains. Celui-ci ne fut plus maître alors de sa colère, et dégageant ses mains par un violent effort, il s'élança vers Adam et d'un seul coup de poing l'atteignit avec tant de force qu'il l'étendit sans connaissance à ses pieds. Quelques-uns de ses serviteurs que le bruit avait fait accourir reçurent l'ordre de le jeter par les croisées qui se trouvaient à une hauteur prodigieuse au-dessus du sol; ce misérable fut écrasé par la chute.

Les Jickers venaient de faire quelque mouvement; cette guerre fut bientôt terminée. Kummal, Jicker lui-même mais allié des Mogols, parvint à les subjuguer (1). Il ne fut pas aussi facile d'apaiser plusieurs révoltes qui se succédèrent en très-peu de temps; il fallut des efforts longs et multipliés. L'une des plus dangereuses fut celle de Hussein, allié de la famille impériale; elle mit en feu tout l'Ajmère. Un des complices de Hus-

(1) Ce Kummal avait été préservé miraculeusement de la mort. Il avait été fait prisonnier par l'empereur Sélim, successeur de Schère, avec quelques centaines de Jickers sous ses ordres. Le barbare Sélim les enferma dans une prison qu'il avait fait miner par dessous; et pour s'en débarrasser d'un seul coup, il les fit sauter. Kummal fut lancé à une grande distance et retomba sans s'être fait aucun mal; il en fut quitte pour des contusions.

sein nommé Mali, ancien favori de l'empereur Houmaïoun, se sauva dans le Caboul que gouvernait au nom d'Akber le prince Hakem son frère, et Hakem ne se contenta pas de lui donner un asile, mais il l'éleva aux premiers emplois et lui fit encore épouser sa sœur. Il fut puni de sa déloyauté envers son frère par Mali lui-même qui forma le projet de le supplanter, et qui peut-être y serait parvenu s'il n'eût été tué dans une bataille. Hussein, informé de la mort de Mali, s'enfuit dans le Guzzerat.

Akber n'avait pas seulement des rebelles à combattre; sa vie fut aussi menacée par la trahison et l'assassinat. Un esclave de Hussein, nommé Fowlat, ne craignit pas de se dévouer à la mort pour les intérêts de son maître. L'empereur se rendait à Délhy, et tous les habitans des campagnes accouraient sur la route pour le voir passer. Fowlat s'était glissé dans la foule; il se mêla même parmi les gens de la suite de l'empereur. Soudain il tend son arc, le garnit d'une flèche et se met à viser en l'air comme s'il eût ajusté un oiseau. Un mouvement naturel de curiosité fait lever toutes les têtes. Prompt comme l'éclair, Fowlat baisse l'arc et dirige la flèche vers l'empereur qui était à peu de distance, monté sur un éléphant. Le trait part, l'empereur est frappé. Heureusement Fowlat n'avait pas eu le temps de

An 1563. De l'hég. 971.

viser bien juste; le fer ne rencontra que l'épaule. Ce misérable fut aussitôt mis en pièces. Les chirurgiens appelés firent sur-le-champ, en présence de tout le peuple, l'extraction de la flèche. Akber supporta courageusement cette opération douloureuse, et les inquiétudes du peuple furent un peu calmées; mais il fut obligé de reprendre la route d'Agra pour y recevoir les soins que son état exigeait.

Il eut à peine le temps de guérir de sa blessure; il fallut s'arracher à un repos encore nécessaire, pour courir à de nouveaux dangers. L'Usbeck Abdalla, successeur de Pir-Mahmoud dans le gouvernement de Malava, prétendait ouvertement à l'indépendance, et pour soutenir sa révolte il avait levé quelques troupes. Akber marcha contre lui en personne; le rebelle ne l'attendit pas; il s'enfuit au fond du Guzzerat. Akber le poursuivit pendant quelque temps. Désespérant de l'atteindre, il s'arrêta dans la ville de Mindou, qu'ornaient encore alors plusieurs monumens dus à la munificence des empereurs chilligis. Moubarick prince du Khandez ayant appris son arrivée à Mindou, vint lui rendre hommage et se déclarer son vassal. De retour dans Agra, l'empereur fit démolir l'ancien fort, pour en commencer un autre plus vaste et plus régulier.

Cependant la révolte d'Abdalla manqua d'a-

voir les suites les plus fâcheuses, moins par l'effort de ses armes qui firent peu de progrès, que par l'effet de ses perfides manœuvres dans l'intérieur de l'empire. Il y avait dans les rangs de l'armée un grand nombre d'Usbecks; Abdalla répandit adroitement parmi eux le bruit que l'empereur en voulait à leurs jours, et qu'il ne s'agissait pas moins que d'un massacre général. Les omrahs, les généraux, les commandans de place, les gouverneurs de province usbecks de naissance ou même d'origine, prirent l'alarme, et voulant ou croyant ne s'armer que pour leur défense ils se jetèrent dans la rébellion. En peu de jours ils eurent réuni trente mille chevaux, avec lesquels ils s'emparèrent de tout le pays situé entre le Béhar et Jéhanpour.

L'empereur craignait les suites toujours désastreuses de la guerre civile; il employa la voie des négociations, mais elle eut peu de succès, et les principaux chefs des rebelles, regardant comme une preuve de faiblesse les dispositions pacifiques d'Akber, devinrent plus entreprenans : il fallut recourir à la force. La guerre dura près de trois ans. Les avantages furent souvent mêlés de revers: l'empereur semblait tenir la victoire attachée à ses pas; ses généraux, moins heureux ou moins habiles, étaient souvent battus; plus d'une fois même plusieurs

d'entre eux s'unirent aux rebelles. Il était donc nécessaire de prendre un parti vigoureux; Akber le sentait, mais la fortune capricieuse se plut pendant long-temps à lui susciter des entraves, comme si elle eût voulu éprouver sa constance ou sauver les rebelles d'une défaite qui devait les conduire au supplice. Tantôt une maladie imprévue l'arrêtant dans sa marche, le forçait à rentrer dans Agra; tantôt un ennemi nouveau menaçait un point sans défense; tantôt c'était son propre frère Hakem qui s'érigeait en souverain dans le Caboul et tentait de s'emparer de Lahore et de Moultan. Dans une occasion, une fièvre aiguë vint le saisir au moment où il s'allait mettre à la tête des troupes; plus d'une fois un chef rebelle, au moment de combattre, implora sa clémence, obtint son pardon, reçut des bienfaits à la place du châtiment et se révolta de nouveau. Zéman, capitaine-général de l'empire, n'employa son crédit qu'à fomenter les désordres; il abusa jusqu'à trois reprises dans le cours de deux ans de l'inépuisable et trop facile bonté d'Akber. Les omrahs fidèles murmuraient de la conduite de leur empereur; ils se plaignaient, non sans raison, de ce que cette clémence impolitique encourageait les rebelles en leur assurant l'impunité; mais la grande ame d'Akber incapable de déloyauté ne pouvait pas la supposer dans

les autres; elle ne se rendait qu'avec peine aux leçons réitérées de l'expérience.

Je n'entrerai pas dans tous les détails de cette guerre; qu'il suffise de dire que l'empereur déploya la plus grande activité, courant du Guzzerat à Lahore, de Lahore au Bengale et du Bengale aux frontières du Dékhan, remportant des victoires, réparant les échecs soufferts par ses généraux, rétablissant peu à peu son autorité dans les provinces révoltées; mais il importe de fixer l'attention du lecteur sur la guerre particulière qui, vers la même époque, donna une province nouvelle à l'empire, rapprocha les Mogols du Dékhan et prépara ainsi l'asservissement de la Péninsule.

Entre les provinces de Rattampour et de Malava, le Dékhan propre et le Bahar, il y avait un état assez vaste, encore au pouvoir des Hindous, appelé Gourrah du nom de sa capitale et situé à quelque distance de la rive septentrionale de la Nerboudha, vers le milieu du cours de cette rivière. Le sceptre était alors dans les mains d'une femme; elle se nommait Dourguetti et n'avait pas moins de talens que de beauté. Ses états, extrêmement florissans, s'étendaient sur une longueur d'environ cent lieues, mais sur une largeur beaucoup moindre (1); ils n'avaient jamais subi de do-

(1) Férischta dit qu'il y avait dans cet espace soixante-dix

mination étrangère. Azaf, gouverneur de Kourra et de Maneckpour, avait reçu l'ordre d'envahir cette contrée riche et fertile; il s'y porta suivi de six mille cavaliers et de douze mille fantassins. La princesse rassembla son armée à la hâte afin de repousser l'agression; elle avait quinze cents éléphans, huit mille chevaux et quelque infanterie. Elle-même, revêtue d'une armure complète, se mit à la tête des troupes.

Ses soldats n'étaient rien moins qu'aguerris; mais l'amour de l'indépendance, la haine des Mogols et surtout l'exemple de leur souveraine parurent d'abord leur tenir lieu de courage et de discipline. Ils chargèrent les ennemis avec tant de vigueur qu'ils les enfoncèrent, et les mirent en déroute après leur avoir tué cinq cents hommes. Les Mogols furent poursuivis jusqu'à la fin du jour. Dourguetti donna l'ordre de faire halte; elle voulait que les troupes reprissent haleine, mais son intention était de renouveler l'attaque pendant la nuit, avant que les ennemis fussent revenus du désordre où leur défaite les avait jetés. Mais tous les chefs hindous s'élevèrent contre le projet de la reine; ils voulaient qu'on retour-

---

mille villes ou villages, tous bien peuplés, ce qui excède toute vraisemblance.

nât avant tout sur le champ de bataille pour ensevelir les morts. Leurs murmures, leur résistance séditieuse, leurs menaces même forcèrent Dourguetti à céder.

Azaf profita de cette faute, et dès qu'il eut appris par ses éclaireurs que les Hindous s'étaient retirés, il songea sur-le-champ à les poursuivre; mais il eut soin de faire avancer son artillerie qu'il avait laissée la veille derrière lui à cause de la difficulté des chemins. Les chefs hindous qui s'étaient flattés que les Mogols évacueraient le pays, ne s'attendant à rien moins qu'à de nouveaux combats, secondèrent mal l'intrépide Dourguetti. Le prince Biâr, fils de cette dernière, soutint seul avec quelques troupes l'effort des Mogols; une blessure dangereuse le fit tomber de cheval, et les soldats le croyant mort se découragèrent. La déroute devint en un moment générale; Dourguetti resta presque seule au milieu de ce champ de massacre; elle-même reçut une flèche dans l'œil, et tandis qu'elle cherchait de ses propres mains à retirer le fer de la plaie, une seconde flèche l'atteignit sur la poitrine. Un de ses serviteurs, qui conduisait l'éléphant sur lequel elle était montée, la conjura de lui permettre de la conduire en un lieu de sûreté. Elle rejeta cette prière, et tandis que cet homme insistait les larmes aux yeux, Dourguetti ne voulant pas sur-

vivre au désastre de son pays, se frappa au cœur de son épée; elle expira sur-le-champ.

La mort tragique de l'infortunée Dourguetti rendit complète la victoire d'Azaf qui, profitant de la terreur qu'elle avait inspirée, alla mettre le siége devant le fort de Jora où se trouvait renfermé le trésor de l'état. Le prince Biàr, à peine rétabli de ses blessures, s'y était jeté avec quelques troupes, et il s'y défendit avec un courage digne d'un meilleur sort; il périt sur la brèche. Aussitôt la garnison, perdant toute espérance de salut, pratiqua l'horrible *joar* (1) et courut ensuite chercher la mort dans les rangs ennemis. Quand les Mogols entrèrent dans le fort ils trouvèrent encore fumantes les ruines de la maison où les Hindous avaient enfermé leurs femmes et leurs enfans; mais du sein même de ces ruines ils retirèrent deux femmes que les flammes avaient épargnées. L'une d'elles était fille de la reine; l'autre, fille du prince de Bira-

(1) On désignait par ce nom l'usage barbare de massacrer les femmes et les enfans, de livrer la ville aux flammes et de se précipiter ensuite en aveugles sur les assiégeans. Quelquefois au lieu d'égorger les victimes, ils les enfermaient dans une maison qu'ils remplissaient d'avance de matières combustibles et ils y mettaient le feu. Ce fut ainsi que la garnison de Jora fit le joar.

gour, avait été conduite à Jora pour épouser le jeune Bîâr; Azaf les réserva l'une et l'autre pour le harem de son maître.

Azaf trouva dans Jora des richesses immenses en or, en argent et en pierres précieuses; elles tentèrent son avarice; il résolut de se les approprier et d'en frustrer l'empereur. Tout ce qu'il lui envoya ce furent deux cents éléphans sur mille qu'il avait pris; encore choisit-il les moins beaux et les moins vigoureux. L'empereur, qu'on avait bien informé, fit des réclamations; pour en éviter l'effet, Azaf se ligua avec les Usbecks et se fortifia dans Jora.

Cependant Akber, convaincu qu'il n'aurait point de repos tant qu'il resterait un seul chef aux rebelles, prit enfin le parti de leur faire une guerre d'extermination, et de se dépouiller de cette clémence fatale qui avait coûté déjà tant de sanglans sacrifices. Des ordres furent donnés à tous les omrahs des provinces et aux gouverneurs d'envoyer sans délai leur contigent de troupes. Agra vit bientôt réunis dans ses murs deux mille éléphans et cent mille chevaux. Les soldats apprirent avec transport que l'empereur allait se mettre à leur tête, et qu'il s'agissait de frapper un grand coup afin de mettre un terme aux malheurs de l'empire. Akber ne laissa pas refroidir l'ardeur qu'ils montrèrent; il entra sur-le- An 1565. De l'hég. 974.

champ eu campagne, et dirigea sa marche vers le lieu où se trouvait le perfide Zéman avec ses principales forces. Parvenu près du Gange, il fut averti par ses espions que Zéman se disposait à traverser ce fleuve pour se rendre dans le Malava où la révolte venait aussi d'éclater, et tâcher de se faire un allié du souverain du Dékhan.

Sur cette nouvelle, Akber pressa la marche de ses troupes, et dès le soir même il arriva sur les bords du fleuve, au bac de Maneck. Mais tous les bateaux avaient été enlevés, ou du moins il ne s'en trouva pas un seul dans la ville. L'empereur brûlant de joindre l'ennemi, monta sur son éléphant et s'élança le premier dans le Gange; environ cent cavaliers le suivirent; ils passèrent tous heureusement. La garnison de Kourrah, conduite par Moudgenou, s'était mise en marche pour venir se joindre à l'armée impériale; la fortune l'amena au lieu même où l'empereur venait d'aborder. Akber crut voir une faveur du ciel dans l'arrivée inattendue de ce renfort; c'était pour son cœur le présage de la victoire, et sans attendre que son armée eût passé, continuant sa route et marchant une partie de la nuit, il apparut au lever de l'aurore en face du camp de Zéman.

Les rebelles avaient passé la nuit dans les fêtes et dans la débauche. Ils se croyaient plus

en sûreté derrière le Gange que défendus par les plus forts retranchemens, et quand avec les premiers rayons du jour ils virent la bannière impériale se déployer dans les airs, le témoignage de leurs propres yeux leur paraissait infidèle. Ils étaient surtout bien éloignés de penser que l'empereur n'eût avec lui qu'une poignée de braves. On ne pouvait encore distinguer clairement les objets; dans l'ennemi qui s'avançait ils crurent voir l'armée entière de l'empereur près de fondre sur eux, ce qui jeta dans leurs rangs la peur, la confusion et le trouble; cependant à la voix de leurs chefs ils essayèrent de se former en bataille; mais tous leurs mouvemens furent accompagnés de désordre. Baba-Khan, qui commandait un corps de cavalerie légère, parvint jusqu'aux tentes de Zéman; repoussé par Bahadour, frère de Zéman, il se replia sur les troupes que conduisait Moudgenou. Bahadour qui le poursuivait, trouvant alors plus de résistance, se dirigea vers le centre. Akber l'ayant remarqué, poussa vers lui son cheval; celui de Bahadour, atteint en ce moment d'une flèche, s'abattit et le renversa; ses soldats accourus pour le défendre formèrent autour de lui une barrière qu'Akber ne put rompre.

Aussitôt ce prince donna ordre de faire charger ses éléphans, dont il avait formé sa réserve,

et ces animaux secondant les efforts de leur maître enfoncèrent les bataillons ennemis. Zéman combattait en ce lieu; il animait ses soldats de la voix et de l'exemple; il tâchait de les rallier, mais la fortune servit mal son courage. Comme son frère, il tomba de cheval; moins heureux, il ne put se soustraire à la mort. Au moment où il se relevait, un éléphant d'Akber le frappa de sa trompe, l'abattit et l'écrasa sous ses pieds. Les rebelles, privés de leur chef, tombèrent par milliers sous les coups des Mogols. Bahadour et plusieurs autres généraux furent faits prisonniers. Le premier fut amené devant Akber. « Quel mal t'ai-je fait, malheureux, lui dit l'empereur, pour t'obliger à prendre contre moi les armes? » Bahadour confondu garda le silence. Akber ordonna qu'on en prît soin et qu'on pansât ses blessures; mais à peine se fut-il éloigné, que quelques omrahs se méfiant de la clémence de leur maître résolurent d'en prévenir les funestes effets, et la tête du rebelle fut sacrifiée à l'intérêt public. L'empereur sentit qu'il ne pouvait blâmer ses omrahs; il ne devait pas non plus approuver leur désobéissance; il eut l'air d'ignorer ou d'oublier ce qui s'était passé. Plusieurs autres chefs rebelles furent conduits à Jéhanpour, où ils perdirent la vie dans les tortures. Cette action décisive, dont

le succès fut dû tout entier à l'intrépide valeur d'Akber, rendit enfin la paix aux provinces septentrionales de l'empire. A son retour dans Agra, le vainqueur fut accueilli par l'allégresse et l'enthousiasme des habitans. Peu de jours après il partit pour aller cueillir de nouveaux lauriers au prix de nouvelles fatigues.

Le radjah de Chitore avait profité des troubles causés par la révolte des Usbecks, pour faire impunément plusieurs incursions dans les provinces mogoles ; il était favorisé par sa position au cœur du Malava, et par la force inexpugnable de la ville, située comme Rhotas sur le sommet d'une montagne escarpée, accessible d'un seul côté, où l'art prodiguant les moyens de défense avait suppléé ce que la nature n'avait point fait. Cette ville extrêmement ancienne n'était sortie qu'un instant des mains de ses maîtres. Ce fut sous le règne du farouche Alla-oul-Dien, assassin et successeur de Férose, qu'elle ouvrit ses portes aux souverains de Délhy; mais elle avait peu tardé à recouvrer l'indépendance et depuis cette époque elle semblait braver tous les efforts de ses ennemis ; Akber entreprit de la réduire. Le radjah s'était retiré avec sa famille dans une forteresse plus éloignée, mais il laissait dans la place une garnison de huit mille Radjepouts, un gouverneur expéri- An 1567. De l'hég. 975.

menté en la personne de Jeimal, des munitions et des vivres pour plusieurs années (1).

Dès que les Mogols se furent établis autour de la ville, cinq mille pionniers travaillèrent à ouvrir la tranchée; dans le même temps on attacha les mineurs à deux bastions principaux. Il n'était pas possible de suivre une autre voie pour réduire la place, car les remparts masqués par le rocher défiaient l'artillerie des assiégeans. Quand les mineurs eurent, avec beaucoup de temps et de peine, terminé leur ouvrage, l'empereur fit ses dispositions pour l'assaut; deux mille hommes furent choisis pour monter sur la brèche qui devait résulter de l'explosion des mines. Malheureusement l'une d'elles n'avait pas encore éclaté que déjà les Mogols étaient en marche. Ils s'étaient divisés en deux corps, afin de former leur attaque par deux côtés différens. L'un des bastions avait sauté presque en entier, et le premier corps s'était logé sur la brèche; le second s'aperçut, en arrivant au pied des rem-

(1) Quelques écrivains, tels que le voyageur Thévenot, ont dit que le radjah s'appelait Jamel; qu'il prétendait descendre de Porus, etc.; ils font mourir ce Jamel dans une sortie, etc. Il est évident qu'ils ont confondu Jamel avec Jeimal et le gouverneur avec le radjah. Le récit de Férischta est trop bien circonstancié pour ne pas mériter la préférence.

parts, que l'explosion n'avait pas eu lieu; il se retira à la hâte; il était trop tard : la mine partit, et cinq cents Mogols périrent. Ce désastre jeta la consternation dans tous les cœurs; l'assaut fut ajourné. Il fallut même la présence d'Akber pour retenir les généraux et l'armée; tous parlaient hautement de lever le siége; mais ce prince attachait la plus grande importance à la prise de Chitore, et il exprima trop énergiquement sa volonté pour qu'on osât insister sur la retraite. Les travaux du siége furent même poussés avec plus de vigueur, et l'empereur, mêlé sans cesse parmi les soldats, soutenait, excitait leur courage et ranimait leur zèle par la promesse des récompenses.

Un jour qu'il présidait aux travaux, il aperçut le gouverneur Jeimal sur les remparts de la ville, faisant réparer la brèche que la premiere explosion avait faite; aussitôt il se fit apporter un mousquet, et il visa si juste le malheureux Jeimal que la balle l'atteignit au milieu du front et le renversa mort aux pieds de ses soldats. Ceux-ci, perdant tout d'un coup l'espérance, trop faibles pour résister mais trop fiers pour se rendre, égorgèrent leurs enfans et leurs femmes, et dressèrent un bûcher immense où ils brûlèrent leurs corps, en attendant que l'aurore du lendemain vînt éclairer pour eux-mêmes le

dernier jour. Dès que la nuit fut venue, les Mogols aperçurent des tourbillons de fumée et de flamme; ils soupçonnèrent la vérité. aussitôt, s'approchant en silence et trouvant même la brèche abandonnée, ils commencèrent à s'introduire dans la place sans éprouver aucun obstacle. L'empereur, qui voulait ménager le sang de ses soldats, ne voulut pas permettre que l'attaque commençât avant le jour. Quand toutes ses dispositions furent faites, il donna l'ordre d'avancer. Trois cents éléphans qu'on avait fait entrer par la brèche ouvraient la marche; ils étaient soutenus par divers corps de troupes. Les Radjepouts, surpris, enveloppés, ne purent se défendre; ils périrent presque tous. La moitié des habitans eurent le même sort; tous ceux qui survécurent perdirent la liberté. La conquête de Chitore produisit l'effet qu'en attendait l'empereur : tous les radjahs voisins, saisis d'épouvante, se hâtèrent d'acheter la paix par leur soumission et par divers sacrifices (1).

(1) Le voyageur Bernier dit qu'il a vu sur les deux côtés de la porte d'entrée du palais à Délhy, la figure de Jeimal ou Jamel et celle de son frère Polta, montés l'une et l'autre sur des éléphans, et que l'aspect de ces masses lui fit éprouver un sentiment d'admiration mêlé de terreur.

La prise de Rantampour suivit de près celle de Chitore. Cette ville avait été conquise par les empereurs patans. Hujaz, qui en était gouverneur sous le règne de Sélim, la vendit après la mort de ce prince à un radjah hindou nommé Surjan. Ce dernier s'y maintenait encore. L'armée victorieuse fut envoyée pour l'investir. On dit que les Mogols se servirent à ce siége de quelques canons d'un calibre extraordinaire (1) qui en peu de jours renversèrent une grande partie des remparts, ruinèrent la moitié de la ville et la mirent hors d'état de défense. La garnison fut obligée de capituler.

La forteresse de Callinger, comme celle de Rantampour, était sortie, à la mort de Sélim, de la domination musulmane. Le radjah qui la possédait craignit le sort de Jeimal et de Surjan, et sachant qu'une expédition contre lui se préparait dans Agra, il prit le parti de se soumettre volontairement et de livrer la place aux troupes

(1) Suivant Férischta, deux de ces pièces pouvaient recevoir chacune un boulet de pierre de six ou sept arrobes pesant, ou un boulet de fer de la même dimension, pesant quatre fois davantage; ce qui, ajoute le colonel Dow, ne semblera pas incroyable à ceux qui ont vu les deux pièces d'énorme calibre qui existent, l'une à Dacca et l'autre à Arcot.

de l'empereur. Akber en alla prendre possession en personne ; de là, passant par Nagore, il s'avança du côté d'Adjodin, donnant pour motif de ce voyage en appareil militaire l'intention de visiter la tombe du poète philosophe Férid-Schoukourgunge; ce n'était qu'un prétexte : il voulait juger par ses yeux de l'état de cette contrée, dont une partie était encore au pouvoir des Hindous. La nouvelle fâcheuse qu'il y reçut le força de marcher au secours de Lahore. Son frère Hakem, qu'il aimait toujours malgré ses révoltes continuelles, ne s'était pas contenté d'ériger le Caboul en un état indépendant; il voulait joindre au Caboul le Penjab, mais il n'avait de courage et d'audace que lorsque son frère se trouvait éloigné. Akber eut à peine paru du côté de Lahore que le prince leva le siége précipitamment et rentra non sans désordre dans le Caboul. Le trop clément Akber ne le poursuivit pas. Cependant, voulant à l'avenir mettre la province et les habitans à l'abri d'une invasion, il établit sur toute la frontière une ligne formidable de forteresses, répara celles qui existaient, et en construisit de nouvelles partout où elles pouvaient sembler nécessaires. Il reprit ensuite le chemin d'Agra. Le fameux Secunder qui, avec Zéman, s'était partagé le commandement des rebelles Usbecks,

et seul de tous les chefs de la révolte, existait encore, venait d'y arriver chargé de chaînes. Il avait été fait prisonnier par Monim, gouverneur de Jéhanpour. L'empereur usa de compassion; ses jours furent épargnés.

Cinq ans environ s'étaient écoulés depuis la conquête de Chitore; toutes les expéditions postérieures avaient été plus fatiguantes que dangereuses; elles avaient même laissé entre elles d'assez longs intervalles de repos; ils furent employés à pousser les travaux des constructions entreprises dans la ville d'Agra. Akber s'était déterminé à y transférer le siége du gouvernement; comme il ne perdait point de vue le projet de conquérir la Péninsule, la position plus centrale d'Agra lui semblait préférable. Il avait eu d'abord l'intention de relever l'ancienne Fettipour, dont les ruines colossales témoignent encore de sa grandeur passée; mais s'étant ensuite décidé en faveur d'Agra, il fit en peu de temps de cette ville jusque-là peu importante la plus magnifique et la plus riche métropole de l'Asie.

Il commença par faire abattre les remparts de terre dont les empereurs patans l'avaient entourée, et il les reconstruisit en pierres de taille que fournirent les carrières de Fettipour. Ensuite il jeta les fondemens du palais impérial et de plusieurs édifices publics, et il le fit sur un

plan si vaste que l'imagination en est effrayée; l'exécution répondit à l'immensité du plan (1). Des monumens de toute espèce, des bazars, des mosquées, des caravanserais, des bains, des colléges, des quais sur la Djumna, des chantiers, des ateliers sans nombre s'élevèrent comme par enchantement. On eût dit qu'à sa voix les édifices sortaient tout prêts, tout ornés du sein de la terre. En même temps il invitait les étrangers de tous les pays à s'établir dans sa ville nouvelle, à y former des factoreries, à y construire même des temples particuliers pour le libre exercice de leur religion; l'une des vertus d'Akber fut la tolérance. Il fit surtout diverses tentatives pour se lier étroitement avec les Portugais dont il avait souvent entendu parler, et qu'il regardait comme des hommes entreprenans et courageux. On prétend qu'il avait écrit au roi de Portugal afin de l'engager à lui envoyer des missionnaires instruits,

(1) J'ai donné dans la notice géographique une idée succincte de la magnificence d'Agra, de ses palais et de ses monumens. J'y renvoie le lecteur. Pour de plus grands détails, j'ai indiqué Mandelslo, Harris, Tavernier, Thévenot, Bernier, et tous les voyageurs des deux derniers siècles. Quand on parcourt les descriptions qu'ils ont faites, on est tenté de croire qu'on lit dans un conte arabe la peinture merveilleuse des palais des génies.

pour lesquels il promettait liberté entière, sûreté et protection; mais on ajoute que sa lettre n'alla pas plus loin que Goa. Un assez grand nombre de Portugais se rendirent toutefois auprès d'Akber, amenant avec eux quelques jésuites à qui l'on permit de fonder un collége et d'avoir une église, et ce qu'il y eut de remarquable, ce fut que ce collége où l'on élevait des chrétiens fut largement doté par un souverain musulman.

Cependant Akber ne voyait plus d'ennemis dans l'intérieur de l'empire; toutes les révoltes avaient été étouffées, et la dernière espérance des mécontens s'était évanouie par la défaite de l'usbeck Secunder et l'anéantissement de son parti; il crut que le moment était venu de replacer sous le joug les contrées qui avaient jadis obéi aux souverains de Délhy. Il avait conquis une partie du Guzzerat, mais les plus riches cantons de cette vaste province, surtout ceux qui s'étendaient sur les rivages de l'océan, continuaient d'être possédés par des princes indépendans, successeurs de Baz-Bahadour, ou pour mieux dire usurpateurs de ses états qu'ils avaient divisés entre eux. Le dernier roi du Guzzerat avait laissé un fils nommé Ahmed; les omrahs, qui méditaient déjà le partage de la succession, firent périr ce prince, et mirent à sa place un enfant

An 1572. De l'hég. 980.

qu'ils nommèrent Mouziffer (1); chacun d'eux prit ensuite une province où, sous le nom de corégent, il exerça toute l'autorité souveraine; Mouziffer, pour qui la royauté se réduisait à un vain titre, vivait enfermé dans Ahmédabad sous la garde de l'omrah Actemad. Cette oligarchie pesait sur le peuple, car tous ces petits princes étaient toujours en guerre; le sang coulait pour leurs querelles, et la marche de leurs troupes dévastait le pays. Aussi le mécontentement était-il extrême et général; cette disposition des esprits ne pouvait manquer de tourner à l'avantage de l'empereur.

A la nouvelle que les Mogols s'avançaient, une armée se rassembla sur la frontière; le commandement en fut donné à l'omrah Schère; mais celui-ci n'eut pas le courage d'attendre l'ennemi, et il s'enfuit honteusement. L'empereur, vainqueur sans avoir combattu, continua sa marche sans aucun obstacle jusqu'aux portes d'Ahmédabad. Actemad avait imité Schère, et Mouziffer ne se servit de la liberté qu'il venait d'acquérir que pour aller chercher un protecteur dans Akber. La ville ouvrit incontinent ses portes, et les Mogols y furent reçus comme des libérateurs.

(1) Thévenot qui a longuement écrit sur la conquête du Guzzerat l'appelle Moudaffer.

Les omrahs avaient rassemblé leurs forces sur deux points différens; les uns étaient à Baroach, les autres aux environs de Surate; les deux frères Houssein commandaient les deux corps d'armée. L'empereur qui voulait les réduire ne fit pas un long séjour à Ahmédabad, et il se porta du côté de Cambaye. Là, il apprit que l'un des deux frères se dirigeait avec quelques troupes vers le Penjab, autant pour opérer une diversion que pour faire revivre l'esprit de discorde. Il prit aussitôt un détachement de cavalerie, passa par des routes détournées, et faisant la plus grande diligence arriva dès le point du jour au bord de la rivière de Mhendéri, au moment où les ennemis, sur la rive opposée, se disposaient à la traverser. Comme la marche d'Akber avait été très-rapide, la plus grande partie de sa troupe était restée en arrière; il n'avait avec lui que soixante-dix cavaliers, parmi lesquels se trouvaient l'ancien radjah de Rantampour et trois autres Hindous. Ce fut avec cette poignée d'hommes qu'il osa former le dessein d'attaquer l'avant-garde ennemie qui se composait de mille cavaliers commandés par Houssein en personne.

Ici l'on ne sait de quoi il faut s'étonner davantage, de la valeur surhumaine d'Akber qui le rendit vainqueur d'un ennemi beaucoup plus puissant, ou de son courage indomptable qui avant le

combat comptait sur un triomphe. Houssein en désordre se replia sur le corps d'armée, mais la nouvelle de sa défaite y était déjà parvenue, et comme la terreur se communique aisément, les soldats ne virent pas plus tôt leur avant-garde en déroute chercher son salut dans la fuite que, sourds à la voix de leurs chefs, ils quittèrent leurs rangs et augmentèrent le nombre des fuyards. L'empereur néanmoins restant maître de lui et contenant sa bravoure ne s'engagea pas trop avant à la poursuite des vaincus; il attendit que ses troupes fussent arrivées, après quoi il alla investir Surate.

Pendant que cette ville soutenait un siége opiniâtre, les deux frères qui avaient réuni les débris de leurs corps d'armée, réussirent à pénétrer dans le Penjab; mais le gouverneur Koulli s'était mis en état de défense : ils furent repoussés. Dans le même temps Surate capitulait, et Akber de retour à Agra put envoyer à Koulli des renforts et le mettre en état de poursuivre les ennemis qui se retiraient en suivant le cours du Sind. Les Mogols arrivèrent avec eux à Tatta. Une action très-vive eut lieu presque sous les remparts de cette ville. Le jeune Houssein fut fait prisonnier; l'aîné se sauva dans le Moultan; mais il y fut poursuivi, attaqué, enveloppé, complétement défait; et pour son malheur il

tomba vivant dans les mains du gouverneur du Moultan qui lui fit couper la tête. Son frère fut confiné dans la forteresse de Goualior, où il mourut peu de temps après.

Mais la guerre du Guzzerat n'était point terminée; les omrahs nommèrent d'autres chefs, réunirent de nouvelles troupes, rentrèrent en possession d'une partie du pays et finirent par mettre le siége devant Ahmédabad. Ils avaient attendu pour entrer en campagne le retour de la saison pluvieuse, ils croyaient se placer ainsi à l'abri de toute attaque du côté d'Agra, à cause de l'extrême difficulté dans cette saison de faire marcher une armée nombreuse; ils oubliaient sans doute que l'empereur se plaisait aux entreprises hardies, téméraires même. A peine informé du danger qui menace Ahmédabad, il choisit deux mille cavaliers bien armés et part à leur tête; trois cents chameaux portent les bagages. En arrivant à Patan dans le Bérar, il prend encore mille chevaux et avec cette troupe, pleine de bravoure mais si peu nombreuse, il va combattre un ennemi puissant et d'autant plus dangereux qu'il n'a pour alternative que la victoire ou l'échafaud. An 1573. De l'hég. 981.

La fortune ne punit pas Akber d'avoir compté sur elle; il remporta dans le même jour une double victoire où périrent les deux généraux enne-

mis et l'élite de leurs troupes. Il faut dire que si jamais la valeur personnelle du chef a contribué au succès, soit par elle-même soit par l'impulsion donnée aux soldats, ce fut dans cette mémorable journée. Akber fit des prodiges, mais ses historiens, tout en convenant qu'il se couvrit de gloire, le blâment toutefois plus qu'ils ne le louent d'une expédition qui fait, disent-ils, plus d'honneur à son intrépidité qu'à sa prudence.

An 1574. De l'heg. 982. La conquête du Guzzerat entraîna celle du Bengale. Cette province avait secoué le joug mogol pendant la guerre des Usbecks, et elle était en ce moment possédée par Daoud-ben-Soliman. Akber envoya d'abord à Monim, soubah d'Oude et de Jéhanpour, l'ordre de commencer les hostilités; Jodermoul, Hindou de naissance, partit ensuite avec une armée pour soutenir Monim. Les deux généraux obtinrent plusieurs avantages qui leur permirent de commencer le siége de Patna. Alors Akber fit embarquer une troisième armée sur mille bateaux rassemblés à Bénarès; il s'embarqua lui-même avec elle et descendit vers la place qui tenait encore. Daoud effrayé lui envoya des parlementaires pour proposer quelque accommodement, et comme l'empereur exigea qu'il se rendît à discrétion à moins qu'il ne consentît à vider la querelle par un combat singulier, Daoud qui ne craignait pas moins l'épée d'Akber

que ses armées, et qui ne voulait pas attendre dans Patna les chances d'un assaut, résolut de s'enfuir à la faveur de la nuit, ce qu'il exécuta heureusement; mais il ne put sauver que sa personne, tout le reste tomba au pouvoir des Mogols. Après la réduction de Patna, l'empereur reprit le chemin de sa capitale, laissant à Monim et à Jodermoul le soin de continuer la guerre. Daoud, poursuivi de poste en poste, fut enfin obligé de s'éloigner pour toujours du Bengale; tout ce qu'il put obtenir ce fut d'être laissé en possession d'Orissa. La ville de Ghor, ancienne capitale du Bengale, avait été abandonnée depuis l'usurpation de Schère à cause de l'insalubrité de l'air. Monim qui venait d'obtenir le gouvernement du pays conquis, frappé des restes de grandeur qui brillaient encore dans cette antique cité, voulut y établir sa résidence; et soit que le climat produisît son effet, soit qu'il y eût apporté le germe de la maladie, il y mourut au bout de fort peu de temps. Akber lui donna Houssein-Koulli pour successeur.

Les omrahs du Bengale, impatiens du joug et comptant sur la faiblesse du nouveau gouverneur, rappelèrent Daoud-ben-Soliman; ils lui fournirent une armée de cinquante mille hommes. Mais Houssein-Koulli joignait la bravoure aux talens militaires. Après quelques engagemens où

An 1575. De l'hég. 983.

il eut toujours l'avantage, étant parvenu à mettre Daoud dans la nécessité d'accepter la bataille, il remporta une victoire complète et décisive, où Daoud fut fait prisonnier avec plusieurs de ses généraux et la moitié de son armée. Koulli connaissait trop son maître pour n'être pas certain que Daoud, malgré ses torts, serait épargné. Mais la clémence dans cette occasion ne pouvait produire que du mal; pour empêcher ce qu'il craignait, il fit tomber la tête du prisonnier. Jouneid, fils de Daoud, aurait eu probablement le même sort s'il n'était mort naturellement de ses blessures.

L'empereur tourna pour lors ses armes contre la forteresse de Rhotas, dont la garnison fut forcée à se rendre par le défaut de vivres; ensuite il soumit quelques princes hindous qui possédaient plusieurs cantons de cette contrée. Il finit par investir le château de Comilmère qui pouvait, en tombant dans ses mains, lui ouvrir une route facile vers le Dékhan que, pour la seconde fois, il voulait tenter de réunir à l'empire. Il cherchait même à se rapprocher de la Nerbouddha, quand il reçut la nouvelle que son frère Hakem, sortant du Caboul, avait passé le Nilab et qu'il tenait Lahore investie.

An 1581. De l'hég. 989. L'empereur ne perdit point de temps, il prit avec ses troupes le chemin du Penjab. Le pusilla-

nime Hakem ne comptait jamais que sur l'absence de son frère; dès qu'il le sut près de lui, la frayeur le saisit; il rentra précipitamment dans le Caboul. Cette fois Akber l'y suivit. Hakem, réduit à la nécessité de fuir ou de combattre, se détermina pour le dernier parti. Il n'y gagna rien. Ses troupes, totalement défaites, se dispersèrent de tous côtés; il arriva presque seul aux montagnes qui sont au-delà du Caboul. La ville ouvrit ses portes à l'empereur qu'elle reçut avec de vives acclamations; elle voyait en lui son véritable maître, l'héritier légitime de ses anciens rois. Hakem eut alors recours à la clémence de son frère; il lui envoya des ambassadeurs pour implorer de lui un généreux oubli du passé. Akber pardonna; il rétablit même Hakem dans son gouvernement du Caboul; mais à son retour passant par Attok (1), il donna l'ordre d'y construire une forteresse pour garder le passage du Nilab.

Cependant quelques troubles avaient éclaté dans le Bengale à l'occasion de la mort de Koulli, arrivée depuis un an; il fallut y envoyer des renforts considérables de troupes. Le Guzzerat était

(1) Attok en langue du pays signifie *défense*. On sait qu'il était défendu par la loi aux Hindous d'aller au-delà du Nilab.

moins tranquille encore que le Bengale. L'ancien roi Mouziffer avait reçu en échange de ses états un palais et des revenus, et pendant long-temps, faisant montre d'un grand dévouement, il ne paraissait pas désirer davantage; mais l'ambition n'était rien moins qu'éteinte dans son ame; il entretint des intelligences secrètes avec ses anciens omrahs, et quand il crut avoir un parti bien formé, il s'évada furtivement de la capitale et se rendit dans le Guzzerat. Il y trouva une armée disposée à soutenir ses droits; et comme elle était nombreuse et que le gouverneur se trouvait pris à l'improviste, il fit des progrès rapides, s'empara d'Ahmédabad et de plusieurs forteresses, et força le gouverneur de se retirer à Pattan. Mirza-Khan, fils de l'ancien vizir Byram, fut chargé de venger l'affront qu'avaient reçu les armes mogoles. La fortune et la victoire l'accompagnèrent. Mouziffer battu dans toutes les rencontres fut enfin contraint, pour éviter la mort ou la captivité, d'aller chercher un asile chez le radjah hindou de Jalla. Le Guzzerat fut pacifié.

An 1584. De l'hég. 992. On dit que, parvenu au plus haut degré de puissance, constamment favorisé par la fortune dans toutes ses entreprises et vainqueur de tous les rebelles, l'empereur balança pendant quelque temps entre la conquête du Dékhan et celle de la Tartarie, ancien patrimoine de sa famille.

Il aurait voulu relever le trône de Timur. Il envoya même, ajoute-t-on, des ambassadeurs au roi des Usbecks, sous prétexte de le féliciter sur son avénement au trône, mais au fond pour examiner l'état et la force du pays. Ces ambassadeurs lui firent à leur retour, de ce qu'ils avaient vu, une peinture qui augmenta le désir de cette conquête ; mais dans le même temps deux omrahs du Dékhan, victimes de la guerre civile, étaient venus se réfugier dans Agra; pour prix de l'hospitalité qu'ils y avaient trouvée, ils offrirent au prince de lui aider à se rendre maître de la Péninsule. Cette offre fut acceptée et la guerre résolue. Koka gouverneur de Malava eut l'ordre de réunir toutes les forces de sa soubahie, et un autre général partit d'Agra avec quelques troupes pour se joindre à Koka. Aussitôt après l'arrivée de cet officier, Koka se mit en marche. Il se dirigea d'abord du côté de Hindia, mais ayant appris que le prince de Khandez l'attendait sur cette route pour lui disputer le passage, il tourna brusquement du côté d'Élichpour, surprit cette ville et la livra au pillage. Le prince de Khandez ne tarda pas à être informé de cet événement, et il se porta sur Élichpour avec rapidité. Soit que Koka se crût trop faible, soit qu'il ne voulût pas s'engager dans une expédition hasardeuse, il évacua le ville et le Dékhan et rentra

dans le Malava sans être troublé durant sa retraite.

An 1585. De l'hég. 993. Il est possible que Koka n'ait agi de la sorte qu'en vertu d'ordres secrets, et que l'empereur n'eût pas encore lui-même l'intention de faire une guerre sérieuse et décisive, ou bien encore qu'il eût compté sur les défections qu'on lui avait annoncées; car les premières démarches de Koka avaient consisté en négociations avec le prince de Khandez, pour tâcher de le gagner et d'en faire un allié. Quoi qu'il en soit, l'empereur ne parut pas dans ce moment s'occuper des affaires du Dékhan, puisqu'il n'envoya ni renforts ni ordres nouveaux à Koka; il semblerait plutôt que ses premiers desseins contre la Tartarie venaient de revivre dans sa pensée. Son frère Hakem était mort depuis peu; cet accident le ramena dans les provinces septentrionales de son empire, et la conquête du Kaschmir s'offrit aussitôt à son ambition. Toutefois avant de rien entreprendre, il pourvut à la sûreté du Caboul en y envoyant un gouverneur fidèle et des troupes; il se rendit ensuite à la forteresse d'Attok, nouvellement construite, et ce lieu fut choisi pour rendez-vous général de l'armée.

Quand toutes les troupes qu'il attendait furent réunies, il fit partir cinq mille chevaux pour envahir le Kaschmir; cette expédition fut con-

fiée à Scharock, prince tartare que les Usbecks avaient dépouillé de ses états. Dans le même temps plusieurs détachemens considérables envoyés sur diverses directions pour battirent le pays pour s'en assurer; mais il fut difficile de réduire les Afghans qui peuplaient les montagnes voisines; il fallut leur livrer plusieurs combats sanglans. D'un autre côté, l'armée du Kaschmir était dans la détresse. Assaillie par les pluies et par la neige, elle eut encore à souffrir de la disette, ce qui obligea Scharock à faire la paix avec les Kaschmiriens. Quoique les conditions en fussent assez avantageuses aux Mogols, l'empereur refusa de les ratifier, et il envoya Mohammed-Casim avec de nouvelles troupes et l'ordre de convertir le Kaschmir en une province de l'empire. Mohammed réussit au gré de son maître. Il fut favorisé, suivant quelques historiens, par la trahison de plusieurs omrahs qui avaient vendu à l'empereur leur honneur et leur patrie. Férischta se contente de dire que la discorde et la désunion s'étaient mises entre les omrahs et le prince. Il paraît que ce dernier, Youssouf-Khan, et son fils Jacoub furent conduits à Agra où ils reçurent une pension.

Cependant les Afghans étaient loin d'être réduits; toujours défaits et toujours en armes, ils ne semblaient jamais vaincus; et comme ils

An 1588. De l'hég. 996.

avaient toujours l'avantage des positions, il fallait employer contre eux des forces considérables. D'un autre côté, le roi des Usbecks, Abdallah, était actif, courageux et guerrier, et l'on ne pouvait guère espérer sur lui des victoires et des triomphes qu'au moyen d'une armée nombreuse qu'on ne pourrait tirer de l'Hindoustan sans laisser ses provinces exposées à la révolte; car les rebelles n'étaient pas tellement anéantis qu'ils ne se montrassent de temps en temps, tantôt dans le Guzzerat, tantôt dans le Bengale ou dans le Malava. Les gouverneurs même des provinces ne laissaient pas de causer parfois des inquiétudes à l'empereur. Aussi faisait-il consister une partie de sa politique à les faire passer fréquemment d'un lieu à un autre, ou à les tirer d'une soubahie pour les mettre à la tête d'une armée et les envoyer à des expéditions lointaines, à les empêcher enfin, en les laissant peu de temps (1) au même poste, de se faire un parti et des créatures.

Toutes ces causes réunies portèrent l'empereur à renoncer pour toujours à ses expéditions projetées contre la Tartarie; mais il ne négligea

(1) La durée de leur gouvernement ou de leurs fonctions n'excédait jamais trois années.

rien de ce qui pouvait lui assurer la possession du Kaschmir dont le climat lui paraissait délicieux, et même, comme Abdallah touchait par ses domaines au Kaschmir et au Caboul et qu'il se montrait d'un caractère audacieux et entreprenant, il résolut de résider pendant quelques années à Lahore, afin d'être toujours prêt à défendre ses frontières.

En abandonnant un projet qui lui avait souri durant tant d'années, Akber s'était rejeté sur le premier qu'il avait formé; son ambition ne s'éteignait pas, elle ne faisait que changer d'objet, et cette fois il se promit bien que, dès qu'il n'aurait aucun danger à courir du côté du Sind, il porterait toutes ses forces dans la Péninsule et qu'il ne poserait les armes qu'après l'avoir annexée à l'empire. La Péninsule était alors divisée en plusieurs grands royaumes dont les souverains étaient les uns musulmans, les autres Hindous. Ceux-ci étaient encore des radjahs du pays; ils régnaient plus particulièrement sur les provinces méridionales. Les premiers descendaient soit des empereurs ghaznevides ou gaurides, soit des Afghans qui les avaient remplacés (1). An 1590. De l'hég. 999.

(1) Les Mogols et en général les habitans de l'Hindoustan

On prétend qu'à cette époque il y avait cinq états principaux : Béjapour, Golconde, Bérar, Ahmednagour et Ahmédabad ; Férischta n'en compte que quatre (1).

L'empereur voulant connaître au juste l'état politique de ces contrées avant d'y porter la guerre, fit partir quatre ambassadeurs; chargés ostensiblement de négocier un traité d'alliance et de commerce avec les princes du pays, ils avaient la mission secrète de tout observer. Feizi, frère du fameux Aboulfazil son ministre, fut envoyé à Bourhanpour, capitale du Khandez; les autres se dirigèrent vers Ahmednagour, Béjapour et Bijanagour, villes qui se trouvent presque sous le même méridien, bien qu'à de grandes distances l'une de l'autre en descendant vers le midi. Ce ne fut qu'au retour de ces ambassadeurs, qui

---

propre comprenaient sous le nom générique de Dékhan toutes les contrées situées au-delà du cours de la Nerbouddha ; mais le Dékhan proprement dit, le *Dachanabades* des Grecs, ne comprenait qu'une partie de la Péninsule, celle qui porte encore aujourd'hui le même nom vers le centre des terres.

(1) Balagate, Visiapour, Golconde et le Carnatic, avant Bisnagar. Au reste ces divisions ont tellement varié, ainsi que les limites même du Dékhan, qu'on ne peut rien dire là-dessus de bien positif. Tantôt on y comprenait le Guzzerat et l'Orissa, tantôt on les en séparait.

passèrent plusieurs années dans le Dékhan que, pleinement confirmé par leurs rapports dans ses projets de conquête et ne songeant plus à la Tartarie, Akber s'occupa sérieusement d'envahir et de subjuguer les riches contrées du midi.

Il avait donné l'ordre aux gouverneurs des provinces limitrophes d'avoir l'œil constamment ouvert sur ce qui se passerait dans le Dékhan, et de saisir toutes les occasions favorables de reculer leurs limites vers la Nerbouddha. Ce fut ainsi qu'après la mort de Dowlat souverain de Jionagour, le gouverneur du Guzzerat, Koka, entrant à main armée dans les états qu'ils laissait vacans, et triomphant d'une défense opiniâtre finit par se rendre maître de la capitale et de tout le pays.

Vers le même temps, le valeureux fils de Byram, Mirza, auquel ses services avaient valu l'honorable titre de Khan-Khânaoûn qu'avait porté son père, tenait investie la forteresse de Souvan sur le Sind, au-dessus de Tatta. Le prince du pays, Jani, s'étant avancé avec quelques troupes et plusieurs bâtimens chargés d'artillerie et armés de pierriers, tenta de faire lever le siége. Mirza n'avait que vingt-cinq navires à opposer à la flotte de Jani; sans s'alarmer de cette disproportion, il marcha courageusement à la rencontre de l'ennemi, l'attaqua sans attendre le An 1591. De l'hég. 1000.

jour et le mit en déroute. Jani ne perdit point courage; il se retrancha sur une éminence qu'entourait un bras du fleuve, et tous les efforts des Mogols ne purent le chasser de ce poste. Cependant comme la saison des pluies s'approchait, Mirza laissa devant le fort une partie de l'armée et prit avec l'autre le chemin de Tatta. Il était déjà parvenu à cinquante lieues environ de distance quand il reçut la nouvelle que le radjah, sorti de sa retraite, tenait bloquée la division qui continuait le siége. Il revint aussitôt sur ses pas, franchit en moins de trois jours l'intervalle qui le séparait de Souvan, obligea l'ennemi à rentrer dans ses lignes et l'y pressa même si vivement, que Jani contraint à demander la paix offrit de devenir vassal de l'empire, ce qui fut accepté.

L'année suivante fut féconde en événemens importans. Le gouverneur du Kaschmire avait épousé une proche parente de l'ancien roi. Fier de cette alliance et comptant sur l'affection des habitans, il osa prétendre à l'indépendance. Il parvint d'abord à expulser les Mogols de toute la contrée; mais à peine l'armée impériale eut-elle paru près des Portes-Kaschmiriennes, que la terreur s'empara des habitans; ils craignirent d'éprouver le sort des rebelles, et ils deposèrent les armes. Malgré cette défection générale, le

gouverneur, qui n'espérait pas de pardon, paraissait résolu à se défendre; un de ses serviteurs lui donna la mort, et la paix fut sur-le-champ rétablie. L'empereur fit un séjour d'environ deux mois à Sirinagar, dont la position délicieuse le charmait toujours davantage. Quelques troubles qui s'étaient élevés dans le Bengale furent également apaisés par l'activité du gouverneur, qui non-seulement défit complétement les rebelles mais encore soumit en entier la province d'Orissa où ils s'étaient réfugiés. Koka n'était pas moins heureux dans le Guzzerat. Mouziffer y était rentré avec un corps de troupes qu'il tenait de ses alliés; il fut fait prisonnier; le malheureux prince s'attendait à la mort ou à la captivité pire que la mort; il la prévint, et s'arracha la vie de ses propres mains (1).

Peu de temps après, Koka, mandé à la cour pour rendre compte de son administration et probablement embarrassé pour le faire, mit d'abord sa famille et ses trésors en sûreté; il s'enfuit ensuite à la Mecque. Le prince Mourad, fils de l'empereur, fut envoyé du Malva qu'il gouvernait alors dans le Guzzerat, et fut remplacé lui-même dans le Malva par le prince Scharock.

(1) Il s'ouvrit les veines avec un rasoir.

Au 1593. De l'hég. 1002. Le retour des ambassadeurs du Dékhan avait été le signal d'une guerre presque générale dans l'Inde; tandis que le prince de Kandahar, ne pouvant résister aux Usbecks, venait implorer le secours d'Akber et lui faire hommage de ses états, une armée considérable partait pour le Dékhan sous les ordres de l'habile Mirza. Malheureusement pour le succès de cette campagne, Mirza fut attaqué d'une grave indisposition en arrivant à Mindou, au moment même où le roi de Bérar envoyait des députés pour offrir de se rendre tributaire. Ce prince tomba malade de son côté, et il mourut avant que les négociations pussent être reprises. Sa mort laissa le royaume en proie aux troubles et à la guerre civile. Son fils Ibrahim fut assassiné; le vizir fit monter sur le trône un enfant de la famille royale; les omrahs mécontens se liguèrent contre lui et l'assiégèrent dans Ahmednagour. L'ambitieux ministre, craignant de succomber, envoya secrètement un message au prince Mourad; celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion qui s'offrait d'étendre la domination mogole, prit sans délai la route d'Ahmednagour. Mirza fut informé de la marche du prince, et, bien qu'il sortît à peine de sa longue convalescence, craignant de se voir ravir une portion de la gloire qu'il comptait retirer de cette guerre, il rassembla son armée, y joignit les

troupes que Ṣcharock amenait de son gouvernement, celles de plusieurs radjahs hindous, six mille chevaux que lui fournit Ali-Khan souverain du Khandez, devenu allié des Mogols pour ne pas les avoir pour ennemis, et fit la plus grande diligence afin d'arriver, sinon avant le prince, du moins en même temps que lui. Les deux armées opérèrent en effet leur jonction un peu au-dessus d'Ahmednagour.

Le vizir qui était venu à bout d'apaiser la sédition, se repentait d'avoir appelé les Mogols; et, voulant réparer la faute qu'il avait commise, il laissa dans la ville une forte garnison, et s'enfonça dans l'intérieur du Bérar pour faire des levées de troupes et réclamer les secours de tous les princes qui possédaient, soit à titre de fief soit en toute souveraineté, quelques portions de cette contrée. Ses soins ne furent pas infructueux. Adil, un de ces princes, lui donna un corps d'armée et, ce qui valait mieux encore, l'eunuque Soheil pour la commander : c'était le général le plus habile que possédât la Péninsule. Cependant les Mogols avaient commencé le siége d'Ahmednagour. Cette ville opposa la plus vive résistance. L'autorité résidait dans les mains d'une femme, Bibi, princesse de la famille royale; mais cette femme montra par son courage autant que par sa prudence qu'elle était digne du commande-

An 1594. De l'hég. 1003.

ment. Toutefois, après trois mois d'une défense opiniâtre, elle allait être forcée de se rendre à discrétion; deux bastions entiers et une vaste courtine avaient sauté par l'effet de trois mines; la brèche était immense, et du haut des remparts on voyait les Mogols s'occuper des formidables préparatifs d'un assaut : la princesse fit faire des ouvertures de paix. Les Mogols n'ignoraient pas qu'une armée de soixante-dix mille chevaux se disposait à les venir attaquer; ils accueillirent les propositions de Bibi. Il fut convenu que la ville d'Ahmednagour et ses dépendances resteraient au pouvoir de Bahader, fils d'Ibrahim, et que le reste du Bérar serait occupé par les Mogols. Ce traité fut exécuté : Mourad et Mirza levèrent le siége et allèrent prendre possession de Schapour et de Battapour. Pour cimenter l'alliance qui existait entre les Mogols et le souverain de Khandez, Mourad épousa solennellement la petite-fille de ce dernier; ce qui donna lieu à de brillantes fêtes.

Quand le vizir et Soheil furent entrés dans Ahmednagour, ils se hâtèrent de faire proclamer l'enfant Bahader afin de gouverner en son nom et d'ôter l'administration à Bibi qu'ils accusaient de faiblesse. Leur premier acte d'autorité fut de déclarer nul le traité fait avec les Mogols; aussitôt après ils marchèrent contre Mourad avec cin-

quante mille chevaux, dans l'intention de le chasser du Bérar. Mirza ne fut pas plus tôt averti de leur approche que, laissant le prince dans Schapour et prenant avec lui vingt mille chevaux, il courut au-devant des ennemis; il les rencontra sur les bords de la rivière de Gang. Le courage et le talent étaient égaux dans les deux généraux: Soheil avait l'avantage du nombre, Mirza de meilleurs soldats et sans doute plus de bonheur.

La bataille fut longue et meurtrière, et durant tout un jour chacun des deux généraux put se croire vainqueur de son ennemi. Mirza ayait enfoncé l'aile gauche de Soheil et l'avait mise dans une déroute complète; Soheil à sa droite avait obtenu le même succès, et la nuit qui survint ne permit d'abord ni à l'un ni à l'autre de connaître la vérité. Mirza la soupçonna le premier, et suivant aussitôt la direction des feux qui brillaient au camp de Soheil, il fit avancer quelques pièces d'artillerie; mais aux premiers coups de canon, Soheil fit éteindre les feux et il envoya de tous côtés des ordonnances pour faire avancer les divers corps qui campaient dans les villages voisins, s'attendant bien à être attaqué dès le point du jour, ce qui ne manqua pas d'arriver. Les Mogols étaient à peine quatre mille, Soheil comptait trois fois plus de soldats; mais

An 1596. De l'hég. 1005.

la fortune combattit dans les rangs de Mirza. Soheil reçut plusieurs blessures et continua de combattre jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang il tomba presque mort sur le champ de bataille. Ses soldats firent pour le sauver d'incroyables efforts; mais au lieu d'attaquer ils ne songèrent plus qu'à se défendre et à se retirer, heureux toutefois d'emporter leur général qui pouvait encore revenir à la vie. Mirza n'était pas en état de troubler leur retraite; il se contenta de rallier les troupes de la gauche et du centre qui la veille avaient fui, et il retourna vers Mourad, chargé de dépouilles.

Ce prince avait conçu contre lui la plus grande animosité : c'était jalousie de pouvoir et de renommée. Cette dernière victoire augmenta sa haine; ses courtisans cherchèrent encore à l'irriter, et Mourad docile à leurs conseils écrivit à son père lettres sur lettres, représentant Mirza comme un homme très-dangereux qui aspirait hautement à la royauté; l'empereur, sans entendre Mirza, sans soupçonner son fils de partialité ou d'envie, sans chercher à s'assurer de la vérité de l'accusation, rappela Mirza auprès de lui, et envoya pour le remplacer son secrétaire Aboul-Fazil et Eusoph-Mouschaddi. Mirza obéit sans murmure, voulant mériter par sa résignation dans la disgrace comme par sa loyauté

dans les temps de faveur, le titre glorieux de khan des khans qu'il avait reçu.

Mourad jouit peu de temps de son obscur triomphe, il mourut dix-huit mois après. Les affaires avaient bien déchu de son vivant, elles déclinèrent plus rapidement encore après qu'il eut cessé d'exister. Les généraux mogols ne pouvaient plus repousser les efforts toujours croissans des ennemis; ou ils désertaient leurs postes ou ils se rendaient prisonniers. Aboul-Fazil qui avait très-peu de troupes ne se soutenait qu'avec la plus grande peine dans le Bérar. L'empereur alarmé par le compte qu'on lui rendit, s'empressa de replacer Mirza à un poste où il aurait dû le laisser toujours, et pour lui faire oublier par de nouvelles faveurs l'injustice dont il se sentait coupable, il fit entrer dans sa propre famille Jana, fille du général, en la donnant pour épouse à son fils Daniel. An 1598. De l'hég. 1007.

La victoire ne se fit pas attendre. Dès que Mirza parut dans le Bérar, la ville d'Ahmednagour, de nouveau assiégée, ouvrit ses portes, et tout la contrée se soumit. D'un autre côté l'empereur qui depuis quelque temps était retourné de Lahore à Agra sur la nouvelle de la mort d'Abdallah, roi des Usbecks, voulut seconder les opérations de son général et subjuguer le Khandez dont le nouveau souverain, Bahader fils d'Ali, An 1600. De l'hég. 1009.

se montrait assez mal disposé à l'égard des Mogols; et comme sa présence dans le nord devenait inutile par la mort d'Abdallah, il leva une puissante armée, en donna une partie à Sélim son fils aîné qu'il chargea d'apaiser une révolte peu importante dans l'Ajmère, et conduisant l'autre en personne il prit le chemin de Bourhampour. A peu de distance de cette ville, du côté du nord, il y avait une forteresse qui passait pour la plus forte de la contrée : c'était celle de Hasséra. Elle consistait en trois châteaux bâtis l'un sur l'autre dans une même enceinte, de sorte que le second contenu dans le premier enfermait à son tour le troisième qu'on apercevait de quatre lieues. On avait profité pour construire cette forteresse des accidens du terrain : elle s'élevait sur une montagne isolée, formant naturellement trois étages, rude, escarpée et d'un accès très-difficile. Les triples remparts de Hasséra étaient tout hérissés d'artillerie, et le prince de Khandéz y entretenait toujours une forte garnison, bien pourvue de munitions et de vivres. Akber ouvrit les opérations de la campagne par le siége de cette place où se trouvait Bahader en personne.

Quelques historiens d'Akber ont écrit que ce prince, comptant peu sur l'effet de ses armes, eut recours à des moyens qui ne réussissent que trop souvent, l'or et la corruption. Ils disent

que Bahader, qu'ils désignent non comme souverain du Khandéz, mais comme simple gouverneur de Hasséra, se laissa gagner par les offres brillantes qui lui furent faites (1). Férischta dit au contraire qu'une maladie contagieuse qui fit parmi les habitans et la garnison les plus cruels ravages fut la seule cause de la reddition de la place, et que Bahader s'abandonnant au désespoir perdit entièrement la tête, quoiqu'il lui restât encore assez de monde pour soutenir le siége. De grandes richesses furent le prix du vainqueur; c'était dans Hasséra que depuis trois ou quatre cents ans les possesseurs du Khandéz accumulaient et gardaient leurs trésors; Ahmednagour fournit aussi un butin précieux. L'empereur passa quelques mois dans cette dernière ville, et après avoir converti le Khandéz et le Bérar en une vaste soubahdie, il en investit son fils Daniel auquel il adjoignit toutefois son beau-père, le fidèle Mirza.

L'intention d'Akber avait été d'abord de pous- An 1602. De l'hég. 1011.

(1) L'erreur de ces écrivains paraît ici évidente, car Bahader n'était pas gouverneur de Hasséra mais roi de Khandéz; il avait succédé à son père Ali, tué à la bataille que Mirza gagna sur l'eunuque Soheil et l'armée confédérée du Bérar. Cette circonstance suffit pour démontrer combien peu de vraisemblance il y a dans ces prétendues offres de l'empereur.

ser jusqu'au fond de la Péninsule sa marche et ses conquêtes; mais sa présence dans Agra était nécessaire : son fils aîné Sélim, impatient de régner, avait levé l'étendard de la révolte. Au lieu de se rendre dans l'Ajmère comme il en avait reçu la mission, il rentra dans Agra, dépouilla les caisses publiques, et donnant l'essor à son ambition, il aspira ouvertement à l'empire. Heureusement la citadelle d'Agra avait un gouverneur fidèle qui ne répondit pas plus à ses promesses qu'il ne parut redouter ses menaces. Ce mauvais succès l'avait obligé de sortir de la ville pour aller tenter des conquêtes plus aisées, et il réussit en effet à occuper Allahabad par la défection de son commandant. Cette ville était défendue par des ouvrages tellement forts et en si grand nombre qu'elle aurait pu défier le siége le plus opiniâtre. Akber, qui dans les commencemens de son règne avait voulu en faire une barrière capable d'arrêter les Patans du Bengale, y avait épuisé toutes les ressources de l'art. Lorsqu'il eut appris la perte de cette place importante, il se livra au plus violent accès de colère qu'il eût éprouvé de sa vie, et il jura de tout employer pour réduire son fils et ses coupables complices. Le brave et sage Aboul-Fazil était resté dans le Bérar avec le prince Daniel et Mirza. L'empereur sentant combien ses conseils lui seraient

utiles en cette circonstance, lui manda de le venir joindre. Aboul-Fazil partit sur-le-champ; mais avant d'arriver à la capitale, il fut attaqué auprès de Narwar par une troupe de bandits, radjepouts de la tribu d'Orkha, qui dispersèrent son escorte et le tuèrent lui-même après l'avoir volé (1). Akber ressentit un violent chagrin de cette mort tragique, et il ne s'en montra que plus résolu à poursuivre les rebelles à outrance.

Cependant l'armée du Dékhan, toujours sous les ordres de Mirza, continuait d'être favorisée par la fortune; et non-seulement elle consolidait dans le Bézar la puissance impériale, mais encore elle reculait vers le midi les limites de la soubahbie. Le roi de Bijanagour ou de Golconde et celui de Béjapour envoyèrent des ambassadeurs chargés de riches présens et de lettres pour l'empereur. Ils demandaient la paix et offraient de se soumettre au tribut; leurs propositions furent accueillies; ils le durent aux embarras que la révolte de Sélim causait à son père.

Akber dans sa jeunesse avait vivement désiré

(1) Férischta ne parle en aucune manière de la révolte de Sélim, que certains historiens accusent de la mort d'Aboul-Fazil. D'autres attribuent ce lâche assassinat au prince Daniel. Férischta leur donne un démenti formel et soutient qu'ils n'ont écrit ainsi que faussement et malicieusement.

d'avoir des enfans, et soit pour se plier aux idées vulgaires, soit qu'il crût de bonne foi que les prières de ses fakirs auraient quelque efficacité, il avait fait des pélerinages en plusieurs lieux, construit des mosquées et richement payé les prières de certains santons. Ce fut même dans un de ces pieux voyages qu'un de ces santons, nommé Sélim, lui ayant annoncé que l'enfant dont une de ses épouses allait être dans peu délivrée serait un fils, et l'événement répondant à la prédiction, il voulut que ce premier-né portât le nom du fakir-prophète. Mais il éprouva que s'il est bien doux d'être père, ce titre est souvent acheté par de cuisans chagrins. Ses enfans répondirent peu à ce qu'il fit pour eux. Mourad, d'un caractère faux et perfide, mourut victime de son intempérance et de son goût effréné pour les plaisirs. Sélim, fier et ambitieux, lui faisait la guerre, et Daniel livré depuis son enfance à toutes les débauches et vieux à trente ans, allait descendre dans la tombe qu'il avait pour ainsi dire ouverte de ses propres mains.

An 1605. De l'hég. 1014 L'infortuné monarque était au moment de marcher en personne contre Sélim, quand il reçut la triste nouvelle de la mort de Daniel. Sa douleur fut extrême; au faîte des grandeurs, mais sans amis et sans enfans, il se regardait

comme seul sur la terre; cette idée le remplissait d'amertume. Il écrivit à Sélim. « Fils ingrat, lui disait-il, es-tu jaloux du peu de jours qui restent à ton père? Viens, il ne les défendra pas contre toi; viens lui percer le sein. » Sélim touché de ces expressions se rendit aussitôt à Agra sans aucune suite, et dès qu'il aperçut Akber il courut se jeter à ses pieds, en implorant sa clémence. Akber ne lui répondit qu'en ouvrant ses bras et en le mouillant de ses larmes. Mais tant d'émotions si vives épuisèrent les forces de l'empereur; il tomba malade et les secours de l'art ne purent le sauver (1). Il mourut dans la soixante-troisième année de son âge et la cinquantième de son règne.

Akber eut tant de belles qualités, et quelques-unes mêmes furent si éminentes, qu'on doit le regarder comme un des plus grands princes qui aient jamais existé. Il reçut de son père un

(1) L'historien de Lact dit qu'il mourut de poison par une funeste méprise. Voulant se défaire d'un omrah dont il craignait l'ambition, il l'avait invité à prendre un repas avec lui et certain breuvage qu'il devait lui offrir avait été empoisonné; il se trompa de vase et prit pour lui-même celui où le poison se trouvait. Cela est si contraire au caractère bien connu d'Akbar, qu'on peut regarder le fait comme une de ces calomnies dont la méchanceté des hommes poursuit presque toujours la mémoire des bons princes.

empire encore au berceau et entouré d'ennemis acharnés: il le fit monter à un tel degré de puissance, qu'on eût dit que cette puissance même et l'état de prospérité qui s'y attachait étaient l'ouvrage des siècles; tout venait de lui. C'est qu'il ne se contentait pas de conquérir un peuple par l'épée, il lui donnait encore de sages institutions et de bonnes lois, des règles de politique et des préceptes de morale. Aboul-Fazil a recueilli, dans l'Ayin-Akbéri, les *Institutes* de ce prince ou ses principes de gouvernement. Ce livre ferait honneur aux plus sages législateurs de la terre. Dans un temps où la religion ne se composait que de superstition et de fanatisme, où la sagesse et la vertu n'étaient que de vains mots, les institutes traçaient les devoirs de l'homme religieux, tolérant et juste; et d'après la conduite constante de leur auteur, on dirait qu'en peignant l'honnête homme c'était de lui-même qu'il avait parlé.

Un musulman de ces temps à demi barbares aurait regardé comme un crime l'omission d'une seule pratique recommandée par le Koran; il eût versé à grands flots le sang des *infidèles*, sans éprouver ni peine ni remords. Exterminer les Hindous, abattre leurs idoles, brûler ou détruire leurs temples, les charger de chaînes, vendre à leurs filles et à leurs femmes

la vie pour le déshonneur, c'étaient aux yeux de ces fanatiques des actes méritoires. Akber protégea les Hindous; il les fit jouir de leurs biens, de leurs usages et de leur religion. Aussi les Hindous le servirent avec zèle, et sa mort fut regardée par eux comme une calamité irréparable. Akber n'était pas moins généreux que tolérant; il paraissait n'avoir et ne désirer les richesses que pour les distribuer aux autres. Sa clémence n'avait point de bornes; plus d'une fois elle fit taire en lui la prudence, et il l'exerça aux dépens de son propre intérêt et de celui de l'état. Cependant on ne peut pas dire qu'il ne fut clément que par faiblesse; il avait donné assez de preuves de la fermeté de son caractère pour qu'on puisse croire que la clémence ne tenait en lui qu'à la trempe généreuse de son ame. Sa valeur et son courage furent excessifs comme ses autres qualités. Il semblait se plaire aux plus grands dangers. Allait-il à la guerre? on le voyait toujours au milieu de la plus forte mêlée. Allait-il à la chasse dans l'intervalle de ses expéditions? il attaquait seul les lions et les tigres les plus féroces. Férischta rapporte de lui plusieurs traits de ce genre. Il faut pourtant convenir avec le même écrivain que, sous le rapport militaire, il se conduisait plutôt en chef de partisans qu'en général sage et habile; il exposait sa personne avec une témérité

inexcusable, et plus d'un fois il entreprit de grandes choses sans faire usage de tous les moyens qu'il avait en ses mains, ou il exécuta par des moyens désespérés, mais en un jour, en une heure ce qu'un autre n'aurait tenté qu'après de mûres délibérations et avec des forces capables de garantir le succès.

Quoiqu'il désirât par-dessus tout acquérir la réputation de guerrier intrépide, il aima tous les genres de gloire ; celle qui s'acquiert par les lettres était chère à son cœur. Il faisait ses délices de l'histoire et de la poésie épique ; et s'il n'eut pas le temps de s'occuper de travaux littéraires, il répandit du moins ses bienfaits sur tous ceux qui montrèrent du mérite et de la science. Quant à ses opinions religieuses, il n'est pas aisé de déterminer quelle était leur nature. Il semble qu'il ne fut musulman que de nom. J'ai dit ailleurs qu'il avait cherché à s'instruire à fond de la croyance des brahmines et demandé par écrit au roi de Portugal des versions arabes ou persanes de l'Écriture. Voulait-il comparer les doctrines entre elles et fixer ainsi ses propres irrésolutions? C'est assez vraisemblable, surtout quand on se rappelle qu'il fut tolérant pour toutes les sectes.

Terminons cette esquisse du portrait d'un grand monarque par ces paroles de Férischta : « Akber commit des fautes, mais ces fautes fu-

rent toujours produites par l'excès dans la pratique de quelque vertu. Au surplus, on peut dire que s'il fit quelquefois des choses peu dignes d'un roi, il ne fit jamais rien qui fût indigne de l'honnête homme. »

§ II. — De la décadence de la puissance portugaise durant le règne d'Akber, et des progrès des établissemens hollandais; des autres établissemens européens.

I. La puissance des Portugais s'était rapidement accrue sous l'administration, j'aurais presque dit sous le règne d'Albuquerque. Elle ne dégénéra pas sous ses premiers successeurs. Vers le milieu du seizième siècle, elle s'étendait depuis Columbo, dans l'île de Ceylan, jusqu'à Diu, à l'entrée du golfe de Cambaye. On a vu Bahadour, roi du Guzzerat, qui poursuivi par Houmaïoun avait demandé un asile à ces redoutables étrangers, se repentir plus tard des concessions trop larges qu'il leur avait faites; secouru par le Samorin ou Tamoury et par quelques autres princes du Malabar, il avait entrepris le siége de Diu; mais victime d'un stratagème employé par les assiégés, il tomba dans leurs mains; et voulant se sauver, il périt dans l'Océan. Il avait eu pour allié Soliman, pacha d'Égypte. Celui-ci équipa une flotte, y embarqua vingt mille hommes, et ne tarda pas à se montrer devant la ville portu-

gaise qu'il voulait détruire pour venger son ami; il trouva dans la garnison une si vive résistance, il eut tant à souffrir des sorties qu'elle exécuta, conduite par son brave commandant Sylveira, qu'il fut contraint de se rembarquer après avoir perdu la moitié de ses troupes.

Enorgueillis par le succès, les Portugais ne mirent plus de bornes à leur ambition. Bassain, Daman, Chaul, sur la côte de Malabar, devinrent par leurs soins des villes considérables. Daman eut même une citadelle très-forte, qui vers la fin du siècle suivant vit échouer devant ses remparts toutes les tentatives du fameux Aureng Zeb pour s'en rendre maître. Les villes de Bombay et d'Onore, la première importante par son excellent port et la seconde par la qualité supérieure du poivre qui croît dans son territoire, tombèrent pareillement dans les mains des Portugais. Quand ils se virent ainsi possesseurs des principaux points de la côte occidentale, ils tournèrent leurs vues vers celle de l'orient et, passant le détroit de Manarà, ils allèrent former leur premier établissement à Négapatnam qui acquit en peu de temps beaucoup d'importance. Ensuite ils s'avancèrent jusqu'à Méliapour, où ils prétendirent avoir trouvé sur la cime d'une montagne le tombeau de l'apôtre Thomas. Comme ils voulaient en faire la capitale du Coromandel, ils

l'entourèrent de fortifications, la reconstruisirent en grande partie et la décorèrent d'une foule d'édifices publics, de palais, d'églises et de colléges (1). De Méliapour ils remontèrent soixante lieues environ vers le nord, et s'arrêtèrent à Masoulipatnam, ville célèbre dans l'Inde par ses sept pagodes qui avaient été construites au bord de l'océan, et que depuis plusieurs siècles l'océan a submergées.

Il n'y avait pas bien loin de la côte de Coromande là l'établissement que les Portugais avaient formé à Malacca (2). Le commerce entre ces deux

(1) Cette ville qui ne se trouvait qu'à deux lieues environ de l'emplacement sur lequel on voit aujourd'hui Madras, n'offre plus que quelques ruines. Ses décombres ont servi à la construction de la cité anglaise.

(2) La ville de Malacca a été fortifiée par une colonie chinoise vers la fin du douzième siècle. Les Portugais la prirent en 1512, et les Anglais s'en sont rendus maîtres en août 1795. Il se fait dans cette ville un grand commerce avec les îles de Bornéo, de Sumatra, de Java et autres de l'archipel indien. La rivière qui baigne ses murs porte des bâtimens de cent vingt tonneaux. La plupart des artisans et des ouvriers qu'on y voit sont chinois. On cultive le riz dans son territoire ; les hauteurs voisines produisent beaucoup d'arbres, du bétel, de l'arec, etc. Ce pays rapporte à la compagnie du Bengale un revenu annuel de quatre-vingt mille dollars.

points devint extrêmement actif, et comme les jonques chinoises fréquentaient habituellement Malacca les Portugais conçurent l'espérance de s'approprier le commerce de la Chine, et aucun moyen de succès ne fut négligé de leur part. Un ambassadeur partit d'abord pour la Chine au nom du roi de Portugal; huit vaisseaux l'escortèrent, chargés des plus riches marchandises de l'Europe. Mais les prétentions que cet ambassadeur laissa voir en arrivant à Canton ayant indisposé les Chinois, l'amiral Andrade fut contraint de remettre à la voile. Quelques années plus tard les Chinois furent obligés à leur tour de solliciter le secours des Portugais contre les pirates qui infestaient leurs côtes. Les Portugais accoururent, ils reprirent Macao sur les pirates dont le chef se donna la mort pour ne pas survivre à sa défaite. Pour prix de ce service, les Portugais obtinrent de l'empereur la permission d'établir un comptoir dans l'île de Macao. Ce comptoir devint une forteresse importante, et la ville le plus riche marché de l'orient. Ce fut de Macao que sortirent vers le milieu du seizième siècle, s'il faut s'en rapporter à l'historien Maffei, les navigateurs qui remontant au nord découvrirent les îles du Japon.

Cinquante ans avaient suffi aux Portugais pour fonder un empire dans les Indes; il fallut moins de temps encore pour le renverser. Plusieurs

causes réunies coopérèrent à sa chute. D'abord les Portugais avaient à garder une étendue immense de côtes, et leurs troupes disponibles étaient en trop petit nombre pour y suffire; d'ailleurs leurs établissemens se trouvaient placés à de telles distances les uns des autres qu'ils ne pouvaient se secourir mutuellement. De plus, chacun de ces établissemens avait un gouverneur particulier, dont les intérêts personnels étaient rarement d'accord avec ceux de l'état. Ils dépendaient tous, il est vrai, du gouverneur-général ou vice-roi de l'Inde qui résidait à Goa; mais sous prétexte de l'éloignement, ils se dispensaient presque toujours de prendre ses ordres. Les vice-rois eux-mêmes, qui savaient que leurs fonctions devaient cesser au bout de trois ans, s'occupaient beaucoup moins des avantages de l'état que de leur propre fortune et de l'avancement de tous leurs parens. Afin que les autres n'éclairassent pas leur conduite, ils fermaient les yeux sur tous les abus qui se commettaient; ils souffraient que chacun s'enrichît pourvu qu'ils s'enrichissent eux-mêmes. Aussi l'histoire de la domination portugaise durant la seconde période de sa durée, ou pour mieux dire durant le temps de sa décadence, se compose-t-elle moins de faits généraux que du récit dégoûtant des malversations de ces vicerois.

En second lieu, cette valeur impétueuse des

Almeida, des Albuquerque et des hommes qu'ils commandaient avait fait place à la mollesse, à la nonchalance et à l'incurie. La soif de l'or avait succédé aux vues patriotiques; il restait des marchands, mais les guerriers avaient disparu. Tant qu'Emmanuel et son successeur Jean III vécurent, le mal ne fit point de progrès, du moins il fut peu sensible; mais avec Sébastien, toutes les superstitions, toutes les erreurs politiques, toutes les fureurs du fanatisme s'assirent sur le trône. Au lieu d'envoyer des régimens de soldats, il fit partir des légions de moines; pour généraux il donna des inquisiteurs. Le saint-office, établi solennellement à Goa, se distingua par de plus grandes rigueurs de tous les tribunaux de la métropole; des milliers de victimes périrent dans les flammes; et lorsque ces sanglantes exécutions faisaient craindre quelque mouvement séditieux, les gouverneurs qui n'osaient plus agir à force ouverte, employaient le fer des assassins et le poison. Le cardinal-archevêque Henri, neveu et successeur de Sébastien, n'améliora pas comme on peut le croire le sort des Hindous. Aussi ce gouvernement qui cinquante ans plus tôt comptait au nombre de ses vassaux plus de cent radjahs de la Péninsule, détesté des Hindous ainsi que des juifs et des musulmans mêlés parmi eux, n'ayant plus de base dans la confiance publique

et destitué de force militaire, devait tomber nécessairement à la première secousse, ne laissant après lui que des souvenirs odieux.

Mais de toutes les causes qui entraînèrent la ruine des Portugais dans l'Inde, la plus active naquit peut-être du renversement absolu du système d'administration suivi jusqu'au temps de Henri (1), renversement produit par la révolution qui fit du Portugal une province espagnole. Le despote Philippe et ses successeurs travaillèrent de tout leur pouvoir à priver le Portugal de sa richesse et de sa puissance, afin de le tenir plus facilement dans la soumission, et ses colonies de l'Inde ne furent pas oubliées. Les Espagnols, possesseurs des Philippines, pouvaient faire le commerce du Japon, de la Chine, de Malacca et de tout l'archipel indien ; Philippe n'avait garde de laisser le commerce rival de l'Inde fleurir dans les mains des Portugais, qu'il haïssait d'autant plus qu'ils semblaient supporter avec plus d'impatience le joug qu'il leur avait imposé. Non-seulement il les priva des biens qu'ils possédaient en les accablant d'impôts, mais il les empêcha de les remplacer en refusant de protéger leurs colonies d'orient. Les Chingulais les expulsèrent de leur

(1) En 1580.

île; les Persans s'emparèrent d'Ormus; la plus grande partie des Moluques tombèrent au pouvoir des Hollandais; toutes les autres possessions étaient menacées; et au lieu de quinze ou vingt vaisseaux qui allaient tous les ans de Lisbonne à Goa, Philippe n'en laissait partir que le quart; encore choisissait-il pour ces expéditions les plus mauvais bâtimens de ses ports. En un mot, il voulait que le Portugal perdît ses établissemens de l'Inde, sans qu'on pût toutefois l'accuser d'être lui-même l'auteur du mal; car telle fut toujours sa politique: nuire à ses ennemis en cachant la main qui les frappait. Aussi, lorsque la maison de Bragance remonta sur le trône, elle trouva le commerce de l'Inde entièrement ruiné, et les querelles qu'elle eut à soutenir en Europe l'empêchèrent de faire pour le relever d'utiles efforts. Elle n'avait d'ailleurs ni vaisseaux ni marins, et quand il lui fut possible d'équiper une flotte, la puissance hollandaise, parvenue au plus haut degré, rendit infructueuses toutes ses tentatives.

II. Les Hollandais s'étaient soustraits à la domination espagnole à la même époque où elle commençait à peser sur les Portugais, et dans l'enthousiasme d'une liberté naissante ils devinrent pour ces derniers des ennemis redoutables. Diminuer dans l'Inde leur influence, faire cesser leur monopole exclusif du commerce, c'était

tarir la source la plus abondante de leurs richesses ; ils s'appliquèrent donc à pénétrer dans l'Inde ; leur propre intérêt les poussait d'ailleurs à cette entreprise. C'était jusque-là par leurs mains que les marchandises de l'Inde avaient circulé dans les marchés de l'Europe, et le port de Lisbonne où ils les prenaient leur était fermé. Il fallait donc les aller chercher dans l'Inde même, et pour y arriver se frayer une route à travers l'océan. Un de leurs marins, nommé Corneille Houtman, était prisonnier à Lisbonne au moment du retour de la flotte de Goa. Il s'informa secrètement de la route qu'elle avait tenue, et comme il était né avec du génie, il saisit à travers les réponses vagues et mystérieuses des Portugais quelques renseignemens positifs, qui le conduisirent à la connaissance entière de la vérité.

De retour en Hollande, Houtman fit part au gouvernement de ce qu'il avait découvert. On lui confia quatre vaisseaux avec lesquels il doubla heureusement le cap de Bonne-Espérance. Il aborda sur la côte de l'île de Java, dont le souverain fit avec lui un traité de commerce, et il rapporta en Europe d'assez grandes richesses pour exciter les marchands à de nouveaux efforts. En 1597, huit vaisseaux furent équipés; ils partirent sous les ordres de l'amiral

Van Neck, et non-seulement l'établissement de Java fut étendu et fortifié, mais encore les Moluques furent visitées et leurs précieuses denrées importées dans l'occident. Les succès obtenus par Van Neck enflammèrent la cupidité des marchands d'Amsterdam ; chacun voulait partir pour les Indes, ou tout au moins s'intéresser dans les armemens ; des souscriptions s'ouvrirent partout, les chantiers se peuplèrent d'ouvriers, et le Texel se couvrit de navires. Le gouvernement de son côté encourageait les entreprises maritimes. Toutefois, voyant que de la tendance générale des esprits de grands abus pouvaient naître, il crut devoir intervenir pour la diriger. Il convoqua tous les intéressés à LaHaye, et les contraignit à former une seule compagnie qui reçut des statuts, et suivant l'usage acquit des priviléges et des immunités, mais qui du moins offrit l'avantage d'imprimer un mouvement uniforme à de toutes les volontés. La charte qu'obtint cette compagnie est sous la date du 20 mars 1602. Aussitôt quatorze grands vaisseaux mirent à la voile.

Les Portugais envoyèrent des escadres croiser sur la route des Hollandais pour opposer la force à leur audace et leur intercepter le passage. En même temps Philippe publiait des édits qui défendaient aux Hollandais sous des peines graves

de trafiquer dans aucune partie de ses états, soit en Europe, soit en Asie, soit en Amérique. Toutes ces mesures ne firent qu'accroître le courage des Hollandais. Une escadre portugaise fut complétement battue et dispersée; les vainqueurs s'emparèrent d'Amboine et de Tidore, et les Moluques furent à jamais perdues pour les Portugais; les naturels s'unirent aux derniers venus pour les expulser. Ceux-ci, cachant avec soin leurs vues dominatrices, se présentaient sous l'extérieur paisible de marchands tout occupés de commerce; les autres s'étaient montrés en conquérans, l'échange des denrées ne semblait être qu'accessoire au but principal, qui était de subjuguer; la préférence des naturels avait un fondement raisonnable. Cependant à la longue ces derniers s'aperçurent que les victoires des Hollandais n'avaient fait que substituer une tyrannie à une autre. Les Hollandais finirent même par être plus jaloux encore que leurs prédécesseurs de tous les étrangers que le commerce attirait; ils imposèrent des droits plus forts à leurs navires, ils multiplièrent les entraves, et les Indiens ne purent trafiquer qu'avec leurs nouveaux maîtres ou par leur intermédiaire.

III. Les Anglais ne restèrent pas spectateurs inactifs de la lutte qui s'était engagée entre leurs voisins et les Espagnols; ils en profitèrent pour

naviguer directement vers les Indes. Ils savaient déjà combien le commerce de ce pays offrait d'avantage : leur reine Elisabeth qui joignait de grandes qualités à de grands travers, avait fait un traité avec l'empereur de Constantinople, d'après lequel ses sujets allaient trafiquer à Chypre, à Candie, à Tripoli de Syrie, sur toute la côte du levant; et aux marchandises de ces contrées se mêlaient souvent des marchandises de l'Inde, apportées de la côte de Malabar par les vaisseaux arabes. Le retour des navigateurs Drake et Cavendish de leur voyage autour du monde donna aux marchands de Londres la première idée d'un commerce immédiat avec l'Inde. Ils se réunirent sous les auspices de la reine, et reçurent d'elle une charte, sous la date du 31 décembre 1600, par laquelle ils furent érigés en compagnie privilégiée. Cette compagnie eut vingt-quatre directeurs et un gouverneur; la société devait durer quinze ans, au bout desquels elle serait renouvelée ou dissoute, suivant que les opérations paraîtraient heureuses ou malheureuses. Sir Thomas Smith, alderman de Londres, fut le premier gouverneur nommé. Les fonds de la compagnie furent de soixante-douze mille livres sterling, dont quarante-cinq mille devaient être employées en achat et équipement de navires; le reste était destiné à l'achat des car-

gaisons. Cinq vaisseaux furent armés en effet et expédiés pour l'Inde sous le commandement de sir James Lancaster. Tels furent les commencemens de cette compagnie célèbre à qui la fortune, par des événemens sans exemple dans l'histoire, destinait la souveraineté de la plus belle et la plus riche portion de l'Asie.

L'escadre appareilla dans le printemps de l'année suivante, et elle arriva le 5 juin 1602 à la rade d'Achin dans l'île de Sumatra, sans avoir éprouvé d'autres accidens que ceux qui sont inséparables d'un aussi long voyage. Le radjah accueillit bien les Anglais, et il fit avec eux un traité de commerce où furent stipulés d'assez grands priviléges. Ils abordèrent ensuite aux Moluques, où ils furent pareillement bien reçus. Ils eurent encore au retour une heureuse traversée.

Une seconde expédition eut lieu en 1604. Sir Henri Middleton qui la commandait trouva les rois de Ternate et de Tidore en guerre ouverte, et comme les Hollandais et les Portugais avaient pris parti pour ces princes, Middleton voulut avoir l'air de garder une exacte neutralité; mais les Hollandais l'accusèrent d'avoir favorisé le roi de Tidore, leur ennemi, et sur ce prétexte ils firent tous leurs efforts pour nuire aux Anglais; mais ils ne purent y réussir. Middleton emporta

la plus riche cargaison qui fût jamais entrée en Angleterre, et les rois de Tidore et de Bantam le chargèrent de lettres et de présens pour le roi Jacques I^er^. Ces commencemens donnèrent à la compagnie de si belles espérances qu'elle songeait déjà à faire renouveler son privilége, quoiqu'elle fût à peine encore dans les premières années de son premier terme.

IV. Les Français entendaient parler de ces expéditions lointaines et des profits immenses qui les suivaient; ils voulurent à leur tour y participer. Une compagnie de négocians s'établit dans ces vues (1); un Flamand, nommé Gérard Leroi, lui offrit ses services qui furent acceptés; mais la société fut dissoute avant même d'avoir rien fait, et le projet d'entretenir des relations directes avec l'Inde parut abandonné. A cette époque, les Français avaient toutes leurs inclinations à la guerre; leur goût les éloignait des opérations commerciales. Il venaient de traverser une époque de troubles et de discordes civiles et ils étaient loin encore du calme et de la paix, quoique vivant sous le meilleur des princes; leurs habitudes avaient peu changé. D'ailleurs, maîtres d'un pays naturellement riche et fertile, ils n'é-

(1) En 1604.

prouvaient pas comme les Hollandais et les Anglais le besoin de puiser à des sources étrangères pour augmenter leurs biens et leurs jouissances. Cela peut expliquer l'indifférence avec laquelle ils virent pendant soixante ans encore les autres peuples de l'Europe former des établissemens dans l'Inde, et s'en disputer le domaine exclusif.

CHAPITRE II.

DES SUCCESSEURS D'AKBER JUSQU'A LA MORT D'AURENG-ZEB; DE L'ORIGINE DES SICHKS ET DES MAHRATTES; SUITE DES ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS.

§ I. — Du Règne de Sélim, Jéhanghire.

Akber avait laissé l'empire dans l'état le plus florissant, moins étendu peut-être qu'il ne l'avait été sous quelques princes des premières dynasties patanes, mais plus riche, régi par des institutions plus sages, et beaucoup plus puissant, parce que l'action du gouvernement était moins composée et par conséquent moins embarrassée dans sa marche. Les revenus du prince se montaient à plus de huit cent millions, sans compter le produit des présens d'usage, ni celui du droit de succéder en beaucoup de cas, droits qu'on pouvait évaluer ensemble à cinq cent millions environ.

Vers la fin de ses jours Akber, affaibli par la maladie et surtout par les chagrins que lui causaient ses enfans, s'était déchargé de tout

le poids des affaires publiques sur Khan-Azim, son vizir; mais celui-ci partageait en quelque sorte son autorité avec le radjah Man-Singh, dont la sœur était devenue l'épouse du prince Sélim. Man-Singh avait la direction exclusive de tout ce qui concernait les Hindous sujets de l'empire, ce qui ajoutait beaucoup à son crédit déjà grand par lui-même à cause de sa naissance et de ses richesses. Cozrou, fils de Sélim et neveu du radjah, avait épousé lui-même la fille du vizir, et ce fut sur lui qu'Azim, soutenu par Man-Singh, jeta les yeux pour donner un successeur à son maître au préjudice de Sélim lui-même. Celui-ci venait de rentrer en grace avec Akber; la mort de Daniel semblait ne devoir lui laisser aucun compétiteur au trône; informé du complot qui se tramait contre lui, il se rendit auprès de son père et lui en donna connaissance.

Akber manda sur-le-champ son vizir et le radjah, et après les avoir fortement réprimandés il leur ordonna de reconnaître son successeur dans Sélim, ce qu'ils firent. Akber mourut deux jours après, et ses dernières volontés ne furent pas plus respectées malgré les sermens qui venaient d'être faits, que ne le sont en général les volontés des rois dès qu'ils sont arrivés à leur heure dernière. On dirait que la désobéissance

dans ce cas est un dédommagement que prennent les sujets pour leur soumission passée. Le vizir, qui comptait bien gouverner de fait sous le nom de son gendre encore très-jeune, avait trop d'intérêt à faire élire Cozrou pour renoncer à ses projets. Le radjah s'unissait à lui par affection pour son neveu; tous deux avaient encore une raison puissante pour agir en faveur de Cozrou : Sélim n'ignorait pas leur opposition à ses intérêts; ils craignaient ses vengeances, si une fois il montait sur le trône. Ils convoquèrent donc le conseil des omrahs et ils y firent trouver tous leurs partisans.

Sélim pendant ce temps ne restait pas oisif; il s'entourait de ses amis dans son propre palais. Quand ceux-ci furent réunis, ils se mirent à délibérer sur le parti à prendre. Soudain Férid-Bochari, l'un d'eux, homme de cœur et de talent, prend une résolution hardie que le succès couronne. Il court aux portes de la ville, ordonne qu'elles soient fermées afin que les troupes du dehors ne puissent pas entrer, se fait remettre les clefs, retourne au palais de Sélim, les lui présente et le salue du nom d'empereur; tous ceux qui sont présens l'imitent, et bientôt les habitans des quartiers voisins, entraînés par l'exemple, font retentir l'air du nom de Sélim. Cette nouvelle, parvenue chez le vizir, frappe ses par-

tisans de terreur; les omrahs qui ne s'étaient pas encore prononcés se réjouissent d'un événement qui met un terme à leurs irrésolutions, ils courent rendre hommage au nouvel empereur. Cozrou et Man-Singh prirent la fuite, et Sélim fut proclamé dans Agra sans aucune opposition, sous le nom fastueux de *Jéhanghire* (conquérant du monde.)

Azim et le radjah avaient néanmoins tant de partisans, et leur crédit immense les rendait si dangereux que Jéhanghire, sacrifiant ses ressentimens à la politique, les confirma dans la possession de leurs emplois et de leurs honneurs; mais pour les éloigner de la cour sans qu'ils pussent se plaindre, il donna au vizir le gouvernement du Malava, et à son beau-frère celui du Bengale. Cozrou en fut quitte pour quelques justes reproches, et il reparut dans Agra. L'empereur eut moins de ménagemens pour les autres omrahs, qui sous divers prétextes furent tous dépouillés de leurs charges. Cette mesure, tombant à la fois sur un grand nombre d'individus, fit beaucoup de mécontens; un désir commun de vengeance rapprocha tous ceux qui avaient à se plaindre; ils se liguèrent pour conspirer. L'ambitieux Cozrou répondit aux avances qui lui furent faites. Azim et Man-Singh promirent leur coopération, mais ils n'entrèrent

pas ouvertement dans les rangs des conjurés. Ceux-ci voulant arriver promptement au but qu'ils se proposaient, ouvrirent l'avis d'assassiner l'empereur. La soif de régner n'avait pas éteint dans Cozrou les sentimens de la nature; il rejeta l'avis avec horreur. Ce refus si formel d'un moyen de ce genre jeta l'incertitude et l'hésitation parmi les mécontens. Il paraît même que quelques-uns d'entre eux commirent des imprudences ou firent des révélations; la conspiration fut éventée.

Cependant une centaine de conjurés s'étaient réunis au tombeau d'Akber; Cozrou se joignit à eux, et tous ensemble partirent dans la nuit pour Délhy. Leur petite troupe s'augmenta sur la route de trois ou quatre cents cavaliers que conduisait Houssein, gouverneur destitué du Caboul. Les rebelles se postèrent alors sur divers lieux de la route, attendant les passans et les voyageurs, qui s'y trouvent toujours en grand nombre; tous ceux qui leur semblaient capables de porter les armes étaient forcés de s'enrôler parmi eux; ceux qui refusaient recevaient la mort. Les habitans des villages et des lieux ouverts étaient exposés aux mêmes violences; s'ils n'entraient pas dans les rangs du prince, on brûlait leurs maisons. Lorsque par de tels moyens Cozrou eut une armée, il la conduisit vers Délhy,

dont il pilla et ruina les faubourgs. Là, informé qu'il était poursuivi par les troupes impériales et par son père en personne, il prit le parti de la retraite; il se porta sur Lahore. Comme sa troupe s'était augmentée des mécontens du pays, et qu'il s'était procuré quelque artillerie, il se crut en état d'entreprendre le siége de cette ville; mais à peine l'eut-il investie, que l'avant-garde de l'armée impériale se présenta, commandée par Férid-Bochari. Le prince avait trente mille hommes de cavalerie ou d'infanterie, mal disciplinés mais déterminés. Ils se battirent courageusement à l'exemple du prince qui exposa sa vie comme le dernier de ses soldats; cependant une sortie, exécutée à propos par la garnison de Lahore, décida la victoire en faveur de Férid-Bochari.

An 1606. De l'hég. 1015.

Les rebelles furent totalement dispersés. Cozrou eut beaucoup de peine à se sauver avec un petit nombre de ses amis. De ceux-ci les deux tiers l'abandonnèrent encore. On avait agité la question de savoir dans quel lieu on se retirerait; les uns avaient opiné pour le Bengale, les autres pour le Malava; Houssein proposa de se rendre au Caboul son ancien gouvernement, et le prince adopta ce parti. Tous ceux qui avaient parlé du Malava ou du Bengale s'offensèrent de la préférence donnée à l'avis de Houssein; ils s'éloignè-

rent immédiatement. Cozrou de son côté se dirigea sans délai vers Attock dans l'intention d'y passer le Nilab; mais il n'y trouva point de bateaux, et la même chose arriva à Choudéra : des ordres avaient été donnés pour faire disparaître les bateaux et les bateliers, de sorte qu'aucun moyen ne s'offrait pour traverser le fleuve; contre-temps d'autant plus fâcheux pour le prince que des détachemens de cavalerie envoyés à sa poursuite commençaient à se montrer de tous côtés dans la campagne. Bientôt il fut entouré, pressé, forcé de se rendre ou de périr dans les flots. Houssein et quelques autres partagèrent son sort. Ils furent tous conduits à Lahore où l'empereur se trouvait. Ils étaient au nombre d'environ trois cents. Houssein et les principaux conjurés périrent au milieu des tortures qu'on inventa pour eux; les autres furent empalés. Cozrou, chargé de chaînes, fut contraint d'assister au supplice de ses amis; il fut ensuite enfermé dans une tour.

Peu de temps après, la guerre appela Jéhanghire dans le Khorassan; mais tandis qu'il repoussait l'armée persane et forçait Schah-Abbas à désavouer la conduite de ses généraux, les gardiens de Cozrou, et c'étaient tour à tour les premiers omrahs de l'empire, charmés de ses manières engageantes et douces,

conspirèrent ensemble pour lui rendre la liberté et le placer en même temps sur le trône. Les conjurés furent découverts à temps pour qu'on pût prévenir leurs coups. Plusieurs d'entre eux furent mis à mort; le prince fut transféré dans une autre prison et gardé plus étroitement. Quelques écrivains assurent que le projet des conjurés était d'assassiner l'empereur à la chasse, et qu'ils avaient le consentement de Cozrou. D'autres lavent le prince de cette imputation; ils rejettent même ses fréquentes révoltes sur les désagrémens toujours croissans de sa position. Il savait que Parvéz et Khorroum ses deux frères cadets jouissaient de l'affection paternelle; on disait même que l'un d'eux allait être désigné pour succéder à l'empire, et Cozrou n'ignorait pas quel était dans les cours de l'orient le sort ordinaire des princes que leur naissance appelait au trône, et que l'intrigue ou tout autre cause empêchait d'y monter : les supplices, la mort, l'assassinat étaient sans cesse devant ses yeux, et le désir de se soustraire à une fin tragique pouvait en quelque sorte lui servir d'excuse. Enfin il y a des historiens qui prétendent qu'à cette occasion l'empereur fit crever les yeux au rebelle pour le rendre, suivant l'usage, incapable de régner; mais, ajoutent-ils, l'opération ne fut qu'imparfaite, et Cozrou ne perdit pas entiè-

rement la vue. Quand on sait la douleur qu'éprouva Jéhanghire dix ans plus tard pour la perte de ce même fils immolé par un de ses frères, on se décide avec peine à lui imputer un tel acte de barbarie.

Après avoir rétabli le calme dans les provinces en-delà du Sind, et contraint Schah-Abbas à faire la paix sur de nouvelles garanties, l'empereur se remit en route pour sa capitale. Parvenu aux rives du fleuve, il se préparait à le traverser sous Attock lorsqu'un courrier, expédié par Khan-Islam, gouverneur du Bahar, lui apporta la nouvelle que le Turcoman Schère-Afkun, époux de la belle Nourmahal, avait tué de sa propre main le soubah du Bengale Couttoub-oul-Dien Koka et plusieurs de ses officiers en se défendant contre eux, mais qu'à la fin il avait succombé sous le nombre et qu'il avait lui-même péri. L'empereur fut vivement affligé de la mort de Koka, son favori; mais le plaisir qu'il eut de celle de Schère qu'il avait tenté plusieurs fois de faire périr afin d'hériter de son épouse qu'il aimait éperdument, fut pour son cœur une bien douce compensation (1). Schère qui n'avait pas moins

(1) L'histoire de Nourmahal, de sa famille et de son mari est si extraordinaire et si intéressante en même temps, que j'ai cru devoir en offrir un extrait au lecteur dans l'appendice de ce volume.

de courage et d'adresse que Nourmahal de graces et de beauté, avait toujours échappé au fer des assassins, ou évité les piéges tendus contre lui par l'empereur lui-même ; mais à la fin, las d'avoir sans cesse à se tenir en garde contre la trahison et la perfidie, il s'était retiré dans un château qu'il avait au Bengale. Le soubah, complaisant esclave de Jéhanghire, avait promis de le délivrer de ce rival ; Schère, entouré un jour par les officiers du soubah sous prétexte de l'honorer, vit trop tard qu'il s'était livré à de lâches meurtriers ; il en tua plusieurs ; le soubah fut la première victime immolée à ses justes ressentimens, mais il fut accablé par le nombre ; encore n'osa-t-on s'approcher de lui, tout blessé qu'il était, qu'après lui avoir tiré de loin plusieurs coups de mousquet qui le renversèrent.

Comme les desseins de Jéhanghire sur la belle Nourmahal étaient depuis long-temps connus de tout le monde, on ne fut point surpris de la mort de Schère (1) ; mais ce que personne ne put con-

(1) Les ménagemens que l'empereur garda pour commettre ou faire commettre le crime, peuvent faire penser que son despotisme n'était point tellement absolu qu'il mît audacieusement sa volonté au-dessus des lois et de l'opinion publique.

cevoir, ce fut l'étrange caprice qui, au moment où il pouvait posséder sans obstacle cette femme pour laquelle il s'était livré aux plus grands excès, lui fit refuser de la voir durant quatre ans entiers avec autant d'obstination qu'il avait mis auparavant de constance à la rechercher. Il l'enferma dans son harem, ne lui laissant qu'une esclave pour la servir et la tenant réduite à un état de dénûment voisin de l'indigence. Les uns disaient qu'il l'accusait de la mort de Koka et qu'il voulait l'en punir; les autres, avec plus de raison sans doute, pensaient qu'il était sous les liens d'un autre amour.

An 1607. De l'hég. 1016. L'empire jouissait d'une paix profonde. Ce fut vers ce temps qu'un envoyé anglais partit de Surate pour se rendre à Agra. C'était le capitaine Hawkins, venu sur la troisième escadre de la compagnie sous les ordres de William Keeling. Il paraît d'après les relations de Harris, qu'il fut bien accueilli par Jéhanghire, bien qu'il n'eût aucun caractère public. Quoi qu'il en soit, le compte qu'il rendit à la compagnie des observations qu'il avait faites dans l'intérêt du commerce fit naître tant d'espérances, laissa voir tant d'avantages à retirer, que le directeur Smith s'adressa directement au roi pour le conjurer d'envoyer un ambassadeur à la cour mogole au nom de l'Angleterre et avec des pouvoirs suffisans

pour conclure un traité. Le roi se rendit sans peine aux vœux de la compagnie, et un ambassadeur fut nommé en la personne de sir Thomas Roe, qui partit peu de temps après. L'escadre du capitaine Keeling le transporta aux rivages indiens, d'où il gagna la capitale; il fut reçu avec bienveillance par Jéhanghire, et il se conduisit avec tant d'habileté et de souplesse qu'il gagna les bonnes graces du prince, ce qui dans la suite valut à la compagnie de grands priviléges.

Cependant Jéhanghire éprouvait depuis quelque temps le désir de revoir Nourmahal. Il pénétra chez elle sans s'être fait annoncer, comptant la trouver entourée de privations. Il ne fut pas peu surpris de voir ses appartemens richement meublés, de la voir elle-même couverte de vêtemens élégans et entourée d'esclaves attentives à la servir. Nourmahal excellait dans le travail des mains. Elle avait fait un grand nombre de broderies et d'ouvrages du même genre qu'elle avait vendus très-cher par le crédit de la *bégoum* ou sultane mère qui la favorisait. Cette entrevue décida pour toujours du sort de l'empereur, qui depuis ce moment fut l'amant soumis de la veuve de Schère et ne chercha jamais à rompre ses chaînes. Pour l'élever au-dessus de toutes les femmes de son harem, il l'épousa solennelle- An 1610. De l'hég. 1019.

ment(1), après quoi il lui confia une bonne partie de l'autorité. Le premier usage qu'elle en fit fut pour procurer de l'avancement à tous ses parens. Son père qui, vers la fin du règne d'Akber, avait été trésorier de l'empire, fut élevé au viziriat; ses deux frères furent pourvus de postes éminens. Heureusement le nouveau ministre était prudent, sage et humain; il gouverna l'état avec tant de succès que son nom est encore révéré dans l'Inde parmi les musulmans. Les frères de la favorite ne se montrèrent pas moins dignes que leur père des emplois dont ils avaient été revêtus; aussi leur élévation n'excita-t-elle ni l'envie ni les murmures. Quant à l'empereur, il parut vouloir renoncer à l'administration des affaires pour se livrer tout entier à l'amour; mais jamais peut-être l'empire ne jouit de plus de prospérité, grâce au zèle du vizir et à ses inclinations, qui le portaient beaucoup moins à vouloir agrandir l'état par la conquête qu'à le rendre heureux et puissant par une sage administration intérieure. Les arts industriels et mécaniques furent protégés spécialement; le commerce vit lever un grand nombre d'entraves qui le gênaient dans sa marche

(1) Ce fut à cette occasion qu'elle prit le nom de Nourmahal (lumière du harem); son premier nom était Mheroul-Nissa.

Des plaines couvertes auparavant de forêts, retraite des bêtes fauves, furent livrées à l'agriculture, et reçurent des habitans; plusieurs villes nouvelles s'élevèrent dans leur sein. On n'entendit plus de long-temps parler de malfaiteurs ni de rebelles.

Ce fut durant cette période de paix et de calme, que sir Thomas Roe assista une fois à l'étrange cérémonie qui consistait à peser l'empereur le jour de l'anniversaire de sa naissance. Cette coutume, dit *M. Gladwin*, tournait toujours au profit des habitans de la capitale, car on leur distribuait toutes les matières qui avaient servi aux diverses pesées, et ces pesées étaient d'ordinaire au nombre de dix; on faisait la première avec des pièces d'or, la seconde avec des pièces d'argent, les autres avec des parfums, des drogues précieuses, telles que le bétel, l'arec, etc., et d'autres matières de ce genre. La cérémonie avait lieu deux fois tous les ans. «L'empereur, dit l'ambassadeur anglais, était magnifiquement vêtu, et tellement couvert de pierreries qu'il n'est pas possible d'imaginer un costume plus riche..... Son épée et son bouclier, portés par des serviteurs, étaient tout resplendissans de diamans et de rubis. Plusieurs plumes de héron ornaient son turban; d'un côté brillait un rubis de la grosseur d'une noix, de

l'autre un diamant qui n'était pas moins gros; au milieu on voyait une émeraude en forme de cœur et beaucoup plus grosse qu'un œuf. Autour de son sceptre s'entrelaçait une chaîne de grosses perles, de rubis et de diamans; une autre chaîne, passée à son cou, se composait de trois rangs de perles d'une grosseur démesurée. Ses coudes et ses poignets étaient garnis de bracelets, de pierreries, et les doigts de ses mains de bagues très-riches. Ses gants pendaient à sa ceinture; sa robe, sans manches, était de drap d'or; ses brodequins, couverts d'une broderie de perles, laissaient voir à nu les doigts de ses pieds. » Il serait beaucoup trop long de suivre sir Thomas Roe dans tous les détails qu'il donne; qu'il suffise de dire que les richesses déployées dans les occasions de ce genre ne sauraient être ni décrites ni évaluées, de crainte de rester encore au-dessous de la vérité tout en paraissant se livrer aux plus fortes exagérations.

An 1611. De l'hég. 1020. Peu de temps après, la paix fut troublée par plusieurs révoltes qui éclatèrent à la fois sur divers points de l'empire. Les Afghans montagnards furent les premiers à prendre les armes, et profitant de l'absence du soubah de Caboul ils tombèrent à l'improviste sur sa capitale. Les habitans au désespoir se défendirent avec vigueur, et les rues de Caboul se couvrirent de

morts. Des troupes rassemblées à la hâte par le lieutenant du soubah vinrent au secours de la ville, et les Afghans furent contraints de regagner leurs montagnes après avoir perdu beaucoup de monde. Dans le Bengale, un descendant des anciens princes patans, nommé Asman, essaya de se faire un parti, et lorsqu'il eut réuni quelques bandes, comptant sur la fortune, il se mit en campagne. Une armée marcha contre lui; il accepta la bataille qu'on lui offrit; il fut même sur le point d'arracher la victoire aux Mogols; mais un éléphant l'ayant fait tomber de cheval, il se trouva tellement froissé de sa chute qu'il expira peu d'instans après. Avec lui finirent les espérances de son parti. Ses soldats, rompus et dispersés, coururent se cacher dans les bois et dans les montagnes, et la révolte du Bengale fut entièrement apaisée: celle du Bahar commençait. Un imposteur, nommé Couttoub, Patan d'origine, tenta de se faire passer pour le prince Cozrou, se disant échappé de sa prison; il fit un assez grand nombre de dupes. Les malheurs du prince l'avaient rendu intéressant aux yeux du vulgaire; Couttoub ne manqua pas de soldats. Il avait sous ses ordres sept à huit mille hommes, avec lesquels il marcha sur Patna, d'où le soubah s'était absenté. C'était une ville grande mais sans défense; Couttoub s'en rendit

aisément le maître. Quelques personnes qui connaissaient Cozrou ayant voulu détromper le peuple, elles furent punies de mort, ce qui rendit les autres plus circonspects. Le soubah, qui au fond du cœur était attaché à Cozrou, entendait tant de rapports divers qu'il ne savait d'abord que penser; à la fin il reçut des informations sûres qui lui firent connaître Couttoub. Rassemblant alors toutes ses troupes, il prit le chemin de Patna. Le rebelle courut à sa rencontre et fut complétement battu. Vaincus et vainqueurs entrèrent ensemble dans la ville. Couttoub, pour dernière ressource, s'enferma dans la maison même du soubah; il y fut tué par un éclat de brique qu'on lança contre lui d'une maison voisine. Sa mort mit fin à cette guerre, qui ne dura qu'environ un mois.

Un ennemi beaucoup plus dangereux, et tout au moins plus difficile à vaincre, c'était le prince d'Odipour, Amar-Sink, de qui les états confrontaient avec le Malava. Il se disait issu de l'ancienne famille impériale qui avait régné à Canouje avant l'invasion des mahométans, et il avait pris le titre de *radjah-Ranna* (le prince). Maître d'un pays hérissé de forteresses et tout coupé de montagnes, il avait toujours repoussé les ennemis qui s'étaient présentés pour l'envahir. En se rendant maître de Chitor, Akber

avait fortement ébranlé son pouvoir, sans toutefois diminuer son courage; et le radjah-Ranna, prompt à saisir les occasions favorables, avait fait plusieurs tentatives pour reprendre la forteresse. Jéhanghire, chargé de les réprimer quand il n'était encore que prince impérial, au lieu d'obéir s'était révolté, ce qui n'avait fait qu'augmenter l'audace de Ranna. Devenu empereur, Jéhanghire fit marcher contre lui quelques troupes; elles furent défaites; il envoya Parvéz, son second fils, avec trente mille chevaux, et Parvéz ne fut pas plus heureux. Ce prince avait pour lieutenans plusieurs généraux distingués: Khan-Jéhan, de la race impériale de Lodi; Mirza-Abdoul-Rahim, allié de la famille régnante; Khan-Khanaoûn, fils du fameux Biram, et quelques autres personnages moins éminens; la jalousie et la mésintelligence se mirent entre eux, ils se dénoncèrent mutuellement à l'empereur, écrivirent, agirent les uns contre les autres, et quand l'armée ennemie se présenta à trente ou quarante lieues de Bourhanpour, ils émirent tous des opinions opposées, de sorte que le prince, ne sachant quel parti prendre, se décida pour la retraite; l'armée se replia sur Ajmère.

L'empereur, alarmé, envoya pour prendre le commandement général des troupes Mohabet-Khan, général non moins sage qu'habile, pré- An 1614. De l'hég. 1023.

voyant et courageux à la fois. Parvéz fut rappelé: c'était un prince doux mais faible; cette affaire ne nuisit pas moins à sa réputation qu'à ses intérêts : elle lui fit perdre l'affection de son père. Khan-Khanaoûn fut aussi disgracié. Mohabet avait trouvé l'armée complétement désorganisée par la désunion des chefs; avant de prendre l'offensive, il voulut rétablir la discipline; la sagesse le lui conseillait; mais l'empereur était impatient, il déclara qu'il marcherait lui-même à la tête des troupes. Toutefois, au moment de partir, il chargea Khorroum, son troisième fils, de le remplacer. Celui-ci plus entreprenant que son frère fut aussi plus heureux. Il se rendit maître en fort peu de temps de Bourhanpour; le radjah-Ranna demanda la paix; il envoya son fils à Khorroum, qui le reçut avec la plus grande bienveillance, et lui accorda pour son père des conditions qu'il fit ensuite ratifier par l'empereur. Celui-ci avait alors transféré sa cour à Ajmère. Le fils de Ranna dut s'y rendre pour y demeurer à titre d'otage; et l'empereur usant de politique, combla le jeune Kinwar-Kauzzen de caresses, de dons et d'honneurs, le nommant omrah de première classe, en apparence pour l'honorer et dans le fond pour dorer les chaînes dont il voulait le charger. Celui qui tira de cet événement le plus grand avantage, ce fut le prince Khorroum à qui son

père prodigua les preuves d'affection et de confiance le moins équivoques, et qu'on s'accoutuma dès ce moment à regarder comme l'héritier de l'empire.

Khorroum lui-même crut avoir acquis tant de droits à ce brillant héritage qu'il ne dissimula plus ses espérances; mais comme ses frères avaient des partisans qui pourraient essayer un jour de le traverser dans ses projets, il s'occupa sans relâche de ruiner leur crédit ou même de les anéantir, n'employant pour cela que la main de son père, afin que l'odieux des mesures qui seraient prises ne pût jamais retomber sur lui. Parmi les amis de Cozrou, les plus dangereux étaient le soubah du Malava Khan-Azim, ancien vizir d'Akber, et le radjah Man-Singh, soubah du Bengale. Le premier fut accusé de trahison et de projets d'indépendance : il fut arrêté et enfermé dans la tour de Goualior. Le second mourut peu de mois après, et l'on crut que la fin de ses jours avait été avancée. Quant au prince Parvèz, il avait obtenu le gouvernement du Kandeish, et il faisait sa résidence à Bourhampour; Khan-Khanaoûn était près de lui et gouvernait en son nom. An 1615. De l'hég. 1024.

Sir Thomas Roe n'avait pas encore quitté Agra, pensant peut-être que l'empereur ne tarderait pas à y rentrer; mais voyant que le séjour de

Jéhanghire dans Ajmère se prolongeait indéfiniment, il se détermina à s'y rendre en passant par Bourhampour. Il reçut du prince l'accueil le plus flatteur. Parvèz était naturellement courtois et affable : il traita l'ambassadeur de la manière qui lui parut le plus capable de prouver son désir de l'obliger; il lui permit même par un firman spécial de faire construire une factorerie dans Bourhampour. M. Roe partit quelques jours après pour la métropole nouvelle; il obtint de ses démarches tout le succès qu'il pouvait espérer; et malgré les dispositions peu amicales de Khorroum dont la faveur en ce moment n'avait point de bornes, l'empereur lui accorda par un second firman la faculté d'établir un comptoir à Surate; on prétend qu'il acheta le consentement du prince par de riches présens.

L'année n'était point terminée que, pour la seconde fois dans moins de quatre ans, la révolte se manifesta sur divers points de l'empire. Elle commença par se montrer dans le Guzzerat. Un jeune homme, descendant des anciens rois de cette contrée, tenta de recouvrer l'héritage de ses pères; il ne prit que leur nom de Bahadour : la mort l'arrêta dès ses premiers pas. Cet évènement sauva le Guzzerat de la guerre civile; mais il eut à souffrir des fréquentes incursions des Coulis, peuples indomptés qui habitaient les

déserts du Sindhy. Il fallut envoyer contre eux une armée; le commandement en fut confié à Khan-Abdallah. L'empereur lui avait donné l'ordre d'exterminer ces hordes féroces qui ne vivaient que de pillage, et répandaient la terreur dans tout le pays. Abdallah obéit en partie; il livra aux Coulis une bataille sanglante où il en périt un grand nombre; les prisonniers eurent la tête tranchée, mais les fuyards ne furent point poursuivis.

Les Afghans avaient aussi repris les armes; quelques dégâts furent commis sur les frontières du Kaboul. Cette fois le soubah se tenait sur ses gardes; il se mit en marche avec une cavalerie nombreuse, les atteignit, les battit et les poursuivit l'épée aux reins jusqu'au-delà du Kandahar. Les armes mogoles étaient moins heureuses dans le Dékhan; Khan-Jéhan avait le commandement des troupes, et l'on assure que Khan-Khanaoûn contrariait en secret toutes ses opérations et les faisait échouer, soit seulement qu'il fût jaloux de la préférence que l'empereur avait donnée sur lui à cet officier, soit, comme le prétendent d'autres écrivains, qu'il se fût laissé corrompre par les princes confédérés du Dékan. L'empereur qui ne pouvait concevoir comment ses armées faisaient si peu de progres en rejeta la faute sur son général, et Khan-Jéhan fut rap-

pelé. Le prince Parvèz reçut en même temps l'ordre de reprendre le commandement, et quelques villes se soûmirent au tribut; mais le chef de la confédération, Malek-Amber, loin de paraître effrayé, fit de plus grands efforts. L'empereur prit alors le parti de remplacer Parvèz par Khorroum, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans une autre circonstance. Khan-Khanaoûn ne voulut pas laisser à ce prince la gloire de vaincre les ennemis; il engagea ces derniers à demander la paix, de sorte que Khorroum n'arriva que pour conclure un traité. Ce fut à cette occasion que son père, qui s'attachait à lui de plus en plus, lui donna le titre de *Schah-Jéhan* (roi du monde), titre qu'il porta depuis cette époque jusqu'à la fin de ses jours.

An 1616. De l'hég. 1025. L'empereur ne se plaisait pas long-temps dans la même ville; le séjour d'Ajmère cessa de lui convenir, et sous prétexte de veiller de plus près sur les opérations de ses armées du midi, il transféra sa cour à Mandou, ville du Malava. Il devait passer devant la forteresse où son fils Cozrou était gardé. Quand il y fut arrivé, il s'arrêta devant la porte et le prince fut amené devant lui. Après l'avoir examiné pendant quelque temps, il le fit délivrer de ses fers, lui donna un de ses éléphans, et lui permit de le suivre à Mandou. Ce prince avait été malheureux, il était beau de

visage, bien fait et d'un naturel très-affable : c'était assez pour que le peuple l'aimât. Aussi des signes non équivoques de la plus vive joie prouvèrent à l'empereur qu'il venait de répondre aux vœux de la nation; mais, s'il faut en croire ses historiens, il ne consulta pas en agissant ainsi les désirs de la multitude : il voulut sauver l'infortuné Cozrou du fer des assassins. Il avait appris que l'ambitieux Schah-Jéhan en voulait aux jours de son frère; que son vizir Azaph-Jah, frère de Nourmahal et beau-père du prince, partageait sa haine et ses préventions; que plusieurs tentatives d'assassinat avaient eu déjà lieu; et touché de compassion pour son fils, il crut qu'un acte d'autorité pourrait le soustraire aux dangers qui le menaçaient : heureux s'il n'eût pas, deux ou trois ans plus tard, laissé retomber son ame dans l'indifférence et dans la faiblesse.

Asaph-Jah avait succédé depuis peu à son père qui accablé d'années et d'infirmités n'était plus capable de soutenir le poids des affaires. Le nouveau ministre sembla d'abord n'avoir ni les talens ni les intentions de son prédécesseur; aussi les grands et le peuple ne le supportaient que par obéissance, au lieu qu'ils avaient aimé l'autre comme un père(1); mais Nourmahal

(1) L'ancien vizir mourut l'année suivante. Sa fille incon-

37802

était si puissante, elle régnait toujours avec tant d'empire sur le cœur de Jéhanghire que, toutes les graces passant par ses mains, personne n'aurait osé murmurer. L'empereur venait d'ordonner par un édit qu'elle fût désormais appelée Nour-Jéhan (lumière du monde) au lieu de Nourmahal, et qu'on la distinguât de ses autres femmes par le titre exclusivement réservé pour elle de *Schahe* ou impératrice. Depuis ce moment elle parut dans toutes les cérémonies publiques auprès de son époux; son nom et son effigie furent placés sur la monnaie, et tous ses parens prirent rang immédiatement après les princes de la famille impériale.

L'ambassadeur Roe avait suivi la cour à Mandou; il n'osait pas s'éloigner un moment, parce qu'il craignait l'influence de Schah-Jéhan qui n'aimait pas la nation anglaise. Les événemens de Surate avaient été peints à l'empereur comme un attentat grave contre son autorité; le prince avait fortement insisté sur le danger de souffrir

---

solable voulait lui élever un mausolée d'argent. Mais sur l'observation très-juste que ce n'était pas le moyen de faire passer le monument à la postérité, on lui en fit un de pierre très-beau, encore existant dans Agra. Azaph-Jah sut en peu de temps gagner la confiance publique, comme on le verra par la suite.

dans l'Inde aucun établissement européen; tout semblait annoncer une catastrophe; l'ambassadeur fut assez habile négociateur pour détourner la tempête; il dit que sa nation n'avait usé que d'une défense nécessaire contre d'autres Européens, allégua que les Hollandais seuls étaient coupables d'agression sur une terre neutre qu'il auraient dû regarder comme sacrée, obtint enfin pour la compagnie la confirmation des priviléges antérieurs.

C'étaient ces priviléges qui avaient excité l'envie des Hollandais et des Portugais. Les premiers s'étaient rendus maîtres de toutes les îles à épiceries; ils voulaient que le commerce de ces denrées fût exclusivement leur apanage, et ils avaient résolu de ruiner à tout prix les établissemens européens du continent. Les Portugais étaient encore trop puissans sur la côte occidentale où ils possédaient Cochin, Goa, Damaoun, Diu et d'autres villes pour qu'on pût songer à les attaquer; mais les Anglais ne faisaient que d'arriver à Surate, il paraissait aisé de les en chasser; des préparatifs furent faits pour y parvenir, mais les Portugais qui ne voulaient de rivaux d'aucune espèce crurent devoir se charger de ce soin.

Quatre grands vaisseaux chargés de troupes étaient sortis de Londres en 1611 sous les ordres du capitaine Best, marin habile et soldat coura-

geux ; les Portugais avaient tenté vainement de les arrêter au passage : les Anglais entrèrent audacieusement dans la rade de Surate, où ils eurent du gouverneur mogol la permission de construire une factorerie. Le vice-roi de Goa fit partir aussitôt quatre grands gallions et vingt-six galères, portant cinq mille hommes de troupes et cent trente pièces d'artillerie. L'intrépide Best ne fut point effrayé par tout cet appareil de forces militaires, et au lieu d'attendre qu'on l'attaquât il devint l'agresseur. Il sortit de la rade toutes ses voiles déployées, et quoique le jour fût sur son déclin, il fondit sur la flotte ennemie avec tant de résolution que les Portugais étonnés refusèrent le combat et gagnèrent le large. La nuit qui survint empêcha Best de les poursuivre. Mais à peine le jour se fût-il montré sur l'horizon qu'il renouvela son attaque. L'avantage était du côté des Anglais. Leurs ennemis avaient tant de monde sur les ponts que toutes leurs manœuvres étaient gênées ; leur artillerie ne les embarrassait pas moins. Lourde et pesante, elle se refusait au service ; pour dernière disgrace trois gallions, voulant passer entre les Anglais et le rivage pour les mettre entre deux feux, s'ensablèrent et cet accident augmenta le désordre ; ils avaient été même si imprudemment ou si maladroitement dirigés, qu'ils restèrent engravés en long et non en tra-

vers, c'est-à-dire la proue regardant le rivage, de sorte que les Anglais pouvaient impunément balayer leurs ponts par des décharges fréquentes, tandis que les Portugais ne pouvaient pas rendre un seul coup de canon. Le retour de la marée ayant remis les gallions à flot dans l'après-midi, ceux-ci tentèrent de nouveau le sort des armes; mais ils avaient perdu douze cents hommes, les soldats étaient découragés; ils éprouvèrent une seconde perte égale à la première, et ils se sauvèrent dans la nuit par une prompte retraite du danger qui s'annonçait pour le lendemain.

Cependant lorsqu'après quelques jours ils furent revenus de leur stupeur, les Portugais retournèrent à la charge, non pour combattre en pleine mer mais pour attaquer les Anglais dans la rade, à l'ancre, et couler à fond leurs vaisseaux. Ils s'avancèrent à la faveur des ténèbres; il s'agissait de surprendre les Anglais au point du jour, afin de les trouver sans défense; en même temps un corps de troupes, débarqué sur la côte, devait marcher vers Surate, mettre le feu au comptoir britannique et le détruire de fond en comble. Le brave Best rendit tous leurs efforts inutiles, et les Portugais n'emportèrent de cette expédition que la honte et le regret d'avoir complétement échoué. Les naturels qui haïssaient mortellement les vaincus se réjouirent avec les vainqueurs. La

nouvelle de la victoire fut portée jusqu'à la cour de l'empereur; mais les faits avaient été revêtus de couleurs odieuses; on parla des Anglais comme d'ambitieux étrangers qui prétendaient à la souveraineté du pays : les explications de l'ambassadeur satisfirent pleinement Jéhanghire.

An 1618. De l'hég. 1027

L'empereur s'ennuya du séjour de Mandou comme il s'était ennuyé de celui d'Ajmère; il eut l'intention d'aller dans le Guzzerat, de voir Cambaye et l'Océan, de s'arrêter ensuite à Ahmédabad; mais tous ces projets n'aboutirent qu'à un simple voyage qui, commencé à peine, se termina dans Agra. Ce fut après son retour qu'il perdit son beau-père, le sage Actémad-oul-Dowla; il se crut dédommagé par la naissance d'un arrière-petit-fils d'Actémad dans sa propre famille. Schah-Jéhan avait épousé la belle Koudfia, fille du vizir Azaph Jah, et Koudfia venait de donner le jour à un enfant que Jéhanghire voulut nommer lui-même. Ce fut le fameux Aurengzeb, dont le nom signifie *ornement du trône*, Aurengzeb destiné à venger un jour sur son propre père les infortunes de son aïeul. Pendant qu'on célébrait par des fêtes la naissance de ce prince, une armée mogole commandée par le radjah Bickermajit faisait la conquête des contrées montagneuses du Séwalic; vingt-deux prin-

ces se soumirent au tribut et envoyèrent leurs enfans en otage à la cour de l'empereur.

Quand ce pays fut complétement soumis, l'empereur accompagné de Schah-Jéhan partit pour le Kaschmir, où il voulait passer la saison des chaleurs; il visita en passant la forteresse de Éangourra que Bickermajit avait forcée à capituler. Aussi fanatique que Mahmoud le Ghasnevide, il fit abattre et mutiler toutes les idoles qui se trouvèrent dans le temple des Hindous et que Bickermajit avait épargnées. Au bout de quelques mois passés à Sirinagar, l'empereur reprit le chemin de Lahore. A peine y fut-il arrivé qu'il reçut la nouvelle de l'insurrection des princes du Dékhan. Ils avaient rassemblé une armée de soixante mille hommes, et non-seulement ils refusaient de payer le tribut stipulé par les traités antérieurs, mais ils cherchaient encore à recouvrer l'entière possession de leurs états et à chasser les Mogols de la Péninsule. Schah-Jéhan partit aussitôt pour Agra où quelques troupes avaient été rassemblées, et se plaçant à leur tête il prit le chemin de Burhampour.

L'arrivée du prince fit changer tout d'un coup la face des affaires. Les troupes impériales qui composaient les garnisons du pays, retrouvant le courage qu'elles avaient perdu, reprirent l'offensive; les radjahs qui s'étaient réunis aux confé- An 1620. De l'heg. 1029.

dérés désertèrent leur cause, et ceux-ci restés seuls, se jugeant incapables de tenir la campagne, regagnèrent chacun leurs domaines. Schah-Jéhan, vainqueur sans avoir combattu, divisa son armée en cinq corps différens qu'il envoya poursuivre les confédérés fugitifs, de sorte qu'en peu de mois tout le Dékhan rentra dans l'obéissance. Pour prix de son triomphe Schah-Jéhan demanda que la garde de son frère Cozrou lui fût confiée, et dans un premier moment d'enthousiasme ou plutôt d'imprévoyante faiblesse l'empereur consentit à sa demande. Nourmahal qui lisait dans l'ame du prince les ambitieux desseins qu'il y nourrissait, fit repentir Jéhanghire de sa condescendance, mais il était trop tard : Cozrou avait déjà passé dans les mains cruelles de son ennemi. Un radjah hindou, nommé Bandor, homme perdu de réputation, s'introduisit pendant la nuit dans l'appartement du prince, et l'appât des récompenses en fit un assassin. Cette sanglante catastrophe arriva dans la ville de Hasséra; Schah-Jéhan avait eu soin de s'en absenter afin que les soupçons ne tombassent pas sur lui; il n'y rentra qu'après qu'il eut reçu la nouvelle du meurtre, et il en témoigna de si vifs regrets que bien des personnes, soit de bonne foi soit par condescendance, crurent ou dirent qu'il était innocent du crime. L'empereur ne prit point le change,

et bien qu'on lui eût écrit que la mort avait été naturelle, il accusa hautement Schah-Jéhan de fratricide, et Schah-Jéhan se voyant démasqué cessa de garder des ménagemens.

Le prince rebelle prit pour prétexte le projet vrai ou supposé de Nourmahal de faire passer la couronne sur la tête de Schariâr, quatrième fils de l'empereur et mari de la fille qu'elle avait eue de son premier hyménée avec Schère-Afkun. Il avait commencé par s'assurer des troupes et ses libéralités lui avaient gagné le cœur des soldats. Il suffit qu'une voix parmi eux se fit entendre pour les entraîner tous, et Schah-Jéhan fut proclamé empereur. C'était ce qu'il attendait pour marcher sur Délhy où son père faisait alors sa résidence. Jéhanghire fut d'autant plus alarmé qu'il apprenait presque au même instant que le roi de Perse Schah-Abbas venait d'envahir la province de Kandahar avec une puissante armée. Dans cette position embarrassante, il devait surtout éviter la guerre civile : il eut recours envers son fils aux négociations. Mais Schah-Jéhan, méprisant les avances de son père, ne suspendit point sa marche; la fortune se déclara pour Jéhanghire: les pluies commencèrent à tomber avec tant de violence que le prince fut content de s'arrêter. An 1621. De l'hég. 1030.

L'empereur profita de cet intervalle pour faire quelques préparatifs de défense; et comme la

plus grande partie de son trésor était dans le château d'Agra, dès que les routes devinrent praticables, il chargea son vizir Azaph-Jah de se rendre à Agra, d'en tirer le trésor et de le transporter à Lahore. On dit que le vizir correspondait secrètement avec le prince qui était son gendre, et que sur l'avis qu'il lui donna le prince forma le dessein de s'emparer de ces richesses. Pour y réussir il envoya son fidèle général Bickermajit occuper Fettipour avec un corps nombreux de cavalerie. Le gouverneur d'Agra, Éthabar-Khan, informé de la marche des troupes du prince, soupçonna ses projets, et au lieu d'obéir aux ordres réitérés du vizir il s'enferma dans le château, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Schah-Jéhan, étant arrivé à Fettipour, donna l'ordre d'attaquer le château d'Agra, mais ses troupes furent reçues si vigoureusement dans un premier assaut qu'elles refusèrent d'en tenter un second. Schah-Jéhan se vengea de la résistance d'Éthabar par le pillage des principales maisons de la ville, après quoi il reprit son premier plan qui était de marcher sur Délhy.

An 1622. De l'hég. 1031. Avant de commencer les hostilités, Schah-Jéhan écrivit à son père pour lui offrir la paix, à condition que le commandement général des troupes de l'empire lui serait confié, que les

soubahs et gouverneurs des provinces et places fortes reconnaîtraient son autorité, et qu'il pourrait puiser dans les caisses publiques pour tous ses besoins. L'empereur indigné répondit aux propositions de son fils par des édits qui le déclaraient traître et rebelle, confisquaient tous ses domaines et en investissaient Schariâr. Ces mesures tardives ne produisirent aucun effet; il fallut recourir à la voie des armes. Le prince était campé devant Touglick-Abad; l'armée impériale vint l'y attaquer. Le vizir Azaph-Jah la commandait en chef; Mohabet-Khan dirigeait l'aile droite; Nawasir-Khan était à la gauche; Abdallah conduisait l'avant-garde. Les rebelles avaient pour général en chef le brave Bickermajit.

Le combat fut rude et sanglant; mais à la fin Bickermajit ayant été tué, ses soldats plièrent de toutes parts sans que les efforts de Schah-Jéhan pussent ni les retenir ni les rallier. Le prince au désespoir voulait s'arracher la vie; ses amis le sauvèrent de sa propre fureur et l'entraînèrent vers les montagnes de Méwat. Jéhanghire fut d'autant plus surpris de sa victoire qu'il s'y attendait moins. Il se méfiait de son vizir qu'il voulut même rappeler au moment où la bataille allait commencer; heureusement l'officier qu'il avait chargé de lui apporter l'ordre ne put parvenir jusqu'à lui que lorsque l'affaire fut déjà décidée. Ce qu'il y eut

de plus extraordinaire dans cette journée, ce furent les moyens qu'employa la fortune pour donner la victoire à l'empereur. Abdallah, comme général d'avant-garde, avait entamé l'action ; mais gagné au parti de Schah-Jéhan, il ne vit pas plutôt sa troupe engagée, que suivi de quelques officiers il courut se jeter dans les rangs ennemis. Ses soldats prirent pour un élan de bravoure cet acte de perfidie, et ils s'avancèrent pour le soutenir. Les rebelles ne purent résister à leur choc impétueux ; ils se replièrent sur le corps d'armée où ils causèrent quelque désordre. Le vizir s'en étant aperçu tâcha sur-le-champ de suivre ce mouvement qui pouvait devenir décisif, et il chargea lui-même à la tête du centre, ce qui augmenta la confusion. La mort de Bickermajit mit fin à la résistance des rebelles.

Le prince Parvèz venait d'arriver avec un corps d'armée ; déjà les rebelles étaient en fuite. Il reçut l'ordre de les poursuivre conjointement avec Mohâbet, tandis que Dawir Bouxchs, fils unique de Chozrou, partait avec d'autres troupes pour aller soumettre le Guzzerat qui faisait partie de l'ancien gouvernement de Schah-Jéhan. Le parti que le prince vaincu y conservait encore se défendit faiblement; son général Abdallah essuya une défaite totale, et il ne jouit que peu de jours de la dépouille de Bickermajit qu'il avait

obtenue pour prix de sa trahison. Schah-Jéhan s'était retiré à Mandou où il réorganisait son armée; Parvèz vint l'y attaquer. Le rebelle, vaincu pour la seconde fois, se retira du côté d'Orissa d'où il gagna le Bengale.

Le soubah du Bengale n'opposa qu'une faible résistance; et tandis que l'armée impériale reprenait le Guzzerat, le Malava, le Khandesh, le Dékhan, Schah-Jéhan subjugait à l'orient de vastes provinces, et se composait de nouveaux domaines. Le Bahar fut conquis aussi aisément que le Bengale. Parvèz et Mohâbet s'occupaient encore de rétablir l'ordre et la paix dans le Dékhan, quand ils apprirent que le Bengale était perdu. Mohâbet fut vivement alarmé; il n'ignorait pas que Jehanghire se livrait chaque jour de plus en plus à l'ascendant de Nourmahal, et que celle-ci, pour se maintenir dans la jouissance du pouvoir, cherchait à l'éloigner des affaires en lui offrant des plaisirs; il tremblait que l'empereur ne prît aucune mesure efficace pour exterminer les rebelles ou faire du moins cesser la révolte. Toutes ces considérations le portèrent à marcher lui-même sur le Bengale avant que Schah-Jéhan s'en éloignât pour aller investir Agra ou Délhy. An 1623. De l'hég. 1032.

La fortune de Schah-Jéhan devait toujours s'éclipser devant l'étoile de Mohâbet. Après un combat opiniâtre livré sur les bords du Gange, An 1624. De l'hég. 1033.

les rebelles furent totalement défaits et dispersés. et bientôt le Bahar et le Bengale n'offrirent plus d'ennemis à l'armée impériale. Schah-Jéhan opposait la constance au malheur et les ressources de son génie aux efforts de ses ennemis. Loin de paraître abattu par tant de revers, il se hâta de gagner le Dékhan où il lui restait encore beaucoup d'amis. Il les réunit, leur communiqua ses espérances, obtint les secours du radjah d'Ambère et vint mettre le siége devant Bourhanpour, qu'il réduisit en peu de temps à l'extrémité. Mais déjà l'actif Mohâbet s'était mis en marche pour délivrer la ville. Schah-Jéhan fut obligé de lever le siége devant un ennemi trop puissant, et de chercher une retraite dans les montagnes de Ballagat. Il fit en passant une tentative sur le château d'Hasséra, sur les frontières du Kandeish: elle fut infructueuse. Ces désastres multipliés n'auraient pas réduit cet esprit fier et hautain, mais la fortune lui réservait un dernier coup; tous ses amis, effrayés, l'abandonnèrent; à peine avait-il encore autour de lui sept ou huit cents cavaliers, gens à qui leur conduite passée ôtait tout espoir de salut; il était poursuivi, chassé, relancé dans les montagnes comme une bête fauve, et chaque jour la misère ou la désertion diminuait le nombre de ses compagnons de révolte et d'infortune. A la vérité il possédait quelques

forteresses, entre autres celles de Rhotas, où il avait enfermé sa famille et ses trésors ; mais tous les chemins étaient occupés par les impériaux ; il était impossible, même étant seul, d'y arriver sans être pris. Dans cet état de détresse, il osa compter sur l'indulgence paternelle ; il écrivit en termes soumis à Jéhanghire, peignant sa misère et son repentir. Le vieux monarque fut ému, ses pleurs mouillèrent la lettre du fils ingrat qu'il avait trop aimé ; il ne fit pas attendre le pardon. Toutefois, instruit par l'expérience, il imposa pour condition à son fils qu'il lui ferait la remise de Rhotas et des autres forts que les gouverneurs tenaient en son nom, et qu'il lui donnerait pour otages de sa future fidélité ses trois fils, Dara, Mourad et Aurengzeb. Ces conditions furent acceptées et remplies. Les jeunes princes partirent pour Agra. Quant à lui, il évita, autant qu'il le put, de paraître devant son père ; il donnait pour prétexte qu'il n'osait soutenir les regards du souverain qu'il avait si cruellement offensé ; mais il est vraisemblable que ce qui coûtait le plus à son cœur, c'était de se montrer faible et sans influence dans ces mêmes lieux qu'au temps de ses prospérités il avait vus soumis à ses lois.

Ainsi se termina cette longue révolte de Schah-Jéhan, féconde en maux de toute espèce, et prélude des dissensions civiles qui devaient plus

tard conduire l'empire à son entière ruine. Plusieurs provinces avaient été dévastées, plusieurs villes détruites, le sang mogol répandu, des trésors immenses dilapidés. Les guerres du dehors avaient ajouté aux malheurs publics. D'un côté Schah-Abbas s'était rendu maître du Kandahar, et Jéhanghire obligé d'employer ses forces pour défendre sa couronne contre son fils, n'avait pu rien entreprendre pour reconquérir cette ville importante. D'un autre côté les Tartares Usbecks avaient envahi la province de Caboul; et bien qu'à la fin les Mogols les eussent chassés des terres de l'empire, ce ne fut qu'après bien des ravages et des malheurs.

An 1625. De l'hég. 1035. C'était aux talens de Mohâbet, autant qu'à la valeur de Khanna-Zâd son fils, vainqueur des Usbecks, que Jéhanghire devait le salut de l'état et probablement la conservation de sa couronne: il était naturel qu'il se montrât reconnaissant, et dans les premiers momens en effet il répandit ses graces sur le fils et sur le père; mais cette faveur ne fut que passagère; bientôt même la bienveillance fit place à la haine et aux persécutions. Mohâbet avait à la cour des ennemis dangereux, le prince était faible, facile à prévenir: on le peignit à ses yeux comme un traître qui n'avait battu Schah-Jéhan que pour mettre le sceptre dans les mains de Parvèz, et sa perte

fut résolue. Le fameux Khan-Khanaoûn était alors près de l'empereur et jouissait d'un très grand crédit, dû à ses intrigues plus qu'à sa fidélité, car il avait souvent déserté la cause de l'empereur pour celle des princes, et passé ensuite du parti des princes dans les rangs de leur père; il accusait Mohâbet, son ennemi particulier, de conspirer en faveur de Parvèz. Nourmahal soutenait cette accusation, moins parce qu'elle la croyait vraie que parce qu'elle redoutait jusqu'au simple soupçon d'un projet contraire à ses vues et aux intérêts de son gendre Schariâr; le vizir Azaph-Jah, qui ne se maintenait que par elle, se prononçait également contre Mohâbet: comment l'empereur, naturellement soupçonneux, aurait-il pu se défendre des préventions et de l'injustice?

Mohâbet fut d'abord privé du commandement de l'armée; on lui offrit en échange le gouvernement du Penjab, Lahore excepté; justement indigné de recevoir un tel prix de ses services, il demanda qu'on lui permît de se retirer dans son château de Rantampour; et pour toute réponse il reçut l'ordre de remettre cette forteresse à un nouveau gouverneur. Ses amis lui avaient écrit d'Agra qu'on en voulait à ses jours, et ils l'avertissaient de se tenir sur ses gardes s'il paraissait à la cour. Mohâbet avait d'abord refusé de croire

à la possibilité d'un tel dessein contre sa personne, car il ne se sentait coupable d'aucun crime; mais la double injustice qu'il éprouvait coup sur coup lui inspira des soupçons; ils se tournèrent en certitude lorsqu'ayant écrit à l'empereur pour se plaindre des manœuvres de ses ennemis, il lui fut enjoint de se rendre sans aucun délai à Lahore, où la cour se trouvait en ce moment. Cinq mille radjepouts à la solde de l'empereur, mais tous dévoués à leur général qui était Hindou de naissance, remplis d'ailleurs d'audace et de courage, lui offrirent de l'accompagner à Lahore. Il accepta cette offre.

Une armée était rassemblée sous les murs de la ville; l'empereur se disposait à partir pour la chasse (1). Quand Mohâbet fut près d'arriver, un courrier lui apporta l'ordre de s'arrêter, ou plutôt de faire arrêter son escorte et de se rendre seul au camp impérial. Mohâbet prit alors le parti d'envoyer son gendre à l'empereur pour lui demander un sauf-conduit : il n'aurait pu choisir un plus mauvais messager. L'empereur avait voulu quelque temps auparavant marier la fille de Mohâbet avec un de ses courtisans, et Mo-

(1) On sait que dans ces parties de chasse l'empereur était suivi d'une armée entière, suivant un ancien usage; ce qui souvent couvrait un projet d'invasion.

hâbet n'avait point tenu compte des désirs ou de l'invitation de son maître; celui-ci en avait conçu de vifs ressentimens, ils éclatèrent en cette occasion. Le gendre de Mohâbet fut saisi en arrivant, dépouillé de ses vêtemens, couvert de haillons, fustigé et chassé ignominieusement. Cet indigne affront, fait à Mohâbet en la personne de l'époux de sa fille, remplit de courroux l'ame du vieux guerrier. Il forma aussitôt un projet dont l'idée souriait à ses désirs de vengeance, et il l'exécuta avec autant de bonheur que d'audace: il s'agissait d'enlever l'empereur.

L'armée était au moment de se mettre en marche vers le Caboul; elle avait campé, en attendant le départ, sur la rive gauche du Géloum, à la tête du pont qui joignait la grande route; mais déjà l'avant-garde était sur la rive droite, et d'autres troupes l'avaient suivie. Mohâbet se tenait avec ses radjepouts à une assez grande distance, toutefois ses éclaireurs et ses espions l'instruisaient très-exactement de tous les mouvemens de l'armée. Il attendit que la plus grande partie des troupes eût passé le fleuve. Dès qu'il jugea l'instant favorable, il partit au galop avec ses radjepouts, s'empara de la tête du pont et y mit le feu. Aussitôt, laissant deux mille hommes à ce poste, il pénètre avec le reste dans le camp impérial, parvient à la tente de Jéhanghire, désarme

la garde et les omrahs qui accourent, force l'empereur de monter à cheval, l'emmène prisonnier et arrive heureusement dans son camp, après avoir taillé en pièces quelques partis impériaux qui tentent de s'opposer à sa marche.

Quand la nouvelle de ce désastre eut été apportée à l'armée, le désordre et la confusion furent extrêmes. On sentait la nécessité de délivrer l'empereur, mais tous les moyens paraissaient d'une exécution dangereuse. Quelques-uns voulaient qu'on eût recours aux négociations; Nourmahal qui se trouvait dans le camp et le vizir son frère opinèrent pour la voie des armes. Le pont avait été brûlé, il fut résolu de traverser la rivière; mais le courant était si rapide et l'eau si profonde que beaucoup de soldats se noyèrent; ceux qui arrivèrent près du rivage eurent alors les radjepouts à combattre; un grand nombre périrent, les autres furent contraints de se retirer après d'inutiles efforts. On assure que Nourmahal, montée sur un éléphant, s'était élancée courageusement au milieu des flots; que plusieurs de ses conducteurs furent tués à ses côtés, et qu'elle ne cessa de lancer des flèches contre les ennemis qu'au moment où un corps de radjepouts déterminés, s'étant jeté à l'eau pour se saisir de sa personne, l'officier qui montait son éléphant la ramena malgré elle sur l'autre rive. Ce-

pendant quelques escadrons mogols avaient, pendant la mêlée, remonté le fleuve à une grande distance; parvenus à le traverser, ils vinrent attaquer les troupes que Mohâbet avait laissées sur le rivage; supérieurs en nombre et égaux en bravoure, les Mogols forcèrent les radjepouts à plier; ceux-ci se retirèrent en bon ordre du côté de leur camp. Les Mogols les suivirent de près, et le combat recommença avec plus de violence et d'acharnement; à la fin Mohâbet fut vainqueur, et les impériaux furent presque tous massacrés.

L'empereur avait couru de très-grands dangers. La tente où il était gardé fut percée d'une infinité de traits; on entoura sa personne de boucliers pour le garantir; lui-même craignait de périr par la main des radjepouts, et il avait plusieurs fois envoyé l'ordre aux siens de s'abstenir d'hostilités dont il pouvait être la première victime; toutefois ses craintes étaient injustes, il fut toujours traité par Mohâbet de manière à le rassurer complètement. Aussi écrivit-il à Nourmahal pour la conjurer de faire cesser tous les préparatifs de guerre, en l'assurant qu'il était parfaitement libre et qu'il allait se remettre en route pour le Caboul. Nourmahal obéit; elle fit même plus, et oubliant toutes les lois de la prudence elle quitta Lahore pour se rendre au camp de Mohâbet. C'était se livrer elle-même

aux mains de son plus cruel ennemi; car c'était elle que Mohâbet accusait de tous les malheurs de l'état et de ses propres traverses. Il voulait la faire périr; Jéhanghire, fondant en larmes, demanda sa vie à Mohâbet. Celui-ci ne sut point résister; Nourmahal fut rendue à la liberté et aux honneurs du trône. Les amis de Mohâbet lui reprochèrent sa générosité qu'ils traitèrent de faiblesse; l'évènement justifia leurs prévisions.

An 1626. De l'hég. 1036. Six mois s'étaient écoulés, et pendant ce temps Mohâbet avait gouverné l'état; l'empereur lui avait rendu toute sa confiance et il s'en montrait digne par le bon usage qu'il faisait de l'autorité; le vizir lui-même l'estimait et l'aimait. Il n'en était pas ainsi de Nourmahal; elle ne respirait que vengeance; elle tenta même de le faire assassiner dans Caboul par les habitans, ce qui attira sur cette ville les plus grands désastres. La cour partit immédiatement après pour Lahore. Depuis quelque temps, Mohâbet avait conçu le dessein de se démettre de l'autorité pour terminer paisiblement ses jours dans la retraite; avant d'arriver à Lahore, il l'exécuta. L'empereur lui promit oubli du passé, Mohâbet jura fidélité et soumission; les radjepouts furent licenciés, et Nourmahal ne se mit plus en peine de comprimer les ressentimens de son cœur ulcéré. Dans les élans de sa haine cette femme vindicative,

trouvant que l'assassinat était la voie la plus sûre et la plus prompte, donna ordre à un de ses eunuques de se tenir caché derrière un rideau avec une arme à feu, et de tuer Mohâbet dans l'appartement même de l'empereur, quand il viendrait lui rendre ses devoirs. L'empereur eut connaissance de ce projet odieux; il en avertit secrètement Mohâbet, lui dit que toute sa puissance ne pouvait pas le garantir de la trahison, et lui conseilla de se soustraire par la fuite aux coups des assassins. Mohâbet alarmé ne sentit que trop l'imprudence qu'il avait commise. L'armée se trouvait alors précisément à la même place où, sept mois auparavant, il s'était rendu maître de la personne de l'empereur, mais il n'avait plus ses radjepouts fidèles; il dut fuir, seul, comme un criminel qui cherche à échapper du supplice.

A peine son évasion fut-elle connue qu'un édit impérial, arraché par Nourmahal à la faiblesse aveugle de Jéhanghire, le déclara traître à son souverain, ordonna des perquisitions de sa personne et mit sa tête à prix. Le vizir désapprouvait le procédé violent de sa sœur, mais il n'osait s'y opposer parce qu'il la craignait; il fut d'ailleurs obligé d'aller prendre le commandement de l'armée qui se réunissait à Karnal, entre Lahore et Délhy. Mohâbet proscrit, pour-

suivi, ne trouvant d'asile en aucun lieu, prit le parti désespéré d'aller à Karnal et de se confier au vizir lui-même. Quand Azaph-Jah l'aperçut, il ne put retenir ses larmes et il lui tendit les bras. Mohâbet, encouragé par cette réception, lui parla de la nécessité de placer le sceptre en d'autres mains, puisque Jéhanghire ne pouvait le tenir. Il nomma Schah-Jéhan qui dans ce moment était dans le Dékhan où il levait des troupes pour recommencer la guerre. Schah-Jéhan était gendre du vizir : l'ouverture de Mohâbet fut accueillie avec joie; les deux amis ne se séparèrent qu'après avoir concerté leurs moyens de succès. Il fut convenu que, sous prétexte de la révolte du prince, le vizir parlerait de Mohâbet comme du seul homme capable de la comprimer, et que si, comme il s'en flattait, la révocation de l'édit était obtenue, il lui ferait donner le commandement de l'armée du Dékhan. Pour pouvoir correspondre entre eux sans danger, ils échangèrent leurs anneaux; se les renvoyer l'un à l'autre, c'était se donner le signal d'agir ouvertement.

Tout arriva comme le vizir l'avait prévu. Jéhanghire, très-alarmé à la nouvelle des préparatifs de Schah-Jéhan, manifesta les plus grands regrets d'être privé de Mohâbet; il ne fut pas difficile au vizir infidèle de faire tomber son maître

dans le piége. Mohâbet, réintégré dans ses charges et dans ses biens, partit pour aller joindre l'armée. Dès qu'il fut arrivé dans le Dékhan, il eut avec le prince rebelle une correspondance active; il parut même que la fortune voulait favoriser leurs desseins, en diminuant les obstacles : le prince Parvèz mourut d'une attaque d'apoplexie. Khan-Khanaoûn, l'ennemi déclaré de Mohâbet, suivit de près au tombeau son ancien pupille; quant au quatrième fils de Jéhanghire, le prince Schariâr, il ne pouvait être bien dangereux, parce que la nation faisait rejaillir sur lui la haine qu'elle portait à Nourmahal. Un événement auquel on ne s'attendait pas encore, fit presser l'exécution du plan arrêté : ce fut la mort de l'empereur. Il souffrait depuis sept ou huit ans de fréquens accès d'asthme; se sentant malade, il voulut aller dans le Kashmire, mais en traversant les montagnes, il fut saisi d'un rhume violent qui aggrava considérablement son mal; il fallut reprendre le chemin de Lahore. Il ne put y arriver : son état avait empiré de telle sorte qu'il fut obligé de s'arrêter à Moutti (1), où il mourut au bout de quelques jours, dans le mois de no-

(1) D'autres disent à Bember, également sur la route de Lahore.

vembre de l'an 1627, à la cinquante-huitième année de son âge et la vingt-deuxième de son règne (1).

Jéhanghire n'eut ni de grands vices ni de grandes vertus; les fautes qu'il commit vinrent de ses passions, qui étaient vives; le bien qu'il fit souvent fut l'ouvrage de sa volonté. En général, on peut dire que son caractère se composait de qualités tout-à-fait contraires, ou du moins susceptibles de recevoir d'étranges modifications. Sans avoir de cruauté dans le cœur, il prononçait froidement des arrêts de mort; sans connaître la véritable clémence, il faisait grace aux plus grands coupables; il avait de l'orgueil, point de dignité; il prodiguait l'or et n'était point généreux. Esclave de ses plaisirs, et toutefois aimant le travail; dépourvu de religion et plein de fausses croyances

(1) C'est à deux milles au-dessus de Lahore vers le nord, dans un lieu nommé Schah-Dourrah, qu'on voit le superbe mausolée de Jéhanghire, chargé d'inscriptions en langue arabe.

Auprès de ce monument est celui de Chajah-Ayass, son vizir, père de la fameuse Nourmahal. Un peu au-delà on trouve celui de la favorite elle-même, sans aucune inscription. Dans l'inscription gravée sur la tombe d'Ayass on a omis le nom de ce ministre. A côté du tombeau de Nourmahal, il y en a un autre à moitié ruiné; on dit qu'il renferme les restes de sa confidente.

ou de terreurs superstitieuses; inflexible dans certaines choses et changeant tous les jours d'opinion sur d'autres; complaisant, affable en public, soupçonneux et sombre en particulier; oubliant les injures, mais perdant aussi le souvenir des services; aimant les arts et leur refusant des encouragemens; haïssant la tyrannie et la souffrant dans ses favoris; passant en peu d'instans à tous les extrêmes, de la douleur à la joie, de l'ennui au plaisir, de l'indifférence aux désirs les plus vifs : tel fut Jéhanghire, tel fut du moins celui que ses actions peignent. Cependant on ne peut pas le placer au nombre des méchans princes; ses erreurs tenaient plus à un défaut de jugement qu'à de mauvaises inclinations. L'usage immodéré du vin, de l'opium et des liqueurs spiritueuses, peu propre à rectifier ses idées, le mettait souvent hors d'état de distinguer le bien et le mal. D'un autre côté, la révolte de Schah-Jéhan, en irritant ses passions et en aigrissant son caractère, l'avait fait tomber dans plusieurs excès qui, produits tour à tour par des sentimens contraires, donnèrent presque toujours à ses volontés une inconstance, une mobilité voisines de la démence.

Il lui arrivait fréquemment de déposer la dignité impériale et de communiquer librement avec ses sujets; mais c'était plus pour se livrer

sans contrainte à des goûts ignobles que par un mépris philosophique des grandeurs. Plus d'une fois, quand la nuit fut venue, il s'échappa furtivement de son palais pour aller dans les cabarets chercher des joueurs et des buveurs avec lesquels il pût passer quelques heures. Il était souvent reconnu; mais comme le peuple l'aimait, ces sorties nocturnes étaient pour lui sans danger. S'il admettait ses courtisans à l'honneur de boire et de s'enivrer avec lui, il prenait d'abord la précaution de leur défendre de lui demander aucune grace, de peur, disait-il, que Sélim ne promît ce que Jéhanghire ne pourrait pas accorder. Son ivresse était peu dangereuse, car elle n'excitait en lui d'autre passion que celle des disputes philosophiques et théologiques. Sa manie de raisonner sur les matières les plus abstraites, précisément quand sa raison l'avait abandonné, était d'autant plus singulière qu'elle l'amenait ordinairement au point de s'annoncer lui-même comme appelé à réformer toutes les religions de la terre, données aux hommes, disait-il, par de faux prophètes.

Au moment où Akber était monté sur le trône, il y avait dans l'Inde une foule de religions différentes. Celle de Baber et d'Houmaïoun avait été l'islamisme, et tous les descendans des Ghaznevides, des Tartares ou des Afghans suivaient de

même la loi de Mahomet; mais la religion de Brahma était encore celle de la masse de la population. Les plus nombreux, après les brahmines et leurs sectes diverses, étaient les parsis, adorateurs du feu. Il y avait en outre une grande quantité d'Européens répandus sur toute la surface de l'empire, et principalement sur les côtes. Cette variété d'opinions religieuses produisait souvent parmi les individus la jalousie, l'animosité, les querelles. Akber, tolérant par caractère, se servait indistinctement d'un musulman, d'un juif, d'un hindou, d'un chrétien ou d'un guèbre; mais pour obliger ses sujets à vivre en paix entre eux, il avait conçu le projet de fondre toutes les religions en une seule, et de faire de celle-ci la religion de l'état. Toutefois il recula devant les difficultés qu'il prévoyait, et laissant ses sujets adorer à leur guise le dieu qu'ils préféraient, il se contenta de rejeter pour lui-même toutes les croyances. Jéhanghire s'était nourri de bonne heure des principes de son père; mais comme il avait un esprit beaucoup plus étroit, toutes ces idées se confondant dans sa tête avaient fait naître une incrédulité absolue. Il n'en prétendait pas moins faire le prophète, disant que pour prêcher une religion aux hommes il n'est pas nécessaire d'être convaincu de ce qu'on leur annonce comme des vérités.

Jéhanghire parut aimer la justice, et durant toute sa vie il poussa jusqu'à l'inflexibilité son zèle pour elle vrai ou simulé. Accessible à toutes les plaintes, écoutant en personne jusqu'au dernier de ses sujets, il frappait sans pitié le coupable, à quelque rang, à quelque famille qu'il appartînt; aussi lorsqu'on voyait un homme, même des dernières classes, réclamer la justice de l'empereur, tous tremblaient, courtisans, ministres, favoris jusqu'à Schah-Jéhan. On cite encore aujourd'hui dans l'Inde la déplorable histoire d'Ibrahim, soubah du Bengale, comme un monument terrible de son impartiale équité. Ibrahim était neveu de la favorite; il avait été élevé à la cour; Jéhanghire l'aimait tendrement. Passant un jour dans une rue, monté sur son éléphant, un enfant fut écrasé sous les pieds de cet animal; les parens de l'enfant demandèrent inutilement au soubah que le conducteur de l'éléphant reçût un châtiment exemplaire; ils allèrent enfin se plaindre à l'empereur, et le malheureux Ibrahim périt sous les yeux même du souverain d'une mort semblable à celle qu'il avait refusé de venger. Au reste, Jéhanghire fut juste peut-être par esprit de système plus encore que par inclination. Il trouvait plaisir à humilier les grands et les nobles en faveur du peuple, et comme il faisait pour ainsi dire ostentation de justice, on lui

fournissait très-souvent par des plaintes fondées ou non fondées les occasions qu'il cherchait.

Ce prince eut plus d'une fois des caprices extraordinaires. Il lui vint un jour dans la tête de se faire percer les oreilles pour y suspendre de grosses perles, et afin d'exciter ses courtisans à l'imiter, il leur fit don d'une grande quantité de perles et de pierres précieuses. Presque tous parurent avec des pendans d'oreilles. Quelques-uns refusèrent de se prêter à la fantaisie de Jéhanghire; ils alléguaient que ces ornemens sont regardés dans l'Inde comme des signes de servitude, et ces fiers musulmans voulaient avoir, sous un souverain despote, l'apparence au moins de la liberté. Pour triompher de leur résistance, l'empereur bannit de la cour par un édit tous ceux qui n'auraient pas les oreilles percées.

§ II. — Du règne de Schah-Jéhan.

JÉHANGHIRE n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir que le vizir fit partir un messager fidèle pour le Dékhan; il devait remettre à Mohâbet son anneau. La diligence était ici d'autant plus nécessaire qu'avant d'expirer l'empereur, obsédé par Nourmahal, avait désigné Schariâr pour lui succéder. Ce prince était à Lahore; dès que la nouvelle de la mort de son père y fut

parvenue, il s'empara du trésor, et à force de libéralités aux soldats il se fit un parti qui le proclama. Le vizir alarmé lui opposa sur-le-champ un compétiteur dans la personne de Dawir-Bouxchs-Bolaki, fils de l'infortuné Cozrou; et comme Nourmahal voulut intriguer en faveur de son gendre, Azaph-Jah la consigna dans son appartement, avec défense expresse de la laisser communiquer avec personne du dehors; en même temps il écrivit à Mohâbet pour l'informer de ce qu'il avait fait dans l'unique vue de gagner du temps, et l'engager à presser ses opérations et la marche du prince.

Cependant Schariâr avait composé une armée; il la fit camper, sur les bords du Géloum, pour disputer le passage aux troupes que le vizir conduisait; elle fut battue et s'enfuit dès le premier choc. Schariâr, qui s'était prudemment tenu loin du champ de bataille, courut s'enfermer dans la citadelle de Lahore; mais dès que la garnison se vit investie, elle offrit de capituler. Schariâr fut trouvé caché dans une cave souterraine; il fut amené devant Bolaki, chargé de liens. Celui-ci le fit jeter dans une prison où on lui passa un fer brûlant sur les yeux. Bolaki devait bientôt lui-même subir un pareil sort.

Mohâbet n'avait pas perdu un moment; il avait informé le prince de la mort de Jéhanghire et

disposé à l'obéissance le corps d'armée qu'il commandait. Quant aux troupes qui étaient sous les ordres de Khan-Lodi, elles ne prirent aucun parti. Khan-Lodi haïssait depuis long-temps Schah-Jéhan. Issu de l'ancienne famille impériale de Lodi, il aspirait secrètement au trône, et il aurait voulu que la guerre civile eût dévoré toutes les armées mogoles. La sienne était presque toute composée d'afghans et lui était dévouée. Ce n'était pas le moment de chercher querelle à Khan-Lodi. Schah-Jéhan et Mohâbet prirent le chemin du Guzzerat. Cette province, qui avait fait partie de l'ancien gouvernement du prince, se déclara pour lui dès qu'il se présenta, et la ville d'Ahmédabad se hâta d'ouvrir ses portes. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la défaite de Schariâr; mais tandis qu'il continuait sa marche et qu'il arrivait à Ajmère, le vizir agissait ouvertement dans ses intérêts à Lahore. Bolaki, sous un prétexte qu'il fallut supposer, fut privé du sceptre et de la liberté; son frère, ses cousins, fils de Daniel (1), partagèrent sa captivité. C'étaient des victimes dévouées à la mort; ils furent tous étranglés dans leur prison.

Après cette sanglante exécution qui réduisait An 1628. De l'hég. 1038.

(1) Daniel était frère de Jéhanghire.

toute la postérité mâle de Timur à Schah-Jéhan et à ses fils, le vizir se rendit à Agra, et le nouvel empereur y fut proclamé solennellement. Schah-Jéhan ne tarda pas à se montrer lui-même. Cassim, gouverneur de la ville, alla au-devant de lui pour lui en présenter les clefs. Schah-Jéhan y fit son entrée le lendemain aux acclamations universelles; car aux yeux des peuples, la fortune efface les torts des princes, et celui qui s'empare du trône et qui s'y maintient en est toujours regardé comme le maître légitime. Pour faire plus tôt perdre à ses sujets le souvenir des moyens qui l'avaient poussé au rang suprême, il leur donna des fêtes brillantes, et des sommes considérables furent distribuées au peuple et à l'armée. Ses amis, ceux auxquels il devait le trône, ne furent pas oubliés; Azaph-Jah se maintint dans le viziriat et ses appointemens furent portés à un taux énorme; Mohâbet reçut le grade de capitaine général de toutes les armées, avec le titre de Khan-Khanaoûn; d'autres officiers, plusieurs radjahs hindous, tous ceux enfin qui l'avaient servi avec zèle, obtinrent de riches récompenses.

Les quatre fils de Schah-Jéhan avaient été remis en otage aux mains de leur grand-père; ils étaient encore à Lahore, sous la garde d'hommes sûrs et dévoués au vizir : celui-ci partit d'Agra

pour les aller chercher; dès les derniers jours de mars, il était de retour avec eux; l'empereur fut si ravi de les revoir, que dans un élan de reconnaissance pour son beau-père qui avait constamment veillé sur eux (1), il lui donna de nouveaux titres d'honneur ne pouvant plus l'enrichir. L'aîné des quatre princes, Dara, était alors âgé d'environ treize ans; il annonçait un caractère ouvert, noble et généreux, d'heureuses dispositions, un esprit vif et pénétrant; aussi fut-il tendrement aimé de sa sœur Jéhanara qui, jouissant elle-même du plus grand ascendant sur son père, lui fit toujours partager sa faveur. Soujâh avait un an de moins que son frère Dara; il paraissait doué d'une imagination féconde, et en même temps d'une grande bravoure. Aurengzeb n'avait que dix ans, et dans cet âge si tendre, il s'était fait déjà remarquer par un caractère froid et réservé, de même que par une profonde dissimulation. Mourâd, le plus jeune, n'avait pas encore atteint sa cinquième année : on ne pouvait le juger.

Schah-Jéhan venait de monter sur le plus beau trône du monde; il régnait sur de vastes provinces, toutes riches, fertiles et populeuses; il avait

(1) Ils étaient nés tous quatre de la fille du vizir, épouse favorite de Schah-Jéhan.

des trésors dont la valeur était inestimable, des armées nombreuses et aguerries, des généraux expérimentés, un ministre habile et zélé pour sa gloire autant que pour la prospérité de son empire : tout semblait lui promettre des jours heureux. Le persan Schah-Abbas lui avait envoyé une brillante ambassade pour le féliciter sur son avènement, mais à peine les ambassadeurs eurent-ils fait leur entrée dans la capitale de l'Inde, qu'ils reçurent par un courrier la nouvelle de la mort de leur maître, événement qui délivrait Schah-Jéhan d'un voisin dangereux. Les Usbecks paraissaient épuisés par leurs défaites précédentes, et surtout par leurs propres dissensions; les princes hindous restaient soumis au tribut et semblaient peu tentés de vouloir s'y soustraire. Quant aux divers établissemens européens, les uns uniquement consacrés au commerce, ne pouvaient inspirer le plus léger ombrage; les autres, ceux des Portugais, qui avaient primitivement fondé leurs droits par les armes, paraissaient trop faibles pour songer encore à des conquêtes sur les naturels. Leurs armes d'ailleurs cherchaient le sang européen, et Schah-Jéhan qui les haïssait (1), n'était pas

(1) Schah-Jéhan haïssait en général tous les chrétiens,

fâché de les voir employer et user leurs forces contre leurs rivaux les Anglais et les Hollandais, qu'il n'aimait pas davantage; de voir en même temps ces derniers se faire entre eux une guerre d'extermination partout où ils se rencontraient, comme s'il ne leur eût pas suffi pour s'affaiblir de leurs querelles contre les Portugais.

Munis des firmans des empereurs mogols, les Anglais avaient fait un assez grand nombre d'établissemens dans l'Inde, mais pour avoir part au commerce des épiceries, ils avaient fondé plusieurs comptoirs dans les îles voisines; ils ne purent les conserver : les Hollandais, maîtres de Jacatra qu'ils appelèrent Batavia du nom de leur patrie, s'attachèrent à les détruire; ils en ruinèrent plusieurs, et ils menaçaient les autres quand un traité de paix de l'an 1619 vint terminer en apparence les hostilités. Par ce traité, les Anglais gardaient leurs factoreries de Banda et d'Amboine, avec la liberté de faire le com-

---

mais son aversion pour les Portugais avait encore, dit-on, une autre cause. Il leur avait demandé du secours quand il faisait la guerre à son père, et non-seulement ils le lui refusèrent, mais ils accompagnèrent leur refus d'une morale, très-bonne sans doute en elle-même, mais certainement déplacée.

merce des îles pour un tiers, les deux tiers restans formant la portion des Hollandais dans ce même commerce; mais à peine la paix eut-elle été conclue, que les Hollandais en violèrent horriblement les conditions par le massacre de ceux qu'ils n'avaient pu vaincre. Les Anglais qui survécurent à leurs malheureux compatriotes, craignant d'être assassinés, s'éloignèrent de ces îles, évacuant peu à peu tous les postes qu'ils avaient occupés. Le roi Jacques demanda aux états-généraux des réparations; cette démarche qui semblait annoncer la guerre continentale, n'eut aucune suite. Les Hollandais firent, dit-on, compter une forte somme à ce prince, et les plaintes de ceux qui avaient souffert ne furent pas écoutées. Les directeurs de la compagnie ne se laissèrent point décourager par ces revers; ils sentirent qu'ils n'avaient rien à attendre du gouvernement et qu'ils devaient chercher en eux-mêmes toutes leurs ressources. Cette triste connaissance de leur position leur fit faire pour s'en tirer, des efforts extraordinaires, et la fortune vint couronner enfin leur constance. Excités et protégés par Schah-Abbas, ils expulsèrent les Portugais d'Ormuz, ce qui fit prendre au commerce de ceux-ci d'autres routes et leur causa un préjudice immense. Vers le même temps, les Anglais obtinrent du roi de Golconde la faculté

d'avoir une factorerie à Madraspatan sur la côte de Coromandel.

Schah-Jéhan se montra sur le trône tout différent de ce qu'il était du vivant de son père. Son ambition satisfaite s'était calmée, et laissait sa raison chercher les moyens d'augmenter le bonheur de son peuple. Ceux qui avaient combattu contre lui, soit en faveur de Schâriar soit en faveur de Bolaki, s'attendaient à éprouver ses vengeances : le traitement qu'il avait fait subir à ses neveux et à ses frères, les alarmait pour eux-mêmes; mais bientôt ils se rassurèrent quand ils virent le nouvel empereur prouvant par des actes multipliés qu'il avait oublié ou qu'il voulait oublier les injures. On eût dit que la mort des princes de sa famille avait épuisé tout ce qu'il pouvait y avoir dans son cœur de rudesse et de cruauté. Tandis qu'il s'occupait d'améliorations ou de créations utiles, Mohâbet faisait voir que s'il occupait à l'armée la première place il ne l'avait pas usurpée. Khan-Lodi avait seul refusé de reconnaître son maître dans Schah-Jéhan : Mohâbet marcha contre lui, et il le réduisit promptement à une telle extrémité que, pour acheter son salut, le fier omrah fut contraint de s'humilier devant le souverain qu'il avait méprisé. Mohâbet vainqueur partit pour le Caboul, où les Usbecks venaient de se montrer; ils avaient

échoué dans le siége du fort de Zohâc, mais ils comptaient se dédommager sur la capitale moins bien défendue. Ils allèrent en effet investir cette ville, mais la résistance de la garnison fit traîner le siége en longueur. Ils faisaient pourtant les dispositions d'un assaut quand ils reçurent la nouvelle que Mohâbet s'avançait; ils ne l'attendirent pas, et après avoir tenté sans succès un dernier effort pour s'emparer de la ville, ils se retirèrent avec assez de désordre et de précipitation.

Du Caboul, Mohâbet se rendit sans perdre un seul jour dans la province de Bundelcund, dont le radjah s'était révolté parce qu'on avait augmenté le tribut dont il était tenu. Cette guerre fut terminée en quelques jours : une seule victoire laissa le radjah sans armée; il fut lui-même fait prisonnier. Mohâbet le conduisit en présence de l'empereur; mais la constance que déployait le radjah dans son infortune, toucha l'ame de Mohâbet; il demanda et obtint sa grace. L'empereur n'osa pas la lui refuser, quoiqu'il eût fait voir auparavant l'intention de punir sévèrement le rebelle pour intimider ceux qui seraient tentés de l'imiter; mais le vieux général avait beaucoup de popularité et de crédit; l'empereur crut devoir céder. Peu de jours après, prenant pour prétexte que Mohâbet était d'un âge qui lui ren-

dait le repos nécessaire, il le retint à sa cour où il le combla d'honneurs, tout en lui ôtant la direction des forces militaires. Mohâbet se résigna sans murmure, bien convaincu que les besoins de l'état forceraient l'empereur à lui rendre le commandement, ce qui serait pour lui doublement glorieux.

Khan-Lodi avait quitté la soubahie du Dékhan, et s'était séparé de l'armée qui faisait toute sa force; il reçut en échange le gouvernement du Malava, mais en même temps un ordre de l'empereur l'appelait à la cour. Khan-Lodi obéit: entre Schah-Jéhan et Lodi la réconciliation ne pouvait pas être sincère. Lodi reçut des désagrémens, il craignit même pour sa vie, et suivant le conseil que ses amis lui donnèrent il se sauva de nuit avec ses deux enfans et quelques serviteurs. Il fut poursuivi par des détachemens de cavalerie : il avait pris la route du Malava, mais il fut arrêté sur les bords du Schimbil, par la profondeur et la rapidité du courant. Les impériaux ne tardèrent pas à se montrer et à l'attaquer. Le combat fut opiniâtre et sanglant : un des fils de Lodi se dévouant pour son père, l'obligea de tenter le passage de la rivière, tandis qu'il en défendrait les approches. Lodi parvint à se sauver, son généreux fils perdit la vie.

Lodi avait compté sur les amis qu'il avait

dans le Malava; il n'eut pas le temps d'en prévenir un seul. Toujours poursuivi par les impériaux, obligé de combattre le jour et la nuit, chassé de position en position, il finit par se jeter dans les montagnes de Bundelcund, et caché dans leurs gorges profondes il fit perdre ses traces à ses ennemis; de là il traversa le Bérar et l'Odipour dans l'intention de se rendre à Golconde; il s'arrêta à Dowlatabad. Le roi du Dékhan le reçut à bras ouverts, et lui accorda un asile.

An 1631. De l'hég. 1040. L'empereur apprit avec beaucoup de déplaisir que Lodi avait échappé aux cavaliers chargés de le prendre. Il connaissait le caractère entreprenant de l'omrah, ses talens pour la guerre, son influence dans le Dékhan et les pays voisins. Aussi, bien convaincu qu'il n'aurait point de repos tant que Lodi existerait, il résolut de porter la guerre dans la Péninsule avec une armée formidable et de la commander lui-même. Ses préparatifs terminés, il se mit en marche dans les premiers jours de février; il emmenait cent mille chevaux, une artillerie nombreuse, et plus de cent cinquante mille hommes d'infanterie. Cette armée s'accrut encore des troupes des provinces méridionales. Les princes confédérés de la Péninsule paraissaient hors d'état de résister à cette masse de forces, ils n'avaient pas eu d'ail-

leurs le temps de préparer leur défense. Lodi par son activité supplée à tout; tantôt par ses discours, tantôt par son exemple il excite ses alliés à la guerre; quelques troupes sont rassemblées à la hâte, les places fortes sont approvisionnées de munitions et de vivres, tous les passages sont gardés, la population reçoit des armes, il se place lui-même à la tête d'un corps d'élite pour se porter partout où le danger se montrera. La fortune refusa de seconder son courage.

Les commencemens de la campagne furent peu décisifs. L'empereur jugeant qu'il était indigne de la majesté du trône que le souverain marchât en personne contre un sujet rebelle, était resté à Bourhanpour, capitale du Khandeish; et de là il dirigeait ses armées. Mais ses généraux répondaient mal à ses espérances; l'habileté et le courage de Lodi déconcertaient tous leurs projets. Alors l'empereur appela auprès de lui son vizir pour le charger du commandement général. A l'arrivée d'Azaph-Jah, les affaires changèrent entièrement d'aspect; la grande réputation qui le précédait doubla aux yeux des confédérés la force des Mogols. La coalition fut bientôt dissoute; le prince du Dékhan resta seul chargé du poids de la guerre. Dowlatabad sa capitale succomba, tous ses états

furent envahis et occupés : il demanda la paix. Lodi se sauva pendant la nuit, pour tâcher de gagner une retraite sûre; il craignait qu'on ne demandât sa tête pour première condition du traité : ses craintes n'étaient point vaines, car d'après les ordres de l'empereur il était défendu de traiter avec le prince du Dékhan avant qu'il eût livré le rebelle. Lodi s'était d'abord rendu à Golconde; quand on y eut appris la réponse du général mogol aux propositions de paix qu'on lui avait adressées, il se fit dans les esprits une révolution fâcheuse; Lodi en prévit les conséquences, et regardant ses alliés comme des ennemis qui devaient le sacrifier pour se sauver eux-mêmes, il s'enfuit de Golconde avec quatre cents hommes, s'enfonça dans le Malava et parvint à Ougein. Dix mille chevaux furent détachés de l'armée et mis à sa poursuite. Chassé d'Ougein, de Dévalpour, de Sirong, de tous les lieux où il tenta de se réfugier, il vit périr sous ses yeux ses fils et presque tous ses amis. Resté seul avec trente cavaliers et apercevant un détachement ennemi qui s'avançait, il les conjura de l'abandonner et de se sauver par la fuite, ce qu'ils refusèrent de faire. Ils périrent tous, et la tête de Lodi fut envoyée à l'empereur qui montra la plus grande joie d'être enfin délivré de cet ennemi.

La mort de Lodi semblait devoir rendre la paix plus facile; mais les prétentions de Schah-Jéhan furent telles que la guerre continua. Le roi s'était enfermé dans la citadelle de Dowlatabad, et quoique la ville fût prise il résistait encore. Tous les autres princes l'avaient imité; au lieu de tenir la campagne, ils s'étaient jetés dans les places fortes, de manière que ce ne fut plus qu'une guerre de siéges, guerre longue, opiniâtre et meurtrière qui, après avoir duré près de trois ans, n'avait produit que la dévastation du Dékhan et du Bedjapour, la prise de quelques forts et la perte d'un grand nombre de soldats. Il y eut dans l'intervalle une si longue sécheresse que beaucoup de rivières tarirent. La famine vint à la suite de la sécheresse; d'affreuses maladies accompagnèrent la famine. L'empereur ouvrit ses trésors; il répandit des sommes énormes parmi le peuple, il diminua les taxes; mais ce n'est pas de l'or, c'est du pain qu'il faut à un peuple affamé, et toutes les récoltes manquaient à la fois.

Ce fut durant cette époque de misère et de détresse que l'empereur perdit son épouse favorite, Arjemoud-Banou, fille de son vizir; il l'avait toujours tendrement aimée, et tant qu'elle vécut il ne lui donna point de rivales; elle fut mère de tous ses enfans. Elle haïssait mortelle-

ment les Portugais, qu'elle taxait d'idolâtrie. L'empereur fit déposer son corps dans un superbe mausolée qui coûta, dit-on, plus de dix-huit millions.

An 1633. De l'hég. 1043. Cependant la guerre se poursuivait toujours, et ses cruels ravages s'ajoutaient à toutes les autres calamités publiques. Les princes confédérés, n'ayant plus de moyens de résistance, offrirent de se soumettre au tribut. Adil souverain de Bedjapour, et Couttoub roi du Télingana firent la paix aux dépens de leur indépendance. Tous les forts conquis par les Mogols leur furent laissés comme une garantie pour l'avenir de la fidélité de ces princes; après quoi l'empereur se disposa à reprendre le chemin d'Agra. Il avait confié en partant le commandement général de l'armée avec la soubabie du Khandeish et des pays conquis à Khan-Éradit; mais à peine fut-il arrivé dans Agra, que ne comptant pas plus sur la fidélité d'Éradit que sur ses talens il s'occupa de lui donner un successeur. Il offrit à son vizir ce poste éminent. Azaph-Jâh, qui craignit que ce choix ne fût qu'un prétexte pour l'éloigner, s'excusa sur divers motifs auxquels l'empereur se rendit; en même temps il parla de Mohâbet comme du seul homme capable de maintenir dans la Péninsule l'autorité impériale, et Schah-Jéhan, que sa jalousie contre Mohâbet

n'empêchait pas de lui rendre intérieurement justice, céda aux conseils du vizir.

Ce fut vers ce temps que l'empereur fit la guerre aux dieux des Hindous, poussé par un sentiment qu'on aurait pu prendre pour du zèle religieux, si l'on n'eût su que Schah-Jéhan très-indifférent pour toutes les religions se mettait peu en peine d'exalter Mahomet au-dessus de Brahma, sentiment qui n'était au fond qu'une haine trop vive contre toutes les superstitions. « Quand ces fanatiques, disait-il, souffraient de la famine, au lieu de labourer leurs champs pour forcer la terre à produire des grains, ils couraient en foule aux temples de leurs idoles, et sur tant de dieux qu'ils ont invoqués il ne s'en est pas trouvé un seul qui fût sensible à leurs maux. » Pour punir les Hindous de l'aveuglement qu'il leur reprochait, il ordonna que toutes les idoles fussent brisées et renversées. L'exécution de cet ordre rigoureux produisit beaucoup de désastres particuliers. Un grand nombre d'Hindous furent massacrés en défendant leurs autels. Shah-Jéhan ne s'aperçut qu'un peu tard que cette persécution était aussi impolitique qu'elle avait été cruelle; il prit aussitôt des mesures pour qu'elle cessât. « Un prince qui veut avoir des sujets, dit-il pour lors, doit respecter leur croyance. » Après avoir rendu la paix aux Hindous, l'empereur ré-

solut d'attaquer les Portugais, qui s'étaient établis sur les bords de l'Ougly, l'une des bouches du Gange. Ils avaient obtenu la faculté de fonder un comptoir, et ils bâtirent une forteresse qu'ils garnirent d'artillerie; ils auraient peut-être été tolérés s'ils s'étaient bornés à cette usurpation, mais ils exerçaient des vexations sur les naturels du pays; des plaintes arrivèrent du fond du Bengale au trône impérial. On trouva surtout extraordinaire qu'ils s'arrogeassent le droit de lever une taxe sur tout les bâtimens qui remontaient ou descendaient le canal. L'empereur envoya l'ordre au soubah d'employer tous les moyens pour les expulser, et de renverser de fond en comble leurs établissemens. On prétend que Schah-Jéhan se réjouit de trouver un prétexte pour satisfaire sa vieille haine contre les Portugais, et se venger du refus qu'ils lui avaient fait de le secourir contre Jéhanghire, après la bataille de la Nerbouddha.

Le soubah, Khan-Cassim, qui n'aimait pas plus que son maître ces audacieux étrangers, se hâta de rassembler les troupes de la province, et d'aller investir la factorerie ou pour mieux dire la forteresse, objet de sa jalousie. En peu de jours la brèche fut praticable et le fossé comblé. Les Portugais, malgré leur bravoure, cédèrent au nombre et à la fortune des Mogols.

Chassés des remparts, ils se réfugièrent dans leurs maisons où ils soutinrent un nouveau siége. Le plus grand nombre périrent; les autres se rendirent à discrétion.

La révolte du radjah de Bundelcound, arrivée dans le même temps, fut promptement apaisée, et les historiens auraient vraisemblablement omis d'en parler, si elle n'eût fourni au jeune Aureng-Zeb l'occasion de paraître pour la première fois sur un champ de bataille. Ce prince avait à peine treize ans, mais déjà il montrait un courage indomptable qui se plaisait au milieu des dangers et du tumulte des armes. Le commandement des troupes lui fut confié, sous la direction néanmoins du sage Nouserit, soubah du Malava. Le radjah, trop faible pour tenir la campagne, prit le parti de jeter ses troupes dans les forts du pays, et il s'enferma lui-même dans sa capitale. La guerre dura près de deux ans; toutes les places furent successivement emportées d'assaut ou contraintes de se rendre. La capitale seule restait. Quand toutes les ressources, tous les moyens de défense furent épuisés, le radjah offrit de capituler; les Mogols qui connaissaient l'état de détresse où il se trouvait rejetèrent son offre. Alors le radjah mit le feu à la ville, ouvrit brusquement les portes, et suivi de tous ceux qui avaient survécu aux misères

du siége, il fit une dernière sortie avec tant de bonheur qu'il réussit à traverser le camp des Mogols. La Nerbouddha lui promettait une retraite au-delà de ses rives : il la passa non moins heureusement, et pénétra dans le Gundwana; faveurs trompeuses de la fortune qui voulait rendre ainsi plus amère la catastrophe terrible qu'elle préparait!

An 1634. De l'hég. 1044. Il s'était enfoncé dans une forêt; vaincu par la fatigue il descendit de cheval avec ses compagnons, et s'étendit sur le sol pour prendre quelques heures de repos. Ses soldats l'imitèrent, et bientôt le sommeil, l'idée de sécurité qui naissait de l'aspérité du lieu, l'extrême lassitude eurent fermé leurs paupières. Le pays était habité par une race d'hommes sauvages qui n'avaient jamais subi aucun joug, mais qui dans leurs solitaires retraites n'avaient jamais connu les vertus douces et sociales, ou en avaient perdu l'habitude. Attirés par le hennissement des chevaux et sentant leur cupidité vivement excitée à l'aspect de ces hommes dont quelques-uns paraissaient richement vêtus, ils fondirent sur eux et les égorgèrent cruellement. Les Mogols avaient suivi d'assez près la trace des pas du radjah; ils arrivèrent au moment où les assassins se partageaient les dépouilles des victimes. Surpris et enveloppés, les Gundwanas reçurent la mort à

leur tour, et la tête du radjah fut envoyée à l'empereur. Aureng-Zeb arriva quelques jours après, et déposa aux pieds de son père un monceau d'or et d'argent trouvé sous les voûtes souterraines du palais de Bundelcound. Le prince fut reçu par Schah-Jéhan avec les plus vives démonstrations d'allégresse ; Nouserît fut lui-même élevé à de nouveaux honneurs.

Cependant l'empereur ne perdait pas de vue son ancien projet de soumettre tout le Dékhan. Mohâbet était depuis quelque temps retiré dans son gouvernement de Khandeish ; mais son ame active ne pouvait s'accommoder d'une longue oisiveté ; il offrit de faire avec les troupes seules de sa province la conquête du royaume de Golconde, et malgré la jalousie que l'empereur avait conçue contre lui, il autorisa une entreprise qui rentrait si bien dans son plan et dont il devait recueillir le profit, si le succès venait à la couronner. Toutefois il lui envoya son fils Soujah, sous prétexte de le former par son exemple à l'art de la guerre ; c'était au fond pour faire tomber sur le prince la gloire de la conquête aux dépens de son général, mais il fut bientôt contraint de le rappeler. Aureng-Zeb, dont le génie militaire se développait de plus en plus, se montra offensé de cette préférence, et l'empereur, qui commençait à prévoir que son caractère altier et

inquiet le porterait à de grands excès, craignait de le mettre à la tête d'une armée. Pour lui ôter tout prétexte de plainte, il donna l'ordre à Soujah d'aller prendre la soubahie de Bengale.

Mohâbet faisait pendant ce temps le siége de Dowlatabad dont la citadelle, déjà très-forte par sa position, l'était devenue bien plus par les travaux que l'art avait ajoutés à l'ouvrage de la nature. Rien encore n'annonçait, au bout de six mois, que la place fût près de se rendre, et tous les talens de Mohâbet auraient peut-être échoué devant ses remparts, si la trahison de ses défenseurs ne lui en eût ouvert les portes. Le souverain du Dékhan était mort pendant le siége; il avait eu pour successeur un prince encore enfant. Le commandant de la citadelle profita du relâchement qui s'était opéré dans le gouvernement pour traiter avec Mohâbet; il lui vendit son honneur et sa loyauté pour une somme d'argent.

An 1635. De l'hég. 1045. La prise de Dowlatabad entraîna la perte de tout le Dékhan, et Mohâbet ayant pourvu à l'administration de cette province, l'armée s'avança vers le midi pour ajouter Golconde à ses conquêtes. Il fallait d'abord s'emparer du fort de Bizida, qui fermait les passages; le siége en fut commencé; mais le vieux général, que la gloire n'exemptait pas des infirmités, étant tombé dangereusement malade, l'armée leva le blocus et

rentra dans le Dékhan. Mohâbet se fit transporter à Bourhanpour où, le mal ayant fait de rapides progrès, il expira au milieu des regrets de ses nombreux amis après une carrière assez orageuse. Mohâbet fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle : doué de grandes qualités, d'activité, de pénétration, de génie, de courage, d'audace et de constance, il força plus d'une fois les Mogols à l'estime et même à l'admiration; mais on le craignit plus qu'on ne l'aima : sa sévérité dans le commandement, son zèle pour la discipline, l'austérité de ses mœurs le rendirent souvent rigoureux pour les autres ; rarement il connut l'indulgence qui excuse les torts ou jette un voile sur les faiblesses.

L'empereur était dans le Kaschmir quand il reçut la nouvelle de la mort de Mohâbet. Tant qu'il était dans cette province, il semblait vouloir se rendre étranger à l'administration des affaires publiques; tout entier au plaisir, il laissait son vizir gouverner l'empire: il ne reprenait le sceptre que lorsqu'il s'éloignait de ce pays délicieux où toutes les facultés de son ame, énervées par les jouissances, se plongeaient volontairement dans une molle et douce apathie. De retour à son plais d'Agra, ses désirs de conquête reprirent leur active influence, et, décidé à subjuguer pour toujours le Dékhan de l'une à l'autre mer et jusqu'à la

An 1637. De l'hég. 1047.

point e la plus méridionale de la Péninsule, il partit pour Dowlatabad, après avoir laissé des ordres pour tous ses soubahs d'envoyer sans délai leur contingent de troupes à cette ville qu'il désignait comme le rendez-vous général de l'innombrable armée qu'il voulait rassembler. Cependant plusieurs mois se passèrent en préparatifs, et ce ne fut qu'au milieu de l'année suivante qu'il commença les hostilités.

Le nombre des troupes fut si considérable que l'empereur en fit douze grands corps, dont il donna le commandement à des officiers expérimentés. Le Bedjapour et le Télingana furent envahis à la fois par plusieurs points, de sorte que leurs souverains ne savaient sur lequel ils devaient diriger la défense. Toute la campagne fut cruellement ravagée, et ses paisibles habitans virent leurs récoltes perdues et leurs maisons dévorées par les flammes; heureux lorsqu'ils n'étaient pas massacrés! Cent quinze villes ou forteresses furent détruites et renversées de fond en comble. Les ordres qu'avait donnés l'empereur étaient plus dignes d'un barbare que du chef d'une nation civilisée. « La guerre est un mal, disait-il; la compassion pour les vaincus ne fait qu'entretenir ce mal. » D'après ce principe, il avait enjoint à ses généraux de dévaster et de ruiner le pays, et ses volontés ne furent que trop bien exécutées.

Les princes de Bedjapour et de Télingana, ne pouvant défendre ni sauver leurs sujets, prirent le parti de la soumission; ils s'humilièrent devant leur superbe ennemi, et ils obtinrent la paix au prix de la servitude. Le gouvernement du Dékhan fut confié à Aureng-Zeb sous la tutelle de Khan-Ziman, fils de Mohâbet. L'empereur prit ensuite la route d'Ajmère, où Aureng-Zeb ne tarda pas à le suivre pour y épouser la petite-fille du vizir Azaph-Jâh.

Ce mariage donna lieu à des fêtes dont le prince put à peine jouir: un courrier apporta la fâcheuse nouvelle de la mort de Ziman, ce qui obligea Aureng-Zeb à se rendre à la hâte dans le Dékhan pour prendre le commandement de l'armée. Il ne la laissa pas oisive, et la conduisant dans le Baglana il soumit au tribut le prince de cette contrée. Pendant qu'il affermissait ainsi la domination mogole dans la Péninsule, Schah-Jéhan rentrait en possession du Kandahar. Le gouverneur persan de la province, mécontent de son maître et craignant pour sa liberté ou pour sa vie, envoya un messager fidèle au gouverneur du Caboul qui fit partir sur-le-champ des troupes auxquelles Kandahar fut livré. L'empereur reçut cette nouvelle avec tant de plaisir qu'il fit venir à sa cour le Persan infidèle et le combla d'honneurs et de biens.

An 1638. De l'hég. 1048.

An 1641. De l'hég. 1051. L'empire jouissait depuis trois ou quatre ans d'une paix profonde; elle était due à la sage administration du vizir autant qu'à la conduite mesurée du monarque, qui partageant son temps entre les affaires et les plaisirs distribuait exactement la justice à tous ses sujets, protégeait leurs travaux, excitait et récompensait l'industrie. Malheureusement le vizir touchait au terme de sa carrière; il mourut âgé de soixante-douze ans, extrêmement regretté de son maître, des grands et du peuple; on prétend que la perte qu'il fit d'une fille qu'il chérissait hâta ses derniers momens. L'empereur donna de justes larmes à sa mort; il l'appelait son père de son vivant, et il le pleura comme un fils. On aurait pu croire que c'était par une sorte de pressentiment des chagrins et des infortunes qui l'attendaient lui-même, s'il n'avait donné plusieurs fois des preuves qu'il avait pour lui la plus vive et la plus sincère affection.

La fortune du défunt montait à plus de cent millions en or, en argent et en pierreries, sans compter ses vastes possessions territoriales. Il institua pour son héritier le prince Dara, fils aîné de l'empereur et son petit-fils; il se contenta de partager quelques millions à ses propres enfans. Cette conduite, qui semble au premier coup d'œil contraire à la tendresse paternelle,

prenait toutefois ses motifs dans cette même tendresse éclairée par l'expérience. Il craignit d'une part que la division de son héritage ne fît naître la discorde entre ses fils; il prévoyait de l'autre qu'ils seraient dépouillés par l'empereur, en vertu de la loi qui fait du souverain l'héritier né de tous ses officiers, car Schah-Jéhan, qui jusque-là n'avait point mis de bornes à sa prodigalité, commençait à tomber dans le vice contraire, et il n'était que trop présumable qu'après la mort de son vizir le souvenir qu'il pourrait garder de ses longs services, vaincu par la cupidité à l'aspect d'une succession aussi riche, ne défendrait pas ses enfans d'une spoliation que les lois autorisaient.

Azaph-Jâh avait eu plus d'un genre de mérite. Il ne fut pas seulement politique adroit, administrateur consommé, il fut encore général habile et soldat courageux. A ces qualités il joignait le don de s'exprimer avec éloquence et d'écrire correctement. Dans le commerce intime de ses amis, dans sa vie privée, il se montra toujours doux, affable, humain, généreux. Quand il s'agissait de l'intérêt public, aucune considération ne faisait fléchir sa justice, aucun danger même n'aurait été capable de le détourner d'une action commandée par le bien de l'état; sur ce point, les sollicitations de ses amis ou leurs reproches,

les menaces de ses ennemis ou leurs imprécations le trouvèrent toujours inflexible. Simple dans sa conduite, constant à suivre la marche qu'il s'était tracée, impartial envers tous, il ne chercha ni la popularité ni les applaudissemens des courtisans ; on peut dire qu'il n'eut jamais d'autre mobile que le désir de rendre la nation heureuse. Dans sa jeunesse il s'était appliqué à la poésie; il laissa même plusieurs ouvrages sur diverses matières.

Lorsque Azaph-Jâh descendit au tombeau, dit un historien persan, la fortune de l'empire s'éclipsa. Ces expressions, qui semblent d'abord appartenir à un panégyrique, peignent pourtant avec vérité les suites funestes de cet événement. L'empereur avait bien d'excellentes intentions, il s'occupait sans relâche de rendre la justice et de réformer les abus; mais on aurait dit que le ressort principal du gouvernement s'était brisé, et dès ce moment il y eut moins d'unité dans la marche administrative, moins de vigueur et d'énergie dans les mesures d'ordre public; aussi plusieurs révoltes éclatèrent presque en même temps sur divers points, tandis que les Tartares Usbecks recommençaient leurs incursions dans les provinces septentrionales. Ces révoltes, il est vrai, furent dissipées, et les Usbecks battus rentrèrent dans leurs montagnes; mais il existait

au cœur même de l'empire un germe de troubles et de désordres que Schah-Jéhan ne pouvait extirper : c'était la jalousie qui divisait ses quatre fils et les rendait ennemis. L'empereur aimait ses enfans jusqu'à la faiblesse; il voyait le mal, et il n'avait pas le courage d'y appliquer un remède efficace. Cette inimitié des princes, née de leurs prétentions respectives à la succession de leur père, commençait à se montrer sans voile, et elle ne pouvait manquer de produire de grands désastres.

An 1644. De l'hég. 1044.

Depuis quelques années, Aureng-Zeb gouvernait le Dékhan, et les grandes qualités dont il paraissait revêtu lui avaient donné un grand nombre de partisans. Dara, comme l'aîné des frères, avait été désigné pour successeur au trône, et déjà la nation voyait en lui son futur souverain; mais Dara craignait son frère Aureng-Zeb, son ambition et ses talens; il se servit de l'ascendant qu'il avait pris sur l'esprit de son père pour faire ordonner le rappel du prince. Cette victoire lui coûta d'autant moins à obtenir que l'empereur, suivant en cela la méthode de son illustre aïeul, ne laissait jamais un gouverneur de province plus de trois ans à la même place, de peur qu'il ne s'y fît des créatures dont il pourrait ensuite former un instrument de révolte. Aureng-Zeb reçut l'injonction de se rendre dans

le Guzzerat, et comme il était profondément dissimulé, il dévora ses ressentimens et parut obéir sans murmurer.

An 1645. De l'hég. 1055. L'empereur n'avait pas encore donné de successeur à son vizir Azaph-Jâh. Sadoulla, secrétaire de ce dernier, avait rempli les fonctions de cette charge éminente sans en avoir le titre. Schah-Jéhan, en qui l'amour des plaisirs augmentait avec l'âge, sentait depuis quelque temps le besoin d'avoir un ministre qui gouvernât à sa place, et convaincu par une longue expérience du mérite réel de Sadoulla il lui remit les sceaux de l'empire. Après l'avoir ainsi investi de l'autorité, il se rendit à Lahore pour y passer la saison des chaleurs. Peu de jours après son arrivée, mourut dans cette ville la fameuse Nourmahal, l'épouse favorite de Jéhanghire. Trop fière pour vouloir paraître à la cour sans crédit, sans pouvoir et sans influence, elle qui jadis gouverna l'empire, Nourmahal s'était enfermée dans son palais de Lahore, et pour faire croire aux autres que ce goût pour la retraite n'était pas un dépit déguisé, elle se livra entièrement à l'étude. Probablement elle vécut plus heureuse ou moins tourmentée.

Cependant la guerre des Usbecks durait encore. L'empereur, qui avait à cœur de la terminer et même d'en prévenir le retour en subju-

guant les Usbecks, envoya contre eux de Lahore son fils Mourâd avec cinquante mille chevaux et un train considérable d'artillerie. Mourâd obtint de rapides et brillans avantages; le khan des Usbecks s'enfuit en Perse, et toutes ses villes tombèrent au pouvoir des Mogols. Le prince voulait aller jouir de ses triomphes dans Agra; prétendant au trône ainsi que ses frères, bien qu'il fût le plus jeune, il craignait de s'éloigner des lieux qu'habitait son père. Il lui écrivit pour se plaindre du mauvais état de sa santé et lui demander son rappel. Schah-Jéhan, qui savait à quoi s'en tenir sur ce point, soupçonna le motif d'une démarche qui s'accordait mal avec le caractère ardent et guerrier de son fils : il lui envoya l'ordre formel de pousser la guerre avec plus de vigueur. Mourâd désobéit; abandonnant l'armée, il courut s'enfermer dans Caboul, et Schah-Jéhan irrité le déclara déchu de ses emplois et de ses honneurs. Le vizir Sadoulla, chargé en même temps du commandement de l'armée, acheva de réduire les tribus ennemies.

Mais la paix ne fut pas de longue durée, ou plutôt elle n'avait été qu'apparente du côté des Usbecks. Dès le commencement de l'année suivante, ils renouvelèrent leurs incursions. Cette fois ce fut Aureng-Zeb que l'empereur mit à la tête des troupes, et Aureng-Zeb justifia ce choix.

Après avoir défait l'ennemi dans une bataille rangée, s'être emparé de son camp et l'avoir poursuivi dans sa fuite, il le força d'implorer la clémence de l'empereur. Schah-Jéhan accorda la paix, et son fils en régla les conditions.

An 1649. De l'hég. 1059. La guerre ne tarda pas à se rallumer dans les provinces du nord. Le roi de Perse souffrait impatiemment la perte du Kandahar. Tant que les armées mogoles avaient été dans le voisinage, il n'avait pas laissé soupçonner ses vues, et tout sur ses frontières annonçait le calme et la paix; mais à peine la soumission des Usbecks eut-elle permis aux Mogols de repasser le Sind pour rentrer dans le Penjab que, sans déclaration de guerre, il fondit sur la ville objet de ses regrets et de ses désirs. La nouvelle de cette invasion imprévue fut portée à Lahore par quelques fuyards, et sur-le-champ cinquante mille chevaux, conduits par Aureng-Zeb et le vizir Sadoulla, marchèrent au secours de la ville assiégée; mais quelque diligence qu'ils fissent, ils n'arrivèrent qu'après la reddition de la place.

Le prince la fit investir sur-le-champ; mais le roi de Perse y avait laissé une garnison de dix mille hommes d'élite, armés de mousquets, et une formidable artillerie en couronnait les remparts. Après trois mois de siége, les Mogols tentèrent un assaut; ils furent repoussés avec beau-

coup de perte. D'un autre côté, ils manquaient de vivres et de munitions. L'hiver s'annonçait par des pluies abondantes et des froids très-vifs; tout montrait la nécessité de lever le siége; Aureng-Zeb seul prétendait le continuer: il ne céda qu'à l'ordre exprès de son père. Les Persans essayèrent de troubler la retraite des assiégeans; des renforts qu'ils reçurent les mirent même en état de poursuivre leurs ennemis et de leur offrir la bataille. Aureng-Zeb l'accepta, et la fortune s'attachant à ses armes le dédommagea par une victoire de l'échec qu'il venait de subir devant Kandahar.

Quoique Schah-Jéhan eût rappelé Aureng-Zeb et l'armée, il n'en avait pas moins l'intention de faire par la suite de nouveaux efforts pour se ressaisir d'une ville que sa position entre la Perse et l'Hindoustan rendait extrêmement importante. Divers événemens retardèrent les préparatifs nécessaires au succès de cette entreprise, et d'un autre côté la haine et la jalousie de Mourâd, alors gouverneur du Caboul, contre son frère Aureng-Zeb, firent naître tant d'entraves, causèrent tant de lenteurs, que ce ne fut qu'après plus de deux ans que le siége de Kandahar put être repris. Aureng-Zeb était autorisé par l'empereur à prendre les troupes du Caboul. Mourâd opposait son titre de soubah, qui lui don-

nait, avec le gouvernement de la province, la disposition pleine et entière des forces militaires. Il fallut écrire à l'empereur. Mourâd reçut l'ordre de partir pour le Malava; mais avant d'obéir, il pilla et vida tous les magasins, afin que son frère manquât des provisions sur lesquelles il avait compté. Le siége fut malheureux. L'artillerie d'Aureng-Zeb était mauvaise, et ses canonniers plus mauvais encore. Depuis deux mois on battait les remparts de la ville, et ils n'offraient pas encore la moindre apparence d'une brèche; l'armée, découragée en voyant que ses fatigues et ses travaux ne produisaient aucun résultat, faisait entendre des plaintes et des murmures. L'empereur, qui craignit que le mécontentement n'amenât le désordre, envoya l'ordre exprès d'abandonner Kandahar, et pour épargner à son fils l'humiliation de se montrer dans Agra privé de lauriers et de gloire, il le nomma pour la seconde fois au gouvernement du Dékhan.

Le prince Dara, dont l'aversion pour ses frères, surtout pour Aureng-Zeb, allait toujours croissant, avait pour ainsi dire aidé les Persans de tous ses vœux; il aimait mieux deux batailles perdues pour l'empire qu'une victoire remportée par Aureng-Zeb. Ce dernier s'était fait beaucoup d'amis par sa conduite sage et réservée, sa modération apparente, sa bienveillance pour les

soldats; mais l'œil pénétrant du jaloux Dara savait lire au fond de son cœur, et percer le voile d'hypocrisie dont il couvrait son ambition. Schah-Jéhan ne s'y méprenait pas non plus; mais comme il avait toujours trouvé dans Aureng-Zeb la soumission la plus prompte et la résignation la plus entière à ses volontés, il n'avait point de motif pour le traiter plus mal que ses autres enfans, et il résistait aux représentations de Dara de même qu'à ses instances pour l'éloigner de toute participation au pouvoir. Quant à Soujâh, Dara le craignait peu; ami du plaisir, Soujâh était peu capable de se former un parti; Mourâd y serait parvenu plus facilement, s'il avait eu autant de jugement et de prudence que de valeur et d'activité; mais Aureng-Zeb, joignant à une grande bravoure un esprit juste et réfléchi, un caractère ferme et l'expérience acquise avant l'âge par la force de l'observation, était un rival d'autant plus dangereux que, s'il marchait vers un but, c'était avec une constance que rien ne lassait, moyen presque sûr pour l'atteindre en triomphant des obstacles. Dara lui enviait surtout sa réputation militaire; il crut que la fortune lui envoyait l'occasion de l'éclipser et lui réservait des trophées là où ceux d'Aureng-Zeb s'étaient flétris; il demanda une armée à son père et prit la route du Kandahar: il n'y

trouva que des revers. Il est permis de croire qu'en apprenant cette nouvelle Aureng-Zeb s'en réjouit au fond de son cœur; mais, dissimulant sa pensée, il eut l'air de vouloir justifier son frère en rejetant le mauvais succès sur la force extrême de ces remparts contre lesquels ses propres efforts s'étaient deux fois dirigés sans succès. Ces expressions d'Aureng-Zeb rapportées à Dara ajoutèrent le dépit à la honte d'avoir succombé.

An 1652. De l'hég. 1062. Cependant l'empereur prévoyait que de sanglantes querelles allaient naître sur son tombeau; et desirant sincèrement épargner à son peuple la guerre civile et ses misères, il convoqua dans Agra ses principaux officiers, leur présenta Dara comme son successeur, et les obligea de lui jurer obéissance et fidélité. Il alla même plus loin: afin d'accoutumer de bonne heure les autres princes à voir dans leur frère aîné leur souverain légitime, aussitôt après la cérémonie de l'acceptation et de la proclamation, il déposa aux mains de son fils une grande partie de l'autorité. Ces faveurs extraordinaires excitèrent les plaintes de Soujâh et de Mourâd; Aureng-Zeb concentra dans son cœur ses ressentimens et sa haine.

La promotion d'Émir-Jemla au rang d'omrah, événement qui paraît peu important en lui-même et qui produisit dans la suite des révolu-

tions bien étranges, eut lieu vers la fin de la même année. Né dans un village voisin d'Ispahan de parens pauvres et obscurs, mais doué d'une ame peu commune, Jemla parvint à force de travail et d'étude à se procurer quelques connaissances qui le firent entrer dans la carrière du commerce. Il partit pour Golconde en qualité de commis d'un marchand de pierreries. Ayant amassé un peu de bien, il entreprit le commerce pour son propre compte, et la fortune lui souriant, il acquit de grandes richesses. Il s'établit à Tellingana, et eut la faveur de Couttoub (1), roi de cette contrée; au bout de quelque temps il obtint un rang élevé dans l'armée. Il fut chargé d'une expédition dans le Carnatic. La guerre dura six ans; elle se termina par la conquête de ce riche pays. Il ne reçut pas de Couttoub les récompenses qu'il en attendait; mécontent de ce prince, il alla offrir ses services à Aureng-Zeb qui gouvernait alors le Dékhan. Ce prince, qui se connaissait en hommes, devina tout ce que valait Émir-Jemla, et après s'être convaincu par

(1) Couttoub était le nom générique des souverains de Tellingana, comme celui d'*Adil* l'était pour les princes de Bedjapour. Le royaume de Tellingana comprenait alors une grande partie de l'ancien pays de Golconde.

diverses épreuves qu'il avait porté de son caractère un jugement exact, il le retint près de lui et le combla de faveurs. Ce fut sur sa recommandation que Schah-Jéhan le créa omrah de l'empire.

An 1656. De l'hég. 1066. Mais tandis que Jemla recevait des graces de l'empereur des Mogols, Couttoub le faisait déclarer à Tellingana traître et rebelle à son prince, confisquait ses biens et jetait son fils dans une prison. Aureng-Zeb lui promit de le venger et de lui rendre sa famille. Il fallait pour cela porter la guerre à Golconde, et pour une telle entreprise Aureng-Zeb eut besoin du consentement de son père et d'un renfort de troupes. Ce fut Jemla lui-même qu'il chargea de ses lettres pour l'empereur. Le prince y parlait du refus de Couttoub de payer le tribut (1) comme d'un dangereux exemple pour les rois voisins qui, déjà tous, mettaient à s'acquitter beaucoup de négligence. Il faisait sentir la nécessité de sévir promptement contre Couttoub afin de contenir et d'intimider les autres, et il appuyait ses

(1) Ce prince, de même que celui du Bedjapour, s'était rendu tributaire pour conserver sa couronne, d'abord en 1633, ensuite en 1637, époque où Schah-Jéhan envahit le Dékhan avec douze armées.

remontrances d'un argument qui ne manquait jamais son effet sur l'avare Schah-Jéhan : Jemla était porteur d'un très-riche présent en diamans et en pierreries; aussi, malgré l'opposition de son fils aîné, l'empereur consentit aux désirs d'Aureng-Zeb. Toutefois ce dernier, pour ne pas augmenter la jalousie de son frère, s'abstint du commandement des troupes; il le remit à son fils aîné Mohammed, prince brave et audacieux, mais d'une obstination qui ne cédait ni à la raison ni à la force.

Couttoub n'était point préparé à la guerre. Quand Mohammed se présenta sur les frontières suivi de vingt mille chevaux, la frayeur le saisit, il lui envoya des parlementaires, il offrit de payer les arrérages du tribut, de se soumettre même à un tribut plus fort, il tenta par tous les moyens de détourner l'orage, et s'imaginant que l'emprisonnement du fils de Jemla était la cause unique de la guerre, il lui rendit la liberté et le renvoya chargé de présens. Mais Aureng-Zeb ne fut point satisfait; il prétendit que Couttoub retenait toute la fortune de Jemla, et il le somma de la restituer. Sur son refus, Mohammed continua sa marche et parut sous les murs d'Hydrabad. Couttoub n'opposa qu'une faible défense, sa capitale fut emportée d'assaut et livrée au pillage et aux flammes. Couttoub s'enfuit à Gol-

conde, il y fut poursuivi. Battu complétement dans une sortie, il ne put pas même trouver une retraite derrière les remparts de cette ville si fameuse par ses diamans; les vainqueurs y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Là, le combat se renouvela et devint plus terrible. Alors on vit dans les murs de Golconde tout ce que le désespoir d'un côté, l'audace de l'autre, une juste défense et la soif du pillage, l'amour du sol natal et le désir du triomphe peuvent faire exécuter à des hommes armés les uns contre les autres. Pendant long-temps la victoire se tint indécise. Mais enfin, quand des ruisseaux de sang coulèrent dans les rues, quand la flamme dévorante commença de se montrer au faîte des édifices, quand les habitans n'eurent pour dernier retranchement que les monceaux de morts tombés sous le fer des Mogols, Couttoub vint se jeter aux pieds de Mohammed et le conjura de faire cesser l'horrible massacre. Mais l'ardent Mohammed avait juré de détruire Golconde, le sang continuait de couler. Alors la jeune et belle Rizia, fille de Couttoub, tremblant pour les jours de son père, ne craignant rien pour les siens, se précipite éperdue au milieu des soldats; elle place son sein entre le sein de Couttoub et l'épée de Mohammed. Celui-ci, vaincu à son tour, sent toutes ses fureurs s'éteindre, il reste immobile devant

Rizia, il la contemple avec ravissement, il baisse devant elle son redoutable glaive, et les Golcondois sont sauvés.

Couttoub obtint la paix et la restitution de ses états, mais il ne continua de les posséder qu'à titre de vassal. Mohammed devint son gendre et reçut avec la main de Rizia des sommes considérables en or et en pierreries. Aureng-Zeb le reçut comme Schah-Jéhan l'avait reçu lui-même après sa première victoire, et il envoya de l'affaire un récit pompeux qui charma le vieil empereur. Émir-Jemla fut encore porteur des dépêches. Schah-Jéhan l'accueillit avec la plus grande bienveillance; et soit que Jemla par ses manières douces et adroites eût gagné la confiance de l'empereur, soit que l'empereur fût convaincu de son mérite réel, il l'éleva au viziriat en remplacement de Sadoulla décédé depuis peu. Ce fut, il est vrai, contre l'opposition formelle du prince Dara, qui haïssait Jemla par la seule raison que c'était l'ami de son frère Aureng-Zeb; mais un présent dont la valeur montait à deux millions avait éloquemment plaidé pour Jemla. Mohammed reçut pareillement divers titres d'honneur.

Durant la guerre de Golconde Adil, roi de Bedjapour, était mort, et son fils avait été proclamé. Comme ce prince était tributaire de l'empire, Schah-Jéhan prétendit qu'on n'avait pu disposer

An 1657. De l'hég. 1067.

de sa succession sans le consentement et l'intervention du suzerain. De telles prétentions n'avaient aucun fondement, mais on voulait un prétexte pour commencer les hostilités depuis longtemps méditées contre le Bedjapour; celui-là eût été moins plausible qu'on l'aurait de même saisi. Le nouveau vizir partit avec une armée pour détrôner le fils d'Adil; à Bourhanpour il fut joint par Aureng-Zeb qui, peut-être pour l'éprouver, déclara qu'il n'aurait à l'armée que la seconde place, la première étant due au ministre ou représentant de son père. Émir-Jemla, qui lui devait sa fortune et qui au fond lui était sincèrement attaché, garda le titre de général en chef qu'il ne pouvait répudier parce qu'il le tenait de l'empereur et de sa propre charge, mais il laissa au prince le commandement réel et la direction de la guerre.

La ville de Bider passait pour imprenable; au bout d'un mois de siége une brèche fut pratiquée, et l'explosion d'une mine ayant communiqué le feu au magasin à poudre de la place, une partie de la garnison périt ensevelie sous les ruines de cet édifice. Les Mogols choisirent ce moment pour monter à l'assaut : Bider succomba. Toutes les richesses d'Adil s'y trouvaient entassées; le butin fut immense. Après la chute de Bider, Aureng-Zeb devait peu s'attendre à trouver

de la résistance dans les autres villes; et celle de Callian se rendit en effet presque aussitôt qu'elle eut été investie. Mais le fort de Kilbourga ne suivit pas cet exemple; il fallut l'assiéger dans les formes. La garnison, qui était nombreuse, tenta diverses sorties; elle fut toujours repoussée avec perte, et lorsqu'elle se fut ainsi épuisée en efforts inutiles elle ne put soutenir un assaut. Le jeune Adil qui s'y trouvait implora la pitié du vainqueur; moins favorisé que Couttoub, il n'obtint la fin de la guerre qu'en se soumettant à payer d'énormes contributions, et à recevoir dans ses forts garnison mogole. Aureng-Zeb changea le nom de Bider en celui de Zifferabad (ville de la victoire).

Après le retour de l'armée à Bourhanpour, on reçut la nouvelle de la maladie de l'empereur; le message portait en même temps l'ordre pour le vizir de se rendre à la cour sans délai; mais avant de se séparer, Aureng-Zeb et Jemla concertèrent pour l'avenir leur plan de conduite. Ce dernier, dévoué au prince par reconnaissance et par inclination, voulait faire passer sur sa tête la couronne que le titre de premier-né semblait assurer à Dara; mais Dara, soutenu par sa sœur Jéhanara et par son propre ascendant sur l'esprit de son père, avait plus qu'un simple droit d'aînesse, et l'on prévoyait des ob-

stacles difficiles à vaincre. Aureng-Zeb sentait qu'en ce moment surtout où la santé de l'empereur était attaquée par un mal qui pouvait d'un jour à l'autre devenir plus grave, Dara était à ménager, parce que sous le nom de son père il exercerait l'autorité impériale; il fallait surtout éviter d'exciter sa jalousie sombre et active par une conduite ambitieuse qui montrerait un rival. C'était pour dissiper tous ses soupçons que depuis quelque temps, couvert de vêtemens simples, même grossiers, menant une vie austère et frugale, s'interdisant toutes les jouissances, s'entourant de fakirs et de docteurs, il avait l'air d'aspirer à la perfection religieuse plutôt qu'aux grandeurs de la terre. Les guerres diverses où il était toujours engagé n'avaient rien de contraire à l'esprit de l'islamisme, car ses ennemis n'étaient que des idolâtres ou des musulmans schismatiques de la secte d'Ali. Toutefois quoiqu'il vécut avec la rigidité d'un ermite, il ne put jamais réussir à tromper son père ni son frère aîné; mais ses peines ne furent point perdues : il s'était fait un parti puissant dans la nation ou du moins dans cette partie de la nation qui tenait aux principes et à la morale du koran; au lieu que Dara, très-indifférent en matière de religion, passait généralement pour un impie et s'attirait ainsi l'inimitié des musulmans zélés.

La maladie de l'empereur avait été d'abord jugée mortelle : c'était une espèce de paralysie générale, fruit de ses excès en tout genre. Cependant, à force de soins et de remèdes sagement administrés, le mal perdit peu à peu de sa violence et finit par se dissiper; mais la convalescence fut longue et laborieuse; Schah-Jéhan ne recouvra même qu'imparfaitement ses facultés mentales. Durant tout le temps de la maladie, Dara avait tenu les rênes du gouvernement; une commission antérieure lui donnait ce droit exorbitant, et portait l'injonction expresse pour tous les officiers de l'empire de lui obéir aveuglément comme si les ordres qu'il donnerait étaient émanés directement du trône. Dara n'en avait point fait usage de peur d'alarmer ses frères, mais quand la maladie de l'empereur s'était déclarée, il s'était hâté de s'en prévaloir. Tous les partisans, tous les amis d'Aureng-Zeb et de Mourâd avaient été dépouillés de leurs charges, bannis ou emprisonnés. Le vizir Jemla avait été le premier destitué. Quand l'empereur fut revenu à la santé ou que du moins il eut repris sa connaissance, il témoigna quelque déplaisir du renvoi de Jemla qu'il estimait; il n'osa pas toutefois le réintégrer dans sa charge de peur de contrarier son fils, dont il confirma les pouvoirs.

Au 1658. De l'hég. 1068.

Cependant des bruits étranges circulaient dans l'empire. Comme Schah-Jéhan ne se montrait plus en public et que tout se faisait au nom de Dara, les uns disaient que l'empereur était mort, d'autres que son fils ne l'avait transporté malade de Délhy dans Agra que pour pouvoir le retenir plus facilement prisonnier; d'autres encore allaient plus loin, et ils accusaient le prince d'avoir empoisonné son père. Ces opinions diverses, d'abord exprimées sous la forme du doute, avaient pris peu à peu de la consistance, et elles étaient secrètement appuyées par les trois princes exclus du trône, parce qu'en faisant naître le mécontentement parmi le peuple elles favorisaient leurs propres prétentions; car tous trois voulaient succéder à l'empire : Soujâh par orgueil, Aureng-Zeb par un sentiment d'ambition qui s'exallait par la contrainte même qu'il s'était imposée, Mourâd parce qu'il lui semblait que le sceptre devait être l'apanage de la valeur et appartenir au plus courageux. Comme il n'existait point de système régulier de succession dans la famille impériale, chacun des enfans pouvait se croire appelé au trône; aussi dès leur plus tendre jeunesse les quatre fils de Schah-Jéhan s'étaient accoutumés à penser qu'ils recueilleraient un jour son brillant héritage. La conduite que leur père

avait tenu envers eux avait contribué à faire germer cette idée; il s'était plu à développer leurs qualités naissantes, à leur fournir les occasions de déployer le courage, la science militaire ou les autres vertus dont ils étaient doués; il leur avait donné des commandemens d'armée ou des soubahbies.

Ainsi tous avaient ou croyaient avoir les mêmes droits à la dignité impériale après la mort de leur père, événement qu'ils n'attendaient pas sans anxiété, parce qu'ils savaient d'avance, que le choc de leurs prétentions produirait le désordre, et d'après la haine qui les divisait, ils prévoyaient que l'un d'eux n'arriverait au trône que sur les corps sanglans de ses frères. Ce fut dans ces dispositions d'esprit et de cœur que les trouva la nouvelle de la maladie. On sent qu'aussitôt chacun d'eux prit dans son gouvernement tous les moyens de soutenir son droit par les armes. La nation allait se trouver elle-même engagée dans la lutte cruelle qui se préparait, car les princes n'avaient pas seulement des partisans et des amis parmi les soldats soumis à leur commandement; ils en avaient encore parmi les citoyens de toutes les classes, musulmans ou Hindous. C'est aussi par ces craintes vagues d'un avenir orageux après trente ans de calme et de prospérité, qu'on peut expliquer la douleur universelle que causa

la nouvelle du danger d'un prince qui n'était au fond ni estimé ni aimé; c'était moins dans les sujets un sentiment d'affection pour la personne du souverain qu'un sentiment de bienveillance et d'intérêt pour eux-mêmes. Quant aux partis qui par attachement aux princes se montraient disposés à servir leur cause, ils désiraient le changement, mais ils auraient voulu que le changement s'opérât sans secousse, et l'on préjugeait au contraire que l'Inde tout entière allait devenir une arène immense qui se couvrirait bientôt de sang et de ruines; car tous les partis étaient également nombreux et puissans, tous également dévoués au chef qu'ils avaient choisi. Il faut convenir que chacun des princes rivaux avait des qualités propres à justifier ce dévouement.

Dara avait l'accès facile; son caractère était franc et ouvert, son imagination prompte, son esprit orné par l'étude; il ne manquait ni d'activité ni de bravoure personnelle, ni de constance dans la mauvaise fortune; mais il gâtait ces avantages par la présomption et la ténacité à ses propres opinions; il voulait une obéissance aveugle et passive; la contradiction l'irritait. Toutefois ces défauts n'étaient aperçus que par ceux qui l'approchaient de près : le peuple ne voyait guère en lui que ses inclinations douces, son humanité, sa piété filiale, et surtout son amour

pour la science, vertu qui plaît toujours dans un prince parce qu'elle promet un règne paisible.

Soujâh paraissait moins ouvert que son frère, et bien qu'il haït le mensonge et la fausseté, il ne disait pas toujours tout ce qu'il pensait. Plus prudent ou plus réservé que Dara, il ne croyait pas que la confiance d'un prince envers ses amis dût aller jusqu'à leur découvrir toutes ses pensées. En revanche il était avec eux juste et généreux; il les consultait et prenait leur avis, quoiqu'au fond il ne fît jamais que ce qu'il voulait faire; mais cette déférence apparente qu'il leur montrait flattait leur amour-propre et leur faisait presque oublier qu'ils n'avaient pas été du même sentiment. Riche de tous les dons extérieurs, il aimait beaucoup le faste, le luxe et le plaisir; mais il traitait le peuple avec bonté, et protégeait les arts et le commerce; on peut lui reprocher que trop indulgent envers les soldats, il souffrait qu'ils s'amollissent dans l'oisiveté, et que l'oubli de la discipline les accoutumât à l'insubordination.

J'ai déjà parlé d'Aureng-Zeb. Comme il se trouvait assez mal partagé sous les rapports extérieurs, qu'il avait une physionomie commune, la taille peu avantageuse et sans grace, des traits presque repoussans, il avait senti de bonne heure qu'il

devait réparer les torts de la nature en montrant de plus grands talens ou de plus grandes vertus; et comme d'autre part il possédait au plus haut degré l'art de dissimuler et de se contrefaire, il fit tourner à son avantage son air sombre et mélancolique : on le prit pour le résultat de ses veilles studieuses et pour la marque du génie et de la profondeur. Aussi aspira-t-il toujours à passer pour le plus grand politique de son siècle, et quoiqu'il fût doué d'une indomptable bravoure, il fit réellement plus de mal à ses ennemis par les embûches qu'il leur tendit que par son épée. Quant à la religion dont il parut constamment le plus zélé défenseur, on peut croire qu'elle ne fut pour lui qu'un manteau commode dont il couvrit aux yeux du vulgaire les coupables désirs de son cœur.

Mourâd, le plus jeune des enfans de Schah-Jéhan, était vif, léger, plein de feu, courant gaiement du harem aux combats, retournant de même du champ de bataille à ses plaisirs, adroit à tous les exercices, d'une bravoure à l'épreuve, mais d'un naturel indiscret et volage, dédaignant les conseils de la politique et de la prudence, ne voulant rien tenir que de l'épée qu'il désignait comme l'arbitre suprême des querelles des rois. Ce caractère devait l'entraîner à bien des fautes, et l'adroit Aureng-Zeb sut en profiter.

Soujâh fut le premier à se mettre en campagne. Les bruits qui circulaient sur la santé de l'empereur et sur l'état de ses facultés morales, bruits qu'on accréditait en affectant d'y croire, servirent de prétexte à l'ambition de ce prince, ou pour mieux dire à sa révolte, car il savait bien que son père était en pleine convalescence; mais il alléguait ses propres dangers : les intentions de Dara, disait-il, étaient connues, ses premiers actes d'autorité annonçaient ce qu'on pouvait attendre de l'avenir; il s'agissait donc de combattre pour la liberté ou même pour la vie, et dans un manifeste qu'il publia il ne parla pas seulement des périls qui le menaçaient de la part de son frère, il peignit encore ce prince comme le meurtrier de son père. Dara ne tarda pas à être informé des armemens qui se faisaient dans le Bengale. Son fils Soliman se trouvait alors dans l'Allahabad où quelques troubles avaient éclaté; il lui envoya des renforts considérables et l'ordre d'aller à la rencontre de l'armée rebelle. L'empereur qui voulait épargner à ses peuples la guerre civile, désapprouva sans les rétracter les mesures que Dara venait de prendre; mais il enjoignit secrètement aux généraux qui devaient joindre Soliman de tout mettre en œuvre pour engager Soujâh à rentrer dans son gouvernement. Dans le même temps on apprit que l'armée du Guz-

zerat s'était soulevée et qu'elle avait proclamé Mourâd empereur. Cette nouvelle parvint en peu de jours au Bengale; elle remplit Soujâh d'émulation en lui faisant craindre d'arriver trop tard; il lui semblait que la querelle devait se terminer en faveur de celui qui, le premier, se montrerait dans Agra. Il pressa donc la marche de son armée. Arrivé sur les bords du Gange, il faisait ses dispositions pour jeter sur le fleuve un pont de bateaux, quand Soliman parut avec ses troupes sur la rive opposée. Ce prince impatient voulait traverser le Gange à la nage, mais une partie de l'armée refusa de le suivre. Alors remontant le fleuve avec ceux qui montrèrent plus d'obéissance, il parvint au bout de quelques heures à un lieu qu'on lui désigna comme offrant un passage facile à la cavalerie. Soliman profitant sans délai de cette découverte, gagna heureusement l'autre bord; de là il se dirigea vers le camp de Soujâh. Il y arriva au point du jour, trouva les ennemis plongés dans le sommeil, ordonna sur-le-champ l'attaque, fit un massacre horrible, et remporta la victoire la plus signalée. Soujâh n'eut que le temps de se jeter dans un canot et de s'abandonner au courant qui le porta jusqu'au fort de Monghir où il s'enferma.

Cependant Aureng-Zeb, croyant que son père était mort, commençait à lever des troupes pour

sa propre sûreté. Il s'occupait des constructions de sa ville nouvelle d'Aurengabad (1) lorsqu'il apprit la maladie de Schah Jéhan ; mais ensuite trois mois entiers s'écoulèrent sans qu'il reçût la moindre nouvelle ; c'est que Dara avait placé des gardes sur toutes les routes, sur toutes les avenues du Dékhan, et qu'il faisait arrêter non-seulement les lettres, mais encore les voyageurs. Ce long silence fit présumer à Aureng-Zeb que Schah-Jéhan n'était plus, et que son frère s'occupait de consolider son pouvoir. Des lettres de Mourâd, arrivées par la voie du Khandeish, fixèrent ses incertitudes. Mourâd lui parlait de l'usurpation de Dara, de ses desseins ennemis contre tous ses frères, et il lui proposait d'unir toutes leurs forces pour lui faire la guerre avec plus d'avantage. Aureng-Zeb accepta la proposition avec joie. Bien convaincu de la supériorité que ses talens lui donnaient sur Mourâd qui n'avait que de l'audace et du courage, il espérait que s'il pouvait détruire par les mains même de ce jeune imprudent le seul rival qu'il craignît, il trouverait aisément ensuite les moyens de supplanter Mourâd ou d'en triompher.

Au même temps Émir Jemla, l'ancien vizir, arrivait dans le Dékhan avec une armée consi-

(1) A peu de distance de Dowlatabad.

dérable. L'empereur qui voulait réparer l'injustice de Dara lui avait donné le commandement de plusieurs corps de troupes et l'avait chargé de réduire quelques forteresses qui tenaient encore au-delà de la Nerbouddha; mais pour s'assurer de sa fidélité, Dara avait retenu comme otages les enfans et la famille entière du nouveau général. Toutes ces précautions ne purent empêcher Aureng-Zeb d'avoir une entrevue secrète avec son ami. Il fut convenu que, dans une sortie que ferait Jemla pour reconnaître le pays, il tomberait dans une embuscade et qu'il serait fait prisonnier, ce qui suffirait pour mettre sa famille à l'abri du ressentiment de Dara. Ce projet fut si adroitement exécuté qu'il ne fit pas naître le plus léger soupçon. Quant à l'armée, se voyant menacée par celle d'Aureng-Zeb et n'ayant plus de général, elle passa presque en entier dans les rangs du prince; le reste se dispersa.

Aureng-Zeb ayant ainsi augmenté ses forces, partit pour Bourhanpour; il avait douze mille cavaliers d'élite. En même temps, il écrivit à son frère Mourâd en des termes propres à le flatter et à lui faire illusion. « Dara, disait Aureng-Zeb, est peu capable de supporter le poids d'une couronne, et son indifférence en matière de religion le rend odieux aux vrais musulmans. Soujâh est pire encore, car il est hérétique, infecté des er-

reurs d'Ali, et bien qu'il ait plus de talent que Dara il est moins digne encore de régner. Quant à moi, je me suis depuis long-temps consacré au service de Dieu, et je n'aspire qu'à posséder un jour une obscure retraite où je puisse finir mes jours dans la pénitence. Je manque d'ailleurs, je le sens, des qualités nécessaires à un souverain; ces qualités, je ne les vois qu'en vous, mon frère: c'est donc à vous que le trône appartient.» Mourâd, ambitieux, un peu vain et sans expérience, se laissa aisément séduire par un langage qui répondait si bien à ses propres vues, et il se hâta de quitter Amedabad afin d'opérer au plus tôt sa jonction avec Aureng-Zeb qui s'avançait vers Oujein.

Cette ville était alors occupée par un armée impériale forte de soixante-dix mille chevaux. Cette armée, envoyée par Dara, avait dans ses rangs un corps considérable de Radjepouts du Marwar; ils marchaient sous les ordres de Jessouind-Sing, qui en épousant la fille de Rajâh-Rana avait hérité de ses états et du titre de Maharadjah. Jessouind était en outre investi par Dara du commandement général des troupes, conjointement avec Cassim khan, officier d'un mérite éprouvé. Les deux frères offrirent la bataille au général de Dara, et malgré la supériorité du nombre qui semblait promettre la victoire aux impériaux,

Aureng-Zeb et Mourâd déployèrent tant de valeur et d'habileté que l'ennemi fut contraint de prendre la fuite après avoir éprouvé une perte considérable. Dix mille Radjepouts restèrent morts sur le champ de bataille. On prétend que les émissaires d'Aureng-Zeb, répandus dans le camp de Jessouind, avaient semé la mésintelligence entre les mogols et les Radjepouts; que les premiers combattirent à peine, et qu'ils laissèrent tomber sur les seconds tout l'effort des rebelles. Ceux-ci, après leur victoire, entrèrent en triomphe dans la ville d'Oujein.

Mourâd voulait en partir de suite pour marcher sur Agra; mais son frère lui fit sentir que trop de précipitation dans une occasion aussi importante pourrait les conduire à leur ruine. Il lui remontra que si Dara avait en effet usurpé la couronne, on pourrait aisément venir à bout de le vaincre; mais que si, comme on le disait, leur père avait repris l'exercice de l'autorité, ce serait se perdre que de persister dans une entreprise où leurs propres soldats les abandonneraient; qu'il fallait donc attendre des nouvelles positives d'Agra. Mourâd, pour qui les batailles et les dangers n'étaient qu'un jeu, ne se rendit pas sans peine aux sages avis d'Aureng-Zeb; d'un autre côté Dara, plein d'une aveugle rage en apprenant la victoire de ses frères, voulut venger

sur eux la défaite de son général. Il sortit d'Agra avec cent mille hommes de cavalerie et mille pièces de canon. Se croyant sûr de la victoire, il ne voulait en devoir l'honneur qu'à lui seul, et sa présomption fut le premier avantage qu'il laissa prendre sur lui.

L'empereur, que sa position plaçait entre deux écueils, avait voulu d'abord marcher en personne avec son armée; il comprenait que Dara vainqueur ne mettrait plus de bornes à ses prétentions et qu'il exigerait la cession de la couronne; mais Dara vaincu livrait la capitale et tout l'empire au pouvoir des rebelles. D'un autre côté, il savait que beaucoup de nobles avaient abandonné le parti de Dara; pour comble de mal, les meilleures troupes de l'empire, sous les ordres du jeune Soliman, étaient encore dans le Bengale; l'absence même de Soliman ajoutait aux dangers, car ce prince semblait né pour la guerre; encore à la fleur de ses ans, il joignait à la plus rare valeur le coup d'œil et l'habileté d'un vieux général. Dans ces circonstances, se montrer aux troupes c'était pour l'empereur le parti le plus sage, le seul même qui pût le sauver : les troupes, qui l'aimaient, n'auraient pas plus tôt vu flotter le pavillon impérial que de tous les côtés elles se seraient ralliées à son ombre tutélaire; les soldats du Dékhan et du Guzzerat auraient eux-mêmes

donné l'exemple. Mais Dara, jaloux d'une part de conserver dans sa plénitude le pouvoir qu'on lui avait confié, jaloux de l'autre de la gloire même de son fils Soliman, se jeta aux pieds de son père et le conjura de ne point exposer sa personne sacrée aux hasards des combats, lui jurant qu'il reviendrait déposer à ses pieds les dépouilles des rebelles, et qu'il lui amènerait leurs coupables chefs dans les chaînes. A ces instances pressantes il osa même mêler les menaces, et l'empereur se vit obligé de céder après avoir fait un dernier mais inutile effort pour engager du moins ce fils présomptueux à attendre l'arrivée de Soliman et de son armée.

Les princes confédérés que des amis vigilans instruisaient ponctuellement de tout ce qui se passait dans Agra, ne tardèrent pas à être informés de la marche de leur frère aîné, et ils quittèrent Ougein sur-le-champ pour aller à sa rencontre. Dara avait pris, sur les bords de la rivière de Chamboul, à une journée d'Agra, une position très-avantageuse. Quand les rebelles arrivèrent sur la rive opposée de cette rivière, ils ne virent que trop l'impossibité de forcer le passage. Un radjah du pays se rendit en secret auprès d'Aureng-Zeb, et lui offrit de guider son armée à travers les montagnes et de la conduire par des chemins détournés sous les murs même

d'Agra. Le prince saisit cette offre avec empressement, et laissant quelques troupes dans son camp sur le Chamboul pour tromper l'ennemi, il partit avec tout le reste, et par un long détour se porta vers la capitale qu'il comptait surprendre (1). Mais Dara fut averti à temps par ses espions; il décampa sur-le-champ, alla prendre position entre Agra et le lieu où les rebelles devaient déboucher des montagnes, et quoiqu'il eût été forcé d'abandonner la plus grande partie de son artillerie, il ne laissa pas de présenter aux rebelles un front formidable, hérissé de canons dont les affûts étaient liés ensemble par de fortes chaînes. Aureng-Zeb surpris, non effrayé, de se voir prévenu, fit aussitôt ses préparatifs pour la bataille devenue inévitable.

Dara s'était placé au centre de son armée; il avait donné le commandement de son aile gauche à Khan-Roustan, d'origine tartare et l'un des plus braves officiers de son temps; Schaista, fils d'Azaph, commandait l'aile droite. Aureng-Zeb de son côté mit son fils Mohammed à la tête de son aile gauche, opposa Mourâd à Dara, et se

(1) Un historien persan dit que ce fut Khan-Schaista, fils de l'ancien vizir Azaph-Jâh, lequel était dans l'armée de Dara, qui avertit Aureng-Zeb à qui l'amitié l'unissait.

réserva le soin difficile de résister à Roustan. Ce dernier jouissait d'une grande réputation méritée par de longs travaux ; il avait servi en Tartarie et en Perse, et s'était distingué en plus de cent combats; il avait d'ailleurs sous ses ordres un corps aguerri de Radjepouts, et les Radjepouts aux yeux des Mogols même passaient pour les meilleurs soldats de l'Inde. Le combat fut long et opiniâtre, et l'acharnement des troupes répondit à la haine qui remplissait le cœur de leurs chefs. Dara et Mourâd, Aureng-Zeb lui-même, firent des prodiges de valeur, et la fortune, long-temps indécise, sembla se plaire à favoriser alternativement les deux partis comme pour augmenter leur fureur. Dara et Mourâd coururent l'un et l'autre de grands dangers. Le premier eut son frère de lait tué à côté de lui sur son éléphant; une balle de mousquet traversa son turban. Le second, entraîné par la chute de l'*amari* (1), ne dut son salut qu'au fils d'Aureng-Zeb, Mohammed, qui combattait dans les environs et vint heureusement à son secours. A la fin la victoire se déclara de tous côtés en faveur des rebelles, et les impé-

(1) C'est le nom de l'espèce de tour que l'éléphant de guerre porte sur son dos, et dans laquelle se placent les combattans.

riaux s'enfuirent en désordre devant un ennemi bien inférieur en nombre, laissant le champ de bataille tout couvert de morts.

On attribue généralement la défaite de Dara à la faute qu'il fit de descendre de son éléphant pour monter à cheval. Ses soldats, dit-on, cessant de l'apercevoir dans son amari, crurent qu'il était mort et perdirent courage, ou plutôt ils pensèrent qu'une guerre qui ne se faisait que pour lui devait finir au moment où il périssait. Quant au motif pour lequel il voulut monter à cheval, les historiens du temps en parlent diversement. Les uns disent qu'au moment où son turban fut percé d'une balle, il changea de couleur; qu'alors le conducteur de son éléphant voulut faire rétrograder l'animal, mais que Dara s'y opposa fortement, ordonnant au contraire qu'il le conduisît au milieu de la plus forte mêlée; que le conducteur lui remontra qu'il restait à peine autour de lui mille soldats; que tout le reste était en fuite, et que le parti le plus sage était de monter à cheval pour courir après les fuyards et les ramener au combat; que Dara crut à cet avis, lui qui jamais n'avait tenu compte de l'opinion de personne, et que la perte de la bataille fut le résultat immédiat de son imprudente docilité. D'autres soutiennent que Dara, d'abord assez maltraité par la cavalerie ennemie, venait de

rallier ses troupes et les ramenait au combat; qu'en ce moment Schaista, fils d'Azaph, qui nourrissait contre ce prince d'anciens ressentimens., vint le trouver et lui dit que l'affaire était décidée, que les rebelles étaient en pleine déroute, et que pour les achever il fallait monter à cheval et les poursuivre sans leur donner de relâche : conseil artificieux que le bouillant Dara se hâta de suivre, sans se douter qu'il cachait une atroce perfidie (1).

Dara se présenta devant son père le front couvert de confusion. Schah-Jéhan ne lui fit point d'inutiles reproches; mais il lui conseilla de partir pour Délhy, où il prendrait tout l'argent du trésor pour lever de nouvelles troupes. Dara obéit, et trois jours après il entra dans Délhy n'ayant pour toute escorte que quatre ou cinq cents chevaux. Il ne trouva pas dans cette ville les ressources dont il se flattait; les caisses publiques étaient presque vides, et les banquiers, mesurant leur affection et leur dévouement sur la fortune du

(1) De ces deux versions la première paraît préférable. Schaista fut accusé de s'être tenu éloigné de la mêlée afin de ne point combattre; il ne le fut pas d'avoir donné un conseil pernicieux; il n'aurait pas pu l'être, soit parce que Dara n'était pas tenu de suivre ce conseil, soit parce que Schaista aurait pu le donner de bonne foi.

prince, refusèrent toute espèce d'emprunt; il fallut recourir aux vexations pour se procurer quelques sommes et des soldats.

Cependant Aureng-Zeb cherchait les moyens de tirer avantage de sa victoire. On ne pouvait plus feindre de croire à la mort de l'empereur, et prendre contre ce prince la voie impie des armes, c'était exposer les troupes à la désertion; il fallait éviter ce dangereux écueil. Aureng-Zeb eut recours à la dissimulation et à la ruse. Après avoir passé trois ou quatre jours sur le champ de bataille, les vainqueurs avaient pris la route d'Agra et en peu d'heures ils étaient arrivés à ses portes, mais ils n'osèrent pas y entrer; ils campèrent dans les environs. Ils auraient voulu, par l'apparence de la modération, tromper l'empereur sur la nature de leur conduite et l'endormir du moins dans une funeste sécurité. Aussi Aureng-Zeb se trouva-t-il dans un grand embarras quand il vit se fermer les portes de la citadelle où l'empereur s'était renfermé. Des négociations furent sur-le-champ entamées. La princesse Jéhanara fut envoyée par Schah-Jéhan au camp des rebelles. Elle fut assez mal reçue par Mourâd, qui connaissait ses sentimens exclusifs de préférence en faveur de Dara, et qui avait lui-même trop de franchise pour dissimuler ce qui se passait dans son cœur. Jéhanara indignée allait se retirer

quand l'adroit Aureng-Zeb se montrant devant elle l'emmena dans sa tente et la combla de tant de caresses et de démonstrations d'amitié, qu'elle s'en retourna bien persuadée qu'Aureng-Zeb ne désirait rien tant que de rentrer en grace avec son père. Il alla jusqu'à lui promettre que dans deux jours il irait se mettre aux pieds de Schah-Jéhan, afin de lui prouver sa soumission et sa piété filiale.

L'empereur se hâta d'écrire à Dara la nouvelle que sa fille lui apportait; mais sa lettre fut interceptée. Schaista-Khan qui à son amitié pour le prince rebelle joignait le vif ressentiment de la réception outrageuse que l'empereur lui avait faite après la perte de la bataille, Schaista saisit cette lettre et l'envoya sur-le-champ à Aureng-Zeb. L'empereur faisait part à son fils bien-aimé du dessein qu'il avait formé de faire arrêter Aureng-Zeb dès qu'il serait entré dans la citadelle, et même de le faire tuer s'il tentait de s'enfuir ou d'opposer quelque résistance. La découverte des dangers qui menaçaient ses jours dans le palais même de son père était peu propre à ramener Aureng-Zeb à l'obéissance; il continua de dissimuler; mais le jour pour l'entrevue étant arrivé, au lieu de se rendre au palais où il était attendu et où les dispositions pour s'assurer de sa personne étaient déjà prises, il envoya un émissaire avec une lettre

où, se confessant coupable et digne des plus grands supplices, il avait l'air de prévoir que sa personne pourrait bien ne pas être en sûreté; il demandait en conséquence à Schah-Jéhan de recevoir son fils Mohammed avec quelques cavaliers pour lui servir d'escorte et de défense. L'empereur, qui brûlait de tenir Aureng-Zeb en ses mains, accorda tout ce qu'on voulut. Mohammed fut admis dans l'intérieur du palais; ce fut pour ravir à son aïeul sa propre liberté. Quand Schah-Jéhan, impatient du retard d'Aureng-Zeb, se plaignit à son petit-fils de ce que son père n'arrivait pas, Mohammed, qui déjà s'était assuré de tous les postes, de toutes les avenues, ne répondit au vieillard que pour lui faire entendre que lui-même était prisonnier.

Schah-Jéhan, convaincu de la triste vérité, se livra d'abord à un accès de fureur où les injures et les imprécations ne furent point ménagées. Quand son imagination fut un peu calmée et que la colère eut fait place à la réflexion, Schah-Jéhan envoya chercher Mohammed, et les larmes aux yeux il lui jura par le koran qu'il l'élèverait à l'empire, s'il consentait à lui rendre la liberté. Mohammed parut d'abord ébranlé par cette offre brillante; il était plein d'ambition, et la tendresse filiale n'était pas sa vertu; mais, soit qu'il doutât de la sincérité de l'empereur ou

même de la possibilité de remplir une telle promesse, soit qu'il redoutât les vengeances de son père, il s'inclina devant l'empereur d'un air agité, après quoi il sortit sans proférer un seul mot. Deux jours se passèrent de la part de Schah-Jéhan à renouveler mais en vain les mêmes tentatives; le soir du second jour, il fut obligé de remettre toutes les clefs des portes de la citadelle, et l'heureux Aureng-Zeb vit s'avancer à grands pas le moment où il pourrait ceindre son front du bandeau impérial.

Mais tandis qu'il enivrait son ame de la douce espérance du pouvoir suprême, il continuait d'entourer Mourâd d'artifices et de déceptions. Dès que son fils Mohammed l'eut eu informé du succès qu'il avait obtenu, il s'était rendu auprès de son frère, lui avait rendu compte de tout, et poussant la dissimulation jusqu'au bout, il s'était prosterné devant lui en le saluant du nom d'empereur. Se croyant maître de l'empire: « Demandez-moi, lui dit Mourâd, des récompenses : vous les obtiendrez toutes. » — « Pour moi, des récompenses! répliqua l'hypocrite Aureng-Zeb; que faut-il à celui qui n'aspire qu'à servir Dieu? votre agrément aujourd'hui pour accomplir mon pélerinage à la Mecque, à mon retour un coin de terre où je puisse finir ma vie sans trouble: voilà tout ce que votre frère attend de vous. »

Mourâd eut l'air de vouloir le détourner d'un dessein que dans le fond du cœur il brûlait de le voir exécuter; mais plus Mourâd insistait, plus Aureng-Zeb se montrait décidé, et aussitôt après cet entretien, il commença de faire avec beaucoup d'apparat les préparatifs du voyage.

Cependant on apprit dans Agra, où les deux princes s'étaient établis, que Dara parvenu à faire des levées considérables se disposait à de nouveaux efforts pour rétablir ses affaires; Aureng-Zeb conseilla à son frère de se mettre de suite à la tête de l'armée et de marcher contre Dara de qui les troupes peu aguerries se disperseraient vraisemblablement dès le premier choc. Mourâd, dont les inclinations guerrières cherchaient avidement toutes les occasions de s'exercer, donna sans hésiter l'ordre du départ; mais il n'avait point d'argent, et ses soldats, qui depuis deux mois ne recevaient pas de pain, firent entendre des murmures et des menaces. Mourâd alarmé voulut tenter la voie des emprunts; les banquiers d'Agra firent comme ceux de Délhy; le prince allait recourir à la voie dangereuse des spoliations; Aureng-Zeb, qui par sa prévoyance avait amassé d'immenses trésors, lui offrit *sur ses propres biens* de lui avancer les fonds nécessaires. Mourâd accepta; mais cette

conduite valut à Aureng-Zeb l'affection des soldats de son frère.

Trop prudent pour confier à l'inexpérience de Mourâd le succès d'une expédition aussi importante, Aureng-Zeb suspendit son départ pour la Mecque sous divers prétextes; il demanda qu'il lui fût permis de servir encore une fois son empereur, et les deux princes partirent d'Agra pour marcher sur Délhy, Aureng-Zeb à la tête d'une division, Mourâd avec le gros de l'armée. Les amis de ce dernier, qui depuis long-temps épiaient les démarches d'Aureng-Zeb afin d'en pénétrer les motifs, crurent avoir lu enfin dans son cœur, et ils firent si bien partager à Mourâd leurs soupçons que Mourâd conspira contre la vie de son frère. Arrivé à Mouttra le premier, il y attendit Aureng-Zeb; dès que celui-ci fut arrivé, Mourâd l'invita à un banquet qu'il avait préparé. Aureng-Zeb avait été averti des machinations qui se faisaient contre lui, toutefois ne pouvant croire Mourâd capable d'en venir ouvertement à une extrémité de ce genre, il accepta l'invitation; mais ayant cru voir des apprêts de sinistre augure, il prétexta si naturellement une indisposition subite, qu'il réussit à échapper du danger en se retirant. Mourâd resta convaincu que l'indisposition avait été réelle; Aureng-Zeb feignit à son tour d'être vrai-

ment malade et surtout de n'avoir rien soupçonné des projets ennemis de Mourâd.

Au bout de trois jours, se disant rétabli, il alla rendre ses devoirs à l'*empereur* comme de coutume, et il parla sans affectation de quelques jeunes filles très-belles qu'on lui avait envoyées pour son harem; non-seulement il se montrait pour elles très-indifférent, au moment surtout où il s'agissait d'un saint pélerinage, mais il fit encore entrevoir qu'il s'en trouvait assez embarrassé. A cette nouvelle l'imprudent Mourâd prit feu, et quand Aureng-Zeb l'invita pour le lendemain à venir à son pavillon qui renfermait ces terrestres houris, il ne fit qu'aller au-devant de ses vœux. Mourâd attendit avec la plus grande impatience ce jour qui devait être le dernier de sa liberté et de son règne imaginaire. Dès qu'il fut arrivé, reçu comme il s'y attendait par des femmes charmantes, il se laissa conduire dans l'intérieur du pavillon. Là tous les plaisirs l'accueillirent, et bientôt, vaincu par les enchantemens qui se pressèrent autour de lui, soumis à l'effet inévitable des liqueurs enivrantes qu'on lui versa, il s'endormit dans les bras d'une de ces voluptueuses sirènes. A peine fut-il plongé dans le sommeil que les ordres d'Aureng-Zeb, confiés à des mains sûres, s'exécutèrent. Mourâd, dépouillé de ses armes, fut chargé de liens. Il se

réveilla en sursaut, appelant ses gardes et demandant son épée. Mais tous ses gardes, partageant son ivresse, étaient hors d'état de le secourir; il n'y avait autour de lui que des ennemis. En ce moment la voix d'Aureng-Zeb se fit entendre. « La soumission ou la mort : qu'il choisisse! » L'infortuné Mourâd ne répondit rien, et il cessa de lutter contre les chaînes qui opprimaient ses membres (1).

Dès que l'aurore parut, Mourâd et Schabâs

---

(1) Bernier et d'autres écrivains varient sur quelques circonstances. Ils disent que lorsque Mourâd eut été mis dans un état complet d'ivresse, Aureng-Zeb l'exposa dans cet état aux yeux des principaux officiers de l'armée en s'écriant : que Mourâd avait transgressé la loi du prophète et qu'il était indigne du trône ; que ses propres amis disposés d'avance au rôle qu'ils devaient jouer, l'avaient aussitôt proclamé lui-même empereur de l'Inde, et que l'armée après quelques momens d'hésitation se laissa entraîner par l'exemple. Il est contre toute vraisemblance que le rusé Aureng-Zeb eût voulu soumettre à des chances aussi incertaines le succès d'un projet auquel il travaillait depuis si long-temps. La vue d'un empereur *ivre* était dans l'Inde une chose trop ordinaire pour que les soldats de Mourâd l'eussent abandonné par cette raison seule. Les manœuvres secrètes d'Aureng-Zeb, les promesses, l'argent répandu à propos, l'enlèvement subit de Mourâd et de ses principaux officiers, tels furent les moyens les plus sûrs qu'Aureng-Zeb dut mettre en usage.

son principal ministre furent placés sur un éléphant dans un amari fermé, et on les conduisit sous escorte au château d'Agra. Cet événement ne produisit dans l'armée qu'une sensation médiocre, et les précautions qu'Aureng-Zeb avait prises pour prévenir les effets du mécontentement furent presque inutiles. La bravoure de Mourâd lui avait fait des partisans, mais les qualités de son esprit lui en faisaient conserver peu. Ceux même qui avaient le plus de part à sa faveur ou à ses bienfaits ne supportaient pas sans impatience les écarts de son orgueilleuse vanité, tandis qu'Aureng-Zeb, imitant toutes les vertus qu'il n'avait pas mais dont il sentait l'utilité, doux, affable, communicatif, généreux, ne perdait pas une seule occasion d'augmenter son parti.

Mourâd avait confié à Schaista-Khan le gouvernement d'Agra; Aureng-Zeb savaitbien qu'il pouvait compter sur le dévouement de cet officier; il crut toutefois nécessaire d'envoyer à la capitale son fils Mohammed avec quelques troupes; la crainte ou la possibilité d'un mouvement de la populace en faveur de Mourâd motiva suffisamment cette précaution. Après avoir pris toutes les autres mesures que les circonstances paraissaient exiger, Aureng-Zeb se montra disposé à poursuivre Dara qui, à la nouvelle des derniers événemens, s'était retiré du côté de Lahore. Alors

Aureng-Zeb se contenta de faire marcher une division de l'armée sous les ordres de Ziffer-Jung, qu'il venait d'élever au rang d'omrah de première classe et de Khan-Jéhan; mais cette guerre qu'il avait regardée comme devant se terminer en très-peu de jours devint, en se prolongeant, assez sérieuse pour qu'il se déterminât à marcher en personne contre son rival; la nation se divisait en deux partis fortement prononcés, ce qui pouvait amener une lutte longue et cruelle. Jusque là, depuis l'emprisonnement de son frère, il avait exercé l'autorité impériale sans prendre le nom d'empereur; mais ces ménagemens qu'il avait cru devoir garder encore pour accoutumer le peuple au changement qui s'allait faire dans sa personne et surtout dans la vocation qu'il avait tant de fois annoncée, commençaient de produire un effet dangereux qu'il était urgent de faire cesser. En le voyant s'abstenir du titre d'empereur, le peuple imaginait qu'il regardait la couronne comme un bien qu'il ne pouvait posséder que par une usurpation. Il résolut donc de monter sur le trône sans plus tarder, mais ses amis lui sauvèrent la petite honte d'une sorte de rétractation, et il eut seulement l'air de céder à leurs instances et de sacrifier au bien de l'état son amour pour le calme et pour la retraite.

La cérémonie du couronnement eut lieu dans

les rians jardins d'Azabad, près de Délhy. Elle se fit avec peu de pompe; Aureng-Zeb voulut lui donner un air d'austérité qui s'accordât avec ses opinions religieuses, dont il avait toujours fait ostentation; mais on peut penser que le mauvais état de ses finances dans ce moment ne contribua pas peu à lui faire adopter le mode le plus économique. Il prit, suivant l'usage des princes de sa famille, le titre de Alloumghire (conquérant du monde); il était dans la quarantième année de son âge (1)..

Le vieil empereur, averti par les nombreuses salves d'artillerie qui retentissaient dans Agra que quelque événement remarquable était arrivé, fit demander la cause de ce bruit par sa fille Jéhanara, la seule personne qui ne l'avait pas abandonné dans son infortune. Celle-ci rentra quelque temps après tout éplorée et lui annonça l'usurpation d'Aureng-Zeb; il en reçut la nouvelle avec plus d'indignation que de douleur, et quand Mohammed envoyé par son père voulut se présenter devant lui, il refusa de le recevoir en di-

(1) L'avénement d'Aureng-Zeb est, suivant les auteurs persans, du 2 août 1658. Fraser dans ses rectifications assigne la date du 26 juillet; mais l'arrestation de Mourâd était seulement du 6 juillet, ce qui semble laisser entre les deux événemens trop peu d'intervalle.

sant : « Plus d'une fois un fils a détrôné l'auteur de ses jours; il était réservé sans doute à Aureng-Zeb d'ajouter l'insulte à l'injustice. »

Après avoir passé trente ans sur le trône avec bonheur mais avec plus d'éclat que de véritable gloire, il s'en voyait chassé par son fils auquel il avait donné malheureusement l'exemple de la révolte. Schah-Jéhan avait sacrifié à sa sûreté ses neveux et ses frères; Aureng-Zeb l'imitait encore en jetant Mourâd dans les fers et en poursuivant Dara sans relâche : tous ces rapprochemens, tous ces souvenirs rendaient sans doute l'adversité plus amère; Schah-Jéhan résolut néanmoins de la supporter avec courage, et de se montrer ainsi plus digne du diadême au moment où une main sacrilége l'arrachait de son front; il était alors âgé de soixante-sept ans.

L'Inde avait joui sous ce prince de repos et de prospérité. On le devait à son zèle pour la justice et à la protection constante qu'il accorda aux arts, au commerce et à l'agriculture. Son début dans la carrière de l'ambition avait été marqué par des crimes; mais aussitôt après son avénement à l'empire il parut entièrement changé, et les craintes qu'il avait inspirées par les excès de sa jeunesse furent remplacées à cette époque par des espérances de bonheur qui ne se démentirent pas. S'occupant sans relâche de l'administration

de son vaste empire, descendant aux plus minces détails, se dérobant plus d'une fois aux plaisirs qu'il aimait pour se livrer aux affaires, pesant dans la même balance les intérêts de ses premiers omrahs et ceux de ses derniers sujets, portant dans ses décisions le mérite si rare dans un despote de l'impartialité, il fut constamment regardé comme un prince juste; et bien qu'il ne cherchât point comme Jéhanghire à se procurer de la popularité par des moyens peu dignes du trône, la nation ne trembla jamais devant lui comme devant un maître impitoyable; plus d'une fois même et surtout à l'époque de sa maladie, elle montra des sentimens que sans trop d'orgueil il pouvait prendre pour de l'amour.

Schah-Jéhan avait des connaissances étendues et variées. Il écrivait et parlait correctement le persan et l'arabe, était assez versé dans l'histoire, connaissait à fond le Koran, la législation de son pays, les principes de gouvernement que ses prédécesseurs avaient adoptés, et il n'était pas étranger à la science financière. Il ne fut pas non plus dépourvu de talens militaires; mais il faisait trop dépendre le succès de la bravoure personnelle, et ses qualités étaient celles d'un soldat intrépide plutôt que d'un général consommé. Quant à son caractère et à la rigueur ou même à la cruauté qu'il déploya contre ses pa-

rens, ses historiens l'excusent en disant qu'elle fut moins l'effet de son naturel que celui des circonstances et des coutumes de l'orient; que dans un pays où il n'y a point de règles fixes pour la succession au trône, chaque prince de la famille impériale ayant les mêmes droits, devient pour le prince régnant un rival dangereux qui menace continuellement et sa couronne et sa vie; que l'humanité du souverain qui épargne ses frères est toujours funeste à l'état et souvent à lui-même; que les malheurs du généreux Houmaïoun ne furent causés que par l'ambition de ses deux frères; qu'enfin auprès du trône le plus magnifique la révolte peut toujours placer un obscur tombeau: triste condition que celle d'un homme qui ne peut assurer sa propre vie qu'en donnant la mort à tous ceux qu'il redoute!

§ III. — Suite de l'histoire des progrès des établissemens européens pendant le dix-septième siècle.

Beaucoup d'années se passèrent dans la première moitié du dix-septième siècle sans que les établissemens européens prissent de grands accroissemens. Schah-Jéhan n'avait jamais aimé les étrangers, les Européens moins que les autres parce qu'ils étaient chrétiens, et il confondait dans sa haine les Portugais, les Hollandais, les Anglais. Il ne leur fermait pas le chemin de

ses états, parce qu'il sentait que leur concours dans ses villes donnait de l'activité au commerce, et que le commerce était pour ses peuples une abondante source de richesses; mais il les surchargeait de taxes, entravait leurs opérations par des formalités inutiles, et surtout ne souffrait pas qu'ils entourassent leurs comptoirs de fortifications. Les Européens jouissaient de plus de faveur sur les côtes de la Péninsule, non encore soumises à l'empire mogol; mais ils n'en profitaient que fort peu : ennemis acharnés les uns des autres, ils ne cherchaient qu'à se nuire par tous les moyens, se calomniant réciproquement auprès des radjahs et se faisant presque toujours une guerre d'extermination.

1. Les Anglais avaient été chassés par les Hollandais des îles Moluques; ceux qui, aux termes du traité de 1619, étaient restés dans ces îles et principalement à Banda et Amboine, y furent presque tous traîtreusement assassinés. Le gouvernement ne prit aucune mesure pour les venger, ni même pour prévenir de nouveaux désastres. C'était le faible Jacques qui tenait alors les rênes de l'état. Les directeurs ne perdirent point courage, et mettant leur propre énergie à la place des secours que le gouvernement leur refusait, ils parvinrent à force de persévérance, à réparer en grande partie la perte qu'ils

avaient faite. Leurs marchands ne recevaient, il est vrai, les épiceries que de seconde main, mais ils se pourvoyaient dans les marchés de l'Inde des riches productions de ce pays; plus tard même ils obtinrent par les soins du capitaine Saris un établissement au Japon, et de là ils tentèrent d'ouvrir des relations avec la Chine. Charles I, successeur de Jacques, se montra disposé à protéger la compagnie et à lui fournir des secours efficaces; mais les malheurs affreux qui bientôt après l'accablèrent rendirent sa bonne volonté inutile. Cromwell adopta les intentions de Charles; il déclara la guerre aux Hollandais, les battit par ses amiraux en plusieurs rencontres, et dans le traité de paix de 1654 il les obligea d'indemniser les spoliés de Bantam et de Java. D'un autre côté, des escadres croisèrent dans les mers de l'Inde, et les affaires de la compagnie devinrent si florissantes, qu'une émission nouvelle d'actions ayant été faite il en fut vendu jusqu'à concurrence de huit cent mille livres sterling.

Cependant les Portugais marchaient à grands pas dans les voies de la décadence; tous les ans ils faisaient des pertes de territoire. En 1655, les Hollandais s'emparèrent de Calicut; ils prirent ensuite Coloumbo, chef-lieu des possessions portugaises dans l'île de Ceylan, et la riche pê-

cherie de perles de Manara vint ajouter une branche importante à leur commerce. La fortune voulait les dédommager en Asie des humiliations, des échecs qu'elle leur faisait subir en Europe. Là, elle les plaçait bien au-dessus des Portugais, dont le joug devenait pour les naturels d'autant plus odieux que leur pays acquérait plus de chances de liberté. L'inquisition avait beau promener dans Goa ses torches funèbres, brûler de temps en temps quelque misérable juif, ou condamner un Hindou sans caste et se disant converti pour avoir du pain au scandaleux supplice du fouet à la porte des temples, tous ces excès, contraires à la politique autant qu'à l'esprit du christianisme, loin d'étayer l'édifice mal construit de la domïnation portugaise, ne servaient qu'à hâter le moment de la destruction qui la menaçait.

Mais une faute grave que commit vers ce temps la cour de Lisbonne et qui laissa le mal sans remède, comme il était aisé de le prévoir, ce fut la cession aux Anglais du port, de la ville et de l'île de Bombay, sur la côte du Guzzerat. Cette place importante, où une flotte entière peut trouver un abri contre tous les vents, servit de dot à l'infante Catherine qui épousa Charles II. Les Portugais voulaient sans doute des alliés; ils eurent des rivaux jaloux qui, sous le voile

de l'amitié, s'emparèrent peu à peu de tout ce qui leur restait dans l'Inde et finirent par les en chasser. Charles avait confirmé en 1661 les priviléges que la compagnie avait obtenus du protecteur; après son mariage, il lui céda Bombay en pleine propriété. Les Portugais, possesseurs de Goa et de son excellent port, avaient négligé Bombay dont la situation ne semblait au premier aspect rien moins qu'avantageuse; les Anglais leur prouvèrent en peu d'années que dans les lieux même où la nature paraît ingrate et stérile il n'est rien qu'elle ne puisse accorder à l'industrie humaine bien dirigée. Le sol était sablonneux: des terres, des engrais transportés le rendirent fécond; l'air était insalubre: les marais furent desséchés, et des canaux artificiels reçurent leurs eaux; l'île était sans défense : on y construisit un fort considérable, et tous les ouvrages qui peuvent garder les approches d'une place, tous les travaux qui rendent l'attaque inutile ou du moins difficile, furent prodigués à Bombay par les plus habiles ingénieurs de ce temps; une éminence peu éloignée de la ville la dominait: elle fut hérissée de batteries, et plusieurs forts en défendirent les avenues. Alors les Portugais s'aperçurent de l'imprudence où ils étaient tombés, et ils essayèrent d'entraver les Anglais et de leur susciter des ennemis dans les

naturels et dans les Mogols : tous leurs efforts furent vains, et l'état florissant de Bombay sous la direction de la compagnie put annoncer dès lors les succès extraordinaires que la fortune réservait à son ambition et à ses armes.

II. Jusque là le Portugal, l'Angleterre et la Hollande s'étaient partagé le commerce de l'Inde, et leurs marchands seuls y avaient formé des établissemens. Une quatrième puissance vint avec des prétentions nouvelles, les appuya par des vaisseaux et des soldats, et fit faire à ses premiers essais des progrès si rapides que l'Inde parut pendant long-temps destinée à devenir sa conquête. On présume qu'il s'agit de la France. Les Français, comme l'a dit un historien judicieux d'autant moins suspect qu'il est étranger, sont plus propres aux exploits militaires qu'aux opérations commerciales; c'est le désir de la gloire qui les excite plus que la soif de l'or. Maîtres d'un pays riche et fertile, ils ne sont pas, comme les Hollandais, poussés par la nécessité vers les expéditions maritimes. Cependant l'exemple des autres peuples avait excité leur ambition, et leurs marchands, protégés par Richelieu, avaient fondé un comptoir à Madagascar; c'était placer dse relais sur la route de l'Inde.

Il s'était formé, vers l'an 1604, une compagnie de négocians dont les vaisseaux devaient

aller explorer ces contrées lointaines. Un Flamand nommé Gérard Leroi avait offert ses services qui furent acceptés; mais la société finit par se dissoudre sans avoir rien fait, rien entrepris, rien déterminé. C'est le sort ordinaire des entreprises naissantes, où le succès est encore incertain, où par conséquent les chances présentes de perte l'emportent sur les probabilités du gain. Une seconde compagnie s'organisa cinq ans après. Plusieurs années se passèrent encore avant qu'on se fût occupé sérieusement d'arriver dans l'Inde. Les vaisseaux expédiés par la compagnie s'arrêtèrent à Madagascar. Un tel résultat fut suivi de la rupture de l'association. De nouveaux essais par une troisième compagnie à qui le gouvernement accorda un privilége de vingt ans furent tout aussi infructueux, et malgré le renouvellement de ce privilége, les associés en retirèrent si peu d'avantage qu'ils s'étaient séparés de fait avant que leur société arrivât au terme de sa durée.

Mais en 1664 le commerce des Indes-Orientales, excitant la sollicitude d'un grand ministre et d'un grand roi, devint l'objet de mesures spéciales. Une quatrième compagnie reçut des statuts, des règlemens, des immunités et des encouragemens réels, des secours effectifs; la durée de son existence fut d'abord étendue à cinquante

ans. On dit, et l'expérience ou l'histoire le confirme, que le commerce n'est jamais plus florissant que lorsqu'il n'a point d'entraves; qu'il lui faut, comme à l'homme, un sol libre; que le despotisme du souverain l'abat et le tue. Toutefois, dans les pays même où le pouvoir est le plus arbitraire, quand le prince a la volonté ferme d'introduire et de soutenir le commerce parmi ses sujets, et qu'au moyen de règlemens fidèlement exécutés de part et d'autre chacun peut connaître jusqu'où vont ses droits ou ses devoirs, il n'est pas rare de voir le commerce prendre un essor rapide et rapporter les richesses étrangères en échange de la protection intérieure qu'il a reçue. Ce fut là ce qui arriva en France sous un prince qui fut très-absolu (1), mais qui mit dans ses projets d'amélioration toute l'inflexibilité d'un caractère qui n'a jamais souffert la contradiction.

Mais par un de ces préjugés de routine qui

---

(1) Louis XIV avait tant à cœur le commerce de l'Inde que pour triompher du vieux préjugé d'un grand nombre de ses sujets qui regardaient l'exercice ou la profession du commerce comme dérogeant à la noblesse, il déclara par un édit solennel que le commerce de l'Inde ne ferait point déroger les nobles qui s'y livreraient.

subjuguent les peuples et ne leur permettent d'abandonner une habitude qu'après que l'expérience leur a prouvé mille fois qu'elle est fâcheuse et nuisible, les Français, toujours malheureux ou maltraités à Madagascar, semblèrent d'abord vouloir concentrer dans cette île funeste leurs opérations. Ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre ans de tâtonnemens inutiles que plusieurs vaisseaux bien pourvus d'hommes, de provisions et d'armes, mirent enfin à la voile pour l'Inde, et qu'après avoir touché à Cochin, où ils reçurent des Hollandais un accueil amical, ils abordèrent heureusement à Surate. L'expédition était dirigée par deux étrangers, Caron, hollandais, et Marcara, natif d'Ispahan. Un premier établissement se forma dans cette ville, et peu de temps après les comptoirs se multiplièrent sur la côte de Malabar. L'année suivante (1669), Marcara partit pour Golconde, où il avait des amis puissans; il obtint pour la compagnie française plusieurs concessions avantageuses, et la faculté de construire des factoreries à Masulipatan et sur divers points de la côte de Coromandel. Le zèle de ce Persan ne se ralentit pas; il fonda un autre établissement à Bantam, dans l'île de Java. Les Français le conservèrent jusqu'à la fin du dix-septième siècle (1682), époque où ils en furent expulsés par les Hollandais.

Ces commencemens étaient heureux; mais les espérances qu'on avait conçues pour l'avenir ne furent point réalisées : la compagnie fit peu d'affaires. On peut en accuser d'une part la mauvaise administration de ses directeurs qui, du fond de leurs bureaux, envoyaient des ordres à deux mille lieues, et voulaient soumettre à leurs préjugés nationaux des hommes et un pays qu'ils ne connaissaient point; d'un autre côté, elle vit souvent ses opérations contrariées ou entravées, soit par les fermiers généraux, soit par l'amirauté. La guerre constante que les Hollondais firent à ses établissemens ne lui fut pas moins funeste. Mais le principal obstacle à ses progrès lui vint de la France même qui, livrée aux traitans privilégiés, refusa de recevoir la plus grande partie de ses marchandises. Aussi mit-elle peu d'importance à conserver ses comptoirs : ils avaient coûté des sommes immenses, et on les abandonna, ou du moins, en les laissant dépourvus de soldats et de munitions, on les exposa à tomber sans défense en des mains ennemies. Ceux de Balasor et d'Hougly dans le Bengale, celui de Saint-Thomé se perdirent ainsi, et le besoin seul de se procurer un asile, au moment où ils se voyaient près d'être chassés de leur dernier poste, porta les Français à Pondichéry, petite peuplade alors dépendante du royaume de Bedjapour.

Il faut dire aussi que les Français n'arrivèrent dans l'Inde que fort tard et à une époque où plusieurs nations européennes y avaient acquis déjà beaucoup de puissance. Si la vie de Colbert s'était prolongée, il est permis de croire qu'ils auraient obtenu des succès plus durables ; mais leur marine venait à peine d'être créée, ils n'eurent que peu de vaisseaux à opposer aux flottes nombreuses de leurs rivaux, qui vraisemblablement ne leur permirent de conserver la ville naissante de Pondichéry, que parce que leur puissance avait tellement décliné qu'elle ne devait plus être un sujet de crainte ou de jalousie.

§ IV. — Règne d'Aureng-Zeb Alloumghire.

L'ambition d'Aureng-Zeb était satisfaite, mais le repos était loin de lui ; les inquiétudes cruelles l'assiégeaient sur son trône, et il avait besoin de toute la force de son caractère pour ne point s'effrayer à l'aspect des tempêtes qui s'annonçaient de toutes parts. La plus grande partie de ses troupes, celles qui avaient appartenu à son frère, n'obéissaient qu'à regret ; elles gardaient le silence quand il se montrait devant elles, elles ne faisaient point entendre de murmures, mais à leur contenance morne, à leurs yeux baissés, à l'expression de leurs traits, il était facile de voir

que le mécontentement germait dans leurs cœurs, que leur soumission n'était qu'apparente, que la crainte seule enchaînait leurs ressentimens; elles n'oubliaient pas le traitement perfide fait à leur ancien prince, et peut-être n'aspiraient-elles qu'à le venger. D'autre part, Schah-Jéhan conservait de nombreux amis; on le plaignait de la perte de sa liberté, et l'habitude de voir en lui l'empereur de l'Inde avait survécu à l'événement qui l'avait précipité du trône. On parlait, en la regrettant, de la prospérité dont l'empire avait joui par ses soins durant trente années, et les malheurs qui l'accablaient au terme de sa carrière, excitant la pitié générale, faisaient oublier les torts qu'il pouvait avoir eus. Le maharajah Jessouind-Singh était en secret dans ses intérêts, et il ne pouvait pardonner à Aureng-Zeb la victoire que ce prince avait remportée sur lui dans le Malava. Les officiers qui avaient abandonné Soliman ne se croyaient pas assez bien payés de leur trahison, et chacune de leurs prétentions rejetée ou mal accueillie était un degré qui les conduisait à la révolte. Soliman, prince brave et plein de qualités brillantes, Dara son pere, Soujâh qui dans son gouvernement du Bengale affectait l'indépendance, étaient des rivaux déclarés et pouvaient devenir ennemis dangereux; la situation du nouvel empereur était

embarrassante ; il ne désespéra point de la fortune, et la fortune seconda son audace et son génie.

An 1658. De l'hég. 1068. Soliman était dans les montagnes du nord ; il semblait vouloir prendre la direction de Lahore où Dara s'occupait d'organiser une armée. Il était essentiel d'empêcher leur jonction. Aureng-Zeb eut recours aux armes qu'il avait déjà employées, et ses émissaires, s'introduisant dans le camp du jeune prince, y semèrent adroitement la peur, la méfiance et l'insurbordination : la désertion lui enleva ses meilleurs soldats. Pour retenir les autres il fallait commencer par les occuper. Soliman donna le signal du départ. Par malheur il était tout-à-fait indécis sur le choix de la route qu'il allait suivre ; à l'intention de marcher vers Lahore avait succédé celle de retourner au Bengale ; mais que pouvait-il faire avec douze ou quinze mille hommes qui lui restaient, contre Soujâh qui, promptement restauré de ses pertes passées, avait une armée nombreuse qui n'attendait que le signal des combats ? Il se détermina de nouveau pour Lahore. Les irrésolutions qu'il avait laissé voir lui devinrent fatales ; le zèle des soldats acheva de s'éteindre, et comme il ne pouvait les payer, ils murmurèrent. Pour les apaiser, Soliman leur permit le pillage de la contrée qu'ils traversaient. Cette mesure, aussi faible

qu'injuste, produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Quand les soldats furent chargés de butin, de peur de le perdre ils désertèrent par escadrons entiers. Bientôt Soliman n'eut plus auprès de lui que trois ou quatre mille cavaliers mal montés qui, retenus maintenant par la peur, n'osaient s'éloigner du camp, parce que les habitans réduits au désespoir se rassemblaient en armes et massacraient tous ceux qu'ils pouvaient rencontrer isolés ou en petit nombre.

Aureng-Zeb, informé par ses espions de la situation critique du prince, fit marcher sur-le-champ des troupes par deux points opposés pour que, placé entre deux feux, il ne pût s'échapper ni d'un côté ni de l'autre. Fidaï-Khan devait se présenter en face et l'arrêter dans sa marche; Schaista, gouverneur d'Agra, reçut en même temps l'ordre de le poursuivre avec célérité. Le malheureux Soliman, beaucoup trop faible pour soutenir le choc d'aucun de ses ennemis, sortit à la hâte du Schinouarâ, tourna brusquement au nord, s'enfonça, se perdit dans les gorges sauvages de l'Himalaya, et parvint non sans peine au Kaschmir où il trouva un asile dans les états de Pirti-Singh, radjah de Sérinagar. Mais l'hospitalité, d'abord généreuse, que ce prince lui avait accordée ne tarda pas à faire place à un refroidissement qui alarma le fils de Dara, et lui fit

craindre d'être livré par son hôte à son ennemi. Le radjah n'avait pas été sourd aux offres d'Aureng-Zeb qui, trop éloigné pour lui faire la guerre, avait essayé de le corrompre, et l'honneur était fortement combattu dans son ame par l'avarice. Soliman, sous prétexte de rétablir la discipline parmi ses troupes, demanda et obtint la permission de camper hors de la ville; c'était pour mieux veiller à sa sûreté personnelle. De là il écrivit à son père qu'il savait être à Lahore, et qu'il croyait capable de le secourir.

Dara en effet occupait Lahore, dont le gouverneur, encore fidèle à Schah-Jéhan, voyait en lui le mandataire et le vengeur de son maître, et par les soins de cet officier qui lui tenait ouvertes les caisses publiques, il était parvenu à recueillir des sommes considérables. Il les avait employées à lever une armée; elle consistait en vingt mille chevaux et un train d'artillerie que servaient des canonniers européens; Daoud-Khan, général habile et valeureux, avait sous lui le commandement des troupes; les soldats semblaient pleins de bonne volonté, tout lui promettait des succès. Il s'était mis en marche pour se rendre à Délhy : parvenu au bord du Satalète, la dernière des cinq rivières du Penjab, il reçut à la fois la lettre de son fils et la nouvelle qu'Aureng-Zeb s'avançait en personne avec une

armée formidable. Dara perdit aussitôt courage; ce n'était plus ce prince qui, se croyant sûr de vaincre, courait audacieusement à la rencontre de l'ennemi contre la volonté de son père et sans attendre les renforts amenés par son fils, vainqueur de Soujâh : c'était un homme abattu par l'adversité, irrésolu, presque timide, mêlant à des élans passagers de courage une superstitieuse pusillanimité, écoutant ses pressentimens et ne les empruntant guère qu'au sombre souvenir de ses revers. Il avait compté sur les talens, la valeur et les troupes de son fils; en lisant cette lettre qui renversait toutes ses espérances, il se crut averti par le ciel même que de nouveaux malheurs l'attendaient, malheurs dont celui de son fils n'était que le triste prélude. Aussi, loin de vouloir défendre le passage du fleuve, comme c'était l'avis de Daoud et des autres généraux, il donna l'ordre positif de la retraite, de sorte qu'Aureng-Zeb traversa sans obstacle les diverses branches du Sind, à mesure que son frère, fuyant devant lui, évacuait sans combattre toutes ses positions, abandonnait Lahore, et prenait la route du Moultan avec une armée qui diminuait tous les jours par la défection de ses alliés et de ses partisans.

Parmi ceux qui trahirent sa cause quand ils la virent désespérée, on distinguait le Maharadjah

Jessouind Singh, qui n'hésitait pas à sacrifier à son propre intérêt la fidélité qu'il avait promise à l'infortuné Schah-Jéhan. Soumis à la loi de la nécessité, il se rendit au camp d'Aureng-Zeb, et il subit la double humiliation de fléchir devant un ennemi qu'il haïssait, et d'en être reçu avec la plus froide indifférence; car Aureng-Zeb ne voulut point paraître dupe de ses protestations de zèle, et il lui fit voir clairement qu'il appréciait très-bien les motifs de sa conduite. La sécheresse d'un tel accueil fut d'autant plus sensible pour le maharadjah, que le hasard le rendit témoin des preuves d'affection et de bienveillance prodiguées à Émir Jemla qui, ne jugeant plus nécessaire de feindre qu'il fût prisonnier d'Aureng-Zeb dans le Dékhan, était venu lui offrir ses services.

Cependant le malheureux Dara continuait de fuir vers les bouches du Sind. Aureng-Zeb ne crut point cet ennemi digne de lui; il envoya un détachement de cavalerie à sa poursuite, et il reprit lui-même le chemin d'Agra. Des intérêts pressans le rappelaient d'ailleurs dans sa capitale : on l'avait informé d'un côté qu'il existait de l'agitation et du mouvement parmi les amis de son père; il savait de l'autre que son frère Soujâh faisait de grands armemens dans le Bengale, et qu'il se disposait à jeter le masque dont

il s'était couvert dans les premiers jours du nouveau règne. Ce prince, en effet, avait reconnu formellement Aureng-Zeb après que ce dernier s'était fait couronner à Délhy ; il lui avait envoyé des ambassadeurs pour le complimenter et même pour lui demander comme à son souverain la continuation du gouvernement du Bengale. Aureng-Zeb ne s'était pas laissé prendre à ces démonstrations hypocrites de soumission et d'amitié ; et, tout en lui accordant ce qu'au fond il ne pouvait refuser encore, il n'avait cessé de tenir l'œil ouvert sur sa conduite.

L'empereur entra dans Délhy le 21 novembre, jour anniversaire de sa naissance. Ses prédécesseurs avaient toujours été dans l'usage de célébrer un pareil jour par des fêtes plus ou moins somptueuses. Aureng-Zeb était trop politique pour manquer à cette coutume la première année de son règne, et laisser perdre pour lui l'occasion d'observer les dispositions des courtisans à son égard ; il n'eut pas lieu de se repentir de l'espèce d'épreuve à laquelle il les soumit. Un grand nombre d'omrahs se rendirent aux fêtes, et vinrent se prosterner aux pieds du souverain. On y remarqua Daoud-Khan, qui naguère encore commandait les troupes de Dara ; il s'était séparé de lui parce que ce prince n'avait voulu suivre aucun de ses avis ; Aureng-Zeb qui

faisait beaucoup d'estime de ses talens militaires, l'accueillit avec distinction et l'éleva au rang d'omrah de première classe. Dès ce moment il put croire que l'opinion générale commençait à légitimer son usurpation ; il avait la longue habitude de voir et de juger les hommes; il comprit que les nobles qui se pressaient autour de son trône et lui offraient à l'envi leurs hommages, entraient de bonne foi dans son parti, parce qu'ils le jugeaient à leur tour plus capable qu'aucun de ses frères de tenir avec gloire le sceptre de l'Hindoustan.

Arrivé dans Agra, Aureng-Zeb ne perdit point de temps ; il apprenait par des informations sûres, que Soujâh était beaucoup plus dangereux qu'on n'avait cru d'abord. Le Bengale offrait par ses richesses et sa population de grandes ressources à un prince aimé des habitans, et Soujâh possédait l'affection de ses sujets : il s'avançait avec une armée nombreuse et faisait publier hautement qu'il n'avait pris les armes que pour rendre la liberté et le trône à son père. On savait aussi que Soliman se disposait à quitter le Kaschmir, et qu'il avait réussi à enrôler un assez bon nombre de montagnards; enfin Dara, qu'on avait trop tôt cru anéanti, avait trouvé des amis dans le Guzzerat, et Schanavaz qui en était gouverneur lui avait permis de lever des

troupes dans Ahmédabad et les environs. Cette conduite de Schanavaz paraissait d'autant plus surprenante à la cour d'Aureng-Zeb, qu'il était son beau-père (1). Pour faire tête à tant d'ennemis, Aureng-Zeb renforça la garnison d'Agra qu'il s'agissait de mettre à l'abri d'un coup de main de la part de Soliman, et feignant pour le moment d'oublier Dara dans le Guzzerat, il rappela son fils Mohammed qu'il avait laissé dans le Moultan, et son général Émir-Jemla qu'il avait envoyé précédemment dans le Kandeish pour apaiser quelques troubles; se mettant ensuite à la tête de son armée, il prit la route d'Allahabad, et ne voulut confier qu'à lui-même le soin d'une guerre qu'on ne faisait qu'à lui.

Soujâh était déjà parvenu au-dessus d'Allahabad; il espérait surprendre Agra sans défense et l'empereur sans armée, car il savait que les troupes étaient dispersées dans les provinces; mais quand il apprit que son frère accourait pour l'arrêter dans sa marche, il prit le parti de cam-

(1) Quelques historiens ont pensé que Schanavaz était secrètement d'accord avec son gendre Aureng-Zeb, dont il suivait les instructions. D'autres disent qu'il ne fit que céder aux instances de sa fille cadette qui avait épousé Mourâd, et qui à ce titre d'épouse du prince captif avait embrassé la cause du prince fugitif.

per dans la position favorable de Kidgouâ, à une journée d'Allahabad, et de s'entourer de retranchemens et de batteries : il ne craignait pas seulement l'habileté d'Aureng-Zeb, il redoutait encore la discipline d'une armée aguerrie et accoutumée aux triomphes, à laquelle il ne pouvait opposer que des soldats de nouvelle levée et peu exercés au maniement des armes ; ce fut pour ainsi dire derrière des remparts qu'il attendit l'ennemi qu'il venait provoquer au combat.

An 1659. De l'hég. 1069. Le 13 janvier, les deux armées se trouvèrent en présence ; une plaine d'environ trois quarts de lieue d'étendue les séparait. Le surlendemain, dès le point du jour, Aureng-Zeb fit ses dispositions d'attaque ; vers les dix heures du matin, la canonnade s'engagea de part et d'autre. Les impériaux s'avancèrent en bon ordre jusqu'au pied des retranchemens : l'empereur s'était flatté de les enlever au pas de charge ; mais ils étaient si solides et si bien gardés, qu'après des efforts inutiles ses troupes furent contraintes de se retirer ; Soujâh resta dans ses lignes, et ne songea pas à les poursuivre. Émir-Jemla remarqua même qu'il avait retiré son artillerie d'une éminence voisine d'où elle avait fait beaucoup de mal à ses troupes ; il fit part de son observation à l'empereur, qui le chargea de s'emparer de ce poste à la faveur de la nuit. Jemla exécuta heureusement

cet ordre, et il établit même sur la crête une batterie de gros calibre qui envoyait ses boulets jusqu'aux tentes de Soujâh. Ce prince fut obligé de les abandonner; mais ce mouvement, tout simple qu'il était, ne put s'opérer sans jeter le désordre parmi les soldats qui restaient exposés à un danger que leur général refusait de partager. Aureng-Zeb choisit ce moment pour donner un assaut général aux retranchemens. Déjà il tenait dans ses mains la victoire, lorsqu'un événement inattendu vint le menacer d'une entière défaite, et ensanglanter ses lauriers.

Le maharadjah Jessouind-Singh, suivi d'un corps nombreux de Radjepouts, avait joint depuis quelques jours l'armée impériale; mais sous l'apparence du zèle, il cachait de perfides desseins. Ennemi juré de toute la race de Timur, il n'avait jamais eu pour elle qu'une soumission apparente; à l'instant même où sa bouche faisait la promesse d'être fidèle, le vœu de briser le joug était dans son cœur. Il se plaisait surtout à voir les sanglantes querelles qui divisaient les enfans de Schah-Jéhan; il espérait qu'un jour la fortune en ferait sortir leur ruine et la délivrance de sa patrie. A ces motifs généraux qui l'aigrissaient également contre les quatre frères, se joignait contre Aureng-Zeb le souvenir de la bataille d'Oujein et de l'accueil glacé qu'il en

avait reçu plus tard dans le Penjab; il brûlait de se venger; il crut que l'occasion se montrait. Il avait reçu l'ordre de charger l'ennemi avec ses Radjepouts, et en effet il s'était porté en avant, faisant semblant d'obéir; mais à peine vit-il l'empereur engagé dans l'intérieur du camp de Soujâh qu'il tourna bride avec précipitation, et ses Radjepouts l'imitèrent. Jessouind avait compté sur l'influence d'un tel exemple; mais les Mogols ne le suivirent pas, et ils continuèrent de combattre sous les yeux d'Aureng-Zeb. Trompé dans sa coupable attente, Jessouind prit le parti désespéré de fondre à l'improviste sur l'arrière-garde de l'armée et de piller ses bagages. En un moment le trouble et la confusion devinrent extrêmes; ce fut pire encore quand la nouvelle parvint aux premiers rangs de l'armée. Les soldats, oubliant tout pour voler au secours de leurs femmes ou pour sauver leurs effets (1), quittèrent en grand nombre leur poste.

Aureng-Zeb avait reçu de la nature une grande ame; il en déploya toute l'énergie dans cette

(1) On sait que les armées mogoles traînaient toujours après elles une immense quantité d'enfans, de domestiques, de femmes; il n'était pas rare qu'un seul cavalier eût trois personnes attachées à lui. Aureng-Zeb travailla ensuite à corriger cet abus.

circonstance périlleuse où la retraite et la persévérance à combattre pouvaient devenir également fatales. En effet, si l'empereur avait fait un seul pas en arrière la bataille était perdue irrévocablement, et rester sur la sanglante arène quand tous l'abandonnaient, c'était s'exposer à une mort presque certaine. Cependant les dangers de sa position croissaient à chaque instant; Soujâh, monté sur un superbe éléphant, nouveau Polinice, cherchait des yeux son frère, l'appelait par son nom, le provoquait au combat. Un officier d'Aureng-Zeb courut à la rencontre du prince et paya de sa vie son dévouement; mais l'éléphant de Soujâh, maltraité du choc, refusa d'obéir à la main de son conducteur. Dans le même temps un officier du prince attaquait l'empereur. L'éléphant d'Aureng-Zeb épuisé de fatigue fut presque renversé; il tomba sur ses genoux et l'amari impérial chancela. Aureng-Zeb était près d'en sortir. « Que fais-tu? s'écria Jemla qui combattait près de lui; tu descends du trône! » Aureng-Zeb sourit à ce reproche et resta dans son amari; mais comme l'éléphant, épouvanté du bruit et rebuté par les coups qu'il recevait sans cesse, cherchait à se retirer de la mêlée, l'empereur ordonna qu'on attachât ses pieds avec des chaînes.

L'exemple est pour les hommes un aiguillon puissant; souvent la valeur des soldats semble

naître du courage de leur général ; ceux d'Aureng-Zeb, touchés de l'héroïsme de leur prince, déterminés à sacrifier leur vie comme ils le voyaient faire généreusement lui-même le sacrifice de la sienne, redoublèrent d'audace et d'efforts, exécutèrent de nouvelles charges avec une vigueur qui étonna les rebelles, et mirent enfin le désordre dans leurs rangs éclaircis. Soujâh fit pour lors de vaines tentatives pour rétablir le combat; tous fuyaient autour de lui; il ne pouvait d'ailleurs gouverner son éléphant encore tout étourdi, ce qui augmentait son inquiétude. Aliverdi, un de ses serviteurs, lui présenta un cheval, et Soujâh, incapable dans ce moment de songer aux suites de ce qu'il allait faire, monta sur le cheval d'Aliverdi. Une imprudence semblable avait perdu Dara; les affaires de Soujâh furent dès ce moment ruinées sans ressource. Les soldats voyant conduire l'éléphant à l'arrière-garde et s'apercevant que l'amari était vide, pensèrent que leur prince ne vivait plus, et sans vouloir rien entendre, ils s'enfuirent de toutes parts en jetant leurs armes et poussant des cris de terreur.

Aureng-Zeb n'était pas en état de poursuivre les fuyards; la nuit d'ailleurs s'approchait; il campa sur le champ de bataille. Mais les malheurs de cette journée aussi désastreuse pour

les vainqueurs que pour les vaincus n'étaient pas encore finis. Non content d'avoir pillé les bagages et massacré la faible escorte qui les gardait, le maharadjah, qui s'était retiré au moment où il avait vu la victoire se fixer enfin sous les étendards d'Aureng-Zeb, revint à la charge à la faveur des ténèbres; il en voulait au pavillon de l'empereur. Beaucoup de Mogols périrent encore dans cette attaque nocturne; les Radjepouts furent pourtant contraints de reculer, mais ils conservèrent tout le butin qu'ils avaient fait.

Soujàh s'était enfui avec tant de précipitation qu'il avait laissé dans son camp son bagage, son artillerie et ses propres tentes. Ses soldats, perdant la confiance qu'il leur avait d'abord inspirée, l'abandonnèrent en grande partie; il abandonna à son tour ceux que la contagion n'avait pas encore gagnés, et couvert d'un obscur déguisement il prit le chemin de Patna. Ce n'étaient point ses ennemis qu'il craignait, c'étaient ses amis; quand la fortune le trahissait, pouvait-il compter sur leur foi? Ne voudraient-ils pas obtenir à ses dépens leur propre sûreté, et livrer sa personne à Aureng-Zeb pour obtenir la faveur et les récompenses du vainqueur? Dès que le jour fut venu, dix mille Mogols, commandés par Mohammed, se mirent sur

ses traces; ils furent près de le prendre à Patna; il se sauva à Monghir, dont les fortifications semblaient lui offrir une sûre retraite. Cependant Aureng-Zeb avait réuni dans sa tente ses principaux officiers; il leur distribua les éloges ou les reproches qu'ils méritaient, les récompenses ou les châtimens qui leur étaient dus; ensuite il prononça une harangue adroite où, faisant intervenir à propos la religion, il laissa tous ces zélés musulmans persuadés que Dieu même avait combattu avec eux; ils l'interrompirent souvent par leurs acclamations, et de nouveau jurèrent de mourir à son service. Pour mettre à profit cet élan d'enthousiasme, il fit deux corps de son armée, donna l'un à Jemla qu'il chargea de soutenir Mohammed; il allait partir avec l'autre pour subjuguer le Bengale, quand les nouvelles d'Agra le forcèrent de reprendre à la hâte le chemin de cette capitale.

Le maharadjah y avait fait répandre le bruit de la défaite totale de l'empereur, et il n'en avait point fallu davantage pour y jeter le trouble et l'alarme. Les partisans de Schah-Jéhan, cachant mal leurs espérances, furent sur le point de prendre l'offensive; ils y étaient encouragés par la faiblesse de Schaista qui, ne pensant qu'à ses propres dangers, ne prenait aucune mesure. L'apparition subite d'Aureng-Zeb fut un coup de fou-

dre pour ses ennemis; le maharadjah qui s'était vanté d'avoir puissamment contribué à sa ruine, s'enfuit honteusement et reprit à la hâte le chemin de ses états. Aureng-Zeb fit son entrée sans solennité et sans pompe; on ne devait pas, dit-il, célébrer par des fêtes une victoire où le sang musulman avait seul coulé; il fallait seulement s'humilier et se prosterner devant l'éternel. Il ordonna des prières publiques et se rendit en personne à la grande mosquée. Il poussa même l'hypocrisie jusqu'à écrire à son père une lettre où il protestait de son dévouement; ironie cruelle à laquelle Schah-Jéhan refusa de répondre (1).

(1) La relation de Bernier, suivie assez généralement par les historiens européens du dernier siècle, s'accorde sur les points principaux avec celle qu'on vient de lire; elle en diffère sur beaucoup de circonstances accessoires ou d'un moindre intérêt. J'ai cru devoir suivre de préférence les historiens persans d'Aureng-Zeb; j'ai d'autant moins hésité que leur récit ne porte nulle part l'empreinte de l'exagération qu'on reproche aux écrivains orientaux. Au surplus la plus grande différence qui existe entre les deux relations est dans la manière d'expliquer le motif qui porta Soujâh à descendre de son éléphant pour monter à cheval. Bernier dit que ce fut par le conseil d'Allaverdi-Khan, officier gagné secrètement par Aureng-Zeb, lequel dit à son maître que les impériaux étaient en déroute et qu'il s'agissait de les poursuivre. C'est

Tandis que l'ordre se rétablissait dans Agra par la présence et par les soins d'Aureng-Zeb, la nouvelle de sa défaite et même de sa mort, envoyée au fond du Guzzerat à son frère aîné, fit rentrer pour quelque temps l'espérance dans le cœur de l'infortuné prince; mais l'ambition y revint avec l'espérance; il ne se contentait plus d'une retraite où ses ennemis ne pussent l'atteindre: il voulait un trône; et, de peur que Soujâh, arrivant le premier, ne s'en emparât, il partit sur-le-champ d'Ahmédabad et s'avança vers la capitale à grandes journées. A ses propres troupes, Schanavaz avait joint une armée qu'il accompagnait en personne; Dara comptait de plus sur sa jonction avec les Radjepouts. En l'informant de sa conduite envers Aureng-Zeb, Jessouind lui avait fait entendre qu'il n'avait agi de la sorte

---

absolument le même fait que celui qu'il rapporte en parlant de Dara; mais si dans le premier cas cette version m'a paru trop peu vraisemblable pour l'adopter, je me crois plus fondé encore à la rejeter dans le second. Le prince à qui l'on dit que ses ennemis sont en fuite ne peut pas se faire illusion sur ce point; et si l'on suppose que la chose a pu être vraie pour l'aîné des frères, comment imaginer que Soujâh est tombé dans le même piége? Pouvait-il ignorer le résultat qu'un conseil donné dans les mêmes termes et dans les mêmes circonstances avait eu pour Dara?

que pour le servir; il lui mandait même qu'ils se rencontreraient sur la route d'Agra, mais le maharadjah qui au fond n'aimait pas plus Dara qu'Aureng-Zeb, satisfait de l'avoir engagé dans une lutte qui ne pouvait manquer de devenir fatale à l'un ou à l'autre, évita la rencontre de Dara comme celle d'un ennemi, et il se hâta de s'enfoncer dans le Marwar où il mit en sûreté le riche butin qu'il apportait; trop rusé néanmoins pour rompre avec Dara dans cette circonstance, il lui écrivit qu'il n'était allé dans le Marwar que pour lever de nouvelles troupes, mais qu'avant peu de temps il lui amènerait une armée.

Dara, trompé par ces assurances, continua sa marche et s'avança du côté de Meirta sur les frontières de Jessouind-Singh, s'attendant de jour en jour à le voir arriver, et brûlant d'impatience parce qu'il craignait d'être prévenu par Soujâh; mais le temps s'écoulait et le maharadjah ne se montrait pas. Il lui envoya son fils Sipper-Scheko pour connaître la cause de ce retard : Sipper fut très-bien accueilli et les honneurs ne lui manquèrent pas; ce qu'il ne put obtenir, ce fut une réponse positive, et Jessouind allégua tant de prétextes pour se dispenser de marcher, bien qu'il eût déjà fait de grands préparatifs de guerre, que le jeune prince, malgré le peu d'expérience qu'il avait encore des hommes, ne laissa

pas de connaître que le Radjepout était résolu à violer sa promesse. Dara ne pouvait s'expliquer ce changement dans l'esprit de Jessouind, il était loin de penser que c'était encore une des œuvres d'Aureng-Zeb. Celui-ci avait eu d'abord l'intention de tirer du maharadjah et de ses perfidies une vengeance éclatante, mais il sacrifia ses ressentimens à son intérêt, et au lieu de lui faire la guerre il tâcha de le gagner. Il lui écrivit, lui offrit l'oubli absolu de tout le passé, et lui proposa pour prix de sa soumission et de son alliance le vaste gouvernement du Guzzerat. Jessouind qui commençait à croire à la fortune d'Aureng-Zeb et à la ruine plus ou moins prochaine de tous ses frères, hésita peu à se rendre.

Le prince et son armée étaient alors aux environs d'Ajmère. Des lettres reçues de lieux différens lui firent connaître la vérité et, en détruisant les espérances dont il s'était bercé durant quelques jours, lui rendirent ses anciennes terreurs, ses irrésolutions et son découragement. Ses anxiétés s'accrurent avec la nouvelle que l'armée impériale, conduite par l'empereur lui-même, venait de partir d'Agra pour se mettre à sa recherche. Il se retrancha dans une position avantageuse que choisirent ses ingénieurs européens. Quand Aureng-Zeb aperçut les fortifications dont le camp de Dara était entouré, son étonnement fut au

comble. Ce n'était pas une simple muraille défendue par quelques batteries, c'était une courtine immense de plus de quatre mille toises d'étendue soutenue par un grand nombre de bastions, un large fossé et une contrescarpe garnie de deux rangs de palissades. Tenter de forcer de tels retranchemens, c'était une témérité qui ne pouvait amener que de fâcheux résultats; il fallait pourtant en venir à une action décisive, le parti de Dara pouvant s'accroître par les délais même qu'on mettrait à l'attaquer; car des délais, de la part de l'armée impériale, auraient fait supposer dans l'ennemi qu'on n'eût osé combattre une grande puissance, ce qui ne manquerait pas d'entretenir l'esprit de révolte.

Mille moyens furent tentés pour attirer le prince hors de ses lignes; tout fut inutile, et Aureng-Zeb finit par se décider à l'assiéger dans son camp comme dans une place de guerre. La fortune qui lui souriait vint à son secours, et lui épargna les lenteurs et les fatigues d'un tel siége. Un radjah hindou qui servait dans l'armée impériale avec trois mille hommes de sa tribu, et qui connaissait parfaitement le pays, dit à l'empereur qu'il se sentait fort de gagner le sommet d'une montagne qui dominait sur la droite du camp de Dara, sans être aperçu par l'ennemi. Aureng-Zeb, ravi de cette offre, résolut sur-le-champ d'en

tirer parti; il recommanda au radjah le secret, et l'assura d'une récompense proportionnée au service si, au jour désigné, il parvenait à remplir heureusement sa promesse. D'un autre côté, les radjahs Débère et Joy-Singh, les mêmes qui avaient abandonné Soliman quelques mois auparavant, écrivirent à Dara que, dégoûtés du service d'Auréng-Zeb et repentans de leur défection qu'ils rejetaient adroitement sur les malheurs des temps et la nécessité, ils étaient déterminés à passer dans son camp s'il les voulait recevoir; s'engageant à réparer par leur future conduite les torts précédens. Cette lettre artificieuse avait été écrite sous la dictée de l'empereur qui, connaissant le caractère peu soupçonneux de son frère, était sûr d'avance qu'il ouvrirait aux deux radjahs les portes de son camp. Dara donna l'ordre en effet de les introduire quand ils se présenteraient avec les troupes qu'ils commandaient. Schanavaz et Mohammed-Schérif, son général en chef, essayèrent de le lui faire rétracter; ils lui remontrèrent avec force l'imprudence de se livrer aussi aisément à des hommes déjà coupables de la plus noire perfidie; ils lui parlèrent des ruses d'Aureng-Zeb et des malheurs que lui avait déjà causés sa trop grande confiance accordée à des gens qui n'en étaient pas dignes : tout fut inutile; Dara était obstiné dans ses volontés, il fallut que l'ordre

s'exécutât; toutefois Schanavaz et Mohammed résolurent de leur côté de se tenir sur leurs gardes, afin de réparer s'il était possible le mal qu'ils prévoyaient de la légèreté de leur maître.

Au jour marqué par l'empereur, les deux radjahs sortirent du camp au galop avec leur troupe, l'un à l'aile droite, l'autre à l'aile gauche, comme si réellement ils avaient déserté : le soleil n'était pas encore levé. Aureng-Zeb, pour aider à la ruse, fit tirer sur eux son artillerie, mais elle n'était chargée qu'à poudre. Dara, du haut de ses remparts, les voyait venir, et quand ils furent près d'arriver il ordonna l'ouverture des portes pour qu'ils entrassent. Mohammed-Schérif se tenait à l'entrée avec un corps d'élite. Débère arriva le premier. Mohammed, à qui les intentions des radjahs paraissaient très-suspectes, voulut retenir Débère pour le questionner et lui imposer quelques conditions capables de servir de garantie pour sa fidélité. Le radjah n'avait point le temps de délibérer; d'un javelot qu'il tenait dans sa main il perça le cœur du fidèle Mohammed. Ce fut là le signal de l'attaque. S'apercevant que les soldats qui gardaient la porte se disposaient à la fermer, il s'y précipita suivi de quelques cavaliers déterminés et s'en rendit maître. Il entra aussitôt dans le camp le glaive à la main; Schanavaz s'avança pour lui résister; la mort fut le

prix de son dévouement (1), et les impériaux ne trouvant plus d'obstacle entrèrent en foule sur les pas de l'audacieux mais perfide Débère.

Dans le même temps la montagne qui bornait la droite du camp parut couronnée de nouveaux ennemis et de pièces de canon, et tandis que leur artillerie faisait retentir les échos de ces lieux sauvages, ils détachaient de leurs mains des quartiers de roche qui, roulant d'une hauteur immense avec une force toujours croissante, allaient écraser tout ce qu'ils atteignaient dans leur chute. Alors Aureng-Zeb s'avança sur toute la ligne en ordre de bataille pour soutenir cette double attaque; mais il n'eut pas besoin de combattre; les rebelles épouvantés se

(1) Quelques historiens, suivant en ceci les relations de Bernier, rapportent que ce fut Schanavaz qui introduisit les impériaux dans le camp; et que Dara, s'étant aperçu de cette insigne trahison, le tua de sa main. Ces mêmes historiens, comme j'en ai fait plus haut la remarque, supposent que Schanavaz s'entendait secrètement avec Aureng-Zeb; cette supposition paraît sans fondement. Si Schanavaz avait voulu servir Aureng-Zeb aux dépens de Dara, au lieu de lui fournir une armée qui faisait sa principale force il l'aurait livré à lui-même, ce qui aurait suffi pour le faire tomber dans les mains de son rival. Il aurait fait plus peut-être; il se serait saisi de la personne du prince, quand il arriva presque seul à Ahmédabad.

laissaient massacrer sans se défendre ou s'enfuyaient de toutes parts, abandonnant ces remparts qui n'avaient pu les protéger. Dara au désespoir essaya plusieurs fois d'arrêter l'ennemi; il se jetait au milieu de la mêlée, comptant que son exemple entraînerait les soldats; mais bientôt voyant qu'on le laissait seul, il se retirait frémissant de douleur et de rage. Il fut même contraint de quitter le champ de bataille par l'idée cruelle que ses enfans, ses femmes et ses trésors, sa dernière ressource, pouvaient devenir la proie des ennemis. Le pillage de son camp, qu'il leur abandonnait, lui laissa par bonheur le temps de s'éloigner avec sa famille. Quatre mille hommes périrent dans cette action du côté des rebelles; Aureng-Zeb en perdit à peine deux cents.

Le revers que Dara venait d'éprouver était d'autant plus affreux qu'il était inespéré; les infortunes qui le suivirent furent plus horribles encore; le premier n'était fatal qu'à son ambition; les secondes lui coûtèrent le repos, ses richesses, ses amis, sa famille, sa femme bien-aimée, sa propre vie. Il avait pris avec quelques débris de son armée, la veille encore si florissante, la route d'Ahmedabad; mais le gouverneur qu'avant son départ il y avait mis de concert avec Schanavaz, lui en refusa l'entrée et le

somma de s'éloigner, le menaçant même de tirer sur sa troupe s'il n'obéissait. Deux mille Mahrattes (1) suivaient encore la fortune du prince; ils entendirent la sommation du gouverneur, et jugeant aussitôt que les affaires de leur maître étaient désespérées, ils se disposèrent à l'abandonner; mais par une perfidie digne de Jessouind-Singh attendant la nuit pour exécuter leur projet, ils pillèrent l'entier bagage du prince: la seule tente de ses femmes fut respectée. L'exemple donné par ces barbares fut contagieux; les soldats qui restaient encore ne tardèrent pas à se disperser. Réduit à la faible escorte d'environ deux cents hommes, presque tous serviteurs ou amis que leur long dévouement laissait sans espoir contre les vengeances d'Aureng-Zeb, il dirigea sa course incertaine vers les bouches du Sind.

Arrivé sur le territoire de Jâm, radjah de Cutch, il reçut quelques-uns de ces secours qu'on ne pouvait refuser à l'humanité; mais le radjah fut froid et réservé, laissant clairement entrevoir qu'il désirait beaucoup le départ d'un hôte

(1) C'est pour la première fois que les historiens d'Aureng-Zeb font mention des Mahrattes; j'en parlerai dans le paragraphe suivant auquel je renvoie le lecteur.

qui ne pouvait manquer d'être vivement poursuivi. Dara comprit que sa présence était incommode; il craignit d'exciter la perfidie et la trahison, et malgré les rigueurs d'un été brûlant, il s'enfonça aussitôt dans les déserts de sable qui le séparaient de Tatta, où il voulait se rendre. Il arriva sous les murs de cette ville dans un état presque absolu de dénuement; ses chameaux avaient péri, et la plus grande partie des effets échappés aux Mahrattes étaient restés ensevelis dans les sables. Les deux tiers de ses amis ou serviteurs étaient morts de soif, de misère ou de fatigue, et ce qui achevait de briser son cœur c'était la maladie de Nadira-Bâna, son épouse favorite, fille de son oncle Parvèz et compagne assidue de tous ses travaux, de toute sa vie, dans la prospérité et dans l'infortune. Les secours qu'il reçut à Tatta durent lui paraître bien précieux; mais la fortune ennemie, qui ne l'avait flatté trois mois auparavant d'un heureux retour que pour lui faire expier par des rigueurs son propre caprice, ne lui permit pas d'en jouir bien long-temps. On reçut la nouvelle de l'approche d'un corps de cavalerie impériale; il fallut encore songer à fuir. Ses amis lui conseillaient de chercher un asile dans la Perse, dont les frontières n'étaient guère qu'à quatre journées de marche; il ne put se résoudre à s'éloigner de sa mourante

Nadîra, qui était hors d'état de soutenir les fatigues d'un nouveau voyage; elle-même l'engageait à se sauver. « La mort, lui dit-elle, va bientôt mettre un terme aux infortunes de la fille de Parvèz; mais qu'elle n'ait pas à se reprocher d'avoir causé la perte de son époux! »

Dara fut inébranlable. L'amour, la douleur, le désespoir aigrissant encore son caractère, augmentaient son obstination naturelle; il se retira dans les domaines de Jihon-Khan, limitrophes du territoire de Tatta. Ce Jihon était un omrah d'origine patane deux fois condamné à mort par le grand-juge de l'empire pour violences commises sur ses vassaux, et deux fois arraché au supplice par l'influence de Dara, tout-puissant sur l'esprit de son père. Le prince osa compter sur la reconnaissance de Jihon; mais les méchans peuvent-ils connaître cette vertu? Les amis de Dara, moins crédules ou moins confians, firent tous leurs efforts pour lui ouvrir les yeux sur les dangers qui l'entouraient chez un homme tel que Jihon-Khan; ne pouvant y parvenir, ils se séparèrent de lui et gagnèrent la Perse en déplorant l'aveuglement fatal qui le traînait à sa perte. Il ne conserva qu'un petit nombre de domestiques.

Cependant Jihon lui fit en apparence l'accueil le plus généreux; tous les soins furent prodi-

gués à Nadîra qui, malgré ces secours sans doute trop tardifs, rendit peu de jours après le dernier soupir dans les bras de son époux désolé. Le lendemain de ce cruel événement, le malheureux prince eut une légère consolation. Un de ses anciens officiers nommé Gal-Mohammed vint le joindre avec cinquante cavaliers, tous décidés comme lui à faire le sacrifice de leur vie. Dara le reçut dans ses bras et, les yeux mouillés de pleurs: «Tu vois, lui dit-il, tout ce qui me reste de mon épouse chérie; elle est heureuse maintenant. Pour moi, je n'attends plus aucun bien sur la terre. Gal-Mohammed, je te confie le corps de Nadîra; tu l'accompagneras à Lahore avec tes cavaliers; c'est là que reposent ses ancêtres. Le barbare Aureng-Zeb ne refusera pas un tombeau à la famille de Dara! » Le corps fut sur-le-champ embaumé, et la volonté de Dara s'exécuta pour la dernière fois sans obstacle.

Peu de jours après on fut averti que Khan-Jéhan, l'un des meilleurs généraux d'Aureng-Zeb, arrivait du Moultan avec une armée considérable et qu'il était à fort peu de distance. Une prompte fuite pouvait seule sauver Dara; il partit sur-le-champ avec ses serviteurs; mais à peine s'était-il éloigné que le traître Jihon, regrettant sa proie, se mit à la tête de mille cavaliers et courut après les fugitifs. Le malheureux prince

fut arrêté ainsi que son fils et livré par l'infâme Jihon à Khan-Jéhan. On dit que celui-ci, à l'aspect de Dara, ne put retenir ses larmes; naturellement généreux, il était venu pour combattre, non pour servir d'instrument à la trahison. Toutefois subjuguant par le sentiment d'un devoir rigoureux les élans de sa compassion, il envoya l'illustre prisonnier à son maître; il fit également partir pour Délhy (1) le misérable qui l'avait livré. Quant à Dara, on eût dit que son ame attendait pour développer toute son énergie l'instant où, descendu au dernier degré des misères, il n'aurait plus aucune espérance de salut. Il ne témoigna ni trouble ni inquiétude; il eut même assez de présence d'esprit pour faire plusieurs pièces de vers sur ses grandes infortunes; souvent il disait à son fils : « Je m'appelle comme DARIUS; ainsi que lui, j'ai aimé les pompes et les grandeurs de la terre; ainsi que lui, j'aurai eu plus à craindre de mes serviteurs que du glaive de mes ennemis. »

L'empereur apprit avec beaucoup de joie l'événement qui mettait son frère en ses mains; mais il n'eut pas moins d'inquiétude sur les suites qu'il pouvait avoir que d'irrésolution sur le traitement qu'il ferait subir à son prisonnier. Il

(1) Aureng-Zeb venait d'y transporter sa résidence.

convoqua le conseil de ses ministres et de ses omrahs; il voulait les rendre solidaires avec lui dans l'opinion publique du parti qui serait pris. Les uns votèrent pour la mort, les autres pour la prison perpétuelle; un grand nombre voulurent que quelle que fût la destinée ultérieure de ce prince, on le promenât ignominieusement par les rues de Délhy, afin de frapper le peuple de stupeur et le forcer à se prosterner devant l'irrésistible puissance d'Aureng-Zeb. Ce dernier avis fut suivi, malgré le danger qu'il offrait d'exciter quelque mouvement séditieux. Dara, chargé de liens, couvert d'ignobles vêtemens, monté sur un éléphant vieux et hideux, fut exposé à tous les regards comme un obscur criminel. Ce triste spectacle arracha des larmes, causa de sourds murmures; mais l'appareil militaire déployé dans la ville avait placé tous les habitans sous le joug de la terreur, et la compassion qu'ils donnèrent aux infortunes du prince ne fut pour lui qu'un sentiment stérile. Après cette cruelle exécution, durant laquelle Dara ne cessa de montrer un air calme et majestueux qui imposait même aux satellites de son ennemi, le cortége s'achemina vers Chizérabad, petit village à une lieue ou deux de la ville. Le prince et son fils furent placés dans un appartement mesquin, sous une garde formidable qui leur interdisait toute espérance de

secours, et dans l'attente poignante du sort qu'on leur réservait.

Cependant le vil Khan-Jihon avait reçu de l'empereur de l'or et un titre d'honneur qui, sur sur sa coupable tête, devenait un titre éternel d'infamie, car la récompense donnée au criminel est comme un sceau gravé sur son front pour perpétuer le souvenir de son crime; mais les faveurs d'Aureng-Zeb ne purent le soustraire aux effets de l'indignation et de l'horreur publiques. Un jour qu'il traversait Délhy, du côté de la porte de Lahore, la populace l'accueillit par des cris et des huées. Les hommes qui l'accompagnaient voulurent réprimer cet excès, et, victimes de leur zèle imprudent, plusieurs d'entre eux furent massacrés. Il se sauva dans la campagne; on l'y poursuivit; les paysans se joignirent aux mutins, et mille fois sa vie fut en danger. Il touchait aux frontières de son gouvernement lorsque, tombant enfin dans les mains d'un parti qui suivait ses traces, il fut immolé en expiation de tous les désastres qu'il avait causés. A cette nouvelle, l'empereur frémit de courroux, non qu'il donnât le moindre regret au sort du traître, mais parce qu'il craignait l'effervescence des esprits, et qu'il savait par ses souvenirs que lorsque le peuple est en mouvement, il n'a besoin que de trouver un chef pour

opérer les révolutions. La perte de Dara fut le résultat de ces démonstrations indiscrètes de l'attachement que le peuple conservait pour lui. Il avait été décidé dans une seconde assemblée des omrahs que Dara et son fils seraient envoyés à Goualior, prison ordinaire des membres de la famille impériale. Un omrah, Persan d'origine, Haken, lisant dans le cœur d'Aureng-Zeb et aspirant à gagner sa faveur, insista pour la mort du prisonnier, déserteur, disait-il, de la loi du prophète. Aureng-Zeb eut l'air de se laisser arracher l'ordre que depuis long-temps il brûlait de donner. Nazir et Séif, deux chefs afghans, d'un naturel dur et féroce, connus par d'anciens ressentimens contre le prince, se chargèrent de lui ôter la vie, et s'acquittèrent la même nuit (du 11 septembre) de cette horrible commission. Nazir, dès le point du jour, apporta la tête à l'empereur; comme elle était toute couverte de sang, il la fit laver pour pouvoir reconnaître les traits de sa victime. Quand il fut bien convaincu que c'était celle de son frère, il s'écria, dit-on : *Le malheureux!* On ajoute qu'il répandit quelques larmes.

L'adroite politique de l'empereur ne se démentit pas en cette occasion importante. Délivré du plus dangereux de tous ses rivaux, continuant la guerre par ses officiers contre Soujâh

et Soliman, il s'occupa des soins de l'administration, et il la rendit si douce et si paternelle, ne cherchant ni à connaître ni à punir la part que chacun avait prise dans les derniers troubles, qu'il parvint en très-peu de temps à faire oublier par quels crimes il était arrivé jusqu'au trône; du moins, si l'on en parlait, c'était pour les attribuer à la nécessité, à sa position même entre la couronne et l'échafaud, et à la coutume généralement répandue parmi tous les princes de l'Orient de cimenter leur propre sûreté du sang de tous leurs proches. Cependant Soujâh ne laissait pas encore de l'inquiéter. Ce prince qu'un premier revers n'avait point abattu, était parvenu à rallier ses troupes sous les murs de Monghir et à les renforcer par de nouvelles levées, et comme il avait à son service un grand nombre d'ingénieurs européens, il se retrancha dans la position qu'il avait choisie de manière à la rendre inexpugnable.

Jemla jugea inutile d'attaquer ses lignes de front; mais prenant avec une partie de ses troupes un long détour, il vint se montrer tout à coup sur les derrières de l'armée ennemie. Soujâh décampa avec beaucoup de précipitation; mais d'autres retranchemens étaient disposés dans les environs de Raj-Mahal', il courut s'y renfermer. Jemla, le poursuivant sans relâche, vint l'y as-

siéger. La canonnade dura six jours entiers. Le septième, une grande brèche ayant été faite, Jemla fit les préparatifs d'un assaut; Soujâh ne voulut point l'attendre; il décampa encore à la faveur de la nuit. La saison pluvieuse qui arrivait protégea la retraite du prince et força l'armée impériale à rester durant plusieurs mois au poste qu'elle venait de conquérir. Soujâh mit à profit ce temps de repos; il acheta de l'artillerie aux Portugais et aux autres Européens établis sur la côte du Bengale; et comme il n'était pas musulman très-rigide, il promit à ces étrangers des concessions de terre avec la faculté d'y bâtir des églises en échange de leurs secours. Les missionnaires européens devinrent alors les utiles auxiliaires du prince; un nombre considérable d'Européens entrèrent à son service, et ses affaires prenant un aspect favorable, Aureng-Zeb en parut alarmé. La défection de son fils Mohammed, survenue dans le même temps, vint encore ajouter à ses anxiétés.

Le jeune prince avait conçu la passion la plus violente pour une fille de Soujâh; il souffrait d'ailleurs très-impatiemmeut la prééminence qu'avait sur lui-même Émir Jemla, investi du commandement supérieur. Le projet de se rendre auprès de Soujâh et d'entraîner après lui l'armée de son père s'offrit à son imagina-

tion ; il le saisit avidement, et après avoir mis tous ses partisans dans sa confidence, profitant d'un moment où Jemla s'était absenté pour une affaire qui demandait sa présence à Raj-Mahal, il passa dans les rangs ennemis. Il n'avait pas toutefois réussi à ébranler la fidélité des chefs; il arriva presque seul au camp de Soujâh. Son départ avait, il est vrai, jeté le trouble et le désordre dans l'armée; mais la prompte arrivée de Jemla fit cesser le mal, et les opérations de la guerre continuèrent avec vigueur. Soujâh avait reçu le prince déserteur avec transport; la main de sa fille scella le lien nouveau qui les unissait; il lui donna ensuite le commandement suprême des troupes, comptant sur sa valeur brillante, sur ses talens militaires et sur la désertion prochaine des troupes impériales.

Ivre d'ambition, d'espérance et de désir de gloire, Mohammed brûlait de combattre; il voulait qu'on quittât les murs de Tanda, et qu'on marchât à la rencontre de l'ennemi; Jemla répondit à ses vœux, non à son attente. Ce dernier venait tout disposé aux plus grands efforts pour triompher à la fois des deux princes rebelles, et Mohammed ne pouvait mieux le servir qu'en conduisant hors des retranchemens l'armée du Bengale. L'attaque fut prompte, vive et meurtrière, mais la victoire ne fut pas un instant indécise.

Les impériaux se distinguèrent par leur discipline, et ils ne comptèrent pas un seul déserteur, même parmi ceux qui avaient paru partager l'intimité de Mohammed. Les soldats de Soujâh eurent beaucoup de morts et s'enfuirent dans toutes les directions; Tanda ouvrit ses portes au vainqueur, et tout le Bengale se hâta de se soumettre pour éviter la dévastation.

Dès qu'il avait appris le départ de Mohammed, craignant que le mal ne fût plus grand encore qu'on ne le disait, imaginant que l'armée entière avait suivi son fils rebelle, et que le fidèle Jemla se trouvait engagé dans quelque situation déplorable, Aureng-Zeb qui ne voulait rien laisser d'exposé par sa faute à l'inconstance de la fortune, s'était mis sur-le-champ en marche avec sa garde et toutes les troupes des environs, rassemblées à la hâte. La nouvelle de l'heureuse victoire de Tanda vint lui rendre le calme et la tranquillité, et sa confiance en Jemla redoublant encore, il reprit le chemin de la capitale où ses partisans l'appelèrent le favori du prophète, où ses ennemis même n'osèrent lui contester ce titre chaque jour justifié par de nouveaux succès.

Cependant Aureng-Zeb voulait seconder par les manœuvres secrètes de sa politique la bravoure et les talens de son général. Il écrivit à son fils une lettre qui paraissait être la réponse à une

première lettre de lui. Les termes équivoques dont il se servait donnaient à entendre que Mohammed, repentant de son crime, en avait demandé le pardon, et que dans sa tendresse paternelle il accordait le pardon pourvu que le repentir fût sincère. La lettre de l'empereur fut adressée de manière à la faire tomber dans les mains de Soujâh; celui-ci en effet la reçut, la lut et la présenta à son gendre. Mohammed protesta qu'il n'avait point écrit à son père; il ne fut point cru, du moins il ne parvint pas à dissiper les soupçons de Soujâh, qui ne pouvant dominer ses craintes et ses inquiétudes finit par exiger leur séparation. Le jeune prince partit avec son épouse, et dévoré de regrets cuisans il se rendit au camp de Jemla; celui-ci le traita aussi bien que ses ordres le lui permettaient; mais il ne put s'empêcher de l'envoyer à Délhy sous une sûre escorte. L'empereur jouant la sensibilité refusa de le voir, de peur, dit-il, que l'attendrissement n'arrêtât le cours de sa justice; dès le lendemain, il le fit transférer à Gualior dont les portes s'ouvrirent pour le recevoir et se refermèrent sur lui pour jamais. Il y mourut sept ans après de douleur et de misère, oublié de son père, de sa famille et de la nation. Ce prince méritait de meilleures destinées; il ressemblait beaucoup pour le caractère à son oncle Mourâd; doué

comme lui d'un courage à l'épreuve, d'un esprit vif et pénétrant, d'une grande franchise de procédés, il avait comme lui trop d'orgueil et de présomption. Il se vantait beaucoup d'avoir, en se rendant maître de la citadelle d'Agra, donné à son père un trône qu'il pouvait conquérir pour lui-même et qu'on lui offrait, et pour tout héritage il n'eut qu'une prison, ou plutôt un tombeau où il descendit tout vivant.

La perte de la bataille de Tanda avait ruiné sans ressource les affaires de Soujâh; tous ses amis, effrayés du sort qui les menaçait avec lui, s'éloignaient sous divers prétextes, et le peuple inconstant applaudissait à ses vainqueurs et proclamait avec enthousiasme le nom d'Aureng-Zeb. Soujâh s'était retiré à Dacca, où il comptait résister encore et gagner la saison pluvieuse durant laquelle il pourrait renouveler ses préparatifs; malheureusement ses trésors épuisés le mettaient dans un embarras qui n'était guère propre à relever sa cause abattue; ses soldats, mécontens parce qu'ils manquaient de tout, ne lui tenaient aucun compte de ses propres souffrances; ils demandaient le paiement de ce qui leur était dû, murmuraient de ne point l'obtenir, et quand ils apprirent que les impériaux, conduits par l'infatigable Jemla, s'avançaient vers eux à grandes marches, ils se débandèrent, re- An 1660. De l'hég. 1070.

fusant, disaient-ils, d'ajouter le sacrifice de leur vie aux autres pertes qu'ils avaient faites. Cinq cents cavaliers restèrent à peine au camp de Soujâh. Que faire avec cette poignée d'hommes? Résister, c'était une témérité qui devait les conduire tous au dernier malheur; se rendre, c'était courir au-devant des supplices ou de l'assassinat; abandonner sans délai les terres de l'empire, c'était le meilleur parti : Soujâh et ses amis le suivirent, et à l'arrivée de Jemla ils avaient gagné les frontières du royaume d'Assan. Se sentant poursuivis, ils se jetèrent dans les montagnes, passèrent le Bramahpoutre, traversèrent de vastes forêts, des vallées profondes, des chaînes escarpées, firent deux cents lieues dans les gorges sauvages du mont Tipper, et arrivèrent enfin au royaume d'Arracan après d'incroyables fatigues.

Jemla s'était arrêté avec son armée sur les bords du Bramahpoutre, mais il n'avait point perdu son ennemi de vue; sachant que le radjâh d'Arracan lui avait donné asile, il écrivit à ce prince des lettres menaçantes qui le remplirent de terreur, et firent évanouir sur-le-champ toute la bienveillance qu'il avait montrée d'abord aux proscrits; ceux-ci se trouvaient réduits à quarante, les autres étaient morts de fatigue ou des privations qu'ils avaient essuyées; quelques-uns,

pour éviter un sort semblable, avaient abandonné leur maître en traversant l'Assam, ou à leur arrivée dans l'Arracan. Le radjâh envoya l'ordre à Soujâh de sortir sans délai de toute l'étendue de ses domaines : l'impossibilité d'obéir ne fut pas admise comme une excuse. Le malheureux fils de Schah-Jéhan eut beau représenter que la saison était trop avancée, que la mousson du nord soufflait avec fureur, que les campagnes étaient inondées et les montagnes couvertes de neige; le radjâh le savait très-bien, mais comme il avait conçu le projet d'en venir à une rupture ouverte, afin de pouvoir s'approprier sans scrupule les trésors qu'il supposait au pouvoir de Soujâh, il réitérait ses injonctions avec d'autant plus d'instance qu'il n'ignorait pas qu'elles resteraient sans effet : il ne cherchait qu'un prétexte pour commencer les hostilités. Tout ce que Soujâh put obtenir, ce fut un délai de quelques jours. Le radjâh choisit ce moment pour lui demander une de ses filles; le prince Mogol rejeta cette demande avec beaucoup de hauteur, et le souverain d'Arracan jura de laver dans le sang de Soujâh l'affront de ce refus. Il fit répandre le bruit d'une conspiration ourdie contre ses jours; et quelque absurde que ce bruit dût paraître, puisqu'il n'était pas possible que quarante étangers fugitifs et sans ressource eussent les

vues ambitieuses qu'on leur prêtait, il trouva un grand nombre d'esprits crédules qui l'adoptèrent. Un corps nombreux de cavalerie fut envoyé contre les Mogols qui campaient sur une langue de terre pressée entre des rochers taillés à pic et une large rivière qui de l'Arracan entre dans le Pégu. Les Mogols opposèrent la plus vive résistance, et les Arracanais auraient eu la honte d'échouer dans leur entreprise si leur général n'eût imaginé de faire occuper par un détachement le sommet de la montagne. Des pierres énormes lancées de cette hauteur sur le camp des Mogols les mirent en peu de temps hors de combat. Soujâh lui-même atteint sur l'épaule fut renversé à demi mort; les assaillans saisirent ce moment pour se précipiter sur lui et le désarmer.

On le transporta dans un canot attaché au rivage; deux de ses cavaliers faits prisonniers en même temps que lui, furent également forcés d'y entrer. L'officier qui commandait l'escorte leur dit qu'il avait ordre de les amener aux frontières du Pégu en suivant le cours de la rivière. Quand le bateau s'éloigna du rivage, la femme et les filles de Soujâh faisant retentir l'air de leurs cris douloureux, demandèrent à le suivre, et comme on ne les écoutait pas elles se précipitèrent dans le fleuve; mais quelques soldats se

jetant à l'eau les en retirèrent; on les conduisit au palais du radjâh. Quand le canot du prince fut parvenu à un lieu où le courant était extrêmement rapide, ses conducteurs arrachèrent subitement une planche du fond, et ils sautèrent dans une barque qui les suivait de près pour les recevoir. Le canot ne tarda pas à être submergé; le prince et ses deux serviteurs essayèrent de gagner le bord à la nage, mais la rivière était large, le courant très-fort et leur vigueur épuisée par les fatigues antérieures: ils périrent tous trois, engloutis par les flots. Soujâh laissait trois filles, deux fils, et son épouse favorite; ils eurent tous une fin tragique. Les trois filles et l'épouse se donnèrent la mort de leurs mains; les deux fils, dont l'un était encore enfant, furent cruellement égorgés.

Il manquait une dernière victime à la sûreté d'Aureng-Zeb, ou du moins à son entière tranquillité: c'était Soliman. Ce jeune prince avait continué de résider auprès de Sérinagar, souffert par le radjâh mais n'attendant de lui aucun secours. L'empereur, dégagé des soins qui l'avaient tenu jusque là dans une inquiétude sans cesse renaissante, tourna ses regards du côté du Kaschmir, et il voulut engager le radjâh à lui livrer Soliman. Le radjah refusa d'abord de servir les desseins d'Aureng-Zeb par une trahison qui l'au- An 1661. De l'hég. 1071.

rait couvert d'infamie, mais il convint secrètement avec lui qu'une feinte invasion aurait lieu dans ses domaines de la part des Mogols qui pourraient ainsi s'emparer aisément de la personne du prince. Celui-ci, averti à temps de ce qui se tramait contre sa liberté, prit la fuite avec trois amis qui ne voulurent pas l'abandonner. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes qui séparent le Kaschmir du Thibet; mais le temps était si froid, si nébuleux, si chargé de frimas, qu'après avoir erré durant plusieurs jours à travers ces montagnes, ils se retrouvèrent à l'entrée du Sérinagar au moment où ils se croyaient arrivés au fond du Thibet. Vaincus par la fatigue, ils s'arrêtèrent à l'abri d'une roche; le prince même s'endormit. Ils furent découverts par un berger qui courut prévenir le radjâh; celui-ci devenu moins scrupuleux envoya aussitôt un détachement de cavalerie qui se saisit de leurs personnes. Soliman chargé de liens, fut transféré à Délhy où l'empereur, tout en lui promettant de respecter sa vie, le condamna à la perdre dans les sombres prisons de Goualior (1).

(1) Les malheureux qu'on renfermait dans cette forteresse étaient contraints à boire tous les matins le *poust*. C'était une forte infusion de pavots dans l'eau simple. Ce breuvage attaquait principalement les organes de la sensibilité; il af-

Aureng-Zeb n'avait plus d'ennemis; le vieux Schah-Jéhan était oublié; le peuple s'accoutumait à regarder l'usurpation comme un titre légitime, et Aureng-Zeb s'efforçait de montrer qu'il était digne de cet empire si violemment acquis. Il y parvint par une administration sage et mesurée qui ne se démentit dans aucune circonstance, et qui rendit si glorieux les cinquante ans de règne que la fortune et la nature lui destinaient encore. Il s'attacha surtout à effacer jusqu'à la trace la plus légère de l'esprit de parti, soit en donnant aux autres l'exemple de l'oubli des injures et de l'inaltérable résolution de ne point les venger, soit en gagnant ses ennemis par des dons et des faveurs corruptrices, et en conservant ses amis par le partage de toute sa confiance. Les monarques voisins, qui étaient restés spectateurs des guerres civiles de l'Inde, rendirent hommage aux talens d'Aureng-Zeb; et trouvant le droit là où étaient la force et le bonheur, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter et lui proposer des traités d'alliance.

---

faiblissait aussi tous les membres; de sorte que le prisonnier perdait à la fois, mais insensiblement, sa vigueur corporelle et les facultés de son entendement. Cet état de dépérissement progressif au moral comme au physique se terminait toujours par la mort de l'individu.

Ce fut vers ce temps que, voulant assurer son immense et brillant héritage à celui de ses enfans qui lui en semblait le plus digne et pour lequel son affection s'était ouvertement déclarée par une préférence exclusive, il fit solennellement proclamer Mohammed-Mauzim son second fils, sous le nom pompeux de Schah-Alloûm (roi de la terre), seul et unique héritier légitime de l'empire. Ce prince venait d'être rappelé du Dékhan qu'il avait gouverné avec beaucoup de sagesse durant les dernières guerres. Doué presque d'autant de talens que son père, il poussait plus loin que lui peut-être l'art de se posséder et de feindre. Pour ne point exciter la jalousie de l'empereur qu'il était si facile d'alarmer, il affectait l'indifférence la plus complète pour les honneurs et pour le pouvoir, avait l'air de ne s'occuper que des affaires, de ne songer jamais à lui-même et de paraître très-zélé musulman. Mais Aureng-Zeb n'était pas facile à tromper; il lisait dans le cœur de son fils; et comme il savait par lui-même combien un prince habile pouvait devenir puissant dans un gouvernement riche tel que le Dékhan s'il y faisait un trop long séjour, il ne voulut pas exposer Mauzim aux séductions de l'ambition, et aussitôt après l'expiration de ses trois années d'exercice, il le remplaça par Schaista-Khan. Au lieu de montrer de l'humeur ou du mécontente-

ment, Mauzim redoubla de soins et de soumission envers son père. Ce fut à cette conduite constamment soutenue qu'il dut le choix qui l'appelait au trône.

Cette cérémonie donna lieu à de grandes fêtes. Elles furent interrompues par la désastreuse nouvelle que la famine exerçait ses ravages dans plusieurs contrées de l'Hindoustan. L'empereur vint promptement au secours de ses sujets ; non-seulement il leur remit toutes les taxes dues, mais il fit acheter de toutes parts et de ses propres deniers, des grains qu'on distribuait gratuitement aux familles pauvres, et généralement à tous ceux qui manquaient de pain. D'autres sommes furent employées à faire circuler les grains d'une province à l'autre, soit par eau, soit par terre. Quand leur rareté les rendait trop chers pour le peuple, il les faisait acheter à ses frais et pour son compte à un prix raisonnable ; ensuite il les revendait à un plus bas prix. En un mot, on peut dire que les sages règlemens de l'empereur en cette circonstance, et surtout les secours réels qu'il répandit de sa propre main sauvèrent plusieurs contrées de la ruine, et plusieurs millions d'individus de la mort. Aussi d'un bout à l'autre de l'empire son nom fut béni, comme celui du *père de la patrie*, et l'on oublia tout-à-fait par quels moyens il s'était élevé, en jouissant des

biens dont la source était au trône qu'il occupait. Ce terrible fléau n'avait été heureusement que partiel, et il ne fut que passager : la fortune semblait ne l'avoir envoyé que pour donner aux vertus publiques de l'empereur l'occasion de se déployer avec avantage.

Vers la fin de la même année, la paix fut légèrement troublée sur les frontières du Dékhan. Le prince de Concan, devenu si fameux par la suite sous le nom de Sévaji, commit quelques hostilités à l'extrémité occidentale de cette province. Schaista-Khan, le nouveau gouverneur, rassembla toutes ses troupes et porta la guerre à son tour dans les domaines de Sévaji, lesquels faisaient partie de la côte de Malabar. Incapable de résister à l'ennemi qu'il avait imprudemment provoqué, Sévaji fut contraint de se retirer dans l'intérieur du pays, laissant ses propres frontières sans défense. Les impériaux pénétrèrent sans obstacle dans le Concan jusqu'à Chagna, une des plus fortes places de la contrée. Comme la plupart de celles de l'Hindoustan, elle était située au sommet d'une haute montagne, escarpée et inaccessible; on ne pouvait parvenir à la forteresse que par un chemin taillé en degrés dans le roc. Le siége en fut commencé, mais les Mogols ne pouvaient guère espérer d'emporter Chagna de vive force; il fallait se contenter de convertir

le siége en blocus, et attendre du temps que les assiégés sans vivres fussent contraints de se rendre. Un accident imprévu hâta ce moment. Le feu prit au magasin à poudre au moment où l'on faisait une distribution de cartouches à la garnison ; l'explosion fut terrible; presque tous les soldats périrent, beaucoup de maisons furent renversées, les remparts s'écroulèrent en plusieurs parties. Les Mogols tentèrent au même instant l'escalade du rocher, et ne trouvant pas de résistance, ils s'introduisirent dans la place (1).

---

(1) Les historiens persans attribuent cet événement à l'industrie de Schaista. Ce général, disent-ils, montait habituellement sur la crête d'une montagne voisine, isolée de Chagna, mais plus élevée ; il voyait ce qui se faisait dans la place, et il avait remarqué que chaque jour à la même heure, les soldats de la garnison allaient faire leur provision de poudre au magasin. Il avait pareillement remarqué que le vent soufflait avec violence dans la direction de cette montagne à la ville ; il imagina d'enfermer une mèche allumée dans un morceau de papier, et de livrer ce papier au vent, espérant qu'il le porterait sur la ville, peut-être même sur le magasin. La chose réussit au gré de ses vœux. La mèche tomba justement sur un tas de poudre d'où l'on tirait pour la distribution. Comme on rapporte ce fait sérieusement, il ne paraît pas qu'on puisse le ranger parmi les contes persans ou arabes qui défigurent l'histoire écrite par les orientaux ; mais comme d'autre part le fait n'en est pas moins invraisemblable, il est

L'empereur apprit avec beaucoup de satisfaction les résultats de l'expédition de Schaista; il conçut même l'idée d'achever la conquête du Concan; le maharadjâh, qui conservait encore le gouvernement du Guzzerat qu'il avait reçu en abandonnant le parti de Dara, eut l'ordre d'aller renforcer Schaista. Ce prince obéit avec joie, parce qu'il aimait naturellement la guerre et le tumulte des armes, et il partit avec vingt mille chevaux; mais l'empereur ne s'était point expliqué sur la manière dont le commandement serait partagé entre Jessouind et Schaista. Le premier fier et haûtain ne voulait pas être en sous-ordre; le second, non moins glorieux d'appartenir à la famille ïmpériale, ne voulait avoir ni supérieur ni égal dans l'exercice du pouvoir. Ces prétentions si opposées entre des hommes d'un caractère altier et violent ne pouvaient manquer d'amener des suites funestes; le maharadjâh résolut de faire assassiner le général en chef. Les meurtriers, adroitement introduits dans la tente de Schaista, ne purent toutefois s'acquitter qu'en partie de leur commission;

---

permis de croire que l'explosion fut produite par quelque accident fortuit, et que Schaista jugea à propos de s'en attribuer l'honneur.

Schaista n'était pas encore endormi, il eut le temps de saisir une arme et de se défendre; il ne fut que blessé. Les précautions avaient été si bien prises que les assassins se sauvèrent sans avoir été reconnus. Le maharadjâh accourut en feignant la plus grande consternation, il donna au blessé les plus vives marques d'intérêt, et il eut l'air de n'accepter qu'à regret et malgré lui le commandement suprême pour tout le temps que durerait la maladie du général. Plusieurs officiers de Schaista soupçonnèrent Jessouind d'avoir conduit et dirigé les meurtriers; mais il n'y avait contre lui aucune sorte de preuve: ils furent obligés de renfermer leurs soupçons dans leurs cœurs. Aureng-Zeb pensa au fond comme eux, et il agit de même; il prit en apparence beaucoup de part à l'accident de Schaista, mais il ne se plaignit pas de voir le commandement dans les mains du maharadjâh dont il connaissait les ressources et les talens militaires; et le maharadjâh, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il désirait, conduisit la guerre avec tant de prudence et de succès que tout le Concan soumis devint province mogole.

Tout prospérait sous le sceptre de l'heureux Aureng-Zeb lorsque, saisi d'un mal violent et subit qui tint pendant long-temps sa vie en danger, il fut près de montrer, par un frappant exemple, An 1664. De l'hég. 1074.

que les grandeurs humaines péniblement acquises vont souvent aboutir au même tombeau où arrivent par d'autres voies la misère, le désespoir ou l'infortune. Dès les premiers instans il avait perdu l'usage de la parole et toutes ses facultés morales semblaient anéanties sans retour. Le peuple était dans une vive inquiétude, ses amis dans une consternation profonde; les uns craignaient les orages politiques et les révolutions toujours funestes à la prospérité générale, les autres le renversement de leurs fortunes particulières et les proscriptions. L'agitation fut au comble quand le bruit de sa mort, d'abord répandu au palais, commença de circuler dans la ville. Plusieurs prétendans se présentèrent aussitôt pour l'empire. La princesse Roschinarâh, sœur chérie d'Aureng-Zeb à cause de ses talens pour l'intrigue dont il avait tiré souvent de grands avantages, voulait assurer la couronne au plus jeune de ses neveux; plusieurs omrâhs qui sentirent renaître en eux leur dévouement pour le vieux Schah-Jéhan, parlèrent de le rétablir sur le trône : le maharadjâh s'était mis en marche avec son armée pour soutenir ce parti; l'omrâh Mohâbet accourait du Caboul avec des troupes dans le même dessein : il avait déjà passé Lahore; le peuple d'Agra demandait qu'on brisât les liens de Schah-Jéhan, et le gouverneur Étabar n'at-

tendait pour adhérer à ce vœu que la confirmation officielle de la mort d'Aureng-Zeb ; à Délhy, les boutiques étaient fermées, les travaux négligés, et les habitans, formés en groupes de toutes parts, demandaient à chaque passant des nouvelles comme s'il s'était agi de leur propre existence.

Cependant Schah-Alloûm ne restait pas oisif; il travaillait à se faire un parti parmi la noblesse, afin de balancer l'influence de Roschinârah qui lui opposait son jeune frère, Akber; le plus grand nombre soutenaient qu'il n'y avait pas lieu à l'élection d'un nouvel empereur; qu'Aureng-Zeb n'avait tenu le sceptre que pour son père, rendu par ses infirmités incapable de régner; que ces infirmités ayant maintenant cessé, c'était à Schah-Jéhan qu'appartenait le droit de se choisir un successeur; mais les omrâhs qui avaient joui de la faveur d'Aureng-Zeb blâmaient hautement cette mesure qui les aurait exposés à tous les ressentimens de Schah-Jéhan. Au moment où les opinions, extrêmement divisées, faisaient craindre qu'il ne fallût recourir à la voie des armes pour les juger, on annonça que l'empereur avait repris connaissance; la nouvelle était vraie. Le soin des affaires publiques fut la première pensée d'Aureng-Zeb dès qu'il eut recouvré ses sens, et devinant à la contenance

morne de ses amis la direction qu'avait reçue l'opinion nationale, il fit appeler son fils Schah-Alloûm : « Tenez-vous prêt, lui dit-il, pour l'instant de ma mort ; courez à Agra; que nul autre que vous n'ait le mérite de rendre la liberté à Schah-Jéhan ! Car vous ne devez espérer l'empire ni même votre sûreté personnelle que de la gratitude de votre grand-père. » En même temps il se fit apporter une plume et il écrivit quelques mots pour Étabar, auquel la garde de Shah-Jéhan était confiée.

Deux ou trois jours après, on transporta l'empereur dans la salle d'audience; tous ses omrâhs y avaient été convoqués;il leur adressa de son lit quelques paroles remarquables : « Un lion est ici enchaîné : briserez-vous ses chaînes? il vous dévorera. Schah-Jéhan n'a que des injures à venger. » L'effort qu'il avait fait pour parler amena une crise qui faillit à devenir fatale; le murmure qui s'éleva autour de lui annonça qu'on le croyait mort; mais soudain reprenant ses esprits, il fit signe à Joy Singh et à quelques autres omrâhs de s'approcher; il leur serra la main affectueusement. Depuis ce jour jusqu'au dixième de sa maladie, il continua de paraître dans la salle d'audience. A cette époque la fièvre diminua, le mal perdit de son intensité et le treizième jour les médecins déclarèrent officiellement qu'il

n'existait plus aucun symptôme de danger. Aussitôt cessèrent toutes les intrigues, toutes les manœuvres en sens divers qui avaient agité le peuple et la noblesse, et l'orage entièrement dissipé ne servit qu'à faire briller de plus d'éclat les beaux jours qui suivirent.

Aureng-Zeb retira de sa maladie une sorte d'avantage; ce fut de connaître l'esprit public sur le compte de celui de ses fils qu'il avait destiné à l'empire. Il se fit informer très-exactement de tout ce qui s'était passé durant sa maladie, et d'abord il trouva que Mauzim s'était plus occupé de lui-même que de son père, songeant avant tout aux moyens de s'assurer la couronne. Ensuite il jugea, par la froide indifférence que les grands de l'empire lui avaient montrée, qu'il n'avait parmi eux que bien peu d'amis, et il en conclut qu'il serait dangereux de l'élever au rang suprême. Il avait toujours pensé que l'apparente humilité de ce prince cachait des vues secrètes, et il acquérait la preuve qu'il ne s'était point trompé. Quant à l'éloignement que les nobles avaient pour Mauzim, il l'attribuait au mélange qui s'était fait en lui du sang de Timur avec le sang hindou. Sa mère n'était que la fille d'un très-mince radjâh; il l'avait épousée à cause de sa beauté; mais, aux yeux des omrâhs, la beauté de la mère ne corrigeait point le vice de naissance du fils. La préférence

qu'ils donnaient à Akber venait d'une raison contraire; la mère de ce dernier était fille de Schanavaz, du sang royal de Perse; c'était pour cela que tous les omrahs d'origine persane, en grand nombre à la cour de Délhy, montraient un vif attachement à la cause du jeune prince.

Le résultat de ces observations fut de faire perdre à Schah-Alloûm l'estime et l'affection paternelle. Aureng-Zeb résolut de transférer sur la tête d'Akber les droits dont son frère se montrait si jaloux, et pour réunir en sa faveur tous les esprits, toutes les volontés, éteindre en même temps les haines et faciliter la fusion des partis, il voulut lui donner pour épouse la fille unique de Dara, retirée auprès de Jéhanara sa tante et de Schah-Jéhan son grand-père. Ce dernier à qui la demande fut adressée la rejeta avec indignation, sa petite-fille avec horreur. Aureng-Zeb, sans insister, abandonna son dessein; il prit même les précautions nécessaires pour que la tentative qu'il avait faite fût ignorée. Il réussit mieux lorsqu'il demanda les joyaux de la couronne, encore au pouvoir de Schah-Jéhan. Celui-ci les avait d'abord refusés avec des expressions assez dures; Aureng-Zeb lui fit répondre en termes soumis qu'il n'avait point cru l'offenser par cette demande qu'il le priait d'oublier, et qui ne serait jamais renouvelée. Schah-Jéhan se laissa vaincre

par la modération de son fils qui aurait pu employer la violence; il lui envoya pour environ six millions de pierreries; une lettre les accompagnait. « Prends ces joyaux, lui disait-il; je sens que je ne dois plus les porter, car ta fortune a prévalu... qu'ils soient le prix de ta modération. Porte-les à ton tour avec dignité; mais au nom de ta propre renommée, sois moins rigoureux pour ta malheureuse famille. » On dit que l'empereur versa des larmes à la lecture de cette lettre, et que cette fois elles furent sincères.

Peu de temps après Schah-Alloûm fut renvoyé au Dékhan pour remplacer Schaista que ses infirmités, suites des blessures qu'il avait reçues, rendaient peu capable de vaquer aux soins du gouvernement. Quoique le prince n'eût que des pouvoirs limités, son arrivée déconcerta le maharadjah qui avait encore le commandement de l'armée et la principale direction des affaires; il demanda qu'on le laissât retourner à sa soubahbie du Guzzerat, mais l'empereur en avait disposé en faveur de Mohâbet, ancien gouverneur du Caboul, à titre de récompense pour la fidélité qu'il avait gardée à son ancien maître, et dont tout autre qu'Aureng-Zeb l'aurait peut-être puni. Il avait toujours gouverné sa province au nom de Schah-Jéhan; ce n'était que depuis la mort de Dara qu'il avait consenti à traiter avec

Aureng-Zeb. Jessouind-Singh très-mécontent fut obligé de se retirer dans ses domaines.

Comme l'empire jouissait d'une paix profonde, l'empereur à qui les médecins avaient conseillé le changement d'air, prit le chemin du Kaschmir. Quelques-uns de ses omrahs désapprouvaient ce voyage, comme dangereux pour la tranquillité de l'état. Ils représentaient qu'il y avait de l'imprudence à s'éloigner du cœur de l'empire, tandis qu'on y laissait Schah-Jéhan qui ne manquait point d'amis; mais Aureng-Zeb jugeait de l'avenir par le passé; les grands étaient fatigués de révolutions et de guerres, et il savait que le peuple ne se révolte pas quand il n'est pas opprimé. Cinquante mille cavaliers servirent d'escorte à l'empereur, sans compter la suite particulière de ses officiers et de ses ministres; la princesse Roschinârah ne fut point oubliée, et comme elle aimait beaucoup le faste et la magnificence elle eut ample occasion de satisfaire ses goûts durant le voyage et pendant son séjour dans le Kaschmir. Aureng-Zeb n'avançait qu'à petites journées, parce qu'il donnait aux affaires une partie du temps. Chaque jour, à certaine heure, l'armée faisait halte; on dressait la *tente d'audience*, et l'empereur écoutait les plaintes, prononçait ses sentences ou donnait ses ordres de même que s'il eût été à Délhy. Comme les demandeurs ou les

plaideurs étaient obligés de suivre la cour, il leur était alloué par le trésor une indemnité proportionnée aux inconvéniens du déplacement et à la perte de temps qu'ils souffraient.

La paix fut troublée l'année suivante dans le Guzzerat par les radjahs tributaires des montagnes. Ils prétendaient que le tribut qu'on exigeait d'eux était trop élevé, et pour se dispenser de le payer ils prirent les armes et se révoltèrent; ils choisirent Rai-Singh, l'un d'eux, pour chef suprême de la confédération. Une armée mogole marcha pour les réduire; elle était sous les ordres de Couttoub, officier expérimenté. Les Radjepouts, qui formaient le plus grand nombre parmi ces montagnards, ne voulurent pas rester longtemps oisifs; ils s'avancèrent sur le camp mogol à la faveur de la pluie, des brouillards et de l'obscurité, et ils commencèrent sur-le-champ leur attaque. Le trouble et la confusion inséparables d'une bataille livrée dans la nuit furent extrêmes dès le premier moment; le désordre alla toujours croissant jusqu'à ce que tous simultanément, Mogols et Radjepouts, suspendirent leurs coups et attendirent le lever de l'aurore pour recommencer le combat. Les Radjepouts y mirent d'abord beaucoup d'acharnement; mais à la fin, Rai-Singh ayant succombé et avec lui plus de trois cents personnes de marque, les

An 1665. De l'hég. 1075.

Radjepouts s'enfuirent, abandonnant leur camp et la plus grande partie de leurs bagages; Couttoub les poursuivit sans s'arrêter jusqu'au fond de leurs montagnes. Au bout de six mois il quitta leur pays, le laissant tout-à-fait subjugué; les radjahs perdirent leur indépendance: Couttoub leur substitua des gouverneurs temporaires à la nomination de l'empereur.

Jemla pendant ce temps envahissait le royaume d'Assam. Cet habile et courageux serviteur d'Aureng-Zeb avait reçu le gouvernement du Bengale pour prix de ses victoires sur Soujâh; mais il acquérait dans ce gouvernement tant de puissance et de renommée que, malgré sa fidélité si souvent éprouvée, Aureng-Zeb ne put s'empêcher d'en être jaloux. Comme Jemla possédait aussi la charge de grand-vizir, l'empereur lui écrivit que sa présence devenait nécessaire à Délhy; Jemla répondit que les fonctions de sa charge étaient très-bien remplies par le radjah Ragnatta son adjoint, et il priait l'empereur de le laisser au Bengale où il pouvait aussi se rendre utile à l'état. Aureng-Zeb n'osa pas le contredire, de peur de laisser voir qu'il n'agissait que par crainte ou par jalousie, mais il résolut de l'occuper assez en lui indiquant des conquêtes à faire pour qu'il ne pût pas travailler à se faire un parti au Bengale. Le roi d'Assam avait équipé une flotte sur le Bra-

mahpoutre, et il s'en était servi pour faire des incursions dans le Bengale inférieur; Jemla reçut commission de venger cette injure; en même temps on lui envoya des renforts considérables de troupes. Les ordres d'Aureng-Zeb furent suivis de la conquête presque entière du beau royaume d'Assam. La forteresse d'Asso qui gardait l'entrée du pays se rendit à discrétion; le roi, battu complétement dans une bataille, s'enferma dans Kirganou sa capitale, où bientôt après il fut assiégé; ne pouvant s'y défendre, il sortit furtivement de cette ville et se sauva dans les montagnes de Lassa. Kirganou dut ouvrir ses portes; toutes les forteresses du royaume suivirent cet exemple. Les pluies amenées par la saison, et qui dès les premiers jours tombèrent avec beaucoup de violence, contraignirent les Mogols à se retirer vers le Bengale; ils eurent beaucoup à souffrir dans leur marche, parce que le royaume entier d'Assam n'offrait sur toute sa surface qu'une vaste nappe d'eau; mais Jemla sut les diriger avec tant de succès, qu'ils rentrèrent dans le Bengale couverts de gloire et chargés de butin.

L'empereur fut extrêmement satisfait des nouvelles que Jemla lui envoya. La conquête d'Assam lui ouvrait un chemin facile jusqu'aux frontières de la Chine. Plein de l'idée d'étendre ses domaines dans l'orient, il écrivit à Jemla de se

tenir prêt pour rentrer en campagne au retour de la belle saison, et il lui annonça l'envoi de nouvelles forces; mais l'heure de Jemla était arrivée: la mort qu'il avait cent fois affrontée dans les combats et qui toujours l'avait respecté, vint le saisir au moment où il l'attendait le moins. Quand l'armée fut arrivée au fort d'Asso, une épidémie meurtrière se déclara parmi les soldats. Le général fut l'une des premières victimes du mal; sa mort fut pleurée des troupes; l'empereur, convaincu de sa loyauté autant que de ses grands talens, donna de sincères regrets à sa perte; l'expédition d'Assam fut abandonnée. Une guerre d'un autre genre occupa durant quelques mois l'attention des Mogols.

Non loin de la ville de Nagour, dans la province de Marwar, vivait une femme âgée de quatre-vingts ans. Elle était riche et avare; dans un accès subit de dévotion elle devint prodigue, mais ce fut en faveur des fakirs et des religieux hindous. Cinq mille de ces vagabonds se réunirent autour de son château, et non-seulement ils reçurent les bienfaits de Bistamia, c'était le nom de la vieille femme, mais encore ils se répandirent plus d'une fois en armes dans les campagnes voisines et levèrent des contributions sur les habitans. Ceux-ci s'armèrent à leur tour : ils furent défaits; le radjah de Nagour eut le même sort.

Alors on publia que Bistamia était magicienne et que c'était par ses enchantemens qu'elle protégeait les armes de ses fakirs. Le nombre de ceux-ci s'étant accru considérablement, ils se crurent capables de conquérir l'Hindoustan et ils marchèrent sur Agra. Vainqueurs à Narnoul de quelques troupes qu'on leur avait opposées, ils redoublèrent d'audace. L'empereur informé des progrès de ces fanatiques jugea que la chose devenait assez sérieuse pour qu'on dût recourir à quelque mesure efficace. Les superstitieux Mogols étaient si convaincus des enchantemens de Bistamia, qu'ils n'allaient au combat qu'à regret parce qu'ils se croyaient sûrs d'avance d'être battus. L'empereur pensa que la ruse devait ici venir au secours de la force. Il fit distribuer aux soldats des feuilles de papier sur lesquelles il avait tracé de sa propre main des caractères étranges; il leur fit dire qu'ils étaient magiques et qu'ils avaient la vertu singulière de laisser tous les enchantemens sans effet. Comme l'empereur avait lui-même une grande réputation de sainteté, les soldats crurent avoir dans les feuilles de papier un talisman plus fort que toutes les conjurations de Bistamia. Quand on les vit dans cette disposition d'esprit, on les fit marcher contre les fakirs. Ce fut moins un combat qu'une horrible boucherie où presque tous ces insen-

sés périrent ; les autres furent faits prisonniers.

Très-peu de temps après cette guerre, qu'on pourrait appeler ridicule si elle n'avait fait couler des flots de sang, le prince Mohammed-Mauzim, fils aîné de l'empereur, mourut dans Goualiôr. Il s'était long-temps flatté que son père se laisserait enfin toucher en faveur d'un fils malheureux ; la désignation de Schah-Alloûm faite par l'empereur lui ravit toutes ses espérances. Il tomba dans un abattement qui hâta sa mort. La fille de Soujâh recueillit son dernier soupir. Elle n'avait point voulu l'abandonner ; elle s'accusait d'avoir causé ses malheurs, et regardait comme un devoir sacré de les adoucir.

An 1666. De l'hég. 1076. Schah-Jéhan ne tarda pas long-temps à suivre son petit-fils dans la tombe ; il mourut le 2 février d'une seconde attaque du même mal qui, huit ans plus tôt, lui avait fait perdre l'empire. Il expira dans les bras de Jéhanara, sa fille chérie. Dévoré de regrets durant plusieurs années, déchiré par des souvenirs cruels, n'entendant jamais sans horreur prononcer le nom d'Aurengzeb, il devait tenir peu à la vie, bien qu'il jouît dans sa prison de tout ce qui pouvait lui en faire trouver le séjour supportable ; mais quels biens peuvent dédommager de la liberté? On se console de la perte d'un trône, mais chaque jour on mouille de ses pleurs les fers qu'on a reçus.

On dit de ce prince qu'il avait été durant sa jeunesse très-indifférent en matière de religion, ayant adopté sur ce point les principes de son père et de son grand-père; que plus tard, cherchant à s'instruire ou à se convaincre, il se plaisait aux controverses théologiques; que sur la fin de ses jours, soit par conviction, soit par faiblesse, il était rentré dans la foi du prophète, et que le Koran était sa lecture habituelle. Pendant les temps heureux de son règne il s'était livré sans réserve à son goût pour le luxe. Ce que les historiens et les voyageurs rapportent à ce sujet, passe toute croyance. Ses trônes d'or enrichis de diamans et d'autres pierres précieuses; la magnificence de ses palais, sa galerie fameuse où plusieurs ceps d'or massif chargés d'un feuillage du même métal produisaient un nombre infini de grappes composées de rubis, d'émeraudes, de perles, de diamans; la pompe qui régnait à sa cour; l'éclat des vêtemens dont se couvrait le dernier de ses serviteurs; les richesses répandues de toutes parts autour de lui, ses trésors immenses, ses joyaux d'une valeur inappréciable; les monumens superbes dont il embellit Agra, Lahore et Délhy : ce sont autant de merveilles dont la description ne semblerait qu'un jeu de l'imagination orientale, s'il n'était prouvé par une foule de témoignages unanimes qu'elles ont existé.

En recevant la nouvelle de la mort de son père, Aureng-Zeb eut ou feignit d'avoir une grande douleur. Il partit sur-le-champ pour Agra où, étant arrivé, il fit demander à sa sœur Jéhanara la permission de la voir. Celle-ci qui s'attendait à ce qu'il témoignerait ce désir avait tout préparé pour cette entrevue. Dès qu'il entra, elle alla au-devant de lui, tenant dans ses mains un grand bassin d'or qu'elle lui présenta; il contenait toutes les pierreries de Schah-Jéhan. Une offrande aussi magnifique disposa favorablement Aureng-Zeb; il lui fut ensuite facile de faire accueillir son apologie pour la conduite qu'elle avait tenue jusque là. Aureng-Zeb lui fit partager du moins en apparence, la faveur dont jouissait Roschinârah, et il l'emmena à Délhy où elle sembla d'abord exercer beaucoup d'inflence; mais très-peu de temps après, elle mourut subitement et, s'il faut en croire Tavernier, ce ne fut pas sans de violentes présomptions qu'elle avait été empoisonnée.

Cependant la guerre avait continué sur la côte du Malabar, d'abord avec assez de lenteur, ensuite d'une manière beaucoup plus vigoureuse. Tant que le maharadjah conserva le commandement, les opérations languirent ou ne produisirent aucun résultat; cela devait être si, comme on l'a dit, il existait une correspondance secrète

entre Jessouind-Singh et Sévaji. Après le rappel de Jessouind, une trève fut conclue avec les Radjepouts, mais ils ne tardèrent pas à la rompre en recommençant leurs incursions, excités par l'espérance du pillage. Le radjah Joy-Singh et le brave Dilère, général renommé, furent envoyés avec des forces considérables pour réprimer ces courses dévastatrices. Sévaji, malgré son courage et ses talens militaires, chassé de poste en poste et enfermé enfin dans une position désavantageuse, fut contraint de poser les armes et de se rendre prisonnier. Il fut conduit à Délhy au moment où l'empereur venait d'y rentrer à son retour du Kaschmir. Amené en présence d'Aureng-Zeb, il se conduisit avec tant de hauteur, affectant même de mépriser la personne de ce prince, que l'ordre fut donné de le renfermer dans une étroite prison.

Mais sa contenance ferme et assurée, la beauté mâle de ses traits, l'air de dignité répandu sur toute sa personne lui avaient fait trouver grace devant les filles d'Aureng-Zeb, qui cachées derrière des jalousies dans une tribune de la salle d'audience avaient été présentes à l'entrevue. L'une d'elles intercéda même pour lui avec tant d'instance, que l'empereur se montra disposé à user d'indulgence. Sévaji comparut de nouveau devant lui, mais il ne fut pas plus traitable que la

première fois; l'empereur, bien qu'offensé par l'audace de son prisonnier, sut contenir son courroux; il se contenta de dire que c'était un jeune insensé qu'il fallait enfermer, pour qu'il eût le temps de faire des réflexions salutaires. Au bout de quelques mois, Sévaji trouva les moyens de s'évader, soit que son gardien s'y prêtât par sa négligence, soit que sa fuite eût été ménagée par les mêmes personnes qui s'étaient déjà intéressées à lui.

L'empereur parut s'inquiéter peu de l'évasion de Sévaji; il donna pourtant l'ordre de le poursuivre; mais son attention se portait alors principalement sur le Bengale, dont les frontières orientales avaient été envahies par le radjah d'Arracan depuis la mort de Jemla. Ce prince s'était emparé de toute la côte jusqu'au Gange, et il avait favorisé l'établissement portugais de Chittagong, ou plutôt ce dangereux repaire des pirates de cette nation qui infestaient le golfe de Bengale. Schaista qui rétabli de ses blessures avait été envoyé récemment au Bengale avec le titre de vice-roi, équipa une flotte nombreuse, y joignit quelques forces de terre et confia le soin de l'expédition contre l'Arracan à son lieutenant Hassem-Beg. La flotte partit de Dacca, d'où s'introduisant dans la grande rivière, elle surprit quelques forts, et s'avança jusqu'aux en-

virons de Chittagong. Comme Hassem avait trop peu de troupes pour entreprendre le siége de cette place que les Portugais avaient bien fortifiée, Schaista fit partir un détachement de dix mille chevaux pour le renforcer; il était conduit par son fils Ameid-Khan. Avant de commencer les hostilités, il fit faire aux Portugais des offres si avantageuses, qu'ils abandonnèrent la cause du radjah; quelques-uns se retirèrent dans le Bengale, où ils eurent des terres et des maisons; les autres prirent parti dans les troupes mogoles. Après quelques légers succès mêlés de grands revers, l'armée d'Arracan fut complétement battue, sa flotte détruite, Chittagong repris avec un train immense d'artillerie, et tout le Bengale rentra sous la domination d'Aureng-Zeb.

Tandis que le fils de Schaista triomphait des Arracanais, Dilère-Khan, resté seul à la tête de l'armée du Dékhan par le décès de Joy-Singh, profitait de la paix conclue avec les Radjepouts durant la captivité de leur chef Sévaji, pour forcer le roi de Visiapour, Adil-Schah, à remplir les conditions des traités précédens. Ce prince toujours vaincu par les Mogols, jamais soumis, saisissait toutes les occasions de secouer le joug, et il ne payait jamais le tribut stipulé par les vainqueurs que lorsqu'il y était contraint. La position de son royaume entre des chaînes pres- An. 1667. De l'hég. 1077.

que inaccessibles de montagnes couvertes de bois ou hérissées de forteresses semblait faite pour l'engager à la révolte; le roi de Golconde, son allié fidèle, imitait sa conduite et lui fournissait de l'or; il recevait en échange des soldats et des armes. Deux ou trois ans de paix suffisaient à l'un et à l'autre pour réparer leurs pertes et les mettre en état de rentrer dans l'arène. Sévaji avait conquis sur le premier la province de Concan, et toute la partie occidentale de ses états; il ne craignait pas d'exposer l'autre partie en excitant contre lui les armes mogoles. Dilère l'avait battu dans plusieurs rencontres; il se trouvait réduit aux dernières extrémités. Assiégé dans sa capitale, il était près de se rendre à discrétion; la jalousie de Schah-Alloûm contre Dilère le servit mieux que n'aurait pu faire une grande victoire. Un ordre d'Aureng-Zeb arriva portant l'injonction à Dilère de se rendre à Délhy sur-le-champ.

Schah-Alloûm savait que Dilère était dans les intérêts du jeune prince Akber; il imagina de le rendre suspect à son père, en l'accusant de correspondre avec l'ennemi; Aureng-Zeb se laissa tromper par son fils, et lui donna même la commission secrète de se saisir de la personne du général, et de l'envoyer sous escorte à Délhy pour peu que sa conduite parût suspecte. Dilère

sentit parfaitement d'où le coup lui venait ; toutefois il obéit, mais non sans regret, à l'ordre de son maître et il leva le siége de Visiapour. Son armée se composait de trente mille Patans à cheval, et d'un nombre égal de fantassins ; il la conduisit d'abord sous les murs d'Aurungabad, résidence du prince. Celui-ci avait réuni dans la ville ou ses environs quatre-vingt mille hommes de troupes, dont les officiers s'étaient engagés par serment à le servir en tous ses desseins au risque de leurs vies. Il ne s'agissait pas moins que de se révolter contre l'empereur. Le maharadjah, qui s'était jeté dans les rangs du prince pour se venger de la perte de son gouvernement du Guzzerat, ouvrit l'avis de ménager Dilère jusqu'à ce qu'on connût ses intentions, de lui parler à cet effet du plan des conjurés, de l'admettre à augmenter leur nombre s'il approuvait leurs projets, et de lui ôter la vie s'il marquait la moindre répugnance. Dilère, averti par un ami fidèle de ce qui se tramait contre lui, décampa dès que la nuit fut venue et prit la route de Délhy. Le prince le poursuivit pendant plusieurs jours avec beaucoup de vivacité, sans pouvoir l'atteindre ; ses généraux qui craignaient les Patans servirent mal son impatience.

Cependant Dilère avait envoyé à l'empereur exprès sur exprès pour le prévenir de la révolte An 1668. De l'hég. 1078.

de Schah-Alloûm, et l'empereur alarmé partit sur-le-champ de Délhy, emmenant toutes les troupes qui se trouvaient dans la ville, et expédiant des ordres à ses soubahs pour qu'ils vinssent le joindre avec leurs contingens. En même temps il chargeait Dilère de se rendre à Oujein, de s'y renforcer des troupes du Malava, et d'aller garder le cours de la Nerbouddha qui séparait le Dékhan du reste de l'empire. Dilère, avec son activité accoutumée, se porta rapidement sur les bords du fleuve, y construisit des redoutes, plaça des batteries et en rendit le passage presque impossible. Schah-Alloûm ne s'attendait pas à des mesures aussi promptes ni aussi vigoureuses; il comprit que son coup était manqué, et que le parti le plus sage était de donner le change à son père si cela lui était possible. Il lui écrivit de la façon la plus soumise et la plus respectueuse, protesta de sa fidélité, soutint qu'en poursuivant Dilère il n'avait fait qu'exécuter un ordre impérial. Aureng-Zeb, qui dans ce moment voyait se former dans le nord deux orages qui pouvaient fondre sur l'Hindoustan, feignit de croire à la sincérité de son fils, afin de ne pas ajouter la guerre civile aux guerres étrangères qu'il pressentait; il affecta même de dire à ses omrahs qu'il était tout-à-fait convaincu de la loyauté de son fils. Il n'en forma pas moins

le projet de le dépouiller peu à peu de son crédit et de sa puissance, et de le réduire à une condition telle qu'il n'y eût plus aucun sujet de le craindre. Quant à Dilère, il avait rendu des services trop éminens pour n'avoir pas droit à d'honorables récompenses; Aureng-Zeb le combla de faveurs, et admira son noble désintéressement : Dilère versa au trésor de l'or et des pierreries pour une valeur de cinquante millions.

Le double motif qui avait porté Aureng-Zeb à transiger pour ainsi dire avec la révolte de Schah-Alloûm était d'une part sa rupture avec le roi de Perse Schah-Abbas II, et de l'autre la réunion vers Attock et aux sources du Nilab de toutes les tribus afghanes qui habitaient les montagnes. Sa querelle avec le roi de Perse avait une cause singulière. Il avait chargé son ambassadeur auprès de ce prince de lui remettre de riches présens; tous ces présens étaient désignés dans un inventaire, et Schah-Abbas, impatient de savoir en quoi ils consistaient, jeta les yeux sur l'inventaire qu'on lui remit. Cet écrit portait ces mots pour suscription : Alloumghir (ou le roi du monde) Aureng-Zeb à Schah-Abbas, *maître de la Perse*. Ce n'était là, dit-on, qu'une erreur du commis qui avait copié l'inventaire; mais c'en fut assez pour allumer le courroux de Schah-Abbas. Il commença par l'exhaler en un torrent

d'invectives et de menaces contre ce *roi du monde*, assassin de son père, de ses frères et de ses neveux; ensuite, faisant subir à l'ambassadeur un traitement indigne, il le renvoya sur-le-champ de ses états et le chargea de porter lui-même à son maître la déclaration de guerre. Très-peu de temps après il prit la route du Khorassan à la tête d'une armée de quatre-vingt mille chevaux choisis parmi ses meilleurs escadrons.

An 1669. De l'hég. 1079. Aureng-Zeb ayant inutilement tenté de faire accueillir ses explications, dut se préparer à soutenir la guerre, et il ne négligea rien pour le faire avec avantage. Schah-Alloûm reçut l'ordre de partir du Dékhan avec un corps d'élite de vingt mille chevaux et de s'avancer sans perte de temps sur les frontières de la Perse, afin d'éclairer les opérations de Schah-Abbas. D'un autre côté, il faisait marcher de tous côtés des troupes vers Lahore, rendez-vous général de l'armée, et il annonçait l'intention d'aller prendre le commandement en personne; mais au moment où il se disposait à quitter Délhy, une lettre du roi de Perse, écrite à son vizir Jaffier, persan d'origine, tomba dans ses mains et le remplit d'irrésolution et de crainte. Cette lettre indiquait assez clairement une conspiration contre son trône et sa vie de la part de tous les omrahs ou officiers persans de sa cour et de ses armées. Ou-

bliant en cette occasion son sang-froid et sa prudence ordinaires, Aureng-Zeb fut sur le point d'ordonner le massacre de tous les Persans; des soldats occupaient les rues, les places publiques; les proscrits en armes dans l'intérieur de leurs maisons se disposaient à vendre chèrement leurs vies; la consternation et la terreur régnaient dans la capitale. Heureusement il fut reconnu qu'en écrivant au vizir cette lettre fatale le roi de Perse n'avait fait qu'employer un de ces stratagèmes si familiers à Aureng-Zeb, et la confiance s'étant promptement rétablie entre les Mogols et les Persans, les affaires reprirent leur cours accoutumé. Aureng-Zeb partit alors pour Lahore; avant d'y arriver, il reçut la nouvelle que Schah-Abbas venait de mourir dans son camp. Cet événement fut promptement suivi d'un traité de paix entre l'Inde et la Perse, ce qui laissa Aureng-Zeb maître de disposer de ses forces pour faire rentrer les Afghans dans le devoir.

Ces Afghans étaient de la race de ceux qui avaient conquis autrefois l'Hindoustan, et donné à Délhy une dynastie de rois; ils détestaient les Mogols qui les avaient expulsés de ce riche pays aux temps de Timur et de Babour, et ils ne laissaient passer aucune occasion de leur faire une guerre cruelle. Ils avaient compté sur les Persans comme sur de puissans auxiliaires, et ils s'étaient

hâtés de prendre les armes. La mort de Schah-Abbas détruisit l'espérance qu'ils avaient fondée sur la marche de son armée; mais, se trouvant réunis sous les drapeaux au nombre de trente mille, tous déterminés, ils ne voulurent point que leurs préparatifs fussent perdus, et tels que les torrens impétueux qui tombent de leurs montagnes et entraînent tout ce qu'ils embrassent de leurs ondes tumultueuses, ils se précipitèrent dans les fertiles plaines du Penjab, et y répandirent la désolation. Comme rien ne s'opposait à leurs progrès, ils se vantaient déjà qu'ils iraient à Délhy détrôner la race odieuse du Tartare Timur. Ils obéissaient à un chef, qui s'appelait Mohammed, et auquel ils donnaient le titre de roi. Ce Mohammed se disait descendant d'Alexandre-le-Grand et d'une fille du roi de la Transoxiane, et il combattit avec un courage fait pour prouver que, du côté de la bravoure, il n'avait point dégénéré; sous les rapports du talent et du génie, il était loin du héros macédonien, et son armée ressemblait moins encore aux phalanges grecques, si fameuses par leur discipline.

Le gouverneur de la partie septentrionale du Penjab, nommé Camil, avait levé dix mille Jickers, et comptant sur les secours prochains de l'empereur, il s'était avancé vers le Nilab au-delà

duquel les Afghans étaient campés. Mohammed, apercevant les impériaux, passa le fleuve avec le tiers de sa cavalerie et vint à la rencontre de Camil. La fortune ne répondit pas à son courage. La tactique et la discipline, soutenus par la bravoure, l'emportèrent sur la bravoure sans tactique et sans discipline. Les Afghans laissèrent jonché de morts le champ de bataille ; ceux qui échappèrent du glaive des Mogols se noyèrent presque tous dans le fleuve. Le reste de l'armée afghane, qui durant le combat n'avait pas quitté la rive opposée, prit la fuite en désordre; et Camil, renforcé par cinq mille chevaux qu'envoyait le soubah du Caboul, poursuivit les fuyards sans relâche jusqu'au fond de leurs montagnes; mais les ressources des Afghans et de leur roi Mohammed n'étaient pas épuisées. Une seconde armée, plus nombreuse encore que la première, vint attaquer les Mogols avec fureur. Elle se croyait assurée de la victoire, mais elle se composait de bandes sauvages qui marchaient sans ordre et se nuisaient par leur propre confusion. Résister à leur premier choc, c'était les vaincre; les Mogols le savaient, et ils leur opposèrent un front qu'ils ne purent rompre. La bataille fut toutefois assez longue parce que les Afghans revinrent plusieurs fois à la charge; dix ou douze mille d'entre eux périrent; les autres

se dissipèrent et s'enfuirent dans les montagnes.

Dans le même temps arrivaient dix mille cavaliers des meilleures troupes de l'empire, sous les ordres de Mohammed-Amin. Ce secours ne fut pas inutile, car le roi afghan avait réuni une troisième armée, et avec une constance véritablement digne du prince auquel il prétendait faire remonter l'origine de sa famille, il voulut pour la troisième fois tenter le sort des batailles. Mais la fortune était contre lui : il fut tué en combattant avec plus de valeur que de prudence; plusieurs chefs afghans eurent le même sort, les autres se rendirent. Le nombre des morts fut effrayant; les villes, les forteresses restées sans défenseurs devinrent la proie des flammes. Les habitans tombèrent dans l'esclavage et suivirent les vainqueurs; le pays enfin fut totalement dévasté, seul moyen qui parût capable d'empêcher de nouvelles révoltes.

An 1673. De l'hég. 1083. Mais que ne peut l'amour de la liberté et du sol natal sur des hommes qui, sortis à peine des mains de la nature, n'ont pas encore perdu dans la civilisation l'énergie native de ce sentiment? Les Afghans profitèrent de la longue paix que les victoires ou la fortune d'Aureng-Zeb venaient de procurer à l'empire, pour rentrer furtivement dans leur pays désolé. Bientôt ils s'y trouvèrent

réunis en si grand nombre que, d'une part la difficulté de subsister dans une contrée peu abondante, de l'autre le souvenir amer des injures reçues et le désir de les venger les tirèrent de leurs obscures retraites. Le Penjab fut encore inondé de leurs hordes spoliatrices; il fallut envoyer contre eux de nouvelles armées; le danger devint même si pressant que l'empereur fut obligé de marcher en personne avec toutes ses forces. Les chefs afghans, éclairés par l'expérience, avaient donné quelque discipline à leurs troupes; mais ce qui les rendait surtout redoutables c'était que, par un bien dangereux artifice, ils avaient placé dans leurs rangs, pour l'offrir aux Mogols, un individu dont les traits rappelaient ceux du malheureux Soujâh, et ils répandaient en tous lieux que le prince lui-même marchait à leur tête. La mort de Soujâh, fruit de la perfidie du radjah d'Arracan, n'était que trop certaine, mais beaucoup de personnes encore dans l'Hindoustan en doutaient par affection pour ce prince ou affectaient d'en douter par éloignement pour Aureng-Zeb. On prétendait qu'il s'était sauvé des mains des assassins et qu'il s'était retiré en Perse, où il vivait dans l'isolement pour ne pas devenir un prétexte de rupture entre le gouvernement qui le poursuivait et celui qui lui accordait un asile. Les Afghans s'étaient adroite-

ment emparés de cette opinion populaire, et le faux Soujâh leur acquit des alliés ou des auxiliaires, même parmi les Mogols. Comme ils avaient fait les plus grands efforts pour mettre en campagne une armée nombreuse, ils comptaient jusqu'à cent cinquante mille combattans. Le gouverneur mogol de Peischore, croyant qu'il aurait à les vaincre la même facilité qu'avaient eue Camil et Amin, et aspirant à la même gloire, s'était hâté de traverser le Sind pour aller porter la guerre chez ces ennemis qui lui semblaient faibles et peu dangereux; mais, s'étant imprudemment engagé dans les montagnes, il fut enveloppé par des troupes infiniment supérieures en nombre, et après avoir vu son armée taillée en pièces il tomba lui-même percé de coups. Les Afghans vainqueurs se crurent invincibles ; ils débouchèrent dans les vallées voisines d'Attock, et s'avançèrent sur la route de Délhy, après néanmoins qu'ils eurent fait la cérémonie publique de proclamer le prétendu Soujâh empereur de l'Hindoustan.

An 1674. De l'hég. 1084. Justement effrayé des progrès des Afghans, et surtout de l'effervescence qu'il remarquait dans beaucoup d'esprits au nom de Soujâh, l'empereur déploya ses bannières et, suivi de tous ceux qui craignaient le retour des anciens orages, il arriva sur les bords du Nilab au moment même où les Afghans se présentaient en bon ordre pour

le traverser. L'avant-garde impériale avait passé le fleuve, et, tombant par mégarde au milieu de l'armée ennemie, elle fut totalement défaite avant de pouvoir être secourue. Les Afghans abusèrent de leur victoire; ils massacrèrent impitoyablement les prisonniers qu'ils avaient faits. Cet affreux désastre servit mieux peut-être les intérêts d'Aureng-Zeb que n'aurait fait le plus brillant avantage. L'indignation, la fureur, la soif brûlante de la vengeance s'emparèrent de toute l'armée; les soldats demandèrent avec des cris de rage qu'on les conduisît au combat. Les Afghans se défendirent avec autant d'opiniâtreté qu'on mit d'ardeur à les attaquer; mais aucun de leurs généraux n'était capable de tenir tête à Aureng-Zeb qui se trouvait alors dans toute la vigueur de son âge et de ses talens. Après plusieurs heures d'efforts pour obtenir la victoire, les Afghans la virent s'échapper sans retour: rompus, enfoncés partout, ils se dispersèrent en fuyant dans toutes les directions; ils ne s'arrêtèrent qu'au pied de la longue chaîne du Paropamisus. Là, maîtres de positions inaccessibles, ils bravèrent pendant long-temps les armes mogoles; ils firent même souvent des excursions nocturnes jusque dans le camp ennemi; mais à la fin, l'armée des Mogols, recevant tous les jours des renforts tandis que leur nombre allait dé-

croissant, ils perdirent successivement tous les postes où ils s'étaient fortifiés; leurs meilleurs officiers furent tués, des milliers de soldats exterminés par le fer ou vaincus par la misère et les privations. Le faux Soujâh fut assez heureux pour se sauver en Perse; on établit une chaîne de fortes positions sur toute la ligne des montagnes; une armée permanente campa dans la contrée, tous les germes de révolte furent arrachés ou étouffés, et Aureng-Zeb put enfin rentrer en triomphe dans sa capitale après une absence d'environ trente mois (1).

Au 1676. De l'hég. 1086.

Le vainqueur des Afghans ternit la gloire qu'il venait d'acquérir par son intolérance religieuse et la persécution cruelle que, nouveau Mahmoud,

(1) Les détails qu'on vient de lire et la plupart de ceux qu'on lira jusqu'à la mort d'Aureng-Zeb sont pris dans les fragmens historiques de M. Ormes. Bernier ne s'étend que jusqu'en 1666 ; les historiens persans Mirza-Casim, Mirza-Amin et Nazir-Bouschtar n'embrassent que les dix premières années de ce règne fameux. Aureng-Zeb craignait le jugement de ses contemporains et la sévérité de l'histoire ; il avait défendu qu'on écrivît l'histoire de sa vie à moins que ce ne fût sous ses propres yeux. Les écrivains qui ne voulurent pas faire métier d'aduler quittèrent la plume, et l'on n'a pas d'histoire complète du règne de ce prince. L'anglais Scott qui a écrit d'après des annales persanes l'histoire du Dékhan, donne sur les guerres d'Aureng-Zeb dans cette contrée quelques détails que nous lui emprntons.

il fit subir aux paisibles Hindous. Bien différent d'Akber et de Jéhanghire, égaré par son zèle pour la foi musulmane, il voulut convertir les Hindous, et pour moyens de conversion il leur offrit des torches, des soldats et des supplices; il égorgea leurs prêtres, brûla leurs idoles, détruisit leurs temples, dégrada tous les objets de leur culte. Mouttra et Bénarès servirent principalement de théâtre aux actes de son fanatisme. Thévenot raconte que, dans Ahmédabad, il fit égorger une vache dans le sanctuaire même du temple où les Hindous adoraient presque cet animal précieux. Tant de vexations excitèrent les peuples à la révolte: en prenant les armes contre l'ennemi de leurs dieux, ils crurent servir la religion et le ciel. Les Radjepouts ne furent pas les derniers à tenter d'opposer la force à la violence. Ils se soulevèrent de toutes parts et se rangèrent d'eux-mêmes sous les ordres du grand radjâh de Chitore, et des radjâhs d'Abmin et de Joudpour. Ces trois princes dont les domaines se trouvaient au centre de l'Hindoustan pouvaient, en réunissant leurs forces, mettre sur pied jusqu'à deux cent mille hommes, dont la moitié au moins consistait en cavalerie.

L'ancienne ville de Chitore avait été prise et ruinée par l'empereur Akber, il y avait cent ans environ; mais elle s'était relevée du sein de ses

An 1678. De l'hég. 1088.

ruines par les soins constans de ses maîtres, et elle était plus que jamais puissante, riche et populeuse; ce fut contre cette ville, capitale du rana ou grand radjâh, que l'empereur dirigea ses premiers efforts. Il avait fait partir de Délhy deux grandes armées; l'une obéissait à ses deux fils Azem et Akber; il s'était réservé le commandement de l'autre. Dans l'ardeur qui le pressait, il s'enfonça très-avant dans des défilés où il aurait pu, dit-on, être pris avec toute son armée sans la générosité du rana, qui lui ouvrit le passage, le priant seulement de s'abstenir désormais de toucher aux objets que les Hindous regardaient comme sacrés. On ajoute qu'Aureng-Zeb ne laissa pas de continuer la guerre avec vigueur, n'attribuant qu'à la crainte la conduite du rana, qui peu de temps après vit ravager ses états pour prix de la magnanimité qu'il avait montrée. On prétend enfin qu'Aureng-Zeb ayant une seconde fois couru de grands dangers résolut de ne plus s'exposer personnellement aux hasards de la guerre, et qu'il en confia la conduite à ses deux fils. Ceux-ci agirent conformément aux principes de leur père, et le sang hindou fut versé à grands flots; mais deux ans s'écoulèrent avant qu'ils eussent pu forcer les derniers passages des montagnes.

An 1680. De l'hég. 1090. La mort du fameux Sévaji ayant délivré l'em-

pereur d'un ennemi redoutable contre lequel il avait fallu tenir constamment une armée en campagne, la guerre du Dékhan prit un caractère plus sérieux. Azem s'empara par surprise de Chitore, livra ses palais et les maisons des habitans au pillage, porta l'incendie dans les temples de leurs idoles. Cette cité qui depuis les premières invasions arabes et tartares avait été dans l'occident le siége principal de la religion de Brahma, fut enfin dépouillée de ses dieux et de ses richesses; elle fut renversée et détruite de fond en comble; mais son prince et ses habitans survécurent à ses désastres, et plus d'une fois les vengèrent dans le sang mogol. Le rana se retira à Joudpour; les Radjepouts, réunis en troupes nombreuses, continuèrent d'occuper leurs rochers, ajoutant à leur haine contre leurs persécuteurs le désir légitime de la vengeance.

Aureng-Zeb, fils ingrat et rebelle, eut des enfans qui lui ressemblèrent. Akber, l'objet de sa prédilection, leva vers ce temps l'étendard de la révolte; trente mille Radjepouts passèrent aussitôt dans ses rangs. Mais comme les chances de la guerre lui parurent trop incertaines, il lui sembla que le plus sûr moyen de la terminer promptement et heureusement, c'était de faire assassiner son père. Un de ses officiers, patan de naissance, homme déterminé à tout, se char- An 1681. De l'hég. 1091.

gea de la commission; par bonheur pour Aureng-Zeb, il fut découvert au moment d'exécuter le crime et mis en lambeaux par les soldats de la garde. Schah-Alloûm et Azem n'ignoraient pas qu'ils étaient détestés de leur frère qui voyait en eux des rivaux. Ils se rendirent de suite auprès de l'empereur pour lui offrir leur secours. Aureng-Zeb l'accepta; mais avant d'attaquer le rebelle il voulut l'affaiblir en détachant de lui les Radjepouts, et il y réussit. Akber se voyant abandonné par les troupes qui faisaient sa principale force, se retira vers le Guzzerat avec précipitation. Schah-Alloûm eut ordre de le suivre avec l'armée qu'il commandait. Le prince fugitif se rouva bientôt réduit aux plus grandes extrémités; cinq cents cavaliers lui restaient à peine d'une armée naguère si nombreuse; il finit par se jeter dans les domaines de Sambaji, devenu chef des tribus mahrattes, par la mort de Sévaji son père. Sambaji le reçut à bras ouverts, lui procura les moyens de lever quelques troupes, et s'engagea même à le conduire à Bourhampour avec cinquante mille chevaux pour l'y faire proclamer empereur des Mogols. Aureng-Zeb conçut de vives alarmes, parce qu'il connaissait et craignait Sambaji qui n'était ni moins habile ni moins audacieux que son père : il se hâta de conclure avec les Radjepouts une paix qui fut pour eux

trop avantageuse pour qu'ils voulussent tenter de la violer. Les trois armées du Dékhan, devenues disponibles, se mirent sur-le-champ en route pour le Guzzerat; elles arrivèrent en même temps aux places qui leur avaient été indiquées. Aureng-Zeb qui conduisait l'une d'elles prit ses quartiers à Bourhampour, où, suivant les jactances de Sambaji, devait se faire le couronnement de son fils. L'armée de Schah-Alloûm s'avança par Aurengabad, et celle d'Azem par Ahmednagar. Ces trois armées agirent de concert; toutefois la résistance de Sambaji fut si vive et sa défense si efficace, que trois ans se passèrent sans aucun avantage marqué d'un côté ni sans aucun grand revers de l'autre. L'empereur se convainquit seulement qu'il n'était pas au pouvoir du chef mahratte de placer Akber sur le trône, et il ne vit point de danger pour lui à s'éloigner du théâtre de la guerre; de son côté Akber, n'espérant pas des efforts de son protecteur plus d'effet qu'il n'en avait obtenu jusqu'alors, et craignant de tomber tôt ou tard dans les mains de son père, prit le parti de se réfugier en Perse, où il épousa l'une des petites-filles de Schah-Abbas. Ni les menaces ni les promesses d'Aureng-Zeb ne purent le tirer par la suite de cette retraite.

La fuite d'Akber rendait sans objet la guerre des Mahrattes; l'empereur laissa quelques trou- An 1684. De l'hég. 1094.

pes sur ses frontières pour les garantir de leurs incursions, et il porta ses armes dans le Visiapour dont le souverain, Adil-Khan, venait de mourir. Azem fut chargé de cette expédition, dont le but n'était pas seulement d'envahir les états d'Adil-Khan, mais encore de subjuguer le royaume de Golconde et toute la Péninsule. Le souverain de Golconde avait éprouvé des pertes de territoire; les Mogols d'une part, les Mahrattes de l'autre, lui avaient enlevé plusieurs cantons, mais il ne laissait pas d'avoir encore des domaines très-étendus; il comptait en outre parmi ses vassaux ou tributaires tous les radjahs qui possédaient le Maïssour ou Mysore, et les contrées voisines à l'est et à l'ouest jusqu'aux rivages de l'Océan. Ce qui rendait surtout le roi de Golconde extrêmement puissant, c'étaient ses grandes richesses qui lui permettaient d'avoir toujours à sa solde des troupes nombreuses. Ce prince ne vit pas sans inquiétude que les Mogols voulaient faire la conquête du Visiapour; il sentait que la chute de ce royaume, en lui donnant les Mogols pour voisins, lui deviendrait funeste à lui-même : il fit passer de puissans secours au vizir Balal-Khan qui gouvernait l'état durant la minorité du nouveau prince, et l'habile ministre s'en servit si bien qu'en deux occasions différentes il battit complètement les Mogols; Azem fut

même dangereusement blessé à la seconde affaire, ce qui interrompit pendant quelque temps les opérations de la guerre dans ce pays.

Les troubles qui à cette époque éclatèrent dans le Guzzerat et les environs d'Agra, causés probablement par la longue absence d'Aureng-Zeb, semblèrent d'abord amenés par la fortune pour seconder la défense de Balal-Khan. Mais Aureng-Zeb avait si fort à cœur la conquête de la Péninsule qu'aucune considération n'aurait été capable de le faire départir de son plan; il se contenta d'envoyer de forts détachemens de cavalerie aux lieux où la révolte s'était fait sentir, et dès que la saison pluvieuse fut passée, réunissant une armée trois fois plus nombreuse que toutes les troupes que le Visiapour pouvait mettre sur pied, il la conduisit en personne sous les murs de la capitale. Malgré l'immense supériorité de ses forces, il ne négligea point ses autres moyens de succès: les négociations, les promesses et la corruption. Un grand nombre d'officiers de Visiapour se laissèrent gagner, et Aureng-Zeb se crut si assuré du triomphe avant même d'avoir tiré l'épée, qu'il détacha son fils Schah-Alloûm avec la moitié de l'armée pour aller punir le roi de Golconde de son alliance avec Balal-Khan.

Le roi de Golconde, faible et voluptueux, toujours prêt pour le plaisir mais fuyant l'em-

barras des affaires, se laissait gouverner despotiquement par deux brahmines, que l'abus qu'ils faisaient du pouvoir avait rendus pour les musulmans un objet d'exécration; Ibrahim-Khan, capitaine-général des armées, était leur mortel ennemi. Schah-Alloûm, formé à l'école de son père, ne pouvait manquer de vouloir profiter de ces circonstances; ses manœuvres secrètes eurent tant de succès que Ibrahim suivi de ses meilleurs officiers et plusieurs omrahs mécontens abandonnèrent la cause de leur souverain. Le général qui succédait à Ibrahim était loin d'avoir ses talens; il manquait d'ailleurs de courage : il se retira constamment devant les Mogols sans combattre; il abandonna même la capitale, Hidérabad. Le roi s'était hâté de s'enfermer dans la citadelle de Golconde; investi, pressé par les Mogols, il demanda la paix; il le fit même en des termes si humbles, il accompagna sa demande de l'offre de tant d'or et de diamans que l'empereur permit à son fils de traiter avec lui, et d'admettre provisoirement au tribut celui qu'il voulait dépouiller.

An 1686. De l'hég. 1096. Cependant Balal-Khan, voyant ses rangs prodigieusement éclaircis par la défection, ne se crut pas en sûreté dans la capitale malgré la force de ses remparts et de sa citadelle; il se retira avec quelques troupes fidèles dans un fort voisin, que sa position sur le sommet d'une roche

isolée faisait regarder comme inexpugnable. Un assaut vigoureux rendit Aureng-Zeb maître de Visiapour; peu de temps après, le fort étroitement bloqué fut contraint de capituler, et le jeune *Secunder*, fils et successeur d'Adil, parut devant le vainqueur, chargé d'une chaîne d'*argent*. Aureng-Zeb prit immédiatement la route de Golconde, prétendant que les conditions qu'il avait accordées à son souverain n'étaient que temporaires, non définitives. Par un accident auquel il ne s'attendait pas, son fils Schah-Alloûm se piqua de fidélité à garder les conventions qu'il avait faites. Il fit à son père de vives représentations, et il opposa même tant de résistance à son projet déloyal, qu'Aureng-Zeb le fit arrêter lui et ses deux fils, afin de ne rencontrer aucun obstacle dans l'exécution de son dessein. Ensuite il fit demander au roi de Golconde la faculté d'aller à Calbergue visiter le tombeau d'un santon musulman; la permission fut aussitôt envoyée avec un présent de cinq cent mille mohours d'or. Cette ville se trouvait au milieu du royaume; l'intention évidente de l'empereur était de s'introduire avec son armée dans le pays sans exciter d'alarmes ni de défiance, et pour mieux endormir la prudence de son ennemi, il passa plusieurs jours à Calbergue dans la pratique minutieuse des dévotions d'usage. Tout d'un coup, déployant

ses bannières, il marche sur Golconde, emporte en passant plusieurs forteresses, bat et disperse l'armée qu'on lui oppose et vient camper sous les murs de la forteresse, dernier asile du souverain qui doit bientôt cesser de régner. Aureng-Zeb avait établi son quartier-général à Hidérabad; de là il dirigea les opérations du siége.

An 1687. De l'Hég. 1098. Les remparts de Golconde avaient environ deux lieues de circonférence. Derrière cette enceinte, il y en avait une seconde moins étendue, mais beaucoup plus forte; dans beaucoup d'endroits cette enceinte était formée par la roche vive. Les assiégeans élevèrent sur divers points des terrasses capables de supporter leurs batteries et de les placer au niveau des remparts. Les assiégés, menacés par ces ouvrages d'une ruine prochaine, firent une sortie générale si vigoureuse qu'ils délogèrent les Mogols, s'emparèrent des batteries et détruisirent toûs les travaux. La saison des pluies étant arrivée, le siége fut suspendu; mais quand le mois d'août eut ramené le beau temps et que des troupes fraîches conduites par Azem furent venues renforcer l'armée mogole, il fut repris et poussé avec tant de vigueur que les assiégés, perdant l'espérance et le courage, furent incapables de repousser un assaut livré vers la fin de septembre. La garnison fut taillée en pièces; le roi qui s'était caché dans

son palais, revêtu d'habillemens grossiers, fut découvert par les Mogols ou trahi par les siens, et conduit en présence de l'empereur qui affecta de le traiter avec beaucoup de mépris. On prétend même qu'il le soumit à diverses tortures pour le forcer à déclarer ses trésors (1). Le gouvernement du pays conquis fut donné à Ibrahim comme une récompense de sa perfidie envers son maître.

Ainsi tombèrent pour ne plus se relever les deux puissans royaumes de Golconde et de Visiapour, fondés par les descendans des premiers conquérans de l'Inde. Depuis deux cents ans les Mogols les menaçaient de leurs armes; plus d'une fois ces implacables ennemis avaient occupé leurs villes et leurs vallées, contraint leurs rois humiliés à payer un avilissant tribut, flétri leur front du sceau de la servitude; mais jamais les Mogols n'avaient eu des succès durables; à peine avaient-ils évacué le pays que leur conquête leur échappait, et ces deux princes, souvent vaincus, jamais abattus, ne tardaient pas à secouer le joug. Aureng-Zeb, qui

(1) M. Scott, l'historien du Dékhan, place à l'an 1690 la prise de Golconde. M. Orme la fixe à une époque antérieure de trois ans. Il se fonde sur diverses pièces écrites qui font partie des annales de la compagnie conservées à Madras. Je suis ici la chronologie de M. Orme.

ne voulait dans l'Inde d'autre souverain que lui, avait suivi avec la plus grande constance le dessein qu'il avait conçu de renverser à jamais ces deux trônes rivaux, et les glaces de la vieillesse (il avait déjà soixante-treize ans) n'avaient pu refroidir son ardeur. Mais ce n'était point assez d'avoir subjugué Visiapour et Golconde ; il restait encore à soumettre les radjahs du Carnatic, du Mysore, du Tanjaour et de quelques autres états voisins. Malgré le désir qu'il avait de ne s'éloigner de la Péninsule qu'après l'avoir réduite à subir ses lois, il fut néanmoins obligé d'abandonner à ses généraux le soin d'accomplir ses projets ; les Mahrattes croissant en force comme en audace menaçaient les provinces de l'Hindoustan, et Sambaji leur chef, multipliant ses ressources par son activité prodigieuse, attaquait plusieurs points à la fois, disparaissait, revenait, et ne pouvait jamais être n atteint ni vaincu.

Aureng-Zeb aurait fait les plus grands sacrifices pour se rendre maître de sa personne ; ne pouvant y parvenir par la force, il eut recours à l'adresse. Il savait que le prince mahratte avait la passion des femmes. Ce furent de jeunes filles que l'empereur chargea de le faire tomber dans le piége : elles réussirent. Sambaji se présenta devant son cruel ennemi avec une contenance ferme et assurée, et quand on lui proposa d'em-

brasser l'islamisme pour sauver ses jours, il chanta les louanges de ses dieux. Le fanatique Aureng-Zeb se livra, contre son habitude constante de modération, à une sorte de fureur envers le courageux Sambaji, et il le condamna au dernier supplice. Après l'avoir abreuvé d'ignominie, les bourreaux lui coupèrent la langue et le sommèrent pour la seconde fois de se faire musulman. Sambaji, ne pouvant parler, écrivit son refus. Alors Aureng-Zeb lui fit arracher le cœur en sa présence, et fit jeter aux chiens ses membres sanglans. Cette horrible barbarie excita au plus haut degré les ressentimens des Mahrattes, sans avoir pu les épouvanter. De toutes parts ils coururent aux armes en criant vengeance.

L'attention qu'il fallait donner constamment à repousser leurs attaques nuisit aux progrès de la guerre dans les régions méridionales. D'ailleurs les généraux même d'Aureng-Zeb en pressaient peu les opérations, parce qu'ils avaient intérêt à la prolonger. Le butin dont ils se chargeaient dans ces riches contrées, ils le devaient à la guerre; soumettre entièrement le pays, c'était tarir pour toujours la source où ils puisaient. Il n'est point douteux que s'ils avaient fait leur devoir, avec les armées formidables qu'ils dirigeaient ils auraient réduit aisément non-seulement les petits radjahs de la Péninsule, mais encore tous

les chefs mahrattes : ils craignaient qu'après la conquête de la Péninsule l'empereur ne les envoyât reprendre le Kandahar, et ces expéditions dans le nord contre des peuples aguerris, disciplinés, courageux et *pauvres* déplaisaient beaucoup aux omrahs et aux généraux. Deux seulement parmi ces derniers mirent dans leur conduite de la franchise et de la loyauté : l'un, Zoulfécâr-Khan, eut durant plusieurs années le commandement supérieur des troupes, prit un grand nombre de villes et battit les Hindous partout où ils l'attendirent; l'autre, Ghazi Odin-Khan, se trouva dans une infinité de combats, et on le vit toujours donner l'exemple aux autres à la tête de l'avant-garde. Ce fut à ces deux officiers que fut due enfin l'entière soumission des contrées qui terminent au sud la Péninsule; Aureng-Zeb eut, avant de mourir, le plaisir qu'il avait toujours désiré et qu'il payait par de longues fatigues de voir sa domination reconnue depuis le cours du Sind jusqu'au cap Comorin, et depuis les rivages occidentaux de l'océan jusqu'aux montagnes qui bornent le Bengale, l'Oude et le Séwalic.

Ce prince vécut encore environ vingt ans, durant lesquels il ne se passa rien de bien important dans l'Inde; la conquête de Golconde termina pour ainsi dire la carrière militaire et politique de cet homme extraordinaire. Il paraît

par quelques-unes de ses lettres écrites sur la fin de sa vie à deux de ses fils, que ses dernières années furent troublées par le souvenir de ses crimes et par de cuisans remords; en pensant aux vengeances divines, il se remplissait de terreur, et quoiqu'il parlât souvent de la bonté de Dieu, il redoutait plus sa justice qu'il n'espérait en sa miséricorde.

Il venait d'accomplir ses dévotions du matin, accompagné de quelques-uns de ses serviteurs; c'était un vendredi 21 février, et bien qu'il ne fût ni plus faible ni plus malade qu'à l'ordinaire, il s'écria tout à coup : « Oh! puisse ma mort arriver un vendredi! car heureux est celui qui meurt à pareil jour. » Étant rentré dans son appartement, il commençait ses aspersions et ses ablutions; soudain il perd connaissance; il expire sans avoir ni vu ni senti la mort; ses mains restent jointes; un léger tremblement s'y fait remarquer; on dirait qu'il s'est endormi, et qu'un songe l'occupe. Il était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. An 1707. De l'hég. 1118.

Fléau de sa famille, de son père et de ses enfans, de ses frères et de ses neveux, Aureng-Zeb ne s'en montra pas moins toute sa vie musulman très-zélé. Fut-il de bonne foi? Ne fut-il qu'un adroit hypocrite? C'est là ce qui n'est guère facile à décider. Dans le premier cas, comment

concilier avec sa dévotion sa politique toujours tortueuse et perfide, souvent cruelle? Dans le second, quel nom donner à cette persévérance avec laquelle il soutint, durant sa longue carrière, un genre de vie si étroit, si dur, si plein de privations? Même dans ses dernières années, il ne vivait que d'herbes et de racines, ne buvait point de liqueurs fermentées, ne donnait à ses repas que très-peu de temps, passait plusieurs heures à la salle d'audience, en employait quelques autres à ses prières et à ses pratiques extérieures de religion, se couvrait d'habillemens très-simples excepté dans les grands jours de fête, se levait de très-grand matin, et couchait presque toujours sur la dure enveloppé dans une peau de tigre.

Considéré comme administrateur et comme souverain, il ne mérite que des éloges, car il s'occupa toujours du bonheur du peuple; il n'a pas moins de droits à l'estime par l'étendue et la variété de ses connaissances, par la protection éclairée qu'il accorda aux savans, par ses propres efforts pour s'instruire sans cesse. Il entretenait constamment des correspondances littéraires dans les pays étrangers, et il écrivait lui-même ses ordonnances et ses dépêches, qui se faisaient remarquer par leur précision et leur élégance. Comme il sentait le prix de l'instruc-

tion, il voulut que la nation y participât; il lui donna des universités et des colléges avec des maîtres habiles que l'état salariait. Des bibliothèques publiques furent attachées à ces divers établissemens. Le jeu, les bouffons, les danseurs, les acteurs et les musiciens furent bannis de son palais; tout autour de lui devait porter le caractère d'austérité qu'il imprimait lui-même à ses propres actions. Dans la distribution de la justice, il fut toujours inflexible; ni le rang, ni les richesses ne pouvaient sauver les coupables, ni adoucir les peines; ses propres enfans étaient soumis au châtiment comme ses moindres sujets; on eût dit qu'il voulait seul exercer le droit de faire céder la justice à son intérêt, seul jouir de l'impunité.

Comme dès son enfance il avait aspiré au diadême, il s'était accoutumé de bonne heure aux affaires, et s'était surtout appliqué à savoir apprécier et juger les hommes et les événemens. Il avait des tablettes secrètes où il inscrivait à mesure tout ce qu'il observait tant sur les faits que sur leurs auteurs, et il y avait constamment recours pour se guider dans le choix des moyens et des individus. Il connaissait parfaitement le naturel, les habitudes de tous ses officiers, de même que la portée de leur talent. Les revenus publics, immenses en tout temps mais principalement à l'époque où il a vécu, s'employaient

tous les ans aux besoins de l'état ; l'entretien de l'armée, qui montait toujours à cinq cent mille hommes, les frais d'administration, la dépense de sa maison en absorbaient une partie ; le reste s'appliquait à la construction ou à l'amélioration des grandes routes, des hospices, des colléges et des édifices publics (1).

Il était, à ce que dit Gemelli qui l'avait vu souvent dans son camp de Visiapour, d'une stature moyenne et d'un tempérament sec ; avait la barbe blanche, le nez aquilin, le teint olivâtre ; marchait appuyé sur un bâton. Son dos commençait à se courber, mais ses yeux conservaient tout leur feu ; il avait alors quatre-vingts ans. Il affectait dans les manières beaucoup de simplicité et de bonhomie, et ses traits exercés à la dissimulation annonçaient une bienveillance qui était bien loin de son cœur.

Ses mœurs étaient très-réglées, austères même, et il exigeait des autres la même rigidité ; il fit plusieurs lois pour le maintien de l'honnêteté publique, et tint la main à leur stricte exécution. Bien qu'il portât à l'excès le zèle pour l'islamisme, il ne persécutait point les autres religions, et il employait aussi bien les Européens

(1) Ces revenus consistaient en huit cent millions de francs.

que ses propres sujets, quand il croyait pouvoir tirer avantage de leurs talens ou de leur industrie. Il ne se montra intolérant qu'avec les Hindous, et il est probable que la religion ne fut en cette occasion qu'un prétexte dont il couvrit aux yeux des musulmans dévots l'injustice de l'agression, et que sa guerre contre les Radjepouts n'eut pour cause réelle que le désir d'abattre leur puissance et de s'approprier leurs richesses.

Les innombrables édifices dont il couvrit le sol de l'empire annonçaient le goût dominant de leur auteur. La magnificence y était sacrifiée à la solidité, et l'utile y passait toujours avant l'agréable. De Caboul à Aurengabad, et du fond du Guzzerat à l'extrémité du Bengale, il fit construire de lieue en lieue des hôtelleries publiques où les voyageurs étaient reçus et entretenus aux frais du gouvernement; on leur fournissait le bois, les ustensiles, le riz, les légumes et d'autres provisions semblables. Les caravanserais que les prédécesseurs d'Aureng-Zeb avaient construits sur les autres routes furent réparés et soumis au même régime; toutes les petites rivières reçurent des ponts, les grands fleuves eurent des bacs constamment bien servis. Dans les villes, on vit en même temps s'élever des hospices pour les pauvres, pour les malades et pour les soldats estropiés ou mutilés à la guerre.

Aureng-Zeb laissa trois fils. Mohammed Mauzim Schah-Alloûm, l'aîné, était gouverneur du Caboul au moment de la mort de son père; Azem, le second, se trouvait auprès de lui dans le Dékhan (1); c'était celui qu'il préférait. Kambouksch, le plus jeune, gouvernait le Visiapour et Golconde. Il laissa un testament contenant ses dernières volontés; mais comme il n'ignorait pas que l'exécution de ces sortes d'actes émanés des rois est toujours subordonnée à l'intérêt public ou même aux événemens ou à la fortune de leurs successeurs, il ne nomma point d'héritier du trône; il manifesta seulement ses craintes sur la possibilité de la guerre civile entre ses enfans. L'événement justifia ses prévisions; mais peut-être la discorde ne naquit-elle que de l'absence d'une disposition formelle et positive qui aurait appris aux omrahs fidèles sous quelle bannière ils devaient se ranger (2).

---

(1) Quelques semaines avant sa mort, il avait porté sa résidence à Ahmednagour. Mohammed était décédé depuis long-temps à Goualior; Akber s'était sauvé en Perse et il ne parut plus dans l'Inde.

(2) On ne sera pas fâché sans doute de trouver ici le testament d'Aureng-Zeb.

« Je suis entré nud dans le monde; j'en sors de même!

» Quel que soit celui de mes enfans qui obtiendra la cou-

§ V. — De l'apparition des Mahrattes et des Sicks, et de l'accroissement rapide de ces deux peuples.

I. Le mot Mahratte qui, suivant le major Rennel, dérive de *Mahrat*, nom d'une province du

---

ronne, je le prie de ne point inquiéter son frère Mohammed Kambouksch dans la possession des deux Soubahbies nouvelles (le Visiapour et Hidérabad ou Golconde).

» On ne saurait avoir de meilleur vizir que Émir-al-Omrâh.

» J'engage tous mes serviteurs à être fidèles à Mohammed Azem-Schah.

» Que mon héritier, quel qu'il soit, ne persécute pas ceux qui sont nés dans ma maison.

» Si le partage que j'ai fait précédemment était adopté par mes fils, cela leur épargnerait beaucoup de traverses et de malheurs.

» L'empire a deux capitales, Délhy et Agra; celui qui aurait Agra aurait aussi le Dékhan, Malava et le Guzzerat; le possesseur de Délhy prendrait le Caboul et les autres provinces.

» Je ne veux pas qu'on me fasse de somptueuses funérailles; que Hamid Odin-Khan accompagne mon corps à sa dernière demeure; et qu'il me fasse construire un tombeau, simple et uni, comme celui des dervischs; que mes enfans ne songent pas à m'ériger un pompeux monument.

» On trouvera dans mon trésor particulier 57,382 roupies (environ 180,000 francs); on en distribuera 1000 aux pauvres le jour de mon enterrement (environ 3100 francs).

Dékhan où Baglana est comprise, n'est que la dénomination nouvelle d'un peuple déjà existant et principalement composé de tribus radjepoutes; il n'a commencé à prévaloir sur les noms anciens qu'à l'époque où Sévaji se mettant à la tête de ces tribus, les affranchit pour toujours du joug des Mogols et les éleva par les armes au rang des nations. Sévaji descendait des radjahs d'Oudipour; voici comment les annales du pays l'expliquent: Bhaugah-Bouslah, son bisaïeul, était fils naturel de Rana-Bhim, souverain des Radjepouts d'Oudipour, issu lui-même d'une des plus anciennes races hindoues, mais sa mère appartenait à une famille obscure. Bouslah, malgré son mérite, était peu estimé dans sa patrie; on le rendait responsable de la tache de sa naissance comme s'il avait pu dépendre de lui de choisir sa mère. L'injustice qu'il éprouvait le porta, dit-on, à se retirer dans le Kandeisch; il s'y mit au service d'un radjah de cette province. Ayant acquis de grandes richesses, il acheta de vastes domaines dans les environs de la ville de Pounâh. Après sa mort, son fils Mauloji prit parti dans l'armée de Jaddou-Roy qui régnait à Pounâh, et il parvint aux premiers grades militaires; il eut même tant de part à la faveur de Jaddou que celui-ci donna sa propre fille en mariage à Schahji, son fils unique. De cette union naquit Sévaji, en 1628.

Schahji eut des discussions avec son beau-père; il quitta Pounâh et alla offrir ses services au roi de Visiapour qui lui donna le commandement de dix mille chevaux et des terres considérables; il mourut en 1657, laissant pour héritier son fils Sévaji. Un autre fils qu'il avait eu d'une seconde femme, nommé Ekoji, devint radjah de Tanjaour. Le radjah de Pounâh étant mort peu de temps après, Sévaji prit les armes pour arracher à son successeur quelques lambeaux de ses états, et pour se rendre indépendant; la veuve du radjah, trop faible pour lui résister, lui céda plusieurs villes avec leurs territoires. Sévaji établit sa résidence à Settarâh, à vingt lieues environ de Pounâh. Plusieurs chefs de tribus radjepoutes se rangèrent sous ses drapeaux. Aussitôt il déclara la guerre aux musulmans et fit dans leur pays tant de butin et de captifs qu'un grand nombre d'Hindous s'unirent à lui. Aureng-Zeb ne pouvant le soumettre prit le parti d'entrer en accommodement avec lui.

Sévaji avait profité des troubles du Visiapour, suites de la minorité de son souverain et de l'agression d'Aureng-Zeb; il s'était emparé de la plus grande partie du Concan qui, d'après M. Orme, s'étend depuis Goa jusqu'à Damaoun. Les efforts des Mogols pour l'en chasser furent superflus, il repoussa toutes leurs attaques; ses vaisseaux le

rendirent même la terreur du commerce et des établissemens européens. En 1664 il fit une incursion dans le Guzzerat et pilla Surate; son butin montait à plus de vingt millions; il respecta les factoreries anglaise et hollandaise de cette ville. Aureng-Zeb irrité fit marcher contre lui une armée, et n'obtint pas plus de succès; cinq ans après, l'infatigable Sévaji était pour la seconde fois sous les murs de Surate, lui imposant des contributions pour l'exempter du pillage. L'empereur, alors engagé dans la guerre des Afghans, ne pouvait disposer d'un assez grand nombre de troupes pour arrêter ses incursions; ses vaisseaux partis de Surate et de Cambaye pour insulter les côtes du Concan, avaient été contraints de se retirer sans avoir obtenu de succès: il fit une transaction nouvelle avec Sévaji. Les Mahrattes prétendent qu'il leur céda le droit de lever le *chout* (la quatrième portion des revenus publics) sur les provinces du Dékhan, ce qui, vrai ou faux, leur a servi constamment de prétexte depuis cette époque pour renouveler presque tous les ans leurs incursions et leurs pillages. Quoi qu'il en soit, Sévaji devenu souverain indépendant et libre se fit couronner solennellement avec les cérémonies jadis en usage pour les princes hindous de la caste guerrière. Il mourut en 1680, avec le titre de radjah de Settarâh. Quand l'em-

pereur en reçut la nouvelle, il ne put cacher sa joie; mais en même temps il fit de son ennemi le plus bel éloge par ces mots qui lui échappèrent : « Cet homme était un grand général, le seul capable d'élever un trône dans l'Inde, quand je m'applique à renverser tous ceux qui existent. Mes armées lui ont fait une guerre opiniâtre pendant près de vingt ans, et sa puissance n'a pas laissé de croître et de s'affermir. »

Ce fut dans l'intervalle de ses deux expéditions contre Surate que Sévaji fut fait prisonnier et envoyé à Délhy. On prétend que lorsqu'il se fut échappé de sa prison, il s'associa à une bande de saniassis vagabonds, et qu'il arriva heureusement avec eux au Bengale d'où il passa dans le Dékhan. On ajoute que peu de temps après il tomba de nouveau dans les mains de l'empereur, qui non-seulement respecta sa vie mais lui rendit la liberté. Il n'y a dans ce dernier fait nulle vraisemblance. Aureng-Zeb ne se serait point piqué de générosité envers un ennemi tel que Sévaji, si le sort des armes l'avait mis en sa puissance. Ce qui paraît moins douteux, et c'est probablement de là que l'erreur est née, c'est que vers cette époque Sévaji fut attiré à Délhy avec un sauf-conduit pour y traiter de la paix, que ce prince incapable de crainte se rendit à l'invitation, qu'on tenta de l'assassiner, et que sa

vigilance ayant fait avorter les perfides projets de l'empereur, il s'en retourna brûlant plus que jamais des feux de la vengeance et du désir de la guerre où il pourrait les éteindre.

Sambaji succéda à son père, et pendant quelques années il soutint dignement la gloire de son trône. Trois armées mogoles assiégeant à la fois ses trois boulevards Settarâh, Pannela et Raïri, il sortit avec toutes ses forces du fond des montagnes, battit ses ennemis et délivra ses trois forteresses. On l'a vu protéger Akber contre les ressentimens de son père, mais poussant jusqu'à la fureur sa haine contre les Mogols, il se rendit coupable durant cette guerre d'une atroce violation du droit des gens : il fit empoisonner les sources et les fontaines dans tous les lieux où ses ennemis devaient passer ou séjourner. Aureng-Zeb jura de ne rentrer à Délhy qu'après avoir vu tomber la tête du radjah : c'était en 1688. Il commença par enfermer les Mahrattes dans leurs montagnes en s'emparant de la haute chaîne des Gattes, sur le sommet de laquelle il bâtit une ligne formidable de redoutes qui gardaient tous les passages; ensuite il fit avancer des troupes par le Guzzerat. Mais il n'était point facile de s'emparer, à force ouverte de la personne de Sambaji; on y réussit en l'attirant à une partie de plaisir. L'horrible supplice que l'empereur lui

fit subir produisit les plus tristes effets. La plus affreuse rage saisit le cœur des Mahrattes, ils devinrent ennemis implacables, et plusieurs milliers de victimes furent immolées aux mânes de Sambaji. Ce dernier fut remplacé sur le trône par son fils Sahoji, qu'on appelle aussi le *radjah Sahou*. Héritier du courage de son père et de son grand-père, il ne cessa de combattre durant les cinquante années de son règne, et non-seulement il étendit au loin sa domination en reculant les limites de son royaume, mais encore il consolida son ouvrage, au point de pouvoir défier désormais toute la puissance des empereurs mogols (1).

---

(1) Les Mahrattes sont très-endurcis à la fatigue, de même que leurs chevaux qui font des marches très-longues sans s'arrêter. Chaque cavalier emporte ses provisions dans un petit sac qu'il suspend à l'arçon de la selle. Pour lui, c'est un peu de riz, de sel et d'épiceries; pour son cheval, ce sont des boules faites avec de la farine d'une espèce de pois qu'on nomme *gram* et qu'on pétrit avec du *ghi* ou beurre clarifié. Quelquefois on y mêle une drogue appelée *bang*; cette drogue restaure les forces; mais prise à trop forte dose elle produit une ivresse complète qui va jusqu'à la fureur.

Les incursions des Mahrattes aussi rapides qu'imprévues sont presque toujours funestes à leurs ennemis parce que, conduits par la vengeance ou par la soif du pillage, ils mas-

II. Ce que je viens de dire des Mahrattes suffit pour les faire connaître; leur histoire se trou-

---

sacrent les habitans et dévastent les propriétés. Il est rare qu'ils en viennent à une action générale; ils l'évitent autant qu'ils le peuvent, car leur tactique consiste à harceler l'ennemi; cependant, quand ils sont forcés à accepter le combat, ils y montrent leur courage ordinaire. Depuis qu'ils ont à leur service des Européens, ils cherchent à établir parmi eux la discipline et la tactique de l'Europe.

Quand ils sont en marche, ils ne nourrissent guère leurs chevaux qu'avec des herbes qu'ils arrachent et dont ces animaux mangent les racines; leur premier soin dans les haltes est pour leurs chevaux; ils prennent ensuite leur repas frugal assis ou couchés aux pieds de ces compagnons assidus de leurs fatigues; le premier coup de tambour les réveille; le second les retrouve en selle.

Ils sont cruels et barbares à la guerre; mais les historiens qui les excusent veulent qu'on n'attribue leur conduite qu'à la politique; la cruauté, disent-ils, n'est point dans leur caractère; considérés, vus chez eux, ils sont paisibles, officieux, hospitaliers. « Les Mahrattes, dit M. Anquetil, sont gais et forts; ils ne se fient de leur salut qu'en leur courage. L'hospitalité est leur grande vertu; leur pays est celui de la nature. Quand je leur parlais, il me semblait converser avec des hommes des premiers âges du monde. »

Cet écrivain les juge beaucoup trop favorablement. Il est vrai qu'ils sont très-attachés à leur religion et aux superstitions brahminiques, ce qui semblerait déposer en faveur de leurs mœurs et de leurs habitudes; mais s'ils évitent de tuer

vera désormais confondue avec celle de l'empire, et n'aura plus besoin d'article particulier. Il en sera de même des Sikhs qui, ainsi que les

---

le moindre animal, même un reptile qui les menacerait de son venin, ils sont bien moins scrupuleux à l'égard des hommes auxquels ils font souvent souffrir de cruelles tortures avant de les mettre à mort. Et ce n'est pas seulement contre les musulmans que leur barbarie s'exerce quand ils les ont vaincus, c'est encore sur les Hindous qu'ils égorgent sans les distinguer des sectateurs du prophète; tous sont leurs ennemis, dès qu'ils leur offrent quelque butin. Leurs brahmines, qui prennent part au pillage, ont soin de leur dire qu'ils se purifient de tout le sang humain qu'ils ont versé par le sacrifice d'un buffle; et il est probablement si vrai qu'ils n'ont nulle horreur du sang, qu'on assure qu'encore aujourd'hui ils élèvent et nourrissent des *victimes humaines*, pour les immoler sur l'autel de la noire déesse, la redoutable Kali.

Comme ils font métier de la guerre, ils vendent leurs services à toutes les puissances qui en ont besoin; mais il est très-dangereux de les employer, parce qu'il suffit de leur offrir de plus grands avantages que ceux qu'ils ont trouvés pour les amener dans les rangs ennemis, et il n'est pas rare de les voir tourner leurs armes contre celui qui les avait appelés à sa défense.

« Les Mahrattes sont, comme les autres Hindous, divisés en quatre castes, qui se subdivisent à l'infini; mais toutes ces subdivisions sont *sounck*, c'est-à-dire qu'elles constituent une race bâtarde.

» Les brahmines se divisent en mahrattes et kokings. Ceux-

Mahrattes, commencèrent à jouer un rôle important sous le règne d'Aureng-Zeb, et comme

---

ci forment quatre classes ; la plus estimée est celle de Chilpore, parce que c'est elle qui fournit le chef à la caste entière. On appelle ce chef *pandit pindham*. Les *chetterys* sont souckers, parce qu'ils ont altéré par des alliances la pureté de leur race. Il y a une famille qui prétend l'avoir conservée sans aucun mélange, elle rapporte son origine à la tribu radjepoute de Rhator ; cette famille porte le nom de *Bohériji*.

» Il y a dans Mérhat quelques individus de la troisième caste, tous de peu de marque. Quant aux schoudras, ils sont très-nombreux. Ils composent plusieurs tribus parmi lesquelles celles de Bergy, de Coutteacour et de Combou sont les principales. Chaque tribu se subdivise en classes : bergers, tisserands, laboureurs, etc. La famille d'Holkar était très-distinguée dans la classe des tisserands.

» Après l'invasion du Dékhan par Alla-oul-Dien, le pays devint tributaire de Délhy. Il était gouverné par des princes braminiahs ; ceux-ci conservèrent le sceptre pendant deux siècles avec plus ou moins de succès..... Au commencement du dixième siècle (de l'hégire), cinq principautés se fondèrent sur les débris du royaume braminiah. Les principales furent celles de Béjapour fondée par Adil, et celle d'Ahmednagour fondée par Nizam-Schahi.

» Le peischouah est brahmine koking de la tribu de Chitore. » Extrait d'un manuscrit persan intitulé : *Anecdotes récentes des cours méridionales de l'Inde, par un observateur musulman, l'an* 1195 *de l'hégire* (1781). Cet extrait est dû à M. Campbell.

eux ont fini par fonder un puissant royaume, composé des provinces septentrionales de l'Hindoustan; je vais indiquer ici leur origine : leurs progrès ultérieurs sont liés aux événemens qui me restent à décrire.

Les Sikhs sont moins un peuple issu d'une race particulière, qu'une secte d'hommes qui se sont séparés par leurs habitudes et par leurs mœurs de leurs compatriotes, et ont admis dans leur sein tous ceux qui ont reçu leurs principes, quelle que fût leur origine, jusqu'à ce que, devenus très-nombreux par ces agrégations et ne contractant d'alliances et de mariages qu'entre eux, ils ont fini par former au milieu de la nation qui les a produits une nation distincte, indépendante et assez forte pour s'emparer à son tour de l'empire.

Ils reconnaissent pour leur fondateur le philosophe Nanac, né en 1469 de Catou, tschatrya, dans un village nommé Talisandi que remplace aujourd'hui la ville de Rayapour, sur le Béyal (l'ancien Hyphase). Nanac fut marié de bonne heure, et eut deux fils qui ne lui succédèrent pas. Il avait montré dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour les sciences religieuses, et il avait donné des marques d'une grande sagesse bien supérieure à son âge. Le radjah de Koullanore, qui fut un de ses plus zélés disciples, lui donna des terres où il vécut jusqu'à sa mort, ar-

rivée l'an 1539. Il fut enseveli sur les bords du Rauvi. Depuis cette époque, le fleuve en changeant de lit a couvert sa tombe de ses eaux; mais Kirtipour, lieu de sa résidence, est extrêmement vénéré dans tout le pays, et fréquenté par les pélerins qui accourent de toutes parts.

Léhana, disciple favori de Nanac, lui succéda, mourut en 1562, et fut remplacé par Améra-Daz qui mit le plus grand zèle à propager sa doctrine; le nombre des prosélytes devint très-considérable. Améra eut pour successeur son gendre Ram-Daz qui se rendit fameux par sa piété, et agrandit la ville de Koujarawal, ancienne capitale de son beau-père. Cette ville est connue aujourd'hui par le nom de Rampour (ville de Ram). Léhana n'avait dirigé l'administration que pendant douze ans; celle de Ram ne dura que jusqu'en 1581, c'est-à-dire environ sept ans. Arjan-Mal, son fils aîné, fut son successeur. Il commença par recueillir les doctrines de Nanac, afin d'assujettir ses disciples à une règle fixe. Cette compilation porte le nom de Adigranth. Le gouverneur mogol du Penjab ayant pris ombrage de la popularité d'Arjan le fit arrêter en 1606, et l'envoya de la prison à l'échafaud. Tous les Sikhs indignés prirent les armes et nommèrent pour leur chef Har-Govind, son fils; une haine implacable s'alluma dans leurs cœurs, et non moins

fanatiques dans leur secte naissante et persécutée que les musulmans leurs persécuteurs, ils exterminèrent par représailles tous les Mogols armés qui vinrent à tomber dans leurs mains.

Har-Govind mourut en 1644, et eut pour successeurs Dahar-Mal et Har-Ray, ses petits-fils. A la mort de ce dernier, ses deux fils se disputèrent son héritage. On en référa à l'empereur Aureng-Zeb, qui décida que c'était aux Sikhs eux-mêmes à élire leurs chefs *spirituels;* ils choisirent Har-Chrisn, qui ne vécut que trois ans. Tegh-Singh, son oncle, élu à sa place, ne jouit que très-peu de temps de sa dignité. A l'instigation de Ram-Ray, frère de Har-Chrisn, il fut mis en prison. Il n'en sortit au bout de deux ans, sur la prière du radjah de Jayapour, que pour aller résider à Patna, où il y avait un collége sikh; il fut de nouveau arrêté par les manœuvres de son neveu, qui pour se délivrer tout d'un coup des craintes qu'il lui causait le fit lâchement assassiner. Gourou-Govind-Singh, fils de Tegh, quoique très-jeune encore, jura de venger le sang de son père, et en même temps de délivrer sa patrie de ses cruels oppresseurs.

Gourou-Govind commença par convoquer dans une assemblée dont le lieu leur fut indiqué tous les Sikhs notables soit par leur naissance ou leurs biens, soit par leur crédit et leur zèle pour la

religion. Il prêta le premier et leur fit prêter le serment de haine éternelle aux musulmans, et de ne jamais se soumettre à ces odieux ennemis, à quelque extrémité qu'ils se trouvassent réduits. Entraînés par ses discours animés, partageant son enthousiasme et bien convaincus que nul parmi eux ne l'égalait en talens et en courage, ils le proclamèrent unanimement leur chef spirituel et leur prince. Alors il leur dit que, tous les moyens de défense étant légitimes contre d'injustes ennemis, la prohibition de l'usage des armes, qui faisait un de leurs premiers statuts, devait être regardée comme cessant de plein droit quand il s'agissait de combattre pour l'indépendance; ensuite il déclara pareillement abolïe la distinction des castes, alléguant que le seul mérite devait faire entre tous les hommes la distinction réelle. Il avait évidemment pour but, dans cette innovation, d'attacher à sa cause le gros de la nation, principalement composé de schoudras; pour leur inspirer de l'élévation dans les sentimens et le courage qui leur devenait nécessaire, il leur fit prendre le nom de Singh (lion) que jusque-là les seuls Radjepouts s'étaient attribué.

Quelques individus des castes supérieures laissaient voir du mécontentement; leur orgueil blessé ne pouvait consentir à partager avec les

hommes de la basse classe les honneurs qui formaient leur apanage exclusif. Gourou-Govind proposa à ces mécontens de se rendre à Délhy pour enlever les restes mortels de Tegh, chose que tous désiraient et que personne n'osait tenter à cause des difficultés et des dangers de l'entreprise. Sur leur refus auquel il s'attendait, il y envoya quelques schoudras déterminés qui s'acquittèrent heureusement de cette commission périlleuse. Il fut solennellement déclaré, à leur retour, qu'ils étaient bien dignes des honneurs qu'on avait répandus sur leur classe, ce qui excita parmi les autres une vive et utile émulation. Quelque temps après un radjah du Penjab, révolté contre les Mogols, entra dans la ligue des Sikhs, et leur donna plusieurs cantons dont il s'était rendu maître sur le Satalège. Ce furent là les premières possessions territoriales qu'eurent les Sikhs; ils ne tardèrent pas à les agrandir.

Gourou s'occupa fortement de l'administration intérieure, et des moyens d'inspirer à ses nouveaux sujets un esprit national qui augmentât leurs forces réelles en faisant agir utilement l'imagination et le préjugé. Il voulut que tous portassent une tunique bleue et laissassent croître leurs cheveux et leur barbe, précisément parce que les Hindous se rasaient tout le corps; il les assujettit à divers réglemens, principale-

ment aux exercices militaires, qu'il fit entrer dans l'éducation, et qui en ont fait partie depuis cette époque ; il enjoignit que lorsque deux Sikhs se rencontreraient, ils se saluassent en disant : « Vive la constitution de Gourou ! que la victoire l'accompagne toujours ! »

L'empereur n'apprit pas sans en concevoir de l'inquiétude que Gourou donnait aux Sikhs une constitution militaire. Il envoya des troupes contre lui. Après une lutte très-opiniâtre, Gourou quitta le Penjab. On ne sait ni le lieu ni l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs écrits théologiques et historiques. Ses jeunes enfans avaient été pris par les Mogols ; Foujdar-Khan, gouverneur de Sirhind, les fit égorger. Le poste de Gourou était resté vacant, et l'anarchie menaçait les Sikhs d'une ruine prochaine ; un ancien ami et disciple de Gourou, nommé Banda, s'empara du pouvoir, et il profita très-heureusement des troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb, pour travailler à l'entier affranchissement de sa nation (1).

(1) Le gouvernement des Sikhs se compose aujourd'hui de cantons confédérés, dont chacun a un chef particulier qui réside dans quelque place forte. L'assemblée générale de ces chefs compose le gouroumata, ou conseil national ; ce conseil, dans les jours de danger, a le droit de nommer un chef

§ VI. — Suite des établissemens européens ; Anglais à Calcutta.

I. Le nom portugais avait depuis long-temps cessé d'être dans l'Inde un objet de crainte ou

---

suprême, une espèce de dictateur, pour un temps limité. Mais il arrive presque toujours que les chefs de canton refusent d'obéir aux ordres du gouroumata ; il en résulte des opérations mal concertées, une exécution lente et des succès douteux qui ne compensent pas toujours les revers.

Les descendans de Gourou-Govind sont tous soldats ; ils prennent seuls le surnom de singh ou lion ; ceux qui sont issus de tout autre race doivent s'en abstenir ; la barbe et les cheveux sont encore une marque distinctive des premiers. On appelle Malawa-Singhs ceux qui habitent entre la Djumna et le Setlège. Sirhind, leur ancienne capitale, est ruinée depuis les expéditions de Banda ; leurs principales villes sont Patiala et Thanessour. Ceux d'entre le Rauvi et le Chounap se nomment Dharpi-Singhs; entre le Chounâb et le Béhut ou Jhéloum, on trouve les Dhanigab-Singhs ; les Sind-Singhs, comme leur nom l'indique, habitent sur les bords de l'Indus, et les Nakai-Singhs dans le Moultan. Il faut toutefois observer que l'épithète singh n'appartient, comme je l'ai dit, qu'aux seuls descendans de Gourou ou des membres de sa famille.

Les accalis ou immortels avaient été créés par Gourou ; ils composaient l'élite de la nation et de l'armée, jouissaient de grands priviléges, et recevaient leur nom d'immortels, soit

de respect pour les Hindous, et les fréquens désastres que dès les premiers temps de leur ap-

---

de ce que leur nombre était toujours tenu au complet, soit de la présomption d'éternelle renommée attachée à leurs grandes actions. Ce corps existe encore aujourd'hui avec diverses modifications : les accalis sont devenus une espèce de soldats religieux, comme les maltais et les templiers, faisant vœu de pauvreté et possédant de grandes richesses, fermant l'entrée des temples à quiconque leur refuse ce qu'ils lui demandent ; ils ont, entre autres droits, celui de convoquer le gouroumata ; ce droit est exercé par leur chef ; ils se distinguent des autres Sikhs par un habillement bigarré de bleu, et par des bracelets d'écaille. Le peuple les craint et les respecte parce qu'il les regarde comme ses grands-prêtres. Il y a, outre les accalis, deux ordres religieux, schadet et nirmalas ; ils résident à Amritsar. Ceux-ci ne s'occupent que des matières de religion, et, quoiqu'en général ils soient assez instruits, ils ne se mêlent point du gouvernement. Il en est de même des membres d'une secte qui prétend descendre directement de Nanac, et qu'on appelle Nanac-Sautras : ils restent totalement étrangers aux affaires publiques. Comme ils ne reconnaissent point pour exactes ou orthodoxes toutes les doctrines de Gourou-Govind, ils ne portent jamais d'armes. Plusieurs pratiquent le commerce ; dans les temps de troubles ils vivent sans crainte, parce que tous les partis les aiment et les protégent à cause de leur habitudes paisibles, et qu'ils sont d'ailleurs les *enfans* de Nanac qui est toujours regardé comme fondateur.

L'armée convoquée par le gouroumata s'appelle dalkalsa

parition les Hollandais leur avaient fait éprouver, effaçant peu à peu l'opinion qu'on avait de leur

---

(armée de l'état); tous ses chefs sont pris parmi les Hindous; aucun Sikh d'origine musulmane n'occupe ce poste important. Quant aux musulmans qui demeurent parmi les Sikhs sans avoir embrassé leur religion, ils sont très-peu estimés.

La propriété des terres donne droit à la moitié de la récolte; l'autre moitié appartient au rayat ou fermier; mais le propriétaire use rarement de son droit en entier. Depuis peu d'années, beaucoup de Sikhs se livrent au commerce. L'administration de la justice est chez eux très-imparfaite, car ils manquent de lois positives, et ne regardent pas comme obligatoires les dispositions de l'Adigrant. Dans chaque village, les principaux chefs, au nombre de cinq choisis par le peuple, sont juges des contestations légères, et leurs décisions, fondées sur l'équité naturelle, les terminent ordinairement au gré des parties.

Les Hindous qui se font Sikhs, tiennent à leur distinction de caste, et n'adoptent pas sur ce point les innovations de Gourou-Govind. On ne les contrarie point là dessus. Pour ce qui est des mahométans devenus sikhs, on leur interdit avec la plus grande rigueur toutes les pratiques de leur ancienne religion.

Les Sikhs ont l'air hardi et même grossier, ce qui vient moins de leur caractère que de l'habitude qu'ils ont de parler très-haut; mais les marchands ont les manières beaucoup plus douces. En général, les Sikhs sont simples, industrieux et hospitaliers, surtout pour les étrangers de quelque religion qu'ils soient. Ils sont amis sûrs et fidèles, mais ennemis

force et encourageant les attaques, les invasions, la révolte et tous les projets ennemis de leur pouvoir, ils avaient été insensiblement dépouillés de leurs nombreuses possessions. Quelques-unes de leurs villes n'offraient plus que des ruines solitaires, d'autres se trouvaient en pleine décadence, et à la mort d'Aureng-Zeb les Portugais ne conservaient plus que onze factoreries. Goa,

---

implacables. Ils n'ont qu'une femme; les veufs peuvent se remarier, ce qui n'est point permis aux veuves. L'usage de celles-ci, de se brûler avec le cadavre de leurs maris, existe encore chez les Sikhs, mais les exemples en sont peu fréquens. Nanac n'avait pas défendu expressément ce sacrifice barbare, mais il recommandait fortement d'y renoncer. Les Sikhs ne fument point de tabac, mais ils boivent des liqueurs fermentées, quelquefois avec excès. Ils sont bons soldats et attachés à leurs drapeaux; leur principale force consiste en cavalerie; leurs chevaux sont les meilleurs de l'Inde. Ils se servent très-adroitement de leurs armes; font les reconnaissances de découvertes avec beaucoup d'intelligence; n'ont de tentes que pour les officiers du plus haut rang, et s'enveloppent la nuit dans une couverture grossière qui leur sert aussi de housse. Leurs troupes réglées montent au moins à cent mille hommes; quelques écrivains portent même au double ce nombre.

Quand les Anglais envahirent pour la seconde fois le pays des Sikhs, vers le commencement de ce siècle, le quartier-général était auprès d'un village dont le chef, plus que centenaire, avait été soldat et conservait encore les habitudes

sans prospérité, sans vigueur réelle, presque sans habitans, continuait d'être la capitale de leurs établissemens; mais Goa même annonçait par d'effrayans symptômes une destruction prochaine. Les Hollandais, leurs rivaux, jouissaient depuis un siècle de leurs dépouilles; menacés à leur tour par de plus dangereux ennemis, et livrés pour surcroît de mal à une administra-

---

du métier. Il pria le général Malcolm, à qui nous devons sur les Sikhs les notions les plus exactes, de lui faire connaître le général en chef, lord Lake. Quand le général le désigna au Sikh, lord Lake était seul dans sa tente, écrivant quelques lettres. Le vieillard se mit à rire en hochant la tête. « Le vainqueur de Scindiàh et d'Holcar, dit-il, le conquérant de l'Inde, doit avoir auprès de lui des secrétaires pour écrire ses dépêches. » Ce ne fut que lorsque le général sortant de sa tente fut entouré d'une foule d'officiers généraux qui venaient lui rendre hommage, que le Sikh se persuada qu'on ne l'avait pas trompé. Accueilli favorablement par Lake, le Sikh s'assit et devenant familier et causeur, il se prit à parler de tout ce qu'il avait vu depuis l'invasion de Nadir. Lake prit plaisir à l'entendre et lui offrit de lui accorder la grace qu'il voudrait. « La grace que je vous demande, répondit-il, c'est de vous éloigner de mon village qui sans cela sera ruiné. » Quand il se retira, rencontrant deux officiers anglais à la porte de la tente du général, il leur mit à chacun une main sur la poitrine en leur disant : « Frères, où êtes-vous nés, et où êtes-vous maintenant? » et sans attendre leur réponse, il reprit le chemin de son village.

tion faible et inhabile, ces derniers étaient sur le point de voir périr dans leurs mains la domination qu'ils avaient usurpée. Maîtres des Moluques d'où ils tiraient les épiceries, ils l'étaient devenus de Cochin qui leur fournissait le poivre du Malabar, et offrait d'ailleurs à leurs vaisseaux un abri sûr dans toutes les saisons. Plusieurs factoreries s'étendaient sur la même côte jusqu'au golfe de Cambaye. Sur celle de l'orient ils avaient Sadras, à qui sa position entre Madras et Pondichéry faisait perdre une partie de ses avantages, et Paliacate autrefois renommé par le grand commerce de ses tissus et de ses mouchoirs, et promptement déchu en leur puissance de cet état de splendeur.

Il semble que la décadence des établissemens hollandais tient à leur constitution plus commerçante que militaire. Une cause diamétralement opposée a produit l'affaiblissement de la puissance des Français dans des temps postérieurs. Les Hollandais, trop marchands, révoltaient par leur avidité ceux qu'ils voulaient soumettre; trop peu soldats, ils défendirent mal leurs possessions (1). Les Français, au contraire, montrant

(1) On peut attribuer encore la décadence des Hollandais à l'état d'avilissement dans lequel ils tenaient les militaires qui entraient au service de la compagnie.

des intentions dominatrices et se jetant avec plus de courage que de prudence dans la carrière des conquêtes, eurent plus d'ennemis que d'alliés sincères dans les princes du pays, musulmans ou Hindous, de qui d'ailleurs les Anglais excitaient et entretenaient avec soin la jalousie et la méfiance. Ces derniers semblaient n'avoir pour but que les seuls intérêts du commerce ; mais à peine avaient-ils obtenu la faculté d'ériger un comptoir, qu'ils l'entouraient d'assez de force réelle pour le soutenir contre les entreprises des naturels et surtout contre la malveillance des Européens. Quand Aureng-Zeb mourut, ils avaient quatre-vingt-sept factoreries tant sur les deux côtes que dans l'intérieur de l'Hindoustan et de la Péninsule; les Français n'en avaient que sept. Les Danois en possédaient deux et leur commerce était très-borné; mais leur conduite sage et modérée les faisait estimer des Hindous et leur assurait la paisible propriété de ces établissemens. Trinkbar, non loin de Karical, en était le chef-lieu. Cette petite ville bien bâtie et bien fortifiée servit d'asile à un grand nombre de familles françaises, expulsées de Pondichéry en 1761. Mais n'anticipons pas sur les événemens; offrons plutôt au lecteur une courte notice sur cette dernière ville, si malheureusement célèbre par ses prospérités et par ses revers,

siége de la puissance brillante mais éphémère de la nation française dans l'Inde, entrepôt de tout son commerce aux côtes d'Orissa et de Coromandel, au golfe Persique, à la mer d'Arabie, aux régions peu connues de la Cochinchine et de Malacca.

II. En créant, en protégeant une compagnie des Indes, le sage Colbert n'avait nullement songé à rendre les Français souverains à Surate ou sur la côte orientale; il ne voulait que des factoreries, de simples établissemens commerciaux. Plus ambitieux et moins prévoyans, les directeurs de la compagnie crurent trouver de grands avantages dans la souveraineté, et la gloire des conquêtes leur parut capable de s'allier avec leurs intérêts. Dès l'an 1677, leur agent Martin avait affermé dans les environs de Pondichéry un petit village où plusieurs maisons avaient été construites et s'étaient en fort peu de temps peuplées d'Hindous. Quand il porta la guerre dans le Carnatic, Sévaji avait respecté les Français et leurs propriétés; au bout d'environ neuf ans, Martin acheta la ville de Pondichéry même et son territoire. Elle avait, le territoire compris, une lieue de circonférence, le meilleur attérage de toute cette côte, la hauteur voisine de Pérembé pour servir aux vaisseaux par sa teinte rougeâtre de point de reconnaissance, une

rade non sujette aux ouragans qui désolent ces mers deux fois l'an à l'époque du renversement des moussons, enfin la rivière d'Ariancoupan dont l'embouchure pouvait avec quelques travaux devenir un port vaste et commode; tous ces avantages rendaient l'acquisition de Pondichéry extrêmement précieuse ; il s'agissait de la conserver : Martin éleva un fort carré, dont les quatre courtines étaient défendues par autant de tours.

Le rapide accroissement qu'une administration vigilante fit prendre à la métropole naissante du commerce français, ne manqua pas d'exciter la jalousie des Hollandais qui, trop faibles à cette époque pour agir à force ouverte, employèrent mais sans succès l'art insidieux des négociations avec les petits souverains de la contrée pour enlever Pondichéry à ses possesseurs. N'ayant pu réussir, ils se liguèrent avec les Anglais afin d'assiéger la ville et de la raser. Martin ne fut point intimidé; il augmenta ses fortifications, garnit chaque tour de six canons, et envoyant à Saint-Thomé toutes les bouches inutiles il se prépara pour la plus vigoureuse défense. Le petit nombre de ses soldats rendit inutiles son courage et son dévouement. Il n'avait que cinquante hommes de garnison; les assiégeans étaient quinze cents, et traînaient

après eux cinquante pièces d'artillerie et des hordes nombreuses d'Hindous. Après douze jours de siége Martin fut contraint de capituler, mais il obtint par sa fermeté des conditions honorables (1).

Les Hollandais ajoutèrent quelques tours aux retranchemens du fortin de Pondichéry. La paix de Riswick les obligea d'abandonner leur conquête, mais ils se firent payer la construction de ces tours. La compagnie envoya l'ordre à Martin de mettre la place en état de soutenir un siége en cas de guerres nouvelles; elle lui envoya même deux cents Européens; il avait déjà fait venir du Bengale trois cents soldats du pays. Dans moins de dix ans la ville acquit beaucoup d'importance; elle renfermait soixante-mille habitans. Plus tard elle fut entourée de fortes murailles sans fossés; dix-sept gros bastions les flanquèrent. Ces bastions étaient pleins, mais les remparts n'étaient point terrassés en dedans (2). L'enceinte nouvelle et la citadelle n'ont été bâties que long-temps après la mort d'Aureng-Zeb.

---

(1) La prise de Pondichéry par les Hollandais est de 1693.

(2) Ce qu'il y eut d'assez singulier, ce fut de voir les travaux dirigés par un capucin, nommé le père Louis.

Vers le temps où Pondichéry marchait à grands pas vers cet état de prospérité qui, dans le milieu du dix-huitième siècle, annonçait à la Péninsule de nouveaux dominateurs, héritiers de la puissance anéantie de tous les Européens, d'autres établissemens de la même nation se formaient jusque dans le Bengale et prenaient des accroissemens proportionnés à l'influence de la métropole. Ayanoum dans le Rajmindou, Balassor dans le Kattek avaient des comptoirs très-florissans ; il aurait été bien utile de conserver le dernier, à cause des relations qui s'y seraient établies avec les Mahrattes orientaux. Le comptoir de Chandernagor, sur la rive droite de l'Hougly, l'emportait encore sur les précédens par l'activité du commerce qui s'y faisait. Quarante mille Hindous attirés par les produits de l'industrie française y avaient transféré leur domicile, et s'y occupaient avec ardeur de tous les genres de trafic. Daca, Patna, Casseimbazar avaient aussi des factoreries non moins importantes que celle de Chandernagor. Dans le même temps des comptoirs établis sur la côte de Malabar à Calicut, à Mahé, assuraient aux Français le riche commerce du poivre ; Surate continuait à servir d'entrepôt et de débouché pour les draps et les dorures de Lyon. Il n'a fallu qu'un revers pour anéantir pour la France tant d'élémens de grandeur et de richesse.

III. Cette catastrophe devait être, un demi-siècle plus tard, l'ouvrage des Anglais. Ceux-ci, comme je l'ai dit, négocians et guerriers, ne négligeaient rien pour s'affermir sur des bases d'autant plus sûres qu'elles s'appuyaient presque sur le propre intérêt des naturels; ils avaient su établir entre eux et les Hindous ou les Mogols leurs maîtres, des relations nombreuses qui les plaçaient tous sous le lien d'un avantage commun. Aussi leur puissance dans l'Inde semblait-elle être indépendante de l'issue d'une guerre, même malheureuse, avec quelque autre nation européenne; ils pouvaient perdre une forteresse, une ville, être expulsés même d'une province; le succès du vainqueur n'eût été que momentané, parce que tôt ou tard l'affection des peuples aurait rappelé le vaincu. Toutefois ils commirent des fautes, ou pour mieux dire en quelques occasions ils eurent des agens inhabiles ou imprudens qui risquèrent de ruiner leurs affaires, en brisant les ressorts qui les faisaient mouvoir. Ce fut ainsi, par exemple, qu'après avoir poussé au plus haut point leur établissement de Bombay, grace à l'administration éclairée de ses premiers gouverneurs, ils furent sur le point de le voir détruire de fond en comble par la témérité, presque la folie du gouverneur sir John Child.

Cet homme altier et opiniâtre ne traitait pas seulement avec beaucoup de rigueur les facteurs et les marchands de la nation, il voulait encore étendre sa tyrannie sur les officiers mogols. Sous prétexte de venger quelque injure qu'il avait reçue du gouverneur mogol de Surate, probablement dans l'espoir du butin dont il se montra toujours avide, et peut-être (1) d'après l'ordre secret des directeurs de la compagnie, sir John Child fit saisir les vaisseaux (2) des sujets de l'empire partout où on les rencontra. La confiscation en frappa un grand nombre, parce que c'était la saison où les navires indiens partaient pour l'Arabie et le golfe Persique. Le gouverneur poussa même son imprudente audace jusqu'à saisir une flotte chargée de blé pour l'armée impériale, alors campée à quatorze lieues au sud de Bombay. En vain le seddi, ou général mogol, lui fit-il demander à deux reprises de relâcher sa flotte; Child répondit par d'insolens refus. Le seddi, justement irrité, débarqua pendant la nuit avec vingt mille hommes dans l'île de Bombay, s'empara sans beaucoup de peine du fort de Mazagon à une portée de canon du château,

(1) Ainsi que l'affirme le capitaine Hamilton dans la relation de son voyage.

(2) En 1682.

et de là dirigea des batteries vers les hauteurs de Dungari qui dominent la ville. Heureusement pour John Child le chef mogol qui n'avait pas de grands talens militaires manqua de se rendre maître de Dungari, et laissa le temps aux Anglais d'envoyer un ambassadeur à Délhy. Aureng-Zeb, qui voulait ménager cette nation, dont il connaissait la puissance maritime, fit à l'ambassadeur une sévère réprimande, mais il fit donner l'ordre à son armée de lever le siége. Il était temps; car le seddi avait réuni dans l'île jusqu'à quarante mille hommes et pressait la place de tous les côtés. L'empereur avait exigé le renvoi de Child; l'imprudent gouverneur mourut au moment où il allait s'embarquer. Cette affaire coûta, dit-on, à la compagnie neuf ou dix millions, et la perte d'une partie de son crédit à la cour d'Aureng-Zeb.

Les affaires de la côte orientale étaient dans une situation plus heureuse. L'établissement nouveau de Madras continuait de prospérer malgré les divers inconvéniens qu'il offrait, principalement le défaut de port; et moyennant le paiement annuel d'une somme au roi de Golconde auquel le territoire appartenait à cette époque (1691), les négocians y jouissaient d'une sûreté et d'une liberté qui les y attiraient en grand nombre. Cinquante ans auparavant, cette ville alors si riche et si populeuse ne con-

sistait qu'en quelques misérables huttes de pêcheurs; elle dut, il est vrai, une grande partie de cet accroissement subit au voisinage de Saint-Thomé qui, alors ruinée, lui fournit des matériaux et des habitans.

Ce fut vers ce temps et par les soins de M. Job Charnock, agent de la compagnie du Bengale, que furent jetés dans cette riche province les premiers fondemens d'une ville destinée à devenir, après quelques vicissitudes et dans le cours d'un siècle, la capitale d'un nouvel empire, transplanté du fond de l'Europe en Orient: on veut parler du fort William, autour duquel s'éleva insensiblement la fameuse cité de Calcutta. Ce fort reçut la forme d'un tétragone irrégulier; les constructions furent faites en briques, liées ensemble par une espèce de ciment dont on se sert dans l'Inde, lequel acquiert avec le temps la dureté de la pierre. Les maisons, bâties sans beaucoup d'ordre, sont séparées les unes des autres par de grands jardins. On avait choisi, pour former cet établissement, un emplacement commode sur les bords de l'Hougli, l'un des bras du Gange, à peu de distance de la ville du même nom; mais il avait le grand inconvénient d'être malsain, à cause du voisinage d'un vaste marais (1) dont les

(1) Il a été desséché depuis quelques années.

eaux stagnantes infectaient l'air de leurs exhalai-
Hamilton. sons. Ce choix, dit-on, fut déterminé par l'existence en ce lieu d'un arbre dont l'immense feuillage répandait au loin l'ombre et la fraîcheur, précieux avantage dans ces climats brûlans. Les Hollandais, les Français, les Danois avaient tous des comptoirs sur l'Hougli, mais en très-peu de temps leurs établissemens furent surpassés en puissance et en richesse par l'établissement auglais de Calcutta.

Les divisions qui éclatèrent à Londres parmi les membres de la direction générale de la compagnie faillirent à devenir fatales au commerce de l'Inde, et principalement aux établissemens de Madras et du Bengale qui avaient besoin de protection, qui demandaient surtout à être administrés sur des principes sages, uniformes, invariables, à l'ombre desquels les institutions nouvelles se pussent consolider. La compagnie forma pour lors deux factions distinctes, ennemies l'une de l'autre, également coupables de violences réciproques. La nation et le parlement intervinrent dans ces querelles, et en 1702 les deux partis qui avaient pris le nom d'ancienne et de nouvelle compagnie, furent réunis sous le titre de : *Compagnie unie des marchands d'Angleterre, faisant le commerce des Indes orientales.* La compagnie unie obtint des capitaux, des pri-

viléges, des immunités beaucoup plus étendues, et l'acte de sa restauration reçut non-seulement la sanction royale mais encore celle du parlement entier. L'événement ne tarda pas à répondre aux espérances qu'on avait conçues. De nouveaux succès couronnèrent les efforts des Anglais dans l'Inde; les marchands y recueillirent des richesses, les militaires des lauriers. Les Hollandais furent presque partout expulsés du continent, et ils ne conservèrent que les îles; il ne resta aux Portugais que Goa, Diu et de petits districts sur la côte; les Français seuls offrirent alors aux Anglais des rivaux dangereux, ou qui pouvaient le devenir.

L'historien brahmine Mrityoumjaya prétend que c'est à l'empereur Aureng-Zeb que les Anglais ont dû l'établissement de Calcutta. « Pendant la guerre des Mahrattes, dit-il, ce prince s'étant engagé dans les rangs ennemis reçut de quelques Anglais qui servaient dans son armée de si utiles secours, qu'il parvint à sortir de danger et à regagner le gros de son armée. En reconnaissance, il leur donna quelques terres à Kali-Katta (Calcuta). Ce sont les premières, ajoute cet historien, que les Anglais ont possédées dans l'Hindoustan. »

CHAPITRE III.

DÉCADENCE DE L'EMPIRE SOUS LES SUCCESSEURS D'AURENG ZEB.

§ I.—Troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb.

La puissance mogole finit avec Aureng-Zeb ; il avait tenu d'une main ferme les rênes de l'empire, mais aucun de ses fils n'eut les mêmes talens. Les troubles que leur désunion fit naître sur sa tombe servirent de prélude aux tempêtes dont la violence, ébranlant jusqu'aux fondemens le trône glorieux d'Akber, allait briser le sceptre d'Aureng-Zeb dans les mains inhabiles de ses successeurs. Quand on considère les événemens qui se succédèrent durant la première moitié du dix-huitième siècle, emportant dans leur cours tumultueux les institutions qui semblaient le mieux affermies ; quand on réfléchit à ce passage si prompt de la force à la faiblesse, du lustre que donne la victoire à la honte des défaites, de la prospérité aux plus effrayans revers; qu'on voit ce trône qui, du faîte de la puis-

sance, tombe, renversé par l'orage, au fond d'un abîme où ses débris même s'engloutissent et disparaissent : on reste convaincu que les principes de vie qui semblaient animer le vaste empire fondé par Akber étaient moins dans les ressorts du gouvernement que dans le génie du prince qui gouvernait. Les germes de dissolution au contraire se trouvaient dans la constitution de l'état : tant que le souverain avait une volonté ferme, et que par ses talens ou ses qualités il pouvait exercer sur les esprits assez de force morale pour que cette volonté s'exécutât sans obstacle, le mouvement qu'elle imprimait à l'administration entière durait sans s'arrêter, malgré les imperfections qui auraient nui à sa marche avec une impulsion moins constante ou moins prononcée. Mais quand la volonté du souverain pouvait être impunément violée, chaque vice dans les ressorts causait une interruption totale du mouvement qui ne pouvait se rétablir sans efforts. Ainsi, entraînée par une force constante, on voit une roue glisser rapidement sur un sol raboteux comme sur une glace polie; l'impulsion vient-elle à se rallentir, chaque inégalité du sol lui offre un obstacle qu'elle ne franchit plus.

Aureng-Zeb ne laissait que trois fils, Mauzim-Schah-Alloûm, Azem et Kambouksch. On sait que Mohammed avait péri de désespoir et d'en-

nui dans la prison de Goualior; Akber, qui fut le bien-aimé de son père et le paya de sa prédilection par la révolte, venait de mourir en Perse quelque temps avant lui. Azem et Schah-Alloûm aspirèrent ouvertement à l'entier héritage: leur orgueil ne pouvait consentir au partage conseillé par le testament d'Aureng-Zeb; quant à Kambouksch, il n'avait pas moins d'ambition que ses frères; mais trop jeune encore pour avoir pu se former un parti, il fut contraint de sacrifier ses prétentions.

An 1707. De l'hég. 1118. Azem n'eut pas plus tôt vu son père expirer, qu'il se hâta de partir pour Agra et Délhy où il supposait l'existence de riches trésors, et son ambition se montra si intraitable qu'il refusa d'entendre aux divers arrangemens que son frère lui fit proposer. Celui-ci, naturellement dissimulé, avait perfectionné encore, durant les six ans de prison que son père lui avait fait subir, l'art de déguiser ses pensées. Il disait hautement qu'il s'expatrierait plutôt que d'être cause de nouveaux troubles dans l'empire; mais il ne laissa pas de marcher de son côté sur Délhy avec toutes les forces qu'il avait pu rassembler. Les deux princes rivaux se rencontrèrent sur les rives du Chamboul; ils conduisaient les deux plus formidables armées que depuis plusieurs siècles on eût vues dans l'Hindoustan. La bataille dura plu-

sieurs heures, et la victoire fut disputée avec un acharnement sans exemple. Presque tous les omrahs, serviteurs d'Aureng-Zeb, avaient pris parti pour Azem, et presque tous périrent. Azem lui-même, ne voyant autour de lui que cinq ou six mille cavaliers, et préférant la mort à la perte de la liberté, se précipita sur la pointe de son épée. Jamais victoire ne fut plus décisive. Mauzim monta immédiatement sur le trône, et prit le nom de Bahadour-Schah (le roi victorieux); mais au même instant il reçut la nouvelle que tout le Dékhan était en feu; que son jeune frère, qui s'était d'abord montré satisfait de conserver le gouvernement qu'il tenait de son père avait pris les armes et s'était fait proclamer empereur; que la plus grande partie des omrahs du Dékhan, bien qu'étrangers à son gouvernement, avaient adopté sa cause, à cause de l'affection qu'Aureng-Zeb avait eue pour lui; qu'enfin les Radjepouts, croyant trouver le moment favorable pour se venger des persécutions du fanatique Aureng-Zeb, étaient en pleine révolte et que les Mahrattes se disposaient à leur donner la main. Mauzim, vivement alarmé, ne perdit pas un moment à délibérer, et appelant autour de lui les mêmes soldats qui l'avaient fait triompher d'Azem, il se mit à leur tête en leur demandant une seconde victoire.

Cependant Kambouskch, au moment d'entrer en campagne, voyait ses amis le fuir, ses troupes l'abandonner, toutes ses ressources disparaître, et il n'en conservait pas moins les mêmes espérances. Ce prince, par sa conduite inconséquente, souvent cruelle, presque toujours marquée au sceau de la folie, avait perdu les partisans que dans un premier jour d'enthousiasme le souvenir de son père lui avait faits. Sur le plus léger prétexte, il envoyait au supplice ses meilleurs serviteurs; et chacun craignant pour sa vie, ceux qui survivaient encore à ses barbares caprices se retiraient dans le fond des provinces, se fortifiaient dans les châteaux dont le pays abonde ou se cachaient dans des lieux éloignés de toute communication, décidés à attendre l'événement de la lutte qui allait s'engager entre les deux frères. A la première nouvelle que les ennemis s'avançaient, Kambouksch avait quitté Visiapour pour venir camper à Hidérabad; il avait à peine vingt mille chevaux; encore ce nombre diminuait-il tous les jours par les désertions, surtout depuis qu'on avait aperçu l'armée impériale dix fois plus forte.

An 1708. De l'hég. 1119. Avec cette immense supériorité, Mauzim était sûr de vaincre; mais avant de recourir à la voie des armes, fidèle à la politique qu'il avait héritée de son père, il employa auprès de son frère

les négociations; il lui fit même les offres les plus amicales; d'un autre côté il favorisait la défection parmi ses troupes en accueillant avec beaucoup de bienveillance tous ceux qui désertaient ses drapeaux. Il consentait à laisser à Kambouksch le vaste gouvernement de Golconde et de Viziapour; il voulait même y ajouter tout le Dékhan propre, et lui abandonner l'exercice de la souveraineté dans ces trois provinces, avec la libre disposition des revenus qui formaient à peu près la moitié de ceux de l'empire. Kambouksch rejeta toutes les propositions: il exigeait le trône tout entier de son père. On prétend que d'ambitieux fakirs, profitant de la faiblesse de son esprit, lui avaient promis l'empire sans partage et la victoire sur tous ses ennemis. Il fallait bien en effet que son imagination eût été prodigieusement exaltée, pour qu'en jetant les yeux autour de lui il pût conserver encore son aveuglement: son armée était réduite à dix mille hommes des plus mauvaises troupes de la Péninsule; toutes ses villes avaient reçu des garnisons impériales; ses soldats même murmuraient hautement; il était enveloppé de toutes parts; aucune espérance ne pouvait lui rester, et rien n'était capable de dissiper ses illusions.

Un général de Mauzim, nommé Zoulfécar, ennemi particulier de Kambouksch, s'étant

aperçu que celui-ci avait fait quelque mouvement pour changer de position, demanda à son maître la permission d'aller reconnaître l'ennemi; et prenant aussitôt avec lui assez de troupes pour ne point hasarder inutilement la victoire, il s'avança vivement sur Kambouksch, et sans beaucoup de peine dissipa ses faibles bandes et le fit prisonnier. Le prince avait reçu quelques blessures en s'obstinant à se défendre, quoique resté seul sur le champ de bataille; il fut conduit au pavillon impérial, où Mauzim ordonna que les secours lui fussent prodigués; il se rendit lui-même auprès du prisonnier, essaya de le consoler par de douces paroles: mais la haine, la rage impuissante, le sombre désespoir occupaient seuls le cœur de Kambouksch; on ne put lui arracher un seul mot; il expira au bout de peu de jours. L'historien Éradout-Khan, qui donne sur cette guerre de grands détails, rapporte que deux ou trois heures avant de mourir il indiqua à son frère qui était présent et ne cessait de lui donner des marques d'affection, le lieu où il trouverait ses joyaux et ses pierreries. Éradout ajoute que ce prince avait beaucoup de connaissances, mais que la violence de ses passions était extrême, et que la plus légère contradiction lui causait les plus terribles accès de fureur. D'autres historiens disent qu'il était attaqué de démence.

§ II. — Du règne de Bahadour-Schah.

Après la mort de Kambouksch, le nouvel empereur fut reconnu dans la Péninsule comme après sa première victoire il l'avait été à Délhy, mais quoiqu'il n'eût plus de rivaux, il lui restait encore des ennemis; les Radjepouts, établis au cœur de l'empire, dans un lieu presque inaccessible aux armées impériales, menaçaient constamment la tranquillité de l'état. Leurs deux principaux chefs avaient contracté une alliance étroite qui les rendait plus dangereux en rendant communs leurs intérêts. Joy-Singh avait épousé la fille d'Ajit Singh, et ce mariage avait fait des Radjepouts une même famille. L'empereur était dans l'intention de porter la guerre dans leur pays, mais des dangers plus pressans l'appelaient dans le nord, où les Sikhs, conduits par Banda, faisaient de grands progrès et menaçaient Lahore. Bahadour, réservant donc pour d'autres temps l'exécution de ses projets contre les Radjepouts, accorda la paix à Joy-Singh, donna le gouvernement de Kambouksch à Zoulfécar-Khan son vainqueur, et partit immédiatement pour Lahore.

Sans prendre le titre de gourou des Sikhs, Banda en avait toute l'autorité, et la fortune qui secondait toutes ses entreprises semblait ratifier

An 1709. De l'hég. 1120.

par des succès son usurpation de pouvoir. Il avait vengé sur le gouverneur de Sirhind, Foujdar-Khan, le meurtre des enfans de Govind. Une grande bataille s'était donnée sous les murs de cette ville; Foujdar y avait péri avec un grand nombre de ses soldats. Tout le pays situé entre le Setlège et la Djumna se soumit au vainqueur; la province de Saharampour ne fut pas même à l'abri de ses incursions. A l'arrivée de l'empereur tout changea de face. Les Sikhs se retirèrent sous les murs de Daber, leur capitale, située sur la pointe d'un rocher entouré d'affreux précipices; l'armée impériale campa au pied de la montagne. Bahadour enjoignit à ses troupes de rester dans une inaction complète, dans l'espérance d'enhardir l'ennemi à tenter des sorties où on pourrait lui couper la retraite; l'impatience de ses soldats et de son vizir franchit cet ordre. Ce dernier, malgré la défense de livrer un assaut, attaqua les Sikhs dans leurs retranchemens, et avec d'incroyables fatigues finit par emporter Daber. Il s'était vanté devant l'empereur qu'il lui livrerait Banda mort ou vif, mais Banda s'était sauvé sous le déguisement d'un yogi au moment même où les Mogols entraient dans la place. Ce fut pour le vizir un bien fâcheux contretemps; car l'empereur le reçut avec tant de froideur, qu'étant tombé grièvement malade au

bout de quelques jours, Éradout-Khan suppose qu'il mourut de chagrin.

La réduction de Daber ne termina point la guerre. Les Sikhs se rallièrent dans leurs montagnes, et il fallut entretenir une armée dans le pays pour surveiller leurs démarches. L'empereur lui-même séjourna pendant trois ans à Lahore. Il allait en partir pour visiter ses deux capitales qui ne l'avaient pas encore possédé dans leurs murs, et se rendre de là dans le Dékhan où les Radjepouts commençaient de nouveau à paraître, lorsqu'un mal aussi violent que subit l'emporta dans la cinquième année de son règne. On croit qu'il fut empoisonné. Ses sujets pleurèrent sa mort prématurée. Les talens qu'il avait déployés, ses connaissances et surtout la douceur de son administration avaient donné aux Mogols l'espérance d'un avenir prospère, et il est à présumer que, s'il eût vécu, il aurait pleinement consolidé l'ouvrage d'Aureng-Zeb et posé sur de fermes bases le trône des Mogols. An 1712. De l'hég. 1123

Il laissa quatre fils, tous pleins de l'ardeur de régner, passion héréditaire des descendans de Timur. Voici le portrait qu'en fait Éradout-Khan. Jéhaoundar, l'aîné, était d'un naturel faible, aimant le plaisir, incapable de diriger les affaires. Azem-Ouschaoun, son frère, joignait aux talens et à l'expérience des manières franches et

prévenantes. Il avait été favori d'Aureng-Zeb qui, pour pouvoir l'opposer à son propre père, lui avait donné le riche gouvernement du Bengale, du Bahar et d'Orissa. Il y avait amassé de grandes richesses, et à peine Bahadour eut-il rendu le dernier soupir, qu'emportant le trésor impérial, il se hâta de s'y rendre pour en ramener une armée nombreuse, et disputer la couronne à ses trois frères ligués contre lui. Raffeih-Ouschaoun, le troisième d'entre eux, avait joui de la prédilection de son père et ne s'en était presque jamais séparé; il ne manquait point de ressources, mais l'amour du plaisir l'emportait en lui sur celui du devoir, et il se mêlait si peu des affaires qu'il ignorait même celles de sa propre maison. Jéhaoun-Schah, le plus jeune, était homme d'état, consommé dans les travaux de l'administration dont une grande partie lui avait été confiée soit avant soit après l'avénement de son père; il semblait évidemment le plus digne de porter la couronne impériale (1).

(1) Des historiens qui ont puisé à d'autres sources, notamment M. Holwell, donnent à ces quatre princes des noms différens; j'adopte ici les indications d'Éradout-Khan qui a été témoin oculaire des événemens qu'il rapporte. On sait au surplus que les musulmans portent d'ordinaire une infinité de noms qui souvent n'ont entre eux aucun rapport.

S'il faut en croire le même Èradout, la sanglante querelle qui décida de l'empire et coûta la vie à trois de ces princes naquit d'une façon singulière. Tandis que Bahadour expirant luttait péniblement contre la mort, et que les grands qui le servaient avec zèle remplissaient sa chambre de leurs gémissemens, Azem-Ouschaoun qui était auprès de son frère Jéhaoundar remarqua au chevet du lit une épée dont la poignée offrait un travail exquis; il la prit pour l'examiner; mais l'ayant voulu dégaîner pour admirer le poli de la lame, Jéhaoundar s'imagina que son frère en voulait à ses jours, et saisi d'une folle terreur, il s'enfuit avec tant de précipitation qu'il laissa tomber son turban et oublia de prendre ses pantoufles. Aussitôt le bruit se répandit qu'Azem avait voulu l'assassiner, et tout peu fondé qu'il était il servit de prétexte à la ligue des trois frères. Ce qui rendit cette ligue dangereuse, ce fut l'adhésion de l'émir-al-omrah qui, mécontent d'Azem, jura qu'il le priverait de l'empire pour le partager entre les trois princes. Malheureusement son crédit, ses richesses et ses talens militaires lui donnaient les moyens de réussir, surtout dans un moment d'orage où le trône vacant laissait la nation sans appui et sans point de ralliement. Ce chef des omrahs était Zoulfécar que Bahadour avait laissé dans la Péninsule, et qu'il

avait, dit-on, rappelé presque aussitôt par le conseil d'Azem jaloux de son pouvoir.

Comme Azem possédait de grands trésors, il conçut l'espérance de gagner la couronne sans combattre et en corrompant les omrahs, de sorte qu'au lieu d'attaquer immédiatement ses frères dont les préparatifs n'étaient pas encore achevés, il se retrancha dans son camp, leur donnant ainsi tout le temps de se fortifier et de prendre sur lui l'avantage. Forcé à la fin d'accepter le combat, il fut abandonné par ses troupes que sa conduite, prise pour lâcheté, avait découragées; lui-même, couvert de blessures, fut emporté par son éléphant, et comme il ne reparut plus, on crut qu'il s'était noyé dans le Rauvy dont les flots rapides baignent les murs de Lahore. Jéhaoun-Schah qui par son courage avait plus que personne contribué au gain de la bataille, somma Zoulfécar de remplir sa promesse en formant trois lots de l'empire, et il s'engagea d'avance à respecter sa décision. Mais Zoulfécar avait en secret résolu de placer la couronne sur la tête de Jéhaoundar. C'était un prince faible, ennemi du travail, ivre de jouissances, tel qu'il le fallait à un ministre ambitieux qui prétendait régner sous le nom de son maître. Jéhaoun-Schah, lisant enfin dans le cœur de l'infidèle omrah, eut recours à la voie des armes; il fut tué dès le premier

choc d'un coup de mousquet parti des rangs même où combattait Zoulfécar; son fils, prince de la plus belle espérance, périt aussi en combattant à pied au milieu de ses soldats.

Raffeih-Ouschaoun avait, du vivant de son père, rendu à Zoulfécar d'éminens services, il osa compter sur sa reconnaissance. Zoulfécar lui prouva que les bienfaits répandus sur les méchans deviennent dans leur ame des germes de haine et d'ingratitude : il se servit des trésors d'Azem, dont les trois princes l'avaient fait dépositaire après leur victoire, pour acheter les soldats de Raffeih. Une troisième bataille laissa Jéhaoundar sans rivaux : son frère fut tué dans la mêlée. Les corps des deux dernières victimes de l'ambition de Zoulfécar furent transportés à Délhy où on les ensevelit sans pompe dans le tombeau d'Houmaïoun, qui depuis long-temps servait à recevoir les restes de tous les princes de la famille impériale dont la mort avait été tragique.

§ III. — Du règne de Jéhaoundar-Schah.

Pour prix de ses services ou de ses perfidies, Zoulfécar avait été élevé à la charge de premier vizir, ou pour mieux dire il s'était placé lui-même à ce poste, d'où il dominait sans obstacle

sur tout l'empire. L'inhabile Jéhaoundar, mannequin revêtu de la pourpre impériale, vivait plongé dans la mollesse et sous la dépendance de Lall-Kouri, sa maîtresse, qui de bayadère publique était devenue la bégoum ou sultane favorite du prince sans avoir d'autre mérite que sa beauté. « Le vaste empire de l'Hindoustan, s'écrie Éradout-Khan avec l'accent de l'indignation, devint la riche proie d'une courtisane et des favoris auxquels elle prostituait ses charmes; des baladins, des chanteurs de rue, de misérables histrions eurent les honneurs, les emplois, les richesses qui servaient sous les précédens règnes à récompenser le mérite et les services rendus à l'état; et, à la honte éternelle de la noblesse mogole, les omrahs immolant leur honneur à leur intérêt fléchirent le genou devant ces viles idoles d'un prince aveugle et insensé! »

L'empereur, ajoute Éradout, se plaisait à parcourir la ville avec Lall-Kouri, monté sur un char découvert; ils traversaient ainsi les marchés et les lieux publics; achetaient des étoffes, des mousselines, ou bien des fruits et des fleurs, et distribuaient ensuite à leurs courtisans tous ces objets chèrement payés. Pour subvenir à ces profusions, Zoulfécar avait soin, à force d'exactions, de remplir constamment le trésor impérial. Dans ces courses si peu dignes de la majesté su-

prême, Jéhaoundar était entouré d'omrahs qui ne rougissaient point de partager sa honte; quelquefois, voulant se débarrasser de toute contrainte, il ne commençait que le soir ces ignobles excursions. La chose en vint au point que dans une occasion, après avoir consacré tout le jour au plaisir et à la débauche, l'empereur et Lall-Kouri, accompagnés de Zohéra, ancienne fruitière, récemment élevée aux plus grands honneurs, se rendirent la nuit chez une marchande de liqueurs spiritueuses où ils s'enivrèrent complètement. La marchande fut payée de ses liqueurs par *la concession d'un village* et le don d'une somme d'argent. Vers le milieu de la nuit, ils voulurent reprendre le chemin du palais; mais à peine étaient-ils entrés dans le char qu'ils s'endormirent tous trois profondément. Ils arrivèrent au palais dans cet état. Les femmes de Lall-Kouri, qui l'attendaient, la transportèrent dans son appartement. Le cocher qui n'avait pas été plus sobre que son maître, au lieu de se diriger vers la porte par où l'on entrait dans l'appartement de l'empereur, prit le chemin des écuries qui étaient à demi-lieue de distance; et sans s'occuper d'autre chose que de ses chevaux, il laissa le char dans la remise, en ferma la porte et se retira. Les officiers de l'empereur l'avaient attendu toute la nuit. Sachant que Lall-Kouri était rentrée

depuis long-temps, il se rendirent près d'elle très-inquiets, dès que le jour parut. Sur sa réponse, on se rendit en hâte à la remise, et en ouvrant le char on aperçut l'empereur encore endormi dans les bras de Zohéra.

La conduite de Jéhaoundar, en lui aliénant tous les cœurs mogols, aurait été bien propre à servir l'ambition de Zoulfécar, si son caractère altier et inflexible lui avait permis à lui-même de gagner des amis. Il aspirait en secret à l'empire et il ne souffrait Jéhaoundar sur le trône qu'en attendant le moment où son parti serait assez fort pour l'en faire tomber. Mais la manière dont il usait du pouvoir le rendait odieux à la nation. Pour le moindre sujet il envoyait les nobles et les riches au supplice, il dépouillait ceux qu'il n'égorgeait pas; les gens du peuple, dit Éradout, étaient traités sans pitié, comme les bêtes de somme. Nourri dans les camps, formé à la férocité par la guerre d'extermination qu'il avait faite aux Mahrattes du Malabar et aux Radjepouts d'Ajmère, il avait apporté au ministère les habitudes et la rudesse d'un soldat qui veut tout gouverner par l'épée. D'un autre côté, son avarice était insatiable et il usait de tous les moyens pour accumuler trésors sur trésors.

Un grand nombre d'omrahs se liguèrent secrètement tant contre l'empereur que contre son

ministre. Deux frères de la tribu de Seïd, Abdallah et Hossein, se mirent à la tête des mécontens. L'empereur Bahadour leur avait donné les gouvernemens de l'Allahabad et du Bahar, et durant les troubles qui avaient suivi sa mort ils avaient levé des troupes pour leur propre sûreté sous le plausible prétexte de maintenir la paix dans leurs gouvernemens. Leur attachement connu pour Azem les avait rendus suspects à Zoulfécar, qui avait envoyé un nouveau gouverneur remplacer Abdallah. Celui-ci leva l'étendard de la révolte; il défit et chassa le protégé du vizir. Comme les Seïds étaient très-puissans, le vizir tâcha de les ramener par des offres et des promesses. Ces vains ménagemens ne servirent qu'à les rendre plus entreprenans. Azem avait laissé un fils, nommé Fourrouksir; celui-ci résidait à Dacca où ses qualités le faisaient aimer et respecter. Ce fut sur lui que les Seïds jetèrent les yeux pour l'élever sur le trône. Fourrouksir accepta les propositions qu'on lui fit; un très-grand nombre de Bengalais offrirent leurs services et lui formèrent une armée qui, bientôt réunie aux troupes du Bahar et de l'Allahabad, ne tarda pas à marcher sur Délhy.

Zoulfécar qui craignait ses ennemis du dedans plus encore que ceux du dehors, refusa de prendre le commandement des troupes, allégant An 1713. De l'hég. 1124.

que sa présence était nécessaire dans la capitale. Aiż-al-Dien, fils aîné de l'empereur, en fut chargé à sa place; mais on lui donna pour conseil et pour guide, car il sortait à peine de l'enfance, Dowran-Khan, officier sans talens et sans courage. Les armées se trouvèrent en présence dans les champs de Kidgoua, lieu déjà fameux par la victoire qu'Aureng-Zeb y avait remportée sur son frère Soujâh. Fourrouksir et les Seïds avaient environ soixante-dix mille hommes; le prince impérial n'en avait pas moins, mais le premier était brave et des généraux expérimentés secondaient ses efforts; le second élevé dans la mollesse tremblait à l'aspect du danger, et ses généraux n'étaient pas plus aguerris que lui.

Abdallah sortit de son camp au point du jour pour reconnaître les positions ennemies. Il fut attaqué par un parti d'impériaux, et une vive canonnade s'engagea de part et d'autre et dura jusqu'au soir. La nuit ne fut pas plus tôt arrivée que le jeune prince et Dowran, s'enfermant dans un palanquin, s'enfuirent précipitamment vers Agra. Le lendemain les soldats, se trouvant sans chefs, passèrent en grande partie sous les drapeaux de Fourrouksir; les autres se débandèrent. Quand l'empereur eut appris ce désastre, il partit avec son vizir pour Agra. Une seconde armée y fut bientôt rassemblée, et cette armée, pres-

que toute composée de vieux soldats, lui aurait infailliblement donné la victoire, s'ils avaient eu pour lui autant d'affection qu'ils avaient de courage et de discipline; mais la plupart quittèrent les rangs sans combattre, et la fortune de Fourrouksir ne fut pas un instant chancelante. Zoulfécar à la tête de quelques escadrons déploya, mais en vain, toutes les ressources du génie et du courage; il fut entraîné par la masse des fuyards. L'empereur avait donné l'exemple; il s'était sauvé dès le commencement de l'action, et les soldats l'imitèrent. Il était déjà rentré à Délhy que son vizir, parvenu à rallier quelques troupes, l'attendait encore non loin du champ de bataille. Celui-ci, pressé par les rebelles, fut contraint de battre en retraite. Les vainqueurs le suivirent pas à pas; les deux armées arrivèrent le même jour à Délhy. Les habitans que des troupes découragées étaient peu capables de contenir, ouvrirent peu de jours après leurs portes au fils d'Azem. Jéhaoundar tenta de fuir encore à la faveur d'un déguisement; il fut pris, jeté dans une prison et étranglé dans la nuit. Zoulfécar eut le même sort. Leurs corps, liés ensemble, furent placés en travers sur un éléphant, la tête pendante, et promenés ignominieusement dans la capitale, le même jour où Fourrouksir que l'armée avait proclamé empereur, y fit son entrée solennelle.

§ IV. — Du règne de Fourrouksir, et de ses cousins.

An 1714. De l'hég. 1125. Fourrouksir ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas plus libre sous les Seïds que son prédécesseur ne l'avait été sous Zoulfécar. Quoique ce prince n'eût pas de grands talens, son caractère ne manquait pas de vigueur; il sentait vivement surtout la honte de la dépendance, et dans l'espoir de s'y soustraire il tenta d'affaiblir les deux frères en les séparant. Les Radjepouts, sous les ordres d'Ajit-Singh, leur maharadjah, recommençaient leurs courses : ils fournirent à l'empereur un prétexte plausible pour éloigner Hossein-Khan qui, en la qualité qu'il avait reçue d'Émir-al-Omrah et de commandant-général des troupes, lui semblait être plus dangereux que son frère. Les Seïds devinèrent les intentions de l'empereur. Toutefois, comme il devenait urgent d'opposer aux Radjepouts de la résistance, Hossein consentit à partir; mais il se montra si actif, il se conduisit si habilement, qu'il ne tarda pas à rentrer vainqueur à Délhy, au grand déplaisir de l'empereur et de son favori Émir-Jemla. Celui-ci fut sacrifié; on l'envoya au Bahar. L'empereur, comptant sur une compensation, nomma Hossein à la soubahbie du Dékhan; mais Hossein n'accepta qu'avec la faculté de faire régir sa sou-

babbie par un lieutenant, ce qu'il fallut lui accorder.

Ce fut vers ce temps qu'une ambassade anglaise arriva de Calcutta à Délhy. Elle se composait d'Édouard Stephenson et de John Surman. L'objet de leur mission était d'obtenir des immunités et de soustraire l'établissement à la juridiction oppressive du soubah du Bengale. Ils réussirent complétement. Le firman qu'on leur accorda contenait liberté entière de commerce, exemption des règles établies pour les naturels, faculté de construire de nouvelles fortifications et de battre monnaie. On prétend qu'ils durent leur succès aux talens de M. Hamilton, chirurgien de l'ambassade, qui sauva l'empereur d'une maladie jugée mortelle par tous ses médecins. An 1715. De l'hég. 1126.

L'harmonie s'étant rétablie à la cour, du moins en apparence, par le renvoi du favori, Hossein partit pour son gouvernement dont on avait dépouillé, pour le lui donner, Nizam-al-Moulouk ancien général d'Aureng-Zeb. Nizam respirait la vengeance; il excita Daoud-Khan qui régissait par intérim la province à refuser de reconnaître Hossein, et à prendre à sa solde un corps de troupes mahrattes qui, par d'autres manœuvres non moins efficaces, se trouvait en ce moment à Bourhanpour. On dit que Nizam était expressément autorisé par l'empereur; mais Fourrouksir

fut encore trompé dans ses espérances : Daoud fut vaincu, et les Mahrattes passèrent dans les rangs du vainqueur.

Cependant les Sikhs, que depuis quatre ans on laissait en paix, s'étaient multipliés considérablement, et ils avaient repris les armes. Battu d'abord à Pannipout, Banda prit bientôt après sa revanche ; le gouverneur de Lahore fut défait à son tour, et celui de Sirhend fut assassiné dans sa tente. Le soubah du Kaschmir se mit alors en campagne à la tête d'une armée dont les soldats étaient quatre fois plus nombreux que les Sikhs. Ceux-ci furent presque tous massacrés dans un combat opiniâtre, qui leur fut livré. Banda, recueillant les débris de ses troupes, s'enferma dans le château de Lohgad ; la famine le força de se rendre. Tous les droits de la guerre furent violés envers lui ; non-seulement la capitulation ne fut pas exécutée, mais encore on le fit périr d'un supplice barbare qu'il supporta, dit-on, avec la plus grande fermeté. Les autres prisonniers furent également mis à mort ; ils se disputaient, dit un auteur musulman, l'avantage de monter le premier sur l'échafaud. Les Sikhs n'ont pas compté Banda au nombre de leurs chefs spirituels ; ils ont prétendu même qu'il était hérétique parce qu'il tenta d'introduire parmi eux quelques réformes. Les accalis ou

immortels lui opposèrent en cette occasion la plus vive résistance, et ce furent probablement ces divisions impolitiques sous les yeux d'un ennemi puissant qui entraînèrent la perte commune des Sikhs. Un édit impérial condamna impitoyablement à la mort tous les sectateurs de Nanec, sans aucune forme de procédure ni de jugement; leur tête fut mise à prix, et afin qu'il n'y eût pas de méprises funestes, on ordonna aux Hindous de se raser la tête, ce qui devait les faire distinguer des Sikhs. Objet malheureux d'une persécution aussi cruelle, ces derniers se sauvèrent dans leurs montagnes, d'où ils ne sortirent pas de plus de vingt ans.

Ces avantages dans le nord étaient balancés par les troubles de l'intérieur. Le favori s'était conduit dans le Bahar avec tant d'imprudence qu'il avait été obligé de prendre la fuite; de son côté l'empereur négligeait de payer des arrérages de solde à un corps de vingt mille chevaux; les soldats se mutinèrent et firent trembler les habitans de Délhy. Le vizir les apaisa par le paiement et s'en fit des amis; le favori fut envoyé à Lahore, et les Seïds furent plus puissans que jamais. L'empire n'en fut ni plus tranquille ni plus heureux. Les Mahrattes désolèrent alternativement ses provinces par leurs excursions périodiques. Soû-radjah (c'était le nom qu'on don- Au 1716. De l'hég. 1127.

nait communément à Sahoji, avait continué de soutenir la guerre avec autant de constance mais avec plus de bonheur que son père, car il sut étendre ses domaines et se garantir des embûches dressées contre sa vie. Sous prétexte qu'il étaient *anciens possesseurs du sol*, ils exigeaient le chout partout où ils pouvaient pénétrer; ils avaient même construit une longue chaîne de forteresses depuis Surate jusqu'à Bourhanpour, afin d'obliger les marchands et les voyageurs à leur livrer, à titre de chout, le quart de leurs effets ou de leurs marchandises.

Hossein, que son ambition ne rendait pas insensible aux misères du peuple, résolut de châtier les Mahrattes, de raser leurs forts et de les rejeter dans les Gattes. A l'approche de l'armée impériale les Mahrattes se replièrent en bon ordre sur Sattarah, évitant avec soin d'en venir aux mains dans une action générale. Hossein se préparait à faire le siége de cette ville, afin de couper le mal à la racine: les lettres qu'il reçut de Délhy lui firent prendre une résolution qui devint bien funeste à l'empire par les résultats qu'elle produisit. On l'avertissait que l'empereur correspondait avec Sahoji, et qu'en même temps il agissait auprès des omrahs du Dékhan pour les porter à la révolte contre leur soubah. Ces nouvelles le remplirent de fureur et du désir de

la vengeance. Pour attacher à ses intérêts les Mahrattes qu'il était venu combattre, il leur permit non-seulement de lever le chout dans le Dékhan et d'avoir un résident à Aurengabad, mais encore il voulut qu'ils y ajoutassent le *dismoukki* (le décime ou dix pour cent). L'empereur, victime de ses propres ruses, n'osa pas refuser la ratification du traité, et par cet acte de faiblesse il porta le dernier coup à la puissance impériale qui depuis ce moment ne fit que décliner avec la plus grande rapidité.

Pour comble de disgrace, on voyait se former au sein de l'Hindoustan un peuple nouveau qui, ennemi dès le premier jour, se rendait d'autant plus redoutable qu'il prenait plus d'accroissement. Ce peuple était celui des Jats ou Jauts, dont les tribus belliqueuses avaient paru pour la première fois sous le règne d'Aureng-Zeb durant les guerres de la Péninsule. A cette époque on les considéra comme une réunion de voleurs et de malfaiteurs, et des troupes marchèrent contre eux pour les anéantir plutôt que pour les réduire. Favorisés ensuite par les orages qui agitèrent l'empire, soit après la mort d'Aureng-Zeb, soit après celle de Bahadour, et conduits par des chefs audacieux et entreprenans, ils s'étaient étendus sur les bords de la Djumna, jusqu'aux environs d'Agra; maintenant ils se croyaient assez

An 1717. De l'hég. 1128.

forts pour soutenir leurs prétentions par les armes : ils se révoltèrent (1). Assaillis par une armée formidable, ils se retranchèrent et se défendirent avec tant d'opiniâtreté durant plus d'un an qu'on ne put les soumettre; mais ce que l'empereur ne put faire en employant la force, son vizir le fit aux dépens du trésor impérial; il acheta la soumission des Jats.

An 1719. De l'hég. 1130. La crise que l'empereur redoutait s'avançait à grands pas. Forts de leurs propres ressources et de l'alliance des Mahrattes et des Jats, les Seïds ne mirent plus de bornes à leurs prétentions. En vain Fourrouksir appelait à son secours ses omrahs et ses nobles; on craignait la vengeance des Seïds, et chacun cherchait à s'éloigner du théâtre des dangers; on savait que Hossein était parti du Dékhan, qu'il amenait des soldats tout dévoués, et que probablement il voudrait terminer d'un seul coup la longue querelle de son

(1) Ces Jats qu'on dit issus de l'ancienne tribu des Jits qui habitaient sur les bords du Sind à l'époque de l'invasion ghaznevide, paraissent être les mêmes que les Gètes, auxquels Timur fit la guerre quand il envahit l'Inde, et ils sont probablement les descendans des Gètes des auteurs classiques. Leurs mœurs grossières, leurs habitudes de vol et de pillage, leur naturel féroce, tout semble appuyer cette conjecture.

orgueil contre la volonté de l'empereur qu'il avait créé : personne ne se montra disposé à l'attendre pour lui résister et sauver Fourrouksir. Hossein occupa la capitale sans aucune opposition, et il s'empara dès son arrivée de toutes les avenues du palais. Fourrouksir, saisi de terreur, alla se cacher dans son harem ; mais les portes en furent forcées, et il fut brutalement arraché du milieu de ses femmes éplorées. Enfermé dans une tour de son propre palais, il avait conservé l'espérance qu'un mouvement favorable pourrait s'opérer ; mais dès le lendemain on lui ôta la vue en lui passant un fer brûlant sur les yeux. Le malheureux Fourrouksir tenta de s'échapper de sa prison ; il y fut égorgé (1).

Les Seïds triomphaient ; ils venaient de conquérir les dépouilles de l'empire : ils les partagèrent entre eux et leurs amis. Trésors, pierreries, éléphans, chevaux, tout fut la proie des auda-

(1) Cet événement eut lieu le 16 février 1719 ; M. Holwel le place à la même époque, puisqu'il fait arriver Hossein à Délhy le 14 et qu'il fait périr l'empereur deux jours après. Mais il rapporte la mort de Fourrouksir et même les divers accidens de sa vie publique avec des circonstances bien différentes. M. Fraser en a contesté l'exactitude et l'authenticité et je partage l'opinion de ce dernier, fondé sur l'invraisemblance qui se remarque dans les récits de M. Holwel.

cieux conspirateurs. Les femmes même du harem ne furent point respectées; Abdallah choisit pour lui les plus belles. Comme si les richesses qu'ils acquéraient par le meurtre de l'empereur ne suffisaient pas à leur avidité, les Seïds soumirent à un tarif les honneurs, les emplois civils et militaires, les faveurs, la justice; tout ce qui pouvait se vendre fut vendu aux enchères. Ils avaient cherché par un interrègne de quelques jours à sonder l'opinion publique sur leur administration; informés que des murmures commençaient à se faire entendre, ils n'eurent pas la dangereuse témérité de vouloir les braver, et sentant qu'ils avaient encore besoin d'un fantôme d'empereur pour le montrer à la populace, ils se rendirent au château de Sélimgour qui depuis peu remplaçait Goualior, et ils en tirèrent un fils de Rafeih-Ouschaoun, troisième fils de Bahadour; ce prince, encore très-jeune, portait le nom de Rafeih-al-Dirjat.

Le vizir se déclara tuteur de Rafeih et régent de l'empire. A ce double titre, il prit possession du palais impérial, en chassa tous les vieux serviteurs et le remplit de ses créatures. Toutefois les Seïds ménagèrent quelques individus. Sirboullind-Khan, gouverneur du Caboul, avait levé une armée considérable sous prétexte qu'il était menacé d'invasion du côté de la Perse; le

vizir le confirma dans son gouvernement et lui accorda même des faveurs nouvelles; pour endormir l'inimitié de Nizam-al-Moulouk, il lui donna le gouvernement du Malava et, de plus, lui rendit quelque temps après celui du Dékhan, tandis que Hossein pour qui on l'en avait dépouillé était à Délhy, secondant son frère de tout son pouvoir. Celui-ci comptait sur une longue tutelle, mais au bout de quatre mois Rafeih-al-Dirjat mourut de maladie suivant les uns, de mort violente suivant les autres.

Il fallait lui donner un successeur; le choix des Séïds tomba sur Rafeih-al-Dowlat. Ce prince, plus jeune encore que son frère Al-Dirjat, mourut trois mois après son avénement. Quelques écrivains ont imputé la mort des deux Rafeih à la perfidie de leur vizir; mais ce qui semble rendre cette assertion peu probable c'est que cette mort ne servait nullement les intérêts des deux frères, qui avaient besoin d'un prince enfant qu'ils pussent gouverner. Il restait encore à Sélimgour un petit-fils de Bahadour, nommé Rouschoun-Akber. Ils le firent monter sur le trône, sous le nom de Mohammed-Schah. Celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir qu'on voulait le tenir sous une ignoble tutelle; dirigé par sa mère, il résolut de s'en affranchir; mais en attendant que la fortune lui offrît les moyens de

An 1719. De l'hég. 1130.

réussir sans compromettre comme Fourrouksir sa propre existence, il eut l'art de dissimuler et de couvrir ses desseins de l'apparence de l'amitié, de la confiance, et même de la soumission : l'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à s'offrir.

Nizam s'était érigé presque en souverain dans le Malava, et sous couleur de repousser les Radjepouts il avait rassemblé un grand corps de troupes composé en partie de Mahrattes. Son parti se grossit bientôt d'une foule d'omrahs et de mécontens de toutes les classes qui, fuyant la tyrannie des Seïds, lui allaient demander un asile; et tandis que le nouvel empereur contraint par les deux frères déclarait Nizam traître et rebelle, on prétend qu'il lui mandait en secret de persévérer dans sa résistance, et qu'il lui envoyait même un firman qui le confirmait dans la possession du Dékhan. Des amis d'Hossein lui conseillèrent de traiter avec Nizam plutôt que de lui faire la guerre, et de lui céder même la soubahbie du Dékhan. L'orgueil d'Hossein se révolta contre cette proposition; il fit marcher contre Nizam deux armées qui furent successivement battues. Ce mauvais succès alarma les Seïds; ils convinrent entre eux, après de longs débats, qu'Abdallah resterait à Délhy en sa qualité de vizir, et qu'Hossein partirait avec l'empe-

reur pour aller prendre le commandement de l'armée.

C'était là ce qu'attendaient l'empereur et *ses complices:* la puissance des Seïds était devenue si formidable que l'empereur lui-même était réduit à conspirer contre eux en secret. Les principaux conjurés étaient Mohammed Amin-Khan, favori de l'empereur, Hyder Kouli-Khan, général de l'artillerie, et Dowran-Khan, omrah d'un grand crédit. Tenter de renverser Hossein de force, c'eût été de leur part compromettre le succès et hasarder inutilement leurs vies; chercher à diminuer le nombre de ses partisans, à l'isoler de la nation, c'était un parti trop long et trop difficile à suivre : le plus prompt et le plus sûr, aux yeux des conjurés, fut de l'assassiner. Ce projet reçut son exécution le soir même du jour où l'armée partit d'Agra. Après avoir paru à l'audience publique, Hossein retournait en palanquin dans sa tente. L'un des conjurés, désigné par le sort, s'avança vers lui un placet à la main et demandant vengeance contre Mohammed Amin-Khan. Hossein regardait cet omrah comme son ennemi; il ordonna de suite à ses gardes de s'arrêter, imaginant sans doute que la plainte lui fournirait les moyens de sévir contre Amin, sans paraître satisfaire sa propre haine. Tandis qu'il lisait, cet homme tirant son

An 1720. De l'hég. 1132.

poignard le lui enfonça dans le cœur; Hossein tomba mort.

Le meurtrier assailli par les gardes d'Hossein tenta de se défendre, comptant sur le secours des autres conjurés; mais ceux-ci ne firent aucun mouvement et livrèrent cette victime à la rage des soldats, pour qu'elle ne cherchât pas à s'assouvir sur eux-mêmes. Il y eut néanmoins beaucoup de désordre dans l'armée; les trésors d'Hossein, distribués aux soldats, calmèrent leur fureur; l'empereur parut au milieu d'eux, monté sur son éléphant, et déploya une fermeté qu'il semble n'avoir eue que pour cette occasion. L'ordre s'étant rétabli, l'armée reprit le chemin d'Agra, car non-seulement la guerre était sans objet, mais encore Nizam obtint définitivement le Dékhan; Amin fut en même temps élevé au viziriat, et Dowran eut la dépouille d'Hossein.

La fatale nouvelle de la mort de son frère frappa de terreur Abdallah, sans nuire toutefois à son courage. Il prévit sa propre ruine, mais bien résolu à ne rien donner à ses ennemis par sa faute ou par sa négligence, il commença par s'emparer de toutes les richesses que renfermait le palais impérial, leva une armée de quatre-vingt mille hommes, tira de Sélimgour un enfant, appelé Ibrahim, dernier fils de Rafeih-Ouschaoun, le fit proclamer dans la capitale, et se mit

aussitôt après en campagne pour soutenir cette élection par les armes. La bataille fut livrée vers les premiers jours de novembre, à quelques lieues de Mouttra. La victoire y fut vivement disputée; mais à la fin Abdallah, abandonné par ses troupes et tout couvert de blessures, tomba dans les mains de ses ennemis. L'empereur, qui se souvint peut-être qu'il lui devait la couronne, se contenta de le condamner à la perte de la liberté; encore lui donna-t-il pour prison un palais en lui assignant des revenus suffisans pour vivre (1) avec magnificence. Ibrahim rentra dans Sélimgour et n'y fut pas plus maltraité qu'auparavant; l'empereur fit son entrée solennelle à Délhy aux acclamations générales

(1) Il mourut de ses blessures au bout de quelques mois.

CHAPITRE IV.

RÈGNE DE MAHOMMED-SCHAH; INVASION DE NADIR-SCHAH; APPARITION DES ABDALLIS; GUERRES DU DÉKHAN, DU BENGALE, DU CARNATIC, ETC.

§. I. — Règne de Mohammed depuis son avénement jusqu'en 1738.

DÉLHY célébra par des fêtes pompeuses l'événement inespéré qui délivrait l'empire de la tyrannie des Seïds; elles rappelèrent par leur magnificence les beaux jours du fastueux Jéhan-Ghire, et le nouveau règne ne pouvait s'annoncer avec plus d'éclat. Mais les espérances que la nation avait conçues ne tardèrent pas à s'évanouir; Mahommed se vit à peine sans rivaux et sans ennemis que, perdant tout à coup l'énergie factice qu'il avait montrée et s'endormant mollement au sein des plaisirs, il se déchargea sur ses favoris du soin des affaires publiques. Dowran-Khan avait la meilleure part à l'affection du prince, il eut aussi la meilleure dans la distribution des attributs du pouvoir. Outre que, par sa charge

d'émir-al-omrâh, il avait le commandement général des troupes, par celle de payeur général de l'empire il avait dans sa main les plus sûrs moyens d'acheter des partisans ou de faire des créatures. Kammer-Odin-Khân, vizir nommé à la place d'Amin qui venait de mourir, était un jeune homme pour qui le plaisir était tout, plus capable de servir l'empereur dans ses goûts voluptueux que de diriger une vaste administration. Dowran ne lui laissa que le nom de vizir, il en exerça de fait les fonctions. Comme il avait des manières insinuantes auxquelles il unissait un grand fonds d'artifice, il savait prévenir les murmures en cachant la main qui agissait pour montrer celle qui n'agissait pas. Tout à la cour lui obéissait, et c'était toujours l'empereur qu'il mettait en avant quand il donnait l'ordre.

Cependant Dowran voyait avec chagrin que les gouverneurs des provinces faisaient voir peu de soumission, que les plus puissans d'entre eux aspiraient ouvertement à l'indépendance, et que les ennemis naturels des Mogols, Radjepouts, Jauts, Mahrattes, se montraient de tous les côtés sous un aspect menaçant. Il sentait la nécessité de prendre les armes avant que le mécontentement ou l'ambition des soubahs dégénérât en révolte; mais il n'osait se mettre à la tête des armées, soit parce qu'il manquait de courage et

d'expérience, soit parce qu'il craignait que son absence ne lui devînt fatale, et que l'empereur dont il connaissait la légèreté ne lui donnât un successeur ou un rival dans sa faveur. Pour éviter cet inconvénient, il voulut engager Mohammed à l'accompagner à l'armée; mais il avait beau parler de bien public, d'honneur et de gloire : toutes ces idées, si puissantes sur les ames généreuses, frappaient vainement sur le cœur de Mahommed - Schah et n'y pouvaient pénétrer.

An 1721. De l'hég. 1133. Toutefois le mal devenait urgent; les Radjepouts désolaient l'Ajmère et de là se répandaient dans les provinces centrales, y portaient le ravage et disparaissaient pour recommencer, semblables aux torrens qui sèment la destruction dans leur cours et, quand leurs eaux se sont écoulées, ne laissent pour marque de leur existence que les ravages du sol qu'ils ont traversé. Dans le même temps les Mahrattes battaient et poursuivaient les Mogols dans le Guzzerat, et s'établissaient tout le long de la côte occidentale. D'un autre côté, sous prétexte de tenir en bride les Mahrattes qu'en effet il contint, Nizam levait des troupes dans sa Soubahbie, soumettait quelques radjahs voisins, cessait d'envoyer les impôts à Délhy, et souffrait par un accord secret avec les Mahrattes, que ces peuples avides de pillage fis-

sent des incursions réitérées dans les provinces septentrionales. Enfin l'esprit général d'insubordination et de révolte menaçait l'empire d'un renversement total. Trop indolent pour s'arrêter à des mesures vigoureuses, l'empereur essaya de traiter avec ceux qu'il aurait dû vaincre. Le maharadjah, Ajit-Singh, fut confirmé dans son gouvernement d'Ajmère d'où on aurait tenté vainement de l'expulser, et les Mahrattes reçurent le droit de prélever le chout dans le Guzzerat. Quant à Nizam, on lui prodigua les offres et les promesses pour l'attirer à la cour. Il éluda pendant long-temps de satisfaire aux désirs de l'empereur; mais à la fin vivement pressé par ses instances, et ne se trouvant pas encore en mesure de rompre ouvertement, il prit le parti de se rendre à l'invitation de l'empereur qui lui fit l'accueil le plus amical: il est vrai que Nizam arrivait avec une escorte de dix mille cavaliers, de vingt mille suivant quelques écrivains.

On prétend que dans une entrevue que Nizam eut avec l'empereur, il lui représenta avec beaucoup de force les vices de son administration et les dangers qui le menaçaient; qu'il lui peignit la réforme comme unique moyen de salut; qu'il parla surtout de la nécessité de faire succéder les sages principes de son aïeul aux principes destructeurs des hommes qui l'entouraient. An 1723 De l'hég. 1135.

On ajoute que le prince, frappé de la sagesse des conseils de Nizam, eut pendant quelques instans la volonté de les suivre; mais les flatteries de ses courtisans effacèrent promptement l'impression qu'il avait reçue, et l'intérêt du plaisir l'emporta de nouveau sur les leçons austères qui ne montraient que le devoir. Alors Nizam, dédaignant des honneurs qui l'auraient rendu le complice des courtisans éhontés qui traînaient l'empereur à sa perte, demanda et obtint la permission d'aller pacifier le Guzzerat que les Mahrattes continuaient d'infester.

An 1725. De l'hég. 1137.

Nizam, dans sa profonde politique, avait prévu tout ce qui était arrivé. Avant de quitter le Dékhan, il avait pourvu à l'administration de cette contrée en la confiant à son fils Ghazi-ul-Dien dont il connaissait les talens. D'un autre côté il avait traité secrètement avec les Mahrattes, auxquels il avait pour ainsi dire livré le Guzzerat; il comptait ainsi qu'en dirigeant ces peuples à son gré, il pourrait s'en faire des alliés au cas où il serait attaqué par une armée impériale, ou même prévenir toute agression de ce genre en retenant les Mogols dans l'Hindoustan par la nécessité de s'y défendre eux-mêmes. Aussi n'eut-il pas de peine à délivrer le Guzzerat de leurs incursions, après quoi il rentra dans le Dékhan sans en avoir demandé l'a-

grément à la cour, mais sûr des Mahrattes par un traité conclu avec Sahoji, suivant lequel ce dernier devait marcher sur Agra au premier avis qui lui serait donné; Nizam de son côté s'engageait à le soutenir, soit directement, soit en opérant des diversions sur la Nerboudha.

Ce n'était point assez de tous ces orages accumulés autour du trône impérial; la fortune réservait aux Mogols de nouveaux désastres. En faisant passer sur une tête rebelle la souveraineté d'une de leurs provinces, elle ouvrait les voies à la conquête que méditait depuis long-temps un peuple étranger. L'événement, peu important en lui-même, qui devait produire ce résultat fut la mort de Jaffier-Khan, soubah du Bengale, arrivée dans le courant de cette année. On a vu les Anglais envoyer une ambassade à Fourrouksir, pour se plaindre des exactions du gouverneur mogol; ce gouverneur était Jaffier, homme avide et cruel, dont la mémoire est encore en horreur dans le Bengale. Les Anglais obtinrent ce qu'ils demandaient, plus même qu'ils ne pouvaient espérer, et par un enchaînement extraordinaire de faits qu'on n'aurait su prévoir, la tyrannie de Jaffier devint la cause première de l'influence qu'ils acquirent à Calcuta. De son côté, Jaffier était en instance devant la cour de Délhy, en raison du mariage de sa fille avec Soujâh-

Khan, omrâh d'un grand mérite : il voulait que les contrées d'Orissa et de Bahar fussent annexées à sa soubahbie qui serait à sa mort réversible à son gendre. Le cas prévu par Jaffier étant arrivé, Soujâh lui succéda dans le gouvernement de ces trois provinces.

Le nouveau soubah qui n'ignorait pas combien l'administration de Jaffier avait été dure et par conséquent odieuse aux peuples du Bengale, s'attacha tout entier à ramener la confiance et le calme, et à force de protéger l'industrie, le commerce et l'agriculture, il rendit ses provinces heureuses et florissantes. Il fut puissamment secondé dans les améliorations de tout genre qu'il entreprit par Hodji-Ahmed, son vizir, Tartare d'origine, ayant la réputation d'un politique habile et d'un administrateur consommé ; mais c'était là son principal mérite, car on prétendait qu'il manquait de courage. Son frère Allaverdi en avait pour lui, et on le citait pour sa bravoure et son intrépidité. C'était le désir de faire fortune qui les avait conduits l'un et l'autre à Délhy ; de là ils étaient partis pour Kattak, capitale de l'Orissa, spécialement recommandés à Soujâh qui en était nabab et qui, à la mort de Jaffier, les amena tous deux à Mouschadabad. Ces deux frères avaient l'un pour l'autre une amitié qui leur rendit toujours communs les re-

vers et les prospérités; et comme leur conduite se dirigeait constamment vers un but unique, leur agrandissement, ils finirent par arriver aux plus hauts emplois. Hodji devint premier ministre, Allaverdi commandant supérieur des troupes, et lorsque leur maître fut appelé sur un plus grand théâtre, ils y montèrent avec lui avec les mêmes fonctions qu'ils avaient exercées à Kattach.

Hodji avait saisi ou deviné tous les goûts de Soujâh; il ne lui fut pas difficile de gagner sa confiance, de sorte qu'il prit sur son esprit un ascendant qui s'accrut tous les jours. Il ne se bornait pas à servir le soubah dans ses plaisirs; il lui fournissait d'utiles expédiens pour tirer de l'argent de ses sujets sans les trop fouler. Soujâh était porté à la bienveillance; Hodji ne contraria pas ces dispositions favorables au peuple; il eut seulement l'art de faire attribuer au ministère ce qui ne venait que du souverain, et par cette adroite manœuvre il se fit un grand nombre d'amis.

Le seul Souffraze-Khan, fils et présomptif héritier de Soujâh, voyait de très-mauvais œil le ministre; il poussait la témérité jusqu'à l'insulter en public, ce qui ne servait qu'à augmenter l'affection du soubah qui lui tenait ainsi compte de sa modération. Allaverdi avait sa part de la haine

Au 1729. De l'hég. 1141.

que Souffraze nourrissait dans son cœur; il arriva même qu'Allaverdi ayant été nommé au gouvernement de Patna dans le Bahar, Souffraze s'emporta d'une manière si indécente que Soujâh indigné le fit mettre en prison. Hodji eut aux yeux du public le mérite d'obtenir sa délivrance; Allaverdi partit, emportant un plan de conduite tracé pour lui par son frère; nous le verrons bientôt, aspirant au pouvoir suprême, oublier ce qu'il devait à Soujâh, obtenir l'émancipation du Bahar et arriver par ce premier pas à la souveraineté du Bengale.

An 1730. De Phég. 1142. Tandis que, soutenu par les conseils et le crédit de son frère, il travaillait avec persévérance à se frayer la route qui devait le conduire à ce résultat, Nizam sommait les Mahrattes de remplir les conditions du traité qu'ils avaient fait avec lui. Inviter les Mahrattes à une expédition où on leur donnait un riche butin pour perspective, c'était aller au-devant de leurs vœux. Aussitôt ils prirent les armes et sous la conduite de leur général Bajirow, qui devint plus tard leur souverain, ils commencèrent cette guerre mémorable qui devait les élever au rang des nations et porter à l'empire une atteinte funeste. Ce fut dans le Malava et le Guzzerat qu'ils se répandirent; les gouverneurs mogols firent d'abord une résistance vigoureuse, mais

livrés à leurs propres ressources, ne recevant de la capitale aucune espèce de secours, ils furent défaits, expulsés ou tués, et les deux provinces qu'ils n'avaient pu défendre tombèrent au pouvoir des vainqueurs qui les possèdent encore. Le soubah du Malava, Bahadour-Khan, avait annoncé plus d'une fois à l'empereur ce résultat. « Si je suis secouru, lui écrivait-il, je réponds sur ma tête d'arrêter les Mahrattes; mais si je péris sous leurs coups et qu'ils franchissent les limites du Malava, ils porteront leurs armes jusqu'aux extrémités de l'empire. » Bahadour tomba glorieusement sur le champ de bataille, et sa prédiction s'accomplit.

L'inhabile vizir du faible monarque voulut gagner par des offres et des concessions celui qu'il n'avait pas même tenté de vaincre par les armes; il envoya au général mahratte un firman qui le nommait soubah de la province qu'il avait conquise. Cela n'empêcha pas les Mahrattes de s'avancer vers Agra et de piller et dévaster tous ses environs. Il n'était plus possible à l'armée impériale de rester dans l'inaction; commandée par Mouzzoufir, frère du vizir, elle se mit en campagne pour chercher les Mahrattes et leur livrer bataille. Les Mahrattes, suivant leur tactique, évitèrent tout engagement sérieux et dans leur retraite ils voltigèrent, pour ainsi dire, autour

An 1732. De l'hég. 1144.

des colonnes impériales, les harcelant sans cesse, et ne se laissant jamais atteindre par elles. Au bout de plusieurs mois de marches inutiles et de fatigues, les impériaux s'en retournèrent sans avoir rien fait; Mouzzoufir ne laissa pas d'entrer dans la capitale en triomphe et de recevoir les honorables récompenses dues aux vainqueurs.

An 1734. De l'hég. 1146. Les Mahrattes ne tardèrent pas à se montrer de nouveau sur les terres de l'empire; cette fois ils marchèrent sur Agra par Goualior, firent beaucoup de butin, et se retirèrent encore quand l'armée impériale se présenta pour les combattre. L'année suivante fut moins heureuse pour eux. Ayant traversé la Djumna, ils tentèrent de soumettre au pillage la province d'Oude; mais elle avait pour soubah l'omrah Sadit-Khan, non moins renommé pour son expérience à la guerre que par sa valeur personnelle; d'ailleurs les troupes qu'il commandait, contenues dans une exacte discipline, étaient les meilleures de l'empire : il était difficile aux Mahrattes de triompher de la résistance qu'ils allaient rencontrer. Il ne leur fut pas même possible de se retirer sans combattre, Sadit par ses manœuvres les ayant mis dans l'alternative de se défendre ou de rendre les armes. L'action fut très-vive; cinq mille Mahrattes y perdirent la vie; un plus grand nombre périt

en voulant passer la Djumna, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les faibles débris de l'armée parvinrent au camp de Bajirow, près de Goualior.

Quand la nouvelle de la victoire de Sadit parvint à Délhy, le vizir et le favori Dowran, persuadés que c'était le moment de frapper des coups décisifs, donnèrent l'ordre du départ à toutes les troupes qui se trouvaient à Délhy. Sadit qui s'était mis à la poursuite des vaincus, dans l'intention de les forcer à s'éloigner pour toujours de l'Hindoustan, reçut non loin de Goualior l'injonction intempestive d'attendre l'armée impériale sortie d'Agra. Sadit n'obéit qu'à regret; il prévoyait que les Mahrattes sauraient tirer parti de cette faute. En effet Bajirow, apprenant que Délhy était resté sans troupes, choisit ses meilleurs chevaux, prit des chemins détournés, fit la plus grande diligence, tomba comme la foudre sur Féridabad à quatre ou cinq lieues de la capitale, s'avança sur la capitale même, et passa trois jours entiers dans ses faubourgs qu'il livra au pillage et à l'incendie. L'empereur et les habitans étaient dans la consternation; l'abattement, le désespoir et la peur se lisaient sur toutes les figures. L'empereur s'enferma dans la citadelle, et les habitans étaient au moment d'ouvrir les portes de la ville, quand Sadit-Khan An 1735. De l'hég. 1147.

parut, accompagné de Dowran, du vizir et des troupes qu'ils avaient amenées. Les Mahrattes furent battus et poursuivis jusqu'à une demi-journée de distance; arrivés à un lieu qui leur offrait des positions avantageuses, ils firent volte-face, décidés à combattre. Sadit était resté à Délhy; le vizir et le favori jugèrent prudemment qu'il valait mieux laisser payer le chout par les habitans d'Agra et de Délhy, que d'exposer encore leurs personnes aux chances d'une bataille; en conséquence ils traitèrent avec Bajirow et lui promirent le chout pour les deux capitales et leurs territoires, à condition qu'ils évacueraient immédiatement le pays. Ainsi tout le fruit que ces deux hommes recueillirent de la victoire se réduisit à des stipulations honteuses auxquelles ils se soumirent, et, chose sans exemple, ils se rendirent tributaires de ceux qu'ils avaient vaincus! Sadit-Khan, indigné d'une aussi lâche conduite, que l'empereur autorisait par la sienne, partit sur-le-champ pour Oude, sans prendre même congé de ce prince pusillanime.

An 1736. De l'hég. 1148.

Nizam, principal auteur de cette guerre si ruineuse qui coûtait à l'empire plusieurs provinces et la dévastation de quelques autres, n'était pas resté oisif dans Aurengabad; il avait si bien consolidé son pouvoir et son indépendance, que les habitans du Dékhan ne voyaient plus qu'en lui

seul leur souverain. L'empereur et ses ministres crurent que pour réparer le mal il fallait s'adresser à celui qui l'avait causé; Mohammed écrivit à Nizam d'une manière très-affectueuse, l'engageant à se rendre à sa cour. Nizam (1), oubliant sa vieille expérience, n'hésita pas à se confier pour la seconde fois à ses ennemis, et il vint à Délhy sur l'invitation de Mihr-Parver, grand'-mère de l'empereur. Celui-ci, au reste, parut avoir été sincère en témoignant à Nizam le désir d'une franche réconciliation; il n'en fut pas de même de Dowran-Khan et des autres omrâhs, qui saisirent toutes les occasions de lui faire sentir qu'ils le méprisaient. Nizam, outré de colère, se ligua sur-le-champ avec Sadit-Khan, mécontent comme lui, et ils formèrent ensemble le projet à jamais désastreux d'appeler dans l'Inde le farouche conquérant de la Perse, le fameux Nadir-Schah.

Cependant Allaverdi, mettant en pratique les conseils de son frère, avait gagné par ses libéralités la plus grande partie des radjahs du Bahar; il en avait soumis quelques-uns par la force des armes; d'autres enfin qui ne s'étaient rendus

(1) Frazer qui se trouvait en ce moment à Délhy l'affirme ainsi.

ni aux promesses ni aux menaces, avaient été assassinés. Ensuite, comme pour essayer ses forces, il porta la guerre chez les Choukouars, tribu puissante et guerrière qui habitait sur la rivière de Sambou en face de Monghir. Ces peuples ne voulaient reconnaître ni les soubahs du Bengale ni l'empereur. Ils avaient aussi défendu leur indépendance contre les Anglais, rendant tout-à-fait inutiles les efforts du major Hunt, un de leurs plus braves officiers. Mais les Choukouars perdirent leur radjah, et avec lui s'éteignit tout leur courage; ils se soumirent au tribut après une légère résistance. Allaverdi souilla son triomphe par un acte de barbarie d'autant plus atroce qu'il était inutile. Il avait été convenu que tous les ans le chef de la tribu se rendrait avec une escorte de trente hommes à un lieu désigné pour apporter le tribut. Allaverdi plaça trois cents cavaliers en embuscade, et le prince et les trente hommes de sa suite furent impitoyablement massacrés, à l'exception d'un seul. Peu de temps après les troupes du nabab pénétrèrent dans le pays, s'emparèrent de la capitale et y mirent le feu après l'avoir pillée.

An 1737. De l'hég. 1149. Après une victoire qu'il devait regarder lui-même comme peu honorable, Allaverdi sollicita de l'empereur le gouvernement du Patna et du Bahar, affranchi de la juridiction du soubah du

Bengale. Cette demande ne put être faite si secrètement qu'elle ne parvînt à la connaissance du soubah. Dans le premier accès de mécontentement qu'il en eut, Soujâh fit mettre son vizir en prison; mais revenu de ce mouvement, il lui rendit la liberté. Allaverdi n'en continua pas moins ses manœuvres, et il fut si bien servi par Dowran, son ancien protecteur, qu'il obtint ce qu'il désirait. Dès ce moment, Soujâh ne respira que vengeance; mais la terrible invasion de Nadir-Schah, frappant tous les esprits d'une crainte soudaine, vint suspendre les projets particuliers de vengeance, de guerre ou de conquête, forcer les passions à se cacher, les intérêts à se taire, et remplir tous les cœurs d'inquiétude et d'angoisse.

§ II. — Invasion de Nadir-Schah, roi de Perse.

Placé depuis peu par l'usurpation sur le trône antique de la Perse, Nadir-Schah songeait peu à porter la guerre dans l'Hindoustan, bien qu'il prétendît avoir à se plaindre de la cour de Délhy à cause de la protection que les gouverneurs mogols des frontières avaient accordée à quelques Afghans, ses sujets, révoltés contre lui. La proposition que lui firent Nizam et ses complices excita son attention; d'une part il voyait toutes les difficultés qu'il aurait à vaincre, de

An 1738. De l'hég. 1150

l'autre les avantages, la gloire et surtout l'immense butin qui lui reviendrait d'une telle entreprise. Cette dernière considération l'emporta; il comptait d'ailleurs sur la coopération des mécontens et sur la nonchalance et la faiblesse extrême de l'empereur. Aussitôt il choisit dans toutes ses armées les hommes dont la valeur souvent éprouvée pouvait servir de garantie pour le succès d'une expédition lointaine. Quatre-vingt mille cavaliers de divers pays, de tribus différentes, mais tous endurcis aux fatigues et dès l'enfance formés à la guerre, se tinrent prêts à partir. A la tête de cette troupe plus formidable encore par l'indomptable bravoure des soldats que par le nombre, Nadir se dirigea dès les premiers jours du printemps vers les frontières du Caboul, patrimoine antique des empereurs de Délhy. Nasser-Khan, soubah de la province, n'eut pas plus tôt reçu l'alarmante nouvelle de la marche de cette armée, qu'il essaya de se mettre en état de défense; mais il avait à peine une poignée de soldats qui, amollis par une longue paix, étaient incapables de soutenir la lutte inégale qu'il prévoyait. Il expédia courrier sur courrier à Délhy, demandant des secours de tout genre, des hommes, des munitions, des vivres; voyant qu'on ne lui faisait point de réponse et que les ennemis s'avançaient, il se retira du côté

de Peischore. Scherzih-Khan, gouverneur de la citadelle de Caboul, voulut rester à son poste, et durant six semaines il se défendit contre toute une armée avec un courage digne d'un meilleur sort. La citadelle fut enfin emportée et la garnison entière périt victime de son dévouement. Scherzih ne fut point épargné. Nadir-Schah trouva dans les souterrains du château un trésor considérable qui s'y trouvait déposé depuis les temps de Baber (1).

L'armée persane resta jusqu'au mois de juin campée dans les plaines du Caboul. Durant ce temps, Nadir envoya des parlementaires à Délhy; il les chargeait d'exposer à l'empereur ses griefs, d'en demander la réparation et d'offrir la paix à ce prix. La défense du château de Caboul avait appris à Nadir qu'il aurait à franchir d'immenses obstacles si les Mogols songeaient à l'intérêt de leur pays et à leur propre gloire, et satisfait du butin dont il s'était déjà chargé, il se serait retiré assez volontiers; mais ses envoyés furent assassinés avant même d'arriver aux frontières du Penjab. Nadir, transporté de courroux,

(1) La plus grande variété règne dans les récits des historiens qui ont parlé de cette expédition. Je suis forcé de les comparer tous, pour choisir ce qui paraît le mieux établi. MM. Dow, Orme, Frazer, Scott, William Jones sont mes autorités.

n'écouta plus d'autres conseils que ceux de la vengeance; et faisant partager son indignation aux soldats, leur promettant des victoires et des richesses, il marcha sur Gélalab où le meurtre avait été commis, entra sans opposition dans la ville, emporta le château de vive force et mit dans les fers la famille du gouverneur coupable; le gouverneur s'était fait tuer en combattant sur les remparts.

Cependant Nasser-Khan s'était retranché à Peischore, où il avait rassemblé une armée considérable d'Afghans, d'Hindous et de musulmans; il avait l'intention de défendre le passage du Sind; mais il croyait l'ennemi loin encore à l'instant même où il fut attaqué. Nadir laissant derrière lui son artillerie et une partie de l'armée s'était avancé rapidement avec l'autre, et lorsqu'après une nuit passée dans la plus grande sécurité les Mogols virent aux premiers rayons du jour les escadrons persans en bataille au pied de leurs retranchemens, une frayeur subite s'empara de leurs cœurs; sourds à la voix de leurs chefs, incapables de se défendre, ils s'enfuirent de toutes parts en jetant leurs armes, devenues pour eux un fardeau inutile. Nasser et plusieurs officiers indiens furent faits prisonniers; le château de Peischore se rendit sur la première sommation, et Nadir ordonna qu'on attendît en ce lieu le

reste de l'armée, dont il avait laissé le commandement au prince Nafralla.

Quand toutes les troupes furent réunies et qu'elles eurent pris quelques jours de repos, Nadir passa le Nilab et la seconde branche du Sind. Continuant sa marche vers Lahore, il arriva bientôt sur les bords du Rauvi. Une armée mogole semblait disposée à défendre les approches du fleuve; mais Zékaria qui la commandait, songeant plus à ses propres intérêts qu'à ceux de son pays et de son maître, envoya un de ses officiers à Nadir pour lui offrir soumission et obéissance. Pour prix de sa lâcheté, Zékaria fut maintenu dans son gouvernement de Lahore. On dit que séduit par l'exemple de Zékaria, Nasser-Khan implora la clémence de Nadir, et qu'en échange de ses promesses de dévouement et de fidélité il fut réintégré dans son gouvernement de Caboul.

Sortant enfin par un effort nécessaire de sa longue et molle apathie, Mohammed-Schah réunit à la hâte les troupes des environs de la capitale, et il vint camper dans les plaines de Karnal, à vingt-cinq ou trente lieues au nord de Délhy; il n'avait guère que trente mille hommes; sa principale force en ce moment consistait en ses deux mille éléphans de guerre, mais des ordres avaient été expédiés de toutes parts aux

An 1739. De l'hég. 1151.

soubahs et aux commandans de place, et dans peu de jours une armée infiniment plus nombreuse que celle des Persans se trouva rassemblée autour du pavillon impérial. Nadir se mit en marche dès les premiers jours de janvier. Six mille chevaux envoyés à la découverte rencontrèrent à quelques lieues en avant de Karnal un camp avancé des Mogols. Une vive escarmouche s'étant engagée, les Persans firent quelques prisonniers, après quoi ils se retirèrent sur le gros de l'armée. Ces prisonniers apprirent à Nadir que les côtés de la plaine de Karnal étaient défendus sur la droite par une large rivière et sur la gauche par un bois très-fourré; que le front retranché du camp était hérissé d'artillerie, que les divers corps commandés par le vizir, par Nizam, Dowran et Sadit avaient opéré leur jonction avec les troupes de l'empereur et formaient ensemble une armée innombrable. Nadir se réjouit de ces nouvelles qui lui donnaient l'espérance de n'avoir à livrer qu'une seule bataille et d'abattre du premier coup toute la puissance mogole. Il savait que ses ennemis, énervés par la douceur du climat et peu affectionnés à leur prince, n'étaient point capables de résister à des soldats braves et disciplinés, conduits par des chefs accoutumés à la victoire.

Sadit-Khan, l'un des principaux conjurés,

commença le combat. Offrir le combat, l'accepter même dans ces circonstances, c'était de la part des Mogols une grande faute. Se tenir sur la défensive, attendre l'effet de la mauvaise saison, du défaut de vivres, des privations qui auraient assailli les Persans avant peu, c'eût été se rendre maître du succès, et Nadir peut-être, obligé de capituler ou de fuir, aurait vu tous ses lauriers se flétrir dans les plaines de l'Hindoustan; mais l'aveugle Mohammed et ses présomptueux ministres étaient peu capables de sentir les avantages de la prudence; ils avaient des troupes nombreuses, des canons, des éléphans: ils se croyaient invincibles. Sadit et Nizam, qui seuls auraient pu sauver l'empereur en dissipant son aveuglement, n'avaient garde de donner un avis salutaire; ligués en secret avec les Persans, ils voulaient assurer leur triomphe et ils donnèrent le perfide conseil de combattre.

Les Persans opposés à Sadit-Khan eurent l'air de céder à ses efforts et de se retirer devant lui; Dowran alors s'avança pour soutenir Sadit avec sa division et lui donner les moyens de poursuivre ses premiers succès; mais à peine Sadit eut-il vu Dowran engagé, qu'il se fit prendre avec le corps qu'il commandait. Dowran eut beaucoup de peine à sauver sa division; il reçut en se retirant une blessure très-grave dont il

mourut dès le lendemain. Cependant Mouzzoufer prenant le commandement à la place de son frère, essaya de rétablir le combat et de ramener les troupes à la charge. Il avait du courage et des talens militaires; il obtint d'abord quelques avantages, mais ne recevant point de renforts à temps, il fut tué ainsi qu'un fils de son frère, et dix mille Mogols périrent avec eux. L'empereur était dans la plus grande perplexité, car il se méfiait de Nizam, et il craignait autant de le retenir auprès de lui que de l'envoyer sur le champ de bataille. Enfin après cinq heures de trouble, de confusion, de massacre, la déroute des Mogols fut complète; trente mille restèrent morts sur le funeste champ de bataille; un plus grand nombre furent faits prisonniers; les éléphans, les tentes, le canon, les bagages, tout devint la proie des Persans dont le butin fut immense (1).

L'empereur au désespoir et ne sachant à qui se fier ni contre qui se tenir en garde, incapable d'ailleurs de se conduire par lui-même sur tout

(1) Suivant le manuscrit persan, traduit par M. Jones, cette bataille fut livrée en avant du camp retranché de Karnal; trois jours après, Mohammed étroitement bloqué dans ce camp, ne voyant aucun moyen de salut, vint se livrer de lui-même aux mains de Nadir.

dans l'état où il se trouvait, chargea Nizam de la direction des affaires, le conjurant de le sauver, de sauver l'empire. Nizam se hâta de traiter avec Nadir pour l'évacuation de l'Hindoustan; ce prince s'engagea, moyennant une somme d'argent peu considérable, à sortir des terres de l'empire; ce qui prouve qu'il ne comptait guère sur la possibilité de conserver sa conquête. Malheureusement la division s'était mise entre Sadit et Nizam. Le premier, jaloux de la confiance que l'empereur donnait à son plus dangereux ennemi, empêcha Nadir d'exécuter le traité. Alors Mohammed-Schah, soit qu'il eût été informé de la perfidie de ses généraux, soit que la terreur dominât entièrement ses esprits, et qu'il ne vît de salut que dans la clémence et la générosité du vainqueur, Mohammed, accompagné de Nizam, de son vizir et de quelques omrahs, se rendit au camp de Nadir pour lui faire hommage de sa couronne. Nadir envoya son fils Nas'r-Alla au-devant de lui pour le recevoir; il s'avança lui-même jusqu'à la porte de sa tente, où il l'introduisit en le tenant par la main. Cette première entrevue se passa en complimens réciproques, mais dans celle du lendemain il reprocha vivement au malheureux prince le traitement fait à ses ambassadeurs et surtout l'avilissement auquel il s'était soumis en payant

le chout aux *infidèles*. Nadir eut d'abord l'intention de le retenir prisonnier, mais on lui fit observer que ce serait servir l'ambition de Nizam. Sur cette remarque judicieuse, il renvoya Mohammed à son camp, en lui annonçant toutefois qu'il conduirait son armée à Délhy pour lui donner quelques jours de repos.

Il fut ensuite question de fixer la somme à payer pour la rançon de l'empereur et de sa capitale; après de légères discussions, elle fut arrêtée à six cents millions. Ce point réglé, les deux armées se mirent en marche pour se rendre à Délhy. Les précautions prises par Nadir à cette occasion donnent la preuve que sa victoire, toute décisive qu'elle était, ne le laissait pas sans inquiétude. Il formait l'avant-garde avec vingt mille cavaliers; Mohammed venait après lui avec une suite de quarante ou cinquante personnes de sa maison, et *une garde d'honneur* de dix mille Persans. Nizam, le vizir, les autres officiers mogols passaient après leur souverain; ils étaient suivis de leurs divisions, mais ils marchaient séparés les uns des autres, et des corps de cavalerie persane placés entre eux les empêchaient de se réunir. Le reste de l'armée mogole était rangé sur deux colonnes, à droite et à gauche de celle des Persans. On arriva dans cet ordre au pied des remparts de la capitale. Mohammed obtint de Nadir

la permission d'entrer dans la citadelle où était son palais, mais il fut contraint d'accepter une garde de quatre mille Persans. Nadir n'entra que le lendemain dans la ville avec ses vingt mille cavaliers d'élite (1).

Outre les sommes stipulées pour la rançon de l'empereur, et les présens extraordinaires en pierreries et autres objets précieux qui devaient les accompagner, d'énormes contributions furent imposées aux généraux, aux omrahs et aux habitans de Délhy. Les deux coupables auteurs de cette invasion ruineuse, Nizam et Sadit, ne furent pas épargnés; ils furent taxés l'un et l'autre à des sommes prodigieuses. Sadit ayant voulu se plaindre, Nadir lui imposa silence d'une manière très-dure; il y fut si sensible que, sa santé se trouvant déjà faible et languissante, il mourut dès le lendemain; on crut qu'il s'était empoisonné pour se délivrer des remords qui le tourmentaient.

Cependant les contributions ne pouvaient se lever qu'avec beaucoup de peine; on employa les vexations les plus dures contre les malheureux habitans; on alla jusqu'à torturer horriblement ceux qui n'avaient point d'argent et qu'on accu-

(1) Ce fut le 8 mars, après cinq jours de marche.

sait de vouloir le cacher. Pour surcroît de mal, la famine se mit dans la ville, et avec ce fléau naquirent la rage et le désespoir. Des attroupemens se formèrent dans les rues et sur les places publiques; pour les dissiper, on voulut faire usage de la force, et ce moyen loin de réussir ne fit que produire la résistance. Au milieu du désordre, quelqu'un s'avisa de dire que Nadir était mort; il n'en fallut pas davantage pour que le peuple courût aux armes. Les Persans qu'on rencontra dans les rues furent massacrés; on attaqua même la garde du château, et beaucoup de Persans périrent encore. Nadir n'eut pas plus tôt été informé de cet événement qu'il envoya l'ordre à son général Thamar-Khan, campé hors de la ville, de venir le joindre avec trente mille cavaliers. Ces troupes se firent aisément jour à travers la populace qui circulait dans la ville; partout sur leur passage elle se dispersa. Dès qu'elles furent arrivées à la citadelle, Nadir en sortit et se mit à leur tête pour aller en personne charger les habitans. Il était alors minuit; parvenu à la grande mosquée et les ténèbres étant très-épaisses, il sentit la nécessité d'attendre le jour pour commencer l'attaque avec fruit, et malgré le bruit et le tumulte qui continuaient toujours de la part des mutins, il resta plusieurs heures sur la défensive sans quitter le poste qu'il avait choisi.

Le jour parut enfin ; lorsqu'à ses premiers rayons Nadir put distinguer plusieurs centaines de Persans étendus morts sur la terre, une sombre fureur s'empara de tous ses esprits. Dans ce moment même, un coup de fusil partit d'une terrasse voisine; un officier qui était à côté de lui fut tué, et le sang qui jaillit de la blessure couvrit ses vêtemens. « Allez, s'écria-t-il en frémissant de courroux, allez, répandez-vous dans la ville; que le feu, que le fer nous vengent de ces rebelles! »L'ordre de Nadir ne s'exécuta que trop bien; avant la fin du jour, cent mille individus avaient été égorgés, sans distinction d'âge, de rang ni de sexe.

La terreur avait succédé aux fureurs de la veille dans le cœur des habitans. Un seul Persan égorgeait une famille entière sans trouver d'obstacle. Quelques-uns s'enfermaient dans leurs maisons avec leurs enfans et leurs femmes et y mettaient le feu; d'autres se précipitaient dans les puits, ou se donnaient la mort sans avoir le courage de se défendre. Durant cet épouvantable massacre, Nadir s'était tenu dans la grande mosquée. Son air était si dur et si farouche que personne n'osait l'approcher. Le misérable Mohammed, accompagné de ses principaux omrahs, vint se prosterner devant lui; il le conjura, le visage baigné de pleurs, d'user de miséricorde. Nadir

résista long-temps; à la fin, se laissant toucher, il dit : « Je pardonne pour l'amour de Mohammed ; » et il remit au fourreau son épée qui brillait encore nue dans sa main; il reprit ensuite le chemin de la citadelle. Une scène manquait à la sanglante tragédie : il fit prendre des informations sur l'origine et les causes du tumulte, et un assez grand nombre d'individus, convaincus ou seulement soupçonnés d'avoir excité le peuple à la révolte, furent envoyés au supplice. Les exactions et les violences pour le paiement de la contribution recommencèrent, et de peur d'un nouveau massacre les habitans qui avaient survécu au premier se laissèrent dépouiller de tout ce qu'ils possédaient.

Ce fut au milieu de la désolation publique que le barbare Nadir, faisant épouser à son fils Nas'r-Alla une petite-fille d'Aureng-Zeb, insulta par des fêtes brillantes, des banquets somptueux, des jeux de toute espèce aux misères qu'il avait causées. Il espérait que ce mariage pourrait un jour amener sur la même tête la réunion des deux empires, et que le souverain de la Perse le deviendrait aussi de l'Hindoustan. On rapporte que, durant le cours de ces fêtes, il assistait un jour à une représentation théâtrale; il fut si satisfait du talent que l'acteur Touki avait déployé dans son rôle, qu'il le fit amener en sa présence

et lui promit de lui accorder la récompense qu'il demanderait, quelle qu'elle fût. « Seigneur, lui dit Touki, la famine désole Délhy, ordonnez qu'on ouvre les portes de la ville aux habitans, afin qu'ils puissent aller chercher des vivres dans la campagne.» Le généreux acteur obtint l'honorable récompense à laquelle il avait borné tous ses vœux.

Après que la contribution eut été payée, et que tous les trésors de l'Hindoustan (1) eurent passé dans ses mains, Nadir commença de parler de son retour en Perse; il fixa même le jour du départ. Mais auparavant il fit la vaine cérémonie de replacer Mohammed sur son trône. Il lui donna, dit-on, à cette occasion, des conseils très-sages touchant la discipline de ses troupes, sa propre conduite future et le choix de ses ministres; il l'exhorta fortement à se tenir en garde contre l'ambition de ses omrahs, à se méfier surtout de Nizam qui l'avait trahi une fois et pourrait le trahir encore; il lui offrit enfin de lui

(1) Plusieurs écrivains ont donné le détail de ces richesses immenses. Il y avait seulement en pierreries pour une valeur excédant 800,000,000. Une somme égale représentait le montant des contributions diverses, de sorte que, suivant les calculs les plus modérés, il emporta de Délhy 1,600,000,000 environ.

amener son armée s'il avait jamais besoin de secours. Ensuite il se fit céder par un traité solennel toutes les provinces situées sur la rive droite du Sind. Tout étant ainsi consommé de part et d'autre, il donna le signal du départ; il sortit lui-même de Délhy le 7 mai, après un séjour de deux mois, et il alla camper dans les jardins de Schallimar où il avait passé une nuit lorsqu'il était arrivé. Son armée commit en se retirant les plus grands excès; elle pilla et brûla tous les villages qui se trouvèrent sur sa route. Nadir fut puni par la fortune de sa coupable condescendance envers ses soldats, car au passage du Nilab il perdit une grande partie des richesses qu'il emportait; le pont de bateaux qu'il avait jeté sur le fleuve s'étant rompu par l'effort du courant, plusieurs animaux chargés d'or furent entraînés par les flots.

Ce fut en cette occasion que, dans l'amertume des regrets que lui causait cette perte, il déclara devant plusieurs de ses officiers qu'il se repentait de deux choses, l'une d'avoir rendu l'empire à Mohammed-Schah, l'autre d'avoir fait quartier à Nizam qui ne manquerait pas d'exciter de nouveaux troubles. Nadir se reprochait surtout d'avoir souffert que Mohammed eût mis cet omrah à la tête de l'administration, non qu'il prît aucun intérêt à ce faible prince ni à ses sujets,

mais parce qu'il regardait l'empire comme devant un jour entrer dans sa famille par l'effet du mariage que son fils avait contracté, et qu'il craignait de la part de Nizam une usurpation totale ou du moins partielle de ses provinces. L'événement justifia ses prévisions.

§ III. — Guerres du Dékhan, du Carnatic et du Bengale.

Quand Mohammed et ses courtisans furent revenus de la stupeur profonde où les avait jetés l'invasion persane, ils s'aperçurent avec douleur qu'ils n'avaient fait que changer de tyran: Nizam s'était emparé de toute l'autorité ; c'était lui qui régnait, Mohammed n'avait que l'ombre de la souveraineté. Les courtisans auraient voulu secouer le joug; n'étant pas soutenus par le prince, ils n'osèrent faire aucune tentative. Mohammed s'était jeté de nouveau dans l'ornière des voluptés; son goût pour les plaisirs semblait même s'être accru de toute la contrainte qu'il venait de subir. Le double lien de parenté qui existait entre Nizam et le vizir (1) Kammer-Odin favorisait les prétentions du premier, qui ne trouvait pas d'obstacles dans ses desseins. Aussi disposait-il arbitrairement de tous les emplois, de toutes les

(1) Le fils de Nizam était gendre du vizir, et le fils du vizir l'était de Nizam.

places, de tous les honneurs. Son fils Ghazi-oul-Dien devint capitaine général des armées; Emir-Khan, une de ses créatures, eut le gouvernement d'Allahabad; le fils de Sadit, Sefdar-Joung, succéda à son père dans celui d'Oude; les autres soubahs ne se maintinrent à leurs postes que par leurs protestations de dévouement à ses intérêts et les présens qui les accompagnèrent.

An 1740. De l'hég. 1152. Nizam, déjà plus que nonagénaire, voulait enfin jouir du fruit de ses travaux de tant d'années; il partit pour le Dékhan sous prétexte d'apaiser quelques troubles qui venaient d'y éclater depuis peu. Ils étaient causés par son propre fils Nazir-Jing, qu'il y avait laissé en qualité de gouverneur lorsqu'il avait appelé Ghazi à la capitale. Nazir, profitant du désordre que la présence des Persans avait fait naître dans l'administration, croyant peut-être que son père finirait par périr victime des caprices féroces de Nadir-Schah, s'était déclaré souverain du Dékhan. Nizam arrivé à Hidérabad, ancienne capitale de Golconde, se hâta de lever des troupes pour les opposer au rebelle; mais avant de recourir à la force, il employa un stratagème qui lui réussit et dont il dut l'idée à sa grande vieillesse. Il feignit tout à coup d'être attaqué d'une maladie mortelle; ses amis publièrent qu'il était au point d'expirer, et comme si son heure dernière était

réellement très-prochaine, il témoigna le désir de voir son fils encore une fois. Nazir se laissa prendre au piége; peut-être l'ambition n'avait-elle pas entièrement éteint dans son cœur le respect filial. A peine fut-il entré dans la tente de son père, qu'il fut arrêté par des soldats qui s'y tenaient cachés. Nizam, sortant aussitôt de son lit, le fit charger de fers après lui avoir durement reproché sa conduite, et pendant plusieurs mois il le traîna ainsi à sa suite. Nazir donna des marques si multipliées de son repentir qu'il adoucit enfin le courroux paternel, mais il se souvint si bien de cette leçon que tant que Nizam vécut il ne cessa de se montrer obéissant et soumis. De son côté, Nizam, libre de soins domestiques, s'appliqua de toutes ses forces à assurer son indépendance dans la Péninsule, soit en faisant garder par ses troupes les places fortes, soit en destituant tous les officiers, administrateurs ou employés qu'il soupçonnait d'être attachés à Mahommed-Schah.

Cependant les Mahrattes, toujours prêts à tirer avantage des troubles de l'empire pour étendre leurs conquêtes ou se livrer impunément du moins au pillage de leurs voisins, avaient envahi le Carnatic, et ils y commettaient de grands ravages. C'était Nizam, leur allié secret, qui les y avait attirés : voici à quelle occasion. Le Carnatic

était une dépendance du Dékhan propre ; le souverain ou nabab du pays, lequel résidait à Arcot, n'était ou devait n'être que le lieutenant du soubah ; mais, de même que le soubah tâchait de se soustraire à la domination de l'empereur, le nabab tâchait à son tour d'être indépendant du soubah. Sadatalla qui depuis 1710, créé nabab du Carnatic, avait gouverné avec beaucoup de sagesse, était mort en 1732, transmettant sa charge à Doast-Ali, l'aîné de ses fils. Nizam, qu'on n'avait point consulté, refusa de confirmer l'élection de Doast, et par son influence et son crédit à la cour il empêcha que la confirmation ne lui vînt de Délhy. Il y avait dans la Péninsule, vers le midi, plusieurs petits princes hindous, tels que ceux de Tritchinopoli, de Tanjaour, de Madouré etc. Quand les Mogols avaient envahi leur pays, ils s'étaient contentés de les soumettre au tribut, et les avaient laissés jouir comme auparavant des attributs de la royauté ; mais comme il fallait presque toujours employer la force pour les contraindre au paiement de leurs redevances, c'était le nabab du Carnatic qu'on chargeait d'en faire le recouvrement, et il devait pour cela y envoyer une armée. Le roi ou radjah de Tritchinopoli étant mort en 1736 et l'anarchie s'étant introduite dans ses états, Doast-Alli fit partir des troupes

pour rétablir l'ordre et même pour s'emparer du pays ; il en confia le commandement à Soubder-Ali son fils, et à Chounda-Saheb son gendre. Ce dernier se mit, dit-on, d'accord avec la veuve du radjâh, s'empara de la ville et de tout le pays, s'en constitua nabab ou gouverneur, et renvoya son beau-frère à Arcotte. La nouvelle de cette usurpation augmenta les ressentimens de Nizam, qui se trouvant alors retenu à Délhy où il préparait l'invasion de Nadir, chargea les Mahrattes de venger son injure. Ceux-ci, prompts à répondre à cette invitation, envahirent le Carnatic. Doast-Ali marcha contre eux ; il perdit la victoire et la vie. Soubder-Ali s'était d'abord retranché dans le château de Vellore, mais voulant sauver de la dévastation les provinces que la mort de son père lui faisait regarder comme son héritage, il acheta la paix et la retraite des Mahrattes, fut proclamé nabab et s'embarrassa peu d'obtenir de Nizam son investiture.

La forme du gouvernement venait à cette époque de subir chez les Mahrattes une modification importante. Le radjah Sahou, mort depuis peu, y avait déjà fait quelques changemens pour son propre avantage; ces changemens approuvés de la nation furent maintenus après son décès et devinrent constitution de l'état. Vers les dernières années de sa vie, se sentant faible et

infirme, fait pour le repos plus que pour les fatigues qui sont l'apanage ordinaire d'un prince mahratte, Sahou délégua l'exercice du pouvoir à Ballaji-Bischouanaut, son ministre. En même temps il lui conféra le titre de *moukhperdaoun*, qui signifie chef-magistrat civil de même que le mot persan *peischouah* qui a prévalu dans l'usage commun, bien que le premier terme continue d'être gravé sur les sceaux. Ballaji s'attira l'amour du peuple par la sagesse de son administration, de sorte qu'à la mort du radjah Sahou il garda sans opposition le titre et les fonctions de peischouah, qu'il rendit héréditaires dans sa famille. Ce qui dut accoutumer les Mahrattes à cette autorité nouvelle, ce fut qu'aussitôt après avoir créé cette charge, Sahou s'enferma dans le fort de Settarah et cessa tout-à-fait de se montrer en public. Les peuples aiment à voir leur souverain : les Mahrattes oublièrent le prince qu'ils ne voyaient plus, et ils s'attachèrent au ministre qui vivait avec eux et les conduisait aux combats. D'un autre côté, Sahou n'ayant point d'enfans, la couronne passa sur la tête de son neveu, Ram-Radjâh, prince tout-à-fait dénué de talens et même d'intelligence, et cette circonstance ne contribua pas peu à consolider le pouvoir de Ballaji.

Il y avait alors chez les Mahrattes une autre

charge extrêmement importante; c'était celle de *boukschi* ou commandant en chef des armées. Elle était occupée par Ragoji-Bounslah, de la famille de Sévaji. Non moins ambitieux que le peischouah, il voulut partager avec lui l'autorité souveraine; ils finirent par adopter une mesure qui les mit d'accord, précisément parce qu'elle devait les tenir hors de tout contact. Ragoji possédait le Bérar à titre de jaghir ou de fief, il le garda comme un domaine propre, établit sa résidence à Nagpour, et devint fondateur d'un second empire mahratte, allié du premier mais indépendant. Toutefois les peuples du Bérar reconnaissaient la haute suprématie du radjah de Settarah, et regardaient le peischouah comme son vrai représentant, ayant seul le droit de faire la paix et la guerre, et de régler les intérêts généraux de la nation (1).

(1) Le peischouah demeure à Pounâh. Quant aux descendans de Sévaji, ils existent toujours; mais quoique l'aîné de la famille porte le titre de radjah des Mahrattes, il est réellement le prisonnier de son ministre qui, sous divers prétextes, le retient toujours à Settarah. Le peischouah n'en est pas moins tenu de recevoir de lui son investiture; il n'entre même jamais en campagne sans avoir eu l'air de le consulter dans une audience de congé. Un gouvernement de ce genre ne peut pas être très-fort; aussi beaucoup de chefs se sont rendus indépendans, bien qu'ils continuent de voir dans le peischouah le pouvoir exécutif de l'état, et ils

La veuve et la famille de Doast-Alli, craignant avec raison les Mahrattes, avaient pris la fuite, dès le lendemain de la bataille où le nabab avait péri. Ils s'étaient réfugiés à Pondichéry, qui avait alors M. Dumas pour gouverneur. Ils furent accueillis et traités avec tous les égards qui sont dus au malheur. Soubder-Alli et Chounda-Saheb se montrèrent reconnaissans envers M. Dumas et la nation française; ils accordèrent au commerce de Pondichéry les plus grands priviléges, et à la ville même une augmentation de territoire. De là naquit entre les Français et les naturels cette étroite et longue alliance qui, excitant par ses résultats la jalousie des Anglais de Madras et leur faisant épouser la cause que les Français proscrivaient, finit par devenir si funeste à ces derniers, ainsi qu'aux habitans du Carnatic qui virent leur pays en proie à tous les ravages d'une guerre opiniâtre et sanglante.

An 1741. De l'hég. 1153. Le traité que les Mahrattes avaient fait avec Soubder-Alli contenait un article secret, infâme et déshonorant pour celui qui l'avait stipulé,

---

forment tous ensemble une espèce de confédération dont le peischouah est censé le chef; c'est pour cette raison que lorsqu'ils font quelque incursion en pays étranger ou qu'ils s'agrandissent par des conquêtes, ils donnent au peischouah une partie du butin, lui paient une redevance ou même lui abandonnent quelque portion du pays conquis.

mais qui fait bien voir jusqu'où peut aller la perfidie chez les despotes de l'Orient. Soubder n'avait point pardonné à son beau-frère la conquête de Tritchinopoli, et sous l'apparence de la cordialité la plus franche son cœur était dévoré par le ressentiment et la haine. Pour satisfaire sa basse jalousie, il convint avec les Mahrattes qu'ils reviendraient avant la fin de l'année attaquer Tritchinopoli à l'improviste, et qu'ils resteraient en possession de cette ville et de son territoire à condition qu'ils se saisiraient de Chounda-Saheb. Celui-ci, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une telle agression, n'avait point fait de préparatifs de défense. Toutefois il opposa une vive résistance, mais à la fin, obligé de se rendre, il fut envoyé à Settarah où on le jeta dans une étroite prison. Morari-Row, général mahratte, resta dans la ville avec quatorze mille chevaux, autant pour garder cette conquête que pour saccager et dévaster le pays.

Soubder-Alli ne tarda pas à recevoir de la main d'un traître le châtiment dû à sa propre trahison. Mortiz-Ally, qui avait épousé une sœur du nabab, tenait la ville de Vellore à titre de fief. Comme il ne payait point la redevance dont il était débiteur, le nabab se rendit à Vellore avec quelques troupes. Mortiz le reçut avec un air soumis, et dès le même jour il tenta de l'empoi- An 1742. De l'hég. 1154.

sonner. Ne pouvant y réussir, il mit un poignard dans les mains d'un Patan féroce, et Soubder fut assassiné. Mortiz voulut se faire proclamer à sa place, mais il avait une telle réputation de cruauté, de dépravation et de tyrannie, qu'une insurrection générale eut lieu sur-le-champ; et comme d'ordinaire les hommes cruels et perfides sont lâches, il profita de la nuit pour s'enfuir sous un déguisement de femme et dans un palanquin couvert. La veuve de Soubder et son jeune fils, Seid-Mohammed, s'étaient sauvés à Madras; le plus grand désordre régnait dans Arcotte.

An 1743. De l'h. g. 1155. Nizam était dans ce moment à Golconde, où il achevait d'établir sa domination sur des bases solides et faisait oublier son usurpation en donnant à ses nouveaux sujets des institutions faites pour les rendre heureux. La nouvelle des révolutions du Carnatic vint frapper ses oreilles et réveiller ses ressentimens mal éteints. Il partit de Golconde avec une armée considérable. En arrivant à Arcotte, il fut saisi du plus grand étonnement, car la réalité excédait de beaucoup le rapport qu'on lui avait fait. Une foule de petits chefs de canton, ou de gouverneurs de villes et de forteresses, avaient le titre de nabab et les attributs de la souveraineté. Un jour que seize de ces nababs s'étaient présentés à son audience, il menaça de faire battre de verges quiconque oserait

se parer de ce titre. Seid-Mohammed lui ayant été présenté, il le reçut avec beaucoup d'affabilité; mais au lieu de le rendre à sa mère, il le confia aux soins d'un seigneur de sa cour. Quand l'autorité du soubah eut été pleinement rétablie dans le Carnatic, il nomma nabab d'Arcotte son général Abdalla-Khan, racheta des Mahrattes Tritchinopoli, et reprit peu après le chemin de Golconde.

Abdalla-Khan avait ramené l'armée à Hidérabad et laissé un lieutenant dans Arcotte. Il se disposait à se rendre à son gouvernement : la veille de son départ il fut trouvé mort dans son lit; on reconnut sur lui des traces de poison. Nizam lui donna aussitôt pour successeur Anouar-Oddin. Ce choix déplut aux habitans du Carnatic qui s'étaient flattés qu'on leur rendrait le jeune Seid-Mohammed; mais on ne voulut pas qu'ils gardassent cette espérance. A la suite d'une fête où se trouvait une réunion considérable de chefs patans, ce prince fut assassiné. On crut qu'Anouar-Oddin ne fut pas étranger à ce crime, mais il eut l'art d'anéantir les preuves qu'on aurait pu avoir, et il fut confirmé dans sa nababie. An 1744. De l'hég. 1156.

La cour de Délhy ne paraissait prendre aucune part à tous ces événemens, qui lui coûtaient des provinces mais qui, se passant à de grandes distances, n'annonçaient pas des dangers imminens. Mohammed-Schah et ses ministres ne sortirent

de leur assoupissement que lorsque le bruit des armes vint retentir aux portes de la capitale. Il existait entre Délhy et Lahore mais au-delà du Gange vers l'orient, dans le pays qu'on nomme aujourd'hui Rohilcund, plusieurs tribus sorties jadis de l'Afghanistan, auxquelles il avait été permis de s'établir dans cette contrée, à la charge de quelque redevance en argent. Ces tribus dépendaient toutes d'un chef supérieur à qui les chefs particuliers devaient obéir. Ce poste éminent était alors occupé par Ali-Mohammed, de la tribu de Rohilla. C'était un homme actif, audacieux et plein de bravoure : il refusa de payer le tribut; le gouverneur mogol de la province marcha contre lui pour l'y contraindre, mais il fut défait et perdit beaucoup de monde. Cette première victoire amena d'autres tribus patanes sous les drapeaux de Mohammed; en peu de temps son armée s'accrut considérablement, et ses usurpations de territoire prirent un caractère alarmant.

Le vizir Kammer mit son propre fils, Mir-Mounnou, à la tête de trente mille cavaliers et l'envoya combattre les rebelles. Mounnou traversa la Djumna et s'avança vers le Gange, dont la rive gauche était occupée par les Rohillas. Ceux-ci parurent si nombreux et si bien retranchés que Mounnou, quoiqu'il fût très-brave, jugea plus à

propos de négocier que de combattre. Les conditions qui avaient été accordées ne reçurent point leur exécution; il fallut reprendre les armes, et dès le commencement de l'année suivante, l'empereur en personne marcha contre Ali-Mohammed avec cinquante mille hommes. Ce dernier, pris à l'improviste, n'eut que le temps de s'enfermer dans la forteresse de Bangour; après un siége long et meurtrier il fut contraint de se rendre. Il fut d'abord emprisonné à Délhy, et il avait assez montré combien il pouvait devenir dangereux pour que sa prison dût être perpétuelle; mais par une inconséquence bien digne de ces temps d'irrésolution et de faiblesse, il ne fut pas seulement remis en liberté mais il fut encore pourvu du gouvernement de Shirind. Là, rétablissant peu à peu son crédit et recréant son parti, il reprit les armes dès qu'il n'eut plus de résistance à craindre, et il fonda l'état indépendant des Rohillas qui furent par la suite la terreur des Mogols.

Cependant d'autres calamités désolèrent l'empire; à cette même époque les belles provinces du Bahar, du Bengale et d'Orissa sortaient, pour n'y plus rentrer, de la main de leurs anciens maîtres. On a vu Allaverdi méconnaître l'autorité de Soujâh, son bienfaiteur. Après la mort de Soujâh, arrivée durant le cours désastreux de l'invasion de Nadir, l'ambitieux tartare, poussant plus loin

ses vues, aspira hautement à la possession de la soubahbie : la fortune le seconda, et les trois provinces reçurent ses lois. Souffraze-Khan avait succédé à son père, car depuis quelque temps, la faiblesse du gouvernement rendait les grandes charges héréditaires par l'impuissance où il se trouvait d'en déposséder les détenteurs; le nouveau soubah, livré sans réserve aux passions les plus viles, s'était attiré le mépris général; d'un autre côté, sa violence et son injustice avaient révolté tous les esprits. Hodji, dépouillé de sa charge, fut traité presque avec ignominie. Allaverdi, qui n'ignorait pas que Souffraze n'avait point d'amis, se disposa sur-le-champ à profiter de la circonstance ; il prit pour prétexte de son agression le besoin de venger les injures de son frère.

Souffraze, avec trente mille hommes, marcha contre lui ne doutant pas de la victoire; Allaverdi conduisait le même nombre de combattans; mais la différence était grande entre les soldats du Bengale, mous, efféminés, peu aguerris, et ceux d'Allaverdi, presque tous Patans ou Tartares, descendus du Caucase. Souffraze avait du courage, non des talens militaires; Allaverdi était soldat vaillant et général habile. Le premier vit, au premier choc, son armée en déroute : il continua de combattre et périt sur le

champ de bataille. Le second avait assuré d'avance le succès de cette journée par de savantes dispositions : il remporta une victoire complète et il en recueillit le fruit : les trois provinces le reconnurent pour leur souverain. Au lieu de s'armer pour l'empêcher d'étendre son usurpation, l'empereur suscita contre lui les Mahrattes. Ceux-ci entrèrent dans le Bahar divisés en deux grands corps (1), l'un commandé par Bajerow, fils du peischouah de Pounah, l'autre par Ragoji, souverain du Bérar; chaque division se composait de quatre-vingt mille hommes. Allaverdi ne perdit point courage, et après avoir pourvu à la sûreté de la capitale, il se mit à la tête des troupes pour disputer le passage aux Mahrattes.

Avec d'autres ennemis, le soubah livrant des batailles, vainqueur ou vaincu, aurait terminé promptement la guerre; avec les Mahrattes, il ne pouvait pas compter sur une affaire décisive. Cette fois d'ailleurs ils étaient si nombreux qu'il y avait peu d'espérance d'en triompher par la

(1) Les Mahrattes avaient déjà pénétré dans le Bahar l'année précédente, 1742. Après plusieurs marches et contre-marches qui avaient pour but d'engager une action générale, Allaverdi perdant l'espérance d'y réussir, fit assassiner le général mahratte, Boschar-Poundit, dans une entrevue à laquelle il l'avait invité sous prétexte de traiter de la paix.

force; il fallait recourir à d'autres moyens. Allaverdi savait que les deux généraux mahrattes étaient jaloux l'un de l'autre; il tâcha de les désunir, et s'il ne parvint pas à les rendre ennemis il réussit du moins à détacher Bajerow de la ligue. Une somme considérable d'argent lui fut payée sous le nom de chout; et Bajerow, fidèle aux conventions conclues, se retira immédiatement avec son armée. Ragoji, ne se sentant pas capable de résister seul aux efforts d'Allaverdi, s'enfonça dans les montagnes d'Orissa où il passa la saison des pluies. A peine le beau temps fut-il revenu qu'enhardi par l'éloignement d'Allaverdi, il fit des incursions dans le Bengale. Le soubah accourut; mais Ragoji chassé sur un point reparaissait sur un autre, et plusieurs mois se passèrent dans cette lutte fatigante; toutefois, comme il avait en tête un ennemi en qui les talens étaient accompagnés d'activité et d'audace, il ne put à la fin éviter un engagement général où ses troupes furent totalement défaites (1).

---

(1) Cette invasion ne laissa pas de produire dans le Bengale de grands désastres. « Encore aujourd'hui, dit le major Rennel écrivant en 1788, les Bengalais ne parlent qu'avec terreur de l'irruption de Ragoji, et j'ai vu moi-même en beaucoup de lieux des traces encore subsistantes de la barbarie des Mahrattes. »

Les Mahrattes, qui dans leur ardeur de pillage n'épargnaient pas plus les Hindous que les musulmans, avaient néanmoins respecté les établissemens européens; aussi les naturels y étaient-ils accourus de toutes parts demander un asile. A Calcutta, les Hindous réfugiés entreprirent de creuser à leurs frais autour du territoire de la ville un large fossé capable de la garantir d'une surprise. Ils y travaillèrent pendant près de six mois avec beaucoup d'ardeur; la cessation du danger le fit discontinuer; on l'appela le *fossé mahratte*. Allaverdi ne s'opposa point à des travaux qui n'avaient pour objet qu'une défense juste et raisonnable, et les Anglais n'eurent pas à se plaindre de lui comme ils avaient eu sujet de le faire de ses prédécesseurs.

Les Anglais furent moins heureux à Madras que dans le Bengale. La guerre venait d'éclater en Europe entre la France et l'Angleterre, et l'Inde s'en ressentit; le commodore Barnet parut en vue de Pondichéry, avec trois vaisseaux et une frégate. Depuis environ quarante ans cette ville s'était considérablement augmentée, et ses fortifications se trouvaient sur un pied respectable. Vers la fin du règne de Louis XIV son existence avait été fortement compromise et la compagnie, sans fonds et sans zèle, s'était vue au moment de se dissoudre; mais dans les premiè-

An 1745. De l'hég. 1157.

res années de la régence, de nouveaux efforts avaient été faits pour la soutenir, et ils ne furent point infructueux. La compagnie des Indes orientales fut réunie, en 1719, à celle des Indes occidentales, et cette société nouvelle jouit dès sa naissance d'un crédit si solide et si étendu, qu'en très-peu de temps elle eut à sa disposition un fond de cinquante millions. Les affaires qu'elle fit prirent un accroissement rapide; Pondichéry s'agrandit, s'embellit et se fortifia; plusieurs établissemens importans sur les deux côtes de la Péninsule ou dans le Bengale se formèrent ou reçurent des améliorations importantes.

Le nouveau gouverneur Dupleix, successeur de M. Dumas, avait eu hommes peu de moyens de défense; il eut recours à l'autorité du nabab Anouar-Odin qui, s'interposant entre les deux nations rivales, empêcha pendant plusieurs mois les hostilités; toutefois les Anglais ayant reçu des renforts considérables, vinrent de nouveau menacer Pondichéry; au même instant parut Labourdonnais avec une escadre française. Les Anglais se réfugièrent à Trincomali, dans l'île de Ceylan, et leurs rivaux maîtres de la mer allèrent mettre le siége devant Madras. Cette ville était divisée en trois grands quartiers; le premier qu'on appelait la *Ville-Blanche* ren-

fermait les édifices de la compagnie et les maisons des Européens. Entouré d'une bonne courtine flanquée de quatre bastions, il composait proprement le fort Saint-George. La *Ville-Noire*, plus étendue mais moins bien fortifiée, était habitée par les négocians et marchands hindous, et par un grand nombre d'Arméniens. Les Hindous de toute condition remplissaient le troisième quartier, situé au nord des deux autres. La garnison du fort se composait d'environ deux cents Européens et de quelques milices du pays.

L'escadre française se montra sur la côte dès le milieu du mois d'août, mais elle ne prit terre que le 3 septembre; sept jours après, le commandant du fort, Morse, fut contraint de capituler et de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. Quant à la ville, il avait été stipulé qu'elle serait évacuée, moyennant une contribution d'environ six cent quarante mille livres sterling. Le gouverneur de Pondichéry, cédant à la jalousie peu honorable que lui donnait la gloire de l'amiral, refusa de ratifier ces conventions dont la colonie française aurait retiré un immense avantage. Dupleix aspirait aux conquêtes; il retint Madras, il y envoya un commandant et une garnison, et Labourdonnais mécontent, moins de l'injure qu'il recevait que du tort que cette conduite pouvait faire au com-

An 1746. De l'hég. 1158.

merce français, fit voile pour l'île Maurice. Anouar-Odin vit de mauvais œil l'accroissement que prenait la puissance des Français par la possession de Madras; il était bien aise que Madras et Pondichéry, constamment rivales, fussent assez occupées de leurs propres querelles pour le laisser sans inquiétude et sans crainte, mais il ne voulait pas que l'une de ces villes, absorbant l'influence de l'autre, acquît des forces capables de lui inspirer le désir d'être souveraine là où elle n'avait été qu'étrangère, accueillie par une franche hospitalité. Il menaça M. Dupleix de ses armes, et comme celui-ci fit peu de cas de ses remontrances, il envoya dix mille hommes investir Madras, sous les ordres de Maphouz-Kan, son fils. Ces troupes furent battues par les Français; devenus plus exigeans par cette victoire, ils agirent avec un despotisme qui plus tard fournit aux Anglais plus d'un plausible prétexte pour les horribles représailles exercées sur Pondichéry.

Les Anglais que leur refus de prêter serment de fidélité au roi de France fit expulser de Madras se retirèrent au fort Saint-David, à quatre ou cinq lieues au sud de Pondichéry. M. Dupleix tenta de leur ravir cette retraite; soutenus par une armée mogole, ils repoussèrent ses attaques; le gouverneur alors s'attacha aux moyens

qui dans cette contrée manquaient rarement de réussir; il corrompit le nabab par des présens, et l'engagea ainsi à retirer ses troupes; mais si d'un côté les Anglais de Saint-David perdirent un allié, ils reçurent de l'autre un secours qu'ils n'osaient plus espérer: l'amiral Griffin arriva sur la fin de l'année avec quelques vaisseaux, releva le courage de ses compatriotes et fit, en croisant sur la côte, beaucoup de mal au commerce français. L'amiral Boscawen, qui lui succéda, et qui amenait le corps le plus considérable de troupes qu'on eut encore vu dans les établissemens européens, se crut destiné à venger sa nation, mais il alla échouer devant Pondichéry.

Cependant l'empire mogol, battu par de nouveaux orages, ne se soutenait qu'avec peine contre ses ennemis, et le trône d'Akber chancelait sur ses bases depuis long-temps affaiblies par la main inhabile de ses descendans. Victime d'un sort qui frappe souvent les despotes, le trop fameux Nadir-Schah venait d'être assassiné (1); Ahmed-Abdallah, Afghan d'origine, qui

An 1747
De l'hég. 1159.

(1) Nadir qui ne voyait autour de lui que des mécontens craignit pour sa vie, et il appela près de sa personne un corps de Turcomans. Après s'être assuré de leur fidélité, il forma le projet de prévenir les seigneurs persans qu'il soupçonnait en

par son mérite s'était élevé aux premiers emplois de l'armée et aux fonctions importantes de trésorier-général, ne perdit pas un moment, et réunissant sur-le-champ tous les Afghans qui servaient dans l'armée persane, laissant les

---

les dévouant au poignard de ces étrangers. Nadir fut trahi par un esclave georgien et sa mort fut aussitôt résolue. Saleg-Beg, chef de la garde afghane, entra dans sa tente accompagné de quatre conjurés. Nadir en les voyant tira son cimeterre, tua deux de ses agresseurs et voulut sortir de la tente; mais il s'embarrassa dans les cordes qui la retenaient et tomba de son long, en demandant grâce et promettant le pardon. « Meurs, lui dit Saleg-Beg, toi qui n'as eu pitié de personne. »

Il avait le visage rond, le front élevé, les cheveux et les yeux noirs, le teint basané, la taille haute, la démarche fière. Il était doué d'une force de corps extraordinaire et d'une voix sonore et retentissante qui se faisait entendre à de grandes distances. Il avait peu d'instruction, n'ayant jamais rien appris que le métier des armes, mais il était doué d'une mémoire heureuse; ses vêtemens étaient simples; il aimait pourtant à se parer de bijoux et de pierreries.

Son caractère était dur, ses goûts féroces; il semblait prendre plaisir à verser le sang; pour satisfaire son avarice insatiable il couvrit la Perse d'échafauds et de deuil. En 1740, il somma quelques districts du Ghilan de lui fournir un assez grand nombre de soldats, leur imposant en même temps une forte amende pour chaque déserteur. Quand ces soldats furent arrivés, il leur fit prodiguer les menaces et les mau-

Persans et les Tartares répandre leur sang à grands flots, ceux-ci pour venger la mort de leur souverain, ceux-là pour défendre leur vie, il se saisit de tous les trésors de son maître, en chargea trois cents chameaux et se sauva dans les montagnes de l'Afghanistan où au bout

---

vais traitemens afin de les porter à la désertion. Cette passion sordide, croissant en lui avec l'âge, le porta souvent à des excès criminels contre tous ceux qu'il croyait riches; toutefois les soldats l'aimaient parce qu'il avait grand soin qu'ils fussent bien payés et bien nourris.

Nadir avait d'ailleurs toutes les qualités d'un grand général : coup d'œil juste et sûr, esprit fécond en ressources, promptitude à concevoir, talent particulier pour saisir les fautes de ses ennemis et en profiter, courage à l'épreuve de tous les dangers, constance inaltérable dans les jours de revers ou de fatigues. Dans les circonstances les plus critiques il n'hésita jamais à prendre un parti, quel qu'il fût; il aimait mieux le prendre mauvais que de paraître irrésolu, comme un génie vulgaire.

Il supportait mieux une injure atroce qu'une satire fine et piquante. En Perse, pour dire à un homme qu'on désirerait beaucoup le voir, on se sert communément de cette expression : *Votre place ici était bien vide!* Il avait fait ériger un superbe mausolée; quelqu'un grava ces mots au frontispice : *O Nadir, ta place est bien vide!* Persuadé que le malin trait venait de quelque lettré, il fit comparaître devant lui tous les mollahs, et les fit battre de verges avec tant de barbarie que plusieurs moururent dans ce supplice.

d'un mois il eut une armée nombreuse toute composée d'anciens soldats.

An 1748. De l'hég. 1160. Cette armée, conduite par un chef audacieux et habile tel qu'Ahmed-Abdallah, ne pouvait manquer de faire de grands progrès; elle conquit, pour ainsi dire en passant, le Candahar et toutes les provinces que Mohammed avait cédées à Nadir. Le soubah de Caboul essaya vainement d'opposer quelque résistance; celui de Lahore se défendit d'abord avec plus de succès, mais il fut enfin obligé d'ouvrir au vainqueur les routes de la capitale. L'exemple récent de Nadir et la faiblesse connue du gouvernement mogol étaient pour Abdallah deux aiguillons puissans qui le poussaient à cette conquête. A la nouvelle alarmante de l'approche des Afghans, qu'on désignait sous le nom de *Abdallis* de celui de leur chef, quatre-vingt mille cavaliers sortirent de Délhy sous les ordres du jeune prince Ahmed, héritier présomptif de la couronne; il avait pour conseil le vizir Kammer-Oddin, Sefdar-Jung fils de Sadit, et quelques autres officiers pleins d'expérience. Abdallah n'amenait que cinquante mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Sirhind, et au lieu de fondre immédiatement l'une sur l'autre elles employèrent plusieurs jours à se retrancher, comme si elles eussent agi en vertu d'un armistice.

Un jour qu'Abdallah faisait placer une batterie, un boulet perdu pénétra dans la tente du vizir Kammer qui dans ce moment faisait sa prière du soir ; le vizir tomba mort. Comme l'armée le respectait et le regardait réellement comme son général en chef, le prince, ses officiers, le propre fils du vizir, Mir-Mounnou, jugèrent nécessaire de cacher aux soldats ce triste événement, et d'attaquer les Afghans avant qu'il eût pu transpirer et leur ôter sur-le-champ le courage (1). Dès le point de jour l'armée impériale sortit de ses retranchemens. La bataille fut longue, opiniâtre, meurtrière (2). Abdallah, quoique pris à l'improviste, se défendit pendant plusieurs heures avec des efforts et une valeur héroïques ; mais les impériaux avaient un grand nombre d'éléphans qui, franchissant les retranchemens, jetèrent parmi les Abdallis le trouble et le dés-

---

(1) De tous les temps dans l'Inde une armée a été vaincue dès qu'elle a eu perdu son chef. Cela n'arrivait d'abord qu'aux Hindous ; mais tous les musulmans qui se sont succédé dans leur pays, Afghans, Tartares ou Mogols, les ont imités.

(2) Les circonstances de cette bataille sont rapportées très-diversement par les historiens. Quelques-uns n'y ont pas épargné le merveilleux. Je me borne à ce que le témoignage unanime doit faire tenir pour avéré.

ordre. Abdallah, forcé dans son camp, fut obligé de l'abandonner. Mounnou le poursuivit à une assez grande distance, et les Abdallis repassèrent le Nilab après avoir perdu leur artillerie et leurs équipages. Mounnou, dont les talens avaient contribué puissamment à la victoire, fut laissé dans le Pendjab avec des troupes suffisantes pour repousser une invasion nouvelle; le prince Ahmed reprit le chemin de la capitale.

Il ne fut pas plus tôt entré dans Panniput, à quarante lieues environ de Délhy, qu'il reçut la nouvelle, qu'un courrier venait d'apporter, de la mort subite de l'empereur, accident qu'on attribuait moins au mauvais état de sa santé qu'aux regrets cuisans qu'il avait ressentis de la perte de son vizir. Il avait passé, dit-on, toute la nuit à le pleurer. Le lendemain il se rendit à la salle d'audience pour administrer la justice, suivant la coutume, et comme il entendit qu'on parlait de la mort du vizir avec l'accent de la douleur, il s'écria : Sort cruel ! tu m'as ravi le soutien de ma vieillesse ! En finissant ces mots, il fut saisi de convulsions et de défaillances, au milieu desquelles il expira. On soupçonna Ghazi-ul-Dien de l'avoir fait empoisonner. Ce prince, qui aurait convenu à l'Inde en d'autres temps, était naturellement doux et affable, et ne manquait ni d'instruction, ni de courage ; mais il gâtait ses bonnes

qualités par l'indolence et l'irrésolution. Son ame, dit un de ses biographes persans, ressemblait à un lac dont les eaux s'agitent au moindre souffle des vents et se calment l'instant d'après. Un autre ajoute qu'il supportait la mauvaise fortune par indifférence et paresse plutôt que par grandeur d'ame.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE, troisième partie, contenant l'histoire moderne depuis le règne de l'empereur Akber, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

Chap. Ier. Règne d'Akber; décadence de la puissance portugaise dans l'Inde; établissemens européens . . . . . Pag. 1

§ I. Règne de l'empereur Akber. . . . . *ib.*

Tentative d'assassinat contre sa personne. . 9

Premières conquêtes dans la Péninsule. . . 13

Guerres contre les rebelles. 17

Prise de Chitore. 21

et de Callinger. 25

L'importance d'Agra commence. 27

Bravoure extraordinaire d'Akber. . . . 31

Nouvelles conquêtes. 34

Envahissement du Dékhan résolu. . . . 38

et exécuté. 48

Révolte du fils aîné d'Akber. 56

Pag.

Mort d'Akber. 59

§ II. Décadence sous ce règne de la puissance portugaise; progrès des établissemens hollandais; des autres établissemens européens. 63

Histoire abrégée des Portugais dans l'Inde. *ib.*

Cause de la décadence de leurs établissemens. 66

Des Hollandais. 70

Des Anglais. 73

Des Français. 76

Chap. II. Des successeurs d'Akber jusqu'à la mort d'Aureng-Zeb; de l'origine des Sickhs et des Mahrattes; suite des établissemens européens. 78

§ I. Règne de Sélim surnommé Jéhanghire. . . *ib.*

Il doit la couronne à la présence d'esprit d'un de ses omrahs. 80

Il bat les rebelles. 83

Repousse les Persans 85

Ambassadeur anglais à Agra. 88

L'empereur se livre à sa passion pour Nourmahal. 90

Cérémonie étrange. 91

Nouveaux triomphes des armes mogoles. . 93

Révoltes sur plusieurs points. 98

Siége du gouvernement transféré à Mandou. 100

Guerres des Anglais et des Portugais. . . 103

Naissance d'Aureng-Zeb 106

Rébellion de Schah Jéhan fils aîné de l'empereur. 109

Pag.
Les rebelles défaits. 112
L'empereur enlevé par Mohabet. . . . 118
Mohabet lui rend la liberté, et est proscrit. 123
Mort de l'empereur. 125
Son portrait. 126

§ II. Règne de Schah-Jéhan. 131

Sa puissance à son avènement 135
Progrès des Anglais. 137
Rebelles vaincus. 142
Précaution contre les Hindous et leurs dieux. 147
Aureng-Zeb commande une armée. . . 149
La guerre portée dans le Dékhan. . . . 151
Mort du vizir Azaf-Jâh. 156
Perte du Kandahar. 162
Inimitié entre les fils de l'empereur. . . 164
Nouveaux succès d'Aureng-Zeb dans le midi. 169
Maladie de l'empereur. 173
Conduite artificieuse d'Aureng-Zeb. . . 174
La maladie continue; les enfans de Schah-Jéhan prennent tous les armes pour se disputer la succession. 177
Portrait des quatre princes. 178
Aureng-Zeb s'unit avec Mourad, le plus jeune. 183
Il bat l'armée impériale. 186
Dara, fils aîné de l'empereur, est complètement défait par les deux princes. . . 189
Les vainqueurs marchent sur Agra. . . 193

Pag.

Aureng-Zeb s'empare, par la perfidie, de la personne de son père. 195
Il médite la perte de son frère Mourad. . 196
Le fait tomber dans le piége qu'il lui a tendu, se saisit de lui, et l'envoie prisonnier à une forteresse. 199
Il se fait proclamer empereur. 203
Portrait de Schah-Jéhan ; opinion sur les actes de son règne. 204

§ III. Suite de l'histoire des progrès des établissemens européens durant le dix-septième siècle. 206
Des Anglais. 207
Des Portugais. 209
Des Français. Formation de la compagnie des Indes. 211

§ IV. Règne d'Aureng-Zeb Alloumghire. . . 216
Situation de l'empire divisé en partis. . 217
Dara est obligé de fuir. 220
Défaite de Soliman fils de Dara. . . . 219
L'empereur célèbre à Délhy l'anniversaire de sa naissance. 223
Il remporte une grande victoire sur son frère Soujâh. 226
Il entre dans Agra sans pompe. . . . 233
Nouveaux efforts de Dara, trompés par la fortune. 235
L'empereur emploie la force et la ruse. . 236
Dara vaincu, fugitif, poursuivi et livré à l'empereur ; fin tragique de ce prince. 242
Soujâh tente de nouveau la fortune. . . 249

Pag.

Défection de Mohammed, fils d'Aureng-Zeb. 251
Stratagème dont se sert l'empereur. . . 253
Désastres de Soujâh; il se sauve dans le royaume voisin d'Arracan, dont le souverain le fait périr. 256
Soliman livré à l'empereur. 260
Conduite d'Aureng-Zeb, vainqueur de tous ses ennemis. 261
Au comble de la puissance il tombe malade; on répand le bruit de sa mort. 267
L'empereur hors de danger se fait porter à la salle d'audience. 270
Nouveaux succès obtenus par les généraux d'Aureng-Zeb. 277
L'empereur combat la superstition par la ruse. 279
Mort de Schah-Jéhan dans sa prison. . 280
Sévaji, chef d'un nouvel état sur la côte du Malabar. 282
Troubles dans la Péninsule. 285
Le roi de Perse menace l'Hindoustan. . 289
Révolte des Afghans. 291
L'empereur marche contre eux en personne et les extermine dans une bataille. 296
Il persécute les Hindous. 299
Révolte d'Akber fils de l'empereur. . . 301
Il est soutenu par Sambaji fils de Sévaji, et à la fin obligé de se sauver en Perse. 303

Pag.

Expédition contre Golconde et Vizia-
pour. 304
L'empereur se rend maître de la personne
de Sambaji. 311
Jouit enfin d'une longue paix. . . . 312
Meurt nonagénaire ; son portrait. . . 313
§ V. De l'apparition des Mahrattes et des Sickhs,
et de l'accroissement rapide de ces deux
peuples. 319
Des Mahrattes ; histoire de Sévaji. . . *ib.*
Caractère et usages des Mahrattes. . . 325
Des Sickhs 329
Du gouvernement des Sickhs. 334
§ VI. Suite de l'histoire des établissemens euro-
péens. 335
Décadence des Portugais. . . . . *ib.*
Et des Hollandais. 340
Des établissemens français. 342
Progrès des Anglais. 346
Commencemens de Calcuta. 349
Chap. III. Décadence de l'empire sous les successeurs
d'Aureng-Zeb. 352
§ I. Troubles qui suivirent la mort de l'empereur. *ib.*
Ses enfans se font la guerre pour sa suc-
cession. 355
§ II. Règne de Mauzim surnommé Bahadour-
Schah, vainqueur de ses frères. . . 359
Il meurt après un court règne, laissant
quatre fils ; leur portrait. 361
§ III. Règne de Jéhaoundar-Schah. 365
Il se plonge dans la débauche. . . . 366

Pag.
Ses sujets se révoltent ; il est assassiné. . 371
§ IV. Fourrouksir monte sur le trône. 372
Les Sickhs reprennent les armes. . . . 374
Apparition des Jauts ou Jattes. . . . 377
L'empereur est assassiné par des rebelles. 379
Trois nouveaux princes ne font que paraître un instant sur le trône. 380
Election de Mohammed-Schah. . . . 381
L'empereur se défait par l'assassinat de ses ministres dont il craint la puissance. . 383
Chap. IV. Règne de Mohammed-Schah ; invasion de Nadir ; apparition des Abdallis ; guerres de l'intérieur ; établissemens européens.. 386
§ I. Règne de Mohammed jusqu'en 1738. . . *ib.*
Faiblesse du nouvel empereur. 387
Influence de Nizam dans le Dékhan. . . 388
Troubles dans le Bengale. 391
Progrès des Mahrattes. 394
Nizam établit son autorité dans le Dékhan. 398
Allaverdi travaille à se rendre indépendant dans le Bahar. 400
§ II. Invasion de Nadir-Schah, roi de Perse. . 401
Bataille de Karnal. 405
L'empereur se livre lui-même au vainqueur. 408
Pillage et massacre de Délhi. 412
Départ de Nadir. 415
§ III. Nizam achève de se rendre indépendant. . 418
Changemens survenus dans le gouvernement des Mahrattes. 421

Pag.
Guerres dans le Carnatic. 424
Révolte dans les provinces du nord. . 428
Troubles du Bengale; progrès d'Alla-verdi. 429
Situation des établissemens français. . 433
Abdallah, officier de Nadir, fonde un nouvel empire. 437
Les Abdallis sont repoussés. 441
Mort de Mohammed-Schah. 442

00037802

Digitized with financial assistance from

on 11 March, 2020